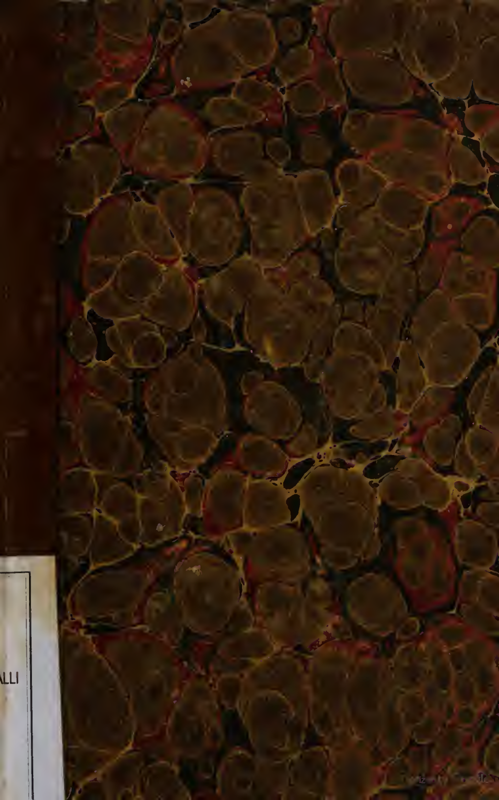

ALLI





ESSAI

SUR LA

TACTIQUE DES TROIS ARMES

ISOLÉES ET RÉUNIES.

PARIS. IMPRIMERIE DE BOURGOGNE ET MARTINET, RUE JACOB, 30.

ESSAI

SUR LA

TACTIQUE DES TROIS ARMES

ISOLÉES ET RÉUNIES,

PAR

HENRI DE GIUSTINIANI,

LIEUTENANT AIDE-DE-CAMP DU GÉNÉRAL COMTE RENAUD DE FALICON,

Gouverneur d'Alexandrie.

« Il n'y a pas lieu de s'étonner si tant de diffé-
» rents auteurs ayant traité de la guerre, il en peut
» rester beaucoup de choses à dire, au moins en
» ce qui est de la forme et de l'appréciation des
» règles. »

Politique militaire par P. HAY DU CHASTELET, page 8.





PARIS.

CHEZ A. LENEVEU, LIBRAIRE POUR L'ART MILITAIRE,

RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, 18.

TURIN.

CHEZ JOSEPH BOCCA, LIBRAIRE DU ROI.

1841.

AUX JEUNES OFFICIERS

DE L'ARMÉE PIÉMONTAISE.

CAMARADES,

C'est à vous que je dédie ce petit ouvrage. S'il peut vous être de quelque utilité dans l'étude de l'art difficile auquel vous vous êtes voués, je serai au comble de mes vœux; mais si j'avais trop présumé de mes forces, ne m'accusez pas de présomption, et jugez-le avec indulgence en considération du louable motif qui me l'a fait entreprendre.

HENRI DE GIUSTINIANI.

PRÉFACE.

Tant d'auteurs ont développé avec succès les principes de la tactique, qu'on ne saurait écrire sur ce sujet sans s'exposer à des redites toujours ennuyeuses pour ceux qui ont la volonté et la possibilité de lire les ouvrages didactiques qui paraissent chaque jour sur un art dans lequel s'exercent en Europe tant d'hommes d'élite. Cependant, si l'on considère que peu de militaires peuvent, à cause même de leurs occupations habituelles, consacrer beaucoup de temps à des lectures suivies,

ni se procurer toujours de ces ouvrages, d'ailleurs très coûteux, on reconnaîtra peut-être quelque but d'utilité à un travail dont le principal mérite est de présenter, réunis et classés par ordre en quelques feuilles, les préceptes épars dans un grand nombre d'ouvrages étrangers.

C'est dans l'intention de faire une œuvre à la fois utile et agréable aux jeunes officiers de l'armée piémontaise, à laquelle j'ai l'honneur d'appartenir, que j'ose publier cet essai, où j'ai consigné le résultat de mes recherches et de sérieuses études. C'est le résumé de toutes les doctrines discutées et reconnues par les écrivains militaires de l'Europe les plus renommés, afin qu'il puisse tenir lieu de leurs ouvrages, et faciliter ainsi à ceux de mes camarades qui sentent le besoin d'étudier la théorie de la guerre, les moyens de se la rendre familière. Cet ouvrage aura peut-être un autre mérite à leurs yeux, celui de la concision et de la clarté, car j'ai compris que dans un sujet didactique, le style devait être également exempt d'emphase et d'obscurités, bref et significatif comme les batteries du tambour ou les sonneries de la trompette.

L'entreprise d'un officier obscur qui n'a pas fait campagne pourra paraître téméraire à ceux qui pensent qu'il faut absolument avoir combattu pour raisonner sur la théorie de l'art militaire. Sans doute des écrivains, palpitants de souvenirs des exploits immortels auxquels ils ont assisté, ont un

très grand avantage sur ceux qui arrivent après eux pour faire des observations, pour recueillir une masse de faits intéressants; mais, dominés à leur insu par des passions ou des préjugés, ils n'ont pas toujours la liberté d'esprit nécessaire pour en déduire les conséquences les plus naturelles. L'un attribue à l'artillerie les succès que l'autre revendique en faveur de la cavalerie; celui-ci donne à l'infanterie légère les propriétés que celui-là accorde à l'infanterie de ligne; quelques uns s'imaginent tout emporter à l'arme blanche; quelques autres mettent toute leur confiance dans les feux; ici l'on exalte l'ordre profond, là on préfère l'ordre mince. Chacun cite à l'appui de son opinion quantité d'exemples, car tout se plie aux vues des esprits systématiques ou prévenus. Que conclure d'une telle divergence d'idées sur des points aussi essentiels? C'est que les militaires, frappés des succès obtenus par une arme, une formation ou une manœuvre, dans une circonstance remarquable, s'imaginent qu'ils en obtiendront toujours de pareils, sans avoir égard au terrain et aux circonstances de guerre qui varient à l'infini, et qu'ils ne sont point aussi propres que les écrivains qui arrivent après eux à formuler les principes de cet art terrible. Considérons d'ailleurs que la plupart des auteurs les plus estimés n'ont traité que certaines parties de l'art de la guerre; qu'ils ne les ont pas embrassées toutes; que souvent ils émettent des idées contraires sur le même sujet; qu'il importe de faire ressortir cette

divergence d'opinions, de les discuter, et de soumettre enfin à l'analyse d'un raisonnement logique les propositions restées jusqu'ici sans démonstration.

Il y aurait certes trop de présomption de notre part à prétendre marcher de pair avec ces maîtres de la théorie; telle n'a jamais été notre intention; nous n'avons pas perdu le sentiment de notre faiblesse, mais nous sommes persuadé que dans le champ où ils ont moissonné avec tant de bonheur on peut encore glaner. Nous avons cru qu'il n'était pas impossible de faire sur la tactique un ouvrage analogue à celui que le capitaine napolitain Sponzilli a fait sur la stratégie, et nous nous sommes mis à l'œuvre. L'armée jugera si nous avons réussi. Nous n'avons négligé aucun soin pour rendre cet essai digne de l'objet auquel il est destiné. Nous avons consulté ce que Kinski, Hauser et Schelz ont publié en Autriche; Scharnhorst, Valentini, Decker, Grevenitz et de Brandt en Prusse; Xylander, Miller et Bismark dans la Confédération germanique; Jomini et Okounef en Russie; Rocquancourt, Jacquinot de Presle et Ternay en France. Nous n'avons pas oublié de mettre à profit l'ouvrage publié récemment en Piémont par M. le général Racchia. Nous ne posons aucune maxime qu'un ou plusieurs de ces auteurs n'aient adoptée. La seule chose qui nous appartienne est la mise en œuvre des matériaux que leurs ouvrages nous ont fournis, et dans lesquels nous avons puisé comme à de riches mines qui nous auraient appartenu.

Notre ouvrage se divise en cinq parties distinctes : dans la première nous parlerons de l'*Organisation des armées en général ;* dans la seconde, de l'*Infanterie ;* dans la troisième, de la *Cavalerie ;* dans la quatrième, de l'*Artillerie ;* enfin nous exposerons dans la cinquième, les principes de la *Tactique* ou de l'*Action des trois armes combinées.* Nous terminons en donnant dans les trois derniers chapitres quelques notions élémentaires de la grande tactique, uniquement pour préparer à l'étude spéciale de cette autre branche de l'art qui n'est pas indispensable aux militaires des grades inférieurs.

Pour rendre notre travail plus complet, nous avons placé en tête de chaque partie un aperçu historique, destiné à initier nos lecteurs aux vicissitudes et aux progrès de la tactique de chaque arme, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours.

Tels sont le plan et la division de cet ouvrage. Ce n'est donc pas un cours complet d'art militaire, mais bien un simple mémorial à l'usage des officiers des trois armes qui n'ont ni les loisirs ni les moyens de l'étudier dans les sources. Si l'armée piémontaise daigne l'acueillir avec indulgence, nous serons fier de ses suffrages, et nous les regarderons comme la récompense la plus flatteuse de nos efforts.

On nous fera peut-être le reproche d'avoir mal écrit en français ce que nous aurions pu fort bien exposer en italien. A cela je réponds que la langue française est en quelque sorte naturelle à l'ar-

mée piémontaise, et qu'il est peu d'officiers qui ne la traduisent couramment. Cette langue, depuis les guerres de la révolution, est devenue la langue militaire de l'Europe, comme elle l'est de la diplomatie depuis Louis XIV. Les Russes, les Allemands même, écrivent volontiers dans cette langue, soit qu'ils la trouvent plus facile que la leur, soit qu'ils espèrent obtenir plus de lecteurs. Je cède à l'entraînement général, et me conforme à l'usage qui a prévalu.

Il me reste à consigner ici les témoignages de reconnaissance que je dois à M. le chevalier Avogadro del Valdengo, officier d'artillerie aussi capable que modeste, pour les renseignements utiles qu'il m'a donnés sur une arme qui avait moins fixé mon attention que les deux autres, et qui m'ont permis par là de traiter sa tactique avec tous les développements désirables.

PREMIÈRE PARTIE.

CHAPITRE UNIQUE.

DE L'ORGANISATION DES ARMÉES EN GÉNÉRAL SOUS LE RAPPORT DE LA TACTIQUE.

Les armées de nos jours sont organisées en corps d'armée, divisions, brigades et régiments.

Les corps d'armée sont composés de 2, 3, 4 ou 5 divisions; ces dernières de 2 ou 3 brigades; chaque brigade de 2 ou 3 régiments; le régiment d'infanterie de 2, 3 ou 4 bataillons, à 4, 6 ou 8 compagnies.

Les régiments de cavalerie sont formés de 4 à 8 escadrons; chaque escadron de 4 pelotons.

On organise l'artillerie par régiments ou brigades,

prit de l'administration, de la discipline et de l'instruction, cette centralisation de plusieurs unités sous l'influence d'un chef immédiat est nécessaire. Les guerres de l'empire cependant prouveraient le contraire, car alors on a vu des régiments dont les bataillons étaient dispersés sur les bords du *Tage* et sur ceux de la *Moskowa*. Néanmoins les fractions réunies sous l'action immédiate d'un colonel éprouvent nécessairement l'influence d'une salutaire émulation, ce qui doit contribuer puissamment à fomenter et à soutenir l'esprit de corps. D'ailleurs l'incorporation régimentaire favorise la formation des détachements, l'établissement des camps, celui des cantonnements, en même temps qu'il facilite l'organisation des armées, surtout au moment où elles doivent entrer en campagne.

La force des corps d'armée, des divisions et des brigades, varie chez presque toutes les puissances. Toutefois, il faut avoir en vue de composer un corps d'armée de manière à ce qu'il ait assez de consistance pour pouvoir agir isolément. Il doit donc être assez fort pour que, formé en ligne, il se présente à l'ennemi avec une réserve.

Cette combinaison, qui procure à l'ordre de bataille l'avantage d'avoir en ligne un corps et deux bras, est rarement applicable, attendu qu'elle exigerait que ces grandes fractions fussent composées au moins de quatre ou cinq divisions d'infanterie et d'une de cavalerie. Au surplus, on ne saurait donner aucun principe positif à ce sujet, vu que les circonstances et les localités déterminent seules la force des différents corps d'armée et des divisions, selon l'emploi qu'on se propose d'en faire. Approximativement on pourrait dire qu'un corps de 25,000 à 45,000 hommes serait formé dans des proportions convenables.

D'après ce principe, lorsqu'on devra réunir un corps de 25,000 hommes, il faudra le composer de deux divisions d'infanterie à deux brigades chacune, et d'une brigade de cavalerie légére. Ainsi que nous venons de le remarquer, il est aisé de reconnaître qu'un pareil corps d'armée ne saurait guère se plier à recevoir un ordre de bataille qui pût présenter en ligne un centre et deux ailes, sans nuire à l'unité des commandements divisionnaires et à l'indépendance nécessaire aux grandes fractions.

S'il s'agissait d'un corps d'armée de 45,000 hommes, on pourrait alors le composer de trois ou quatre divisions d'infanterie et d'une de cavalerie. A peine la division par trois serait-elle applicable à un corps d'armée de cette force. Il sera donc plus rationnel, surtout pour les puissances de second ordre, de borner l'application de cette division à l'ordre de bataille de l'armée entière.

L'artillerie divisionnaire se compose ordinairement d'une ou deux batteries. On assigne en outre à chaque corps d'armée une grande réserve d'artillerie, organisée d'un nombre de batteries proportionné à la force du corps et comprenant tous les calibres. On joint encore un détachement de troupes du génie à chaque corps d'armée.

Plusieurs corps d'armée réunis sous le commandement d'un général en chef constituent une armée. L'organisation d'une armée entière en corps et divisions, numérotés de la droite à la gauche, avec tous les accessoires qui lui appartiennent, constitue ce qu'on appelle l'*ordre de bataille.*

Cet ordre de bataille *primitif* est arrêté dès qu'une armée se rassemble pour être mobilisée. C'est d'après ce dispositif qu'elle marche, qu'elle campe, et qu'elle

se forme devant l'ennemi. Cet ordre, tout en favorisant l'action réciproque des trois armes dans les diverses formations de tactique, doit être combiné de telle sorte que dans les cas ordinaires l'armée soit toujours en mesure de combattre.

Les armées de Gustave-Adolphe et de Frédéric ne connaissaient point le fractionnement en corps d'armée et divisions. Les armées de Frédéric marchaient et campaient en lignes continues, formées par ailes et par lignes (1). Ce système pouvait convenir à de petites armées, mais il ne serait pas applicable de nos jours : on ne s'exposerait pas à faire marcher des colonnes ouvertes et processionnelles de 100,000 hommes de profondeur. Cela ne serait ni compatible avec le système actuel de subsistances, ni convenable pour la sûreté des troupes et la célérité des marches. Qui ne voit, en effet, qu'il ne tiendrait qu'à 200 partisans audacieux et bien conduits d'attaquer inopinément sur le flanc de la marche ces longues processions d'hommes et de chevaux pour désorganiser entièrement l'armée ?

On peut tout au plus appliquer une semblable méthode devant l'ennemi comme marche-manœuvre de flanc, mais encore ne faut-il pas qu'elle soit exécutée

(1) Une armée marchait par lignes, lorsque, étant formée en bataille sur deux lignes, elle rompait en colonne par sections à droite ou à gauche, de manière à ce que chaque ligne constituât une colonne. On marchait par ailes toutes les fois que la direction de la marche devait être perpendiculaire à la ligne de bataille ; dans ce cas les deux lignes rompaient par sections à droite ou à gauche, et ensuite la *droite*, le *centre* et la *gauche* faisaient simultanément dans chaque ligne tête de colonne à droite ou à gauche et s'avançaient formées en colonnes parallèles, dont les têtes se tenaient toujours à la même hauteur pendant la marche. Chaque aile constituait ainsi une colonne.

par une armée entière. Une marche de flanc, dirigée parallèlement à la position de l'ennemi, n'est ordinairement admissible que pour une fraction de l'armée, au moyen des précautions infinies qu'il convient d'observer en pareil cas. Si Frédéric pratiqua presque toujours impunément ce système, surtout comme marche-manœuvre, c'est qu'il avait affaire à des ennemis peu manœuvriers, peu entreprenants : au lieu de l'attaquer à l'improviste pendant sa marche, on le laissait passer tranquillement, se promener tout autour de la position qu'il allait attaquer, en lui accordant tous les loisirs possibles pour redresser ses longues colonnes et se former en bataille au moyen d'un quart de conversion par sections. Ainsi son adversaire, le maréchal Daun, cloué dans ses positions défensives, laissait échapper les meilleures occasions de battre le grand Frédéric (1).

Ce monarque reçut cependant une rude leçon à Kollin, où, d'après son système, il fit ainsi défiler son armée sous les yeux d'un ennemi avantageusement posté. On sait qu'il perdit cette bataille par la faute d'un major qui, se voyant inquiété sur le flanc extérieur de la marche par le feu de quelques Croates, fit arrêter son bataillon, le forma en bataille, et commanda le feu. Les bataillons suivants crurent devoir se conformer au mouvement de la tête, et, imitant cet exemple, ils firent halte, et se formèrent à leur tour. Alors, les bataillons de la tête ayant continué d'avancer, il en résulta un intervalle considérable au centre de l'ordre de bataille. Le maréchal Daun l'ayant remarqué, après toutes ses hésitations habituelles, y lança ses troupes et gagna la bataille.

(1) Voyez Jomini, *Traité des grandes opérations de la guerre.*

Si on compare, sous le rapport des marches stratégiques, le système moderne avec l'ancien, l'infériorité de ce dernier sera évidente, car, quoique petites, les armées d'alors, toujours réunies en lignes contiguës, ne pouvaient point subsister loin de leurs magasins, et sans être incessamment suivies par leurs boulangeries. Frédéric devait donc subordonner toutes ses combinaisons stratégiques à la marche des magasins, et cela lui arriva en Moravie lorsque, l'ennemi lui ayant enlevé son grand convoi, il fut obligé de lever le siége d'Olmütz et de changer tout son plan de campagne.

Au commencement des guerres de la révolution, les généraux français préludèrent au système de Napoléon en partageant leurs armées par divisions, composées des trois armes. Mais comme ils en faussèrent l'emploi en multipliant les colonnes et les attaques, et en disséminant les divisions isolées sur des lignes d'une immense étendue, sans se ménager la faculté de pouvoir les réunir à temps sur le *point décisif*, ils tombèrent dans les inconvénients de la guerre de cordon, exposant ainsi à des échecs partiels les corps séparés. Les coalisés à leur tour suivirent avec aveuglement ce funeste système de cordon, dont les résultats prouvèrent toute l'absurdité.

C'était précisément le système diamétralement opposé à celui de Frédéric; et certes il faut convenir que ce dernier était bien préférable, car, du moins, il offrait l'immense avantage de la concentration des forces, avantage dont il sut tirer un si brillant parti à Leuthen; tandis que dans la guerre de cordon on voit fondre en détail les armées les plus belles et les mieux instruites, ainsi que nous l'a prouvé l'expérience.

Napoléon parut enfin pour introduire le système qui

après l'avoir rendu l'arbitre de l'Europe, le fit proclamer le plus grand capitaine de son siècle, et peut-être aussi des siècles passés. Il partagea ses armées en corps d'armée et divisions, soit d'infanterie, soit de cavalerie.

Ces corps d'armée marchaient, campaient et agissaient isolément sous les ordres d'un chef spécial, mais toujours dans la direction de l'*objectif* (1) désigné par le plan de campagne. Ils étaient séparés par des distances calculées sur la possibilité de les réunir en une ou deux marches pour les faire agir opportunément en masse.

L'avantage d'une pareille combinaison est immense, car chaque corps a la facilité de pourvoir à ses propres subsistances en profitant des ressources qui se trouvent dans le rayon de sa sphère d'activité, et il n'a plus besoin de se faire suivre par des magasins qui retarderaient tous ses mouvements. Par là, tandis qu'on s'étend pour subsister, on menace l'ennemi sur tous les points à la fois, et on divise son attention, tout en se ménageant la faculté de réunir rapidement la masse de ses forces, pour l'écraser avec une supériorité absolue, sur le point où il s'y attend le moins.

Dans l'application de ce système, l'art consiste à ne pas exposer les corps isolés à des échecs partiels, et à les avoir tous sous la main, à des distances convenables, pour pouvoir en effectuer la concentration en temps opportun sur le point décisif.

C'est ainsi que Napoléon opéra en 1805, lorsqu'après s'être porté à Donawerth sur les communications de

(1) Le but *objectif* est, d'après *Rocquencourt*, le point dont l'occupation par l'envahisseur doit terminer plus ou moins immédiatement la guerre; par exemple la capitale du pays envahi, une place forte, etc.

Mak, qui occupait Ulm, il marcha sur Vienne afin de poursuivre ses succès. Tandis que les drapeaux de l'armée française flottaient sur les tours de cette capitale de l'empire des Césars, ses corps d'armée, habilement dispersés, menaçaient en même temps la Moravie, la Bohême et la Hongrie, tout en se faisant nourrir par le pays. Tout-à-coup ces mêmes corps, qui semblaient aventurés dans des directions excentriques, sont réunis, à un signal du conquérant, sur les champs d'Austerlitz, où ils se couvrent de gloire. Les grands résultats des batailles d'Iena, Friedland et Wagram montrent combien ce système peut être fécond dans son application; mais il est cependant à propos de remarquer ici que le mode de subsistance, au moyen des réquisitions et aux frais des habitants, n'est applicable que dans de riches contrées telles que la France, l'Italie, l'Allemagne, etc., et que Napoléon échoua en Russie et en Espagne précisément parce qu'il en fit une inopportune et funeste application. L'expérience a donc démontré qu'on ne pourrait se passer absolument de magasins et de boulangeries si on devait désormais faire la guerre dans ces pays aussi excentriques par leur position que par leurs mœurs. Ces faits doivent suffire pour faire apprécier toute la différence du nouveau système de guerre à celui qui était employé du temps de Frédéric.

Ajoutons encore à tout ce qui précède, les avantages que l'on sait retirer de l'action et de l'emploi plus fréquent des tirailleurs; alors nous aurons une idée comparative assez exacte des sublimes combinaisons dont le nouveau système est susceptible.

Cette digression m'a peut-être détourné un instant du sujet principal; mais j'ai cru nécessaire, en parlant

de l'organisation des armées, de faire remarquer combien le nouveau système de guerre est intimement lié à cette même organisation. C'est en traitant de chaque arme en particulier que j'essaierai de fournir sur leur organisation spéciale de plus amples développements; car je dois me borner, dans ce chapitre, à exposer sous un point de vue général les bases de l'organisation des armées.

Nous venons de voir plus haut qu'elles se composent de trois armes, savoir, l'infanterie, la cavalerie et l'artillerie. Indépendamment de ces armes bien distinctes on a formé des troupes du génie subdivisées en sapeurs et mineurs. Bien que ces corps ayant des attributions spéciales on n'a pas cru devoir en former une quatrième arme.

L'infanterie est la base des armées modernes, comme elle l'a été chez les Grecs et les Romains. Elle combat dans les plaines, dans les hautes montagnes, dans les terrains coupés, boisés et marécageux. Elle agit sur terre et sur mer, dans les places et en rase campagne. De jour et de nuit, d'hiver et d'été; elle brave tour à tour les ardeurs d'un ciel africain, les glaces du Saint-Bernard et le verglas de la Bérézina. Elle travaille dans les tranchées, elle monte à l'assaut sur les brèches, elle donne les escalades. Elle attaque et défend les retranchements et enlève à la baïonnette les positions les plus escarpées, les mieux défendues par l'art et la nature, tandis que, dans les plaines, elle se rend inaccessible à la cavalerie par son feu et par la force de son ordonnance, ainsi que les Français l'ont prouvé dans les sables brûlants de l'Égypte. Elle opère les descentes, et c'est encore elle qui est l'arme la plus propre aux expéditions lointaines; car si son moral est bon, elle peut sup-



porter, plus longuement que toute autre, les fatigues, les privations, le dénûment et la faim. L'infanterie de la grande armée a justifié cette assertion en Russie.

Cette arme constitue la force principale des armées, car son organisation et son instruction sont plus aisées et plus promptes que celles de la cavalerie et de l'artillerie, et elle est d'ailleurs d'un entretien beaucoup moins coûteux. En outre, dès que cette arme forme le fond des armées, on peut affirmer que son esprit est l'esprit de l'armée même. Dans les pays où, comme en Piémont, le service provincial est en vigueur, il est particulièrement vrai de dire que l'esprit de l'infanterie est aussi l'esprit de la nation, car presque toute la jeunesse piémontaise est enrôlée dans les cadres de l'infanterie.

Enfin, l'infanterie réunit à la fois les deux éléments offensifs et défensifs : le premier par son feu, le second par l'effet de ses baïonnettes. Si enfin nous ajoutons à tout ce qui précède que l'infanterie est la seule arme qui soit utile en temps de paix, il n'en faudra pas davantage pour achever d'établir la supériorité d'une arme qui peut bien être battue à la guerre, mais qui ne peut jamais être détruite lorsqu'elle est aguerrie et disciplinée.

Dans l'armée piémontaise, où les proportions relatives des armes spéciales sont faibles, en comparaison de la nombreuse infanterie que le système du service temporaire permettrait de mettre en ligne, cette dernière, sans manquer en rien à la considération due aux autres, d'ailleurs excellentes dans leur spécialité, doit être considérée plus particulièrement comme l'âme et la force de l'armée, car elle seule, par sa force numérique et la nature du pays, pourrait jouer le rôle décisif en cas de guerre, tandis que la cavalerie et

l'artillerie ne seraient jamais appelées à figurer que comme accessoires. Dans notre pays, la nature variée du terrain et les avantages des positions pourraient à certains égards compenser les inconvénients que nous éprouverions, en cas de guerre, par suite du petit nombre des batteries de l'armée ; mais la cavalerie, par la faiblesse de son effectif, devra toujours se borner, à quelques exceptions près, au rôle secondaire de cavalerie divisionnaire.

La cavalerie agit seulement par le choc contre les troupes qui lui sont opposées. L'importance secondaire qu'elle avait du temps des Romains s'est beaucoup accrue depuis. Les armées romaines n'ayant pas d'artillerie, et n'étant pas dans la nécessité de se faire suivre d'un immense attirail, pouvaient opérer des marches rapides, en faisant porter à chaque légionnaire une provision de vivres pour quinze jours. C'est de cette manière que César exécuta ces marches incroyables qui font l'étonnement des militaires de nos jours. C'était donc alléger les armées, les rendre propres à tous les terrains et aux manœuvres les plus promptes, que les composer principalement d'infanterie (1). Si César eût dû traîner à sa suite de nombreux corps de cavalerie, son armée n'aurait pu ni marcher aussi rapidement, ni vivre en toute sorte de pays. Il n'aurait pu, avec ses légions, courir aussi rapidement que l'histoire nous l'apprend du Rhin sur l'Ebre ; car l'expérience des dernières guerres nous a fait connaître combien, dans les longues guerres, ces gros corps de cavalerie se détruisent vite par eux-mêmes.

(1) Nous développerons plus loin les motifs du peu d'importance de la cavalerie dans les armées anciennes.

Mais cette arme est devenue de nos jours un auxiliaire très puissant pour l'infanterie, car, si sans elle cette dernière peut vaincre, ce sera, comme à Bautzen et à Lutzen, sans recueillir aucun fruit de la victoire. Elle est donc indispensable aux armées; elle rend d'ailleurs d'éminents services aux avant-postes, aux avant-gardes. et en éclaireurs.

Dans l'infanterie le moral est tout. Il suffit, s'il est bon, pour vaincre, pour tout endurer, pour tout surmonter. Dans la cavalerie, le moral peut aussi jouer un grand rôle, mais il faut en outre que l'état des chevaux soit en harmonie avec lui; car l'énergie du cavalier se brise en vains efforts contre l'impuissance du cheval qui tombe de faim et de fatigue. Au nom de l'honneur, on fait faire des prodiges aux hommes, mais on ne peut obtenir des chevaux un bon service que par des soins continus, une nourriture saine et abondante.



La cavalerie, employée par masses et dans des terrains favorables, peut aussi devenir arme décisive; mais les champs de bataille où elle peut agir ainsi sont rares en Europe, où l'agriculture et le commerce ont couvert de leur réseau bienfaisant les déserts du moyen âge. D'ailleurs, l'entretien et la formation de ces corps nombreux de cavalerie est une charge très onéreuse pour les gouvernements; il faut en outre beaucoup de temps pour l'éducation de l'homme et du cheval.

Cependant la cavalerie est une arme prestigieuse; employée à propos, elle peut procurer les plus brillants résultats. La jeunesse se consacre à ce service avec enthousiasme, car elle le trouve plus conforme avec ses goûts chevaleresques. Un cavalier a presque toujours la vanité de se croire individuellement plus



qu'un fantassin, surtout en temps de paix, où les propriétés infinies de l'infanterie sont aisément oubliées par les esprits superficiels. Le fantassin éclairé n'ignore pas de son côté que si le cavalier est plus brillant en garnison, il a infiniment moins de ressources et d'occasions à la guerre pour se distinguer, ce qui rétablit bien la compensation. Il ne faut pas oublier que sans pain, sans vêtements, sans souliers, l'infanterie française et italienne a prouvé, en 1812, à Krasnoë et à la Bérézina, combien cette arme est redoutable tant qu'il lui reste une cartouche dans la giberne et une baïonnette au bout du fusil. A cette époque cependant, la fameuse cavalerie de la grande armée était déjà anéantie, et elle n'avait pu cueillir tous les lauriers que lui promettaient, au commencement de la campagne, sa force imposante, son ardeur et les qualités éminentes de ses chefs.

L'artillerie est l'arme la plus coûteuse des armées; elle se compose de trois éléments différents : hommes, chevaux, et matériel. Il doit régner une grande harmonie d'ensemble entre eux, pour que cette arme soit en état de rendre tous les services réclamés par les éventualités de la guerre. Autrefois, son peu de mobilité la condamnait à agir en se tenant sur la défensive ; actuellement les progrès de l'artillerie à cheval et les améliorations introduites dans le matériel de cette arme l'ont rendue capable d'agir offensivement. Dans les dernières guerres, l'artillerie a souvent décidé la victoire, mais elle n'a pu agir sans le soutien des autres armes, ni se suffire à elle-même, comme la cavalerie le pourrait en certains cas et comme l'infanterie le peut toujours. Toute-puissante en batterie, elle est vulné-

rable partout lorsqu'elle est en marche, et d'ailleurs mille accidents divers peuvent suspendre son action. Ainsi le mauvais état des chemins, les pluies et les embarras causés par l'attirail immense qui suit les colonnes, sont autant de causes capables de ralentir la marche de l'artillerie.

Enfin la difficulté de l'employer dans les pays marécageux et de hautes montagnes, où elle ne peut agir que par fraction souvent trop faible, n'est pas encore le dernier de ses inconvénients. Toutes ces circonstances réunies doivent contribuer à faire reconnaître, malgré ses éminents services et malgré le choix intelligent réclamé pour l'organisation de son personnel, combien l'infanterie a droit au premier rang qu'elle réclame à tant de titres. L'artillerie prépare des succès à l'infanterie et à la cavalerie, qui auront toujours bon marché d'un ennemi dont les colonnes seront ébranlées ou labourées par ses projectiles.

Pour déterminer les proportions numériques des différentes armes, on prend comme point de départ l'effectif de l'infanterie, arme qui est toujours la plus nombreuse. Cette évaluation doit nécessairement varier selon les circonstances et la nature du terrain. Un pays plat comme la Belgique exige plus de cavalerie que n'en réclame le Piémont; mais il faut dans ce dernier une plus forte quantité d'infanterie légère.

Selon les cas, la cavalerie pourra donc être la cinquième, la sixième ou la huitième partie de l'infanterie; dans les pays de plaine, le tiers de cette cavalerie sera de grosse cavalerie. Dans les pays accidentés, on pourrait encore se passer de cette dernière arme.

L'artillerie est attachée aux armées en raison de 3 pièces de bataille pour 1,000 fantassins, y com-

pris la réserve. On donne 4 pièces d'artillerie à cheval pour 1,000 hommes de cavalerie (1).

Dans l'armée piémontaise, sans calculer la réserve, l'artillerie se trouve être dans la proportion d'une pièce pour 1,000 hommes d'infanterie, et de 3 pour 1,000 de cavalerie. On peut en outre établir, sans tenir compte de la réserve, que la cavalerie forme la douzième partie de l'infanterie.

Ces proportions sont évidemment au-dessous des rapports fixés par la tactique; elles peuvent être cependant justifiées, au moins en partie, par la nature du pays, surtout relativement à la cavalerie.

On augmente les proportions de l'artillerie et de la cavalerie dans les armées qui ont une mauvaise infanterie, mais c'est une triste ressource. En 1813, Napoléon multiplia les batteries dans sa nouvelle armée pour suppléer à l'inexpérience de sa jeune infanterie. Malgré ses succès éphémères, il dut céder à l'ennemi dans les plaines de Lutzen et Bautzen. Il avait cru, ce conquérant, pouvoir, par l'emploi d'une formidable artillerie, obtenir les résultats qu'à Lodi et Arcole il avait exclusivement dus à une vieille et excellente infanterie; mais les faits accomplis ont prouvé combien il s'était trompé, et que si une bonne infanterie peut, à la rigueur, se passer des autres ar-

(1) En 1813, à *Gros-Gœrschen* et à *Bautzen*, les alliés avaient 7 pièces par 1,000 hommes. — Le 10 août de la même année, dans l'armée combinée de Bohême, les Autrichiens comptaient 2 bouches à feu par 1,000 hommes, les Russes 5 et les Prussiens 3. — L'armée française eut, en 1813 et en 1815, un peu plus de 3 pièces pour 1,000 hommes. — L'armée de Silésie avait 4 pièces pour 1,000 hommes, et l'armée russe en 1815 le même nombre. — Les Prussiens avaient à Ligny un peu moins de 3 bouches à feu pour 1,000 hommes. Le chiffre de 3 pour 1,000 semble donc le plus rationnel qu'on puisse assigner à la pluralité des cas.

mes, celles-ci ne peuvent nullement la remplacer.

Examinons maintenant la formation de l'armée piémontaise; elle se compose ainsi qu'il suit, savoir: un corps d'état-major général, composé d'officiers de tous grades; un corps du génie : tous deux corps spéciaux dirigés chacun par un commandant général; 18 régiments d'infanterie (ou 9 brigades) de 4 bataillons, chacun de 4 compagnies.

La force sur le pied de guerre de chaque compagnie est de 225 hommes dans les bataillons actifs, et de 150 dans les bataillons de dépôt. Par conséquent, l'effectif des bataillons actifs est de 915 hommes, et celui du bataillon de dépôt de 617. La force totale d'un régiment de ligne sur le pied de guerre est de 3,385 hommes. Chaque régiment a en outre un contingent de réserve de 2,880 hommes.

Les deux premiers bataillons de chaque régiment sont formés de fusiliers, le troisième de chasseurs; et le quatrième est dit de dépôt.

Il existe en outre une brigade de garde, divisible en 2 régiments, ayant chacun 2 bataillons actifs de grenadiers et un de chasseurs. Cette brigade a un bataillon de dépôt pour les grenadiers, et deux autres pour les chasseurs, et forme en totalité 9 bataillons, dont 5 de grenadiers et 4 de chasseurs.

La force des bataillons de grenadiers aux gardes est égale à celle des bataillons de la ligne. L'effectif de chacun des quatre bataillons de chasseurs (dont deux sont habituellement réunis aux grenadiers et deux autres stationnent en Sardaigne, est divers. Le premier est de 618 hommes, le second de 615, le troisième de 468, et le quatrième de 448; ces deux derniers sont fixes en Sardaigne.

En appelant aux armes la réserve, chaque compagnie du bataillon de dépôt devient le noyau d'un bataillon de réserve ; ce qui, en cas de guerre, permettrait de mettre en ligne quatre nouveaux bataillons.

On n'a formé que six régiments (ou trois brigades) de cavalerie montés comme les dragons, et pouvant par conséquent être employés soit en ligne, soit comme cavalerie légère.

Chaque régiment est formé de 6 escadrons ; le cinquième est armé de lances, et le sixième reste au dépôt. Chaque escadron compte 4 pelotons.

L'escadron actif sur le pied de guerre compte un effectif de 178 hommes et de 164 chevaux ; chaque escadron de dépôt se compose de 89 hommes et 47 chevaux. Il s'ensuit que la force totale d'un régiment de cavalerie monte à 1,001 hommes et à 869 chevaux.

L'artillerie se compose de 4 brigades d'artillerie de bataille, de 2 de place et d'une d'ouvriers. Chaque brigade de bataille est formée de 3 batteries à 8 pièces chacune, y compris 2 obusiers ; cela donne 12 batteries, dont 2 à cheval, 8 de bataille, ou montées, et 2 de position (pièces de 16). Ces dernières ne comptent que 6 pièces chacune.

Chaque batterie se subdivise en 4 sections de 2 pièces chacune. Deux sections réunies forment la demi-batterie. La force d'une batterie à cheval est de 240 hommes et 164 chevaux ; celle d'une batterie montée est de 236 hommes et 194 chevaux, et une batterie de position a un effectif de 220 hommes et 164 chevaux.

Les 2 brigades d'artillerie de place se composent chacune de 6 compagnies de canonniers à pied, fortes de 198 hommes.

La brigade d'ouvriers comprend une compagnie d'ouvriers, une compagnie d'artificiers, une compagnie de pontonniers, une compagnie destinée à la confection des poudres, et une compagnie d'armuriers qui sont en partie détachés dans les différents régiments de l'armée.

En outre, le corps d'artillerie a une compagnie de dépôt général. L'effectif de toutes ces compagnies varie selon les fonctions auxquelles elles sont destinées.

Les troupes du génie se composent d'un bataillon de sapeurs formé de 4 compagnies, dont une de mineurs.

On a organisé avec des tireurs adroits 3 compagnies spéciales sous la dénomination de *Bersaglieri*.

On a formé de plus un bataillon de punition fort de 8 compagnies, nommé bataillon de chasseurs francs.

Il y a enfin un corps du train d'administration, dont la force est de 316 hommes et de 310 chevaux sur le pied de paix, 1,530 hommes et 2,234 chevaux en temps de guerre.

On a compris dans les cadres de l'armée, et destiné à faire la police de l'État, 1° un corps de carabiniers royaux, 2° le régiment de chevau-légers de Sardaigne.

On a finalement un bataillon de vétérans et un d'invalides.

En temps de paix, tous les régiments sont réunis en brigades permanentes. Si on mobilisait l'armée, on l'organiserait alors en corps et divisions, selon le genre de guerre qu'elle serait appelée à soutenir.

En Prusse et en Russie, l'organisation divisionnaire est permanente; en France, en Autriche, elle n'est arrêtée qu'au moment de la mobilisation des troupes. Le premier système présente l'avantage que les généraux et leurs états-majors se trouvant toujours auprès

de leurs corps pendant la paix, en sont plus connus; par suite, ils peuvent faire exécuter leurs ordres plus facilement.

Cette habitude réciproque du commandement et de l'obéissance fait naître et entretient l'esprit de corps dont un chef habile peut se servir pour entreprendre et exécuter de grandes choses.

Le second système laisse l'ennemi incertain sur l'organisation, et par conséquent il en résulte pour lui plus de difficulté d'évaluer les forces qui lui seront opposées. Il ménage en outre la faculté d'organiser l'armée mieux en rapport avec le genre de guerre à soutenir.

Il paraît donc que les avantages de ce second système sont plus positifs. C'est aussi celui qui est adopté dans l'armée piémontaise. Il faut cependant que les éléments nécessaires à l'organisation divisionnaire, les troupes, l'administration et le matériel, soient bien préparés en temps de paix, afin qu'au moment de la guerre, la réunion de l'armée s'effectue avec cet ensemble et cette promptitude qui préludent au succès.

Rocquencourt, cet écrivain distingué, s'étonne de ne pas voir la France imiter les exemples donnés par la Prusse et la Russie. Il est possible que cette organisation permanente puisse être appliquée en France; mais je doute fort qu'elle convienne à une puissance secondaire, car elle n'aboutirait, en temps de paix, qu'à une dangereuse complication des rouages.

DEUXIÈME PARTIE.

TACTIQUE DE L'INFANTERIE.

CHAPITRE I.

DE L'INFANTERIE EN GÉNÉRAL.

On a démontré, dans le chapitre précédent, que l'infanterie est l'arme principale des armées. Tâchons maintenant, après un rapide aperçu historique, de développer successivement, et néanmoins aussi rapidement que le comporte l'importance du sujet, les propriétés principales de cette arme.

Dans les armées grecques et romaines l'infanterie jouait le rôle le plus important. Elle se subdivisait, comme de notre temps, en infanterie pesante et en infanterie légère. La première combattait en ligne dans l'ordre profond, la seconde se débandait pour accabler de traits l'adversaire et préparer le choc.

Quelques turmes ou escadrons de chevau-légers étaient attachées aux armées, car alors la cavalerie était dans l'enfance : on montait sans selle et sans étriers (1). La cavalerie numide, la plus redoutable de cette époque, chargeait même sans bride.

Chez les Grecs, ce fut la *phalange* qui constitua l'ordonnance de l'infanterie. Cette grande unité de tactique était une masse compacte, profonde et serrée, dont le *syntagme* était l'élément le plus maniable et le plus consistant. C'était un bataillon rangé sur 16 hommes de front et 16 de profondeur. Cette unité pleine et carrée pouvait se dédoubler et même se réduire à 4 hommes de profondeur ; manœuvre qui était employée pour étendre la ligne. La réunion de deux syntagmes constituait la *pentécosiarchie*, ou régiment. L'embrigadement de deux *pentécosiarchies* formait une *chiliarchie* (brigade). Deux de celles-ci composaient une *mérarchie* (division). La réunion de deux *mérarchies* donnait la *phalangarchie* (corps d'armée) ; deux phalangarchies formaient la *diphalangarchie*, et deux diphalangarchies composaient la *tétraphalangarchie*, ou bien la *grande-armée* grecque. Celle-ci, forte de 16,384 hommes pesamment armés, de 8,192 soldats plus légèrement armés, et de 4,096 cavaliers, devait résulter de l'agglomération des contingents fournis par chacun des petits États qui constituaient la confédération grecque (2).

L'armure des phalangistes consistait dans le *casque*,

(1) Je n'entends point par selle tout ce qui est destiné seulement à couvrir les reins du cheval.

(2) Un corps organisé comme la phalange, combattant sur une seule ligne et sans intervalles, ne peut être exactement comparé aux armées modernes ; mais cet ordre défectueux nous servira à expliquer plus facilement les rapports des formations anciennes et modernes.

le *bouclier*, et la *pique* longue. Ces piques, dont la longueur variait de 14 à 24 pieds, étaient appelées *sarisses*. Il y avait trois espèces de fantassins grecs : les *oplites*, ou pesamment armés; les *peltastes*, ou infanterie mixte; les *psilites*, ou fantassins légers. Les premiers se tenaient en première ligne; les seconds, en réserve, formés sur 8 rangs de profondeur seulement; les derniers, en avant du front et sur les ailes. La force principale de la phalange résidait dans le choc; elle était, au reste, peu mobile et peu manœuvrière, surtout dans les terrains même légèrement accidentés, où elle perdait en marchant l'adhérence des files et des rangs. Aussi son étoile pâlit-elle devant la supériorité de la légion.

La légion romaine, cette grande unité de tactique qui soumit le monde, était un corps espacé, mobile et manœuvrier. Ses intervalles, qui offraient l'avantage de la continuité des efforts par les passages de ligne, la rendaient préférable à la phalange. D'après cela, l'on conçoit pourquoi la légion était rangée sur trois lignes à 30 toises de distance les unes des autres. Chaque ligne était composée de 10 *manipules*, ou compagnies, rangées sur 10 hommes de profondeur et 12 de front; chaque manipule se formait de 2 centuries. Les rangs étaient espacés de 3 pieds, et il y avait aussi 3 pieds de distance entre les hommes du même rang.

On disposait les unités ou manipules en quinconce et dans une ligne; on les séparait les uns des autres par un espace vide et de longueur égale au front de cette unité, afin de permettre le passage des lignes et pour faciliter la formation en bataille sur une direction. Les troupes légères, qu'on appelait *vélites*, et les turmes de cavalerie étaient placées sur le front et aux ailes

de la légion. Les vélites, dont la mission était d'entamer le combat, s'écoulaient par les intervalles mêmes au moment du choc. Quatre légions ainsi constituées composaient l'armée consulaire.

Après les vélites, ou légèrement armés, qui étaient aussi les plus pauvres, venaient les manipules de la première ligne, pris dans la classe des plus jeunes et des moins aisés; on les appelait *hastaires*, et ils étaient armés de deux *pilum* (1), de l'épée courte, du casque et du bouclier. En chargeant l'ennemi, à douze ou quinze pas de distance, les hastaires l'ébranlaient en lançant leurs pilum, et tirant ensuite l'épée ils l'abordaient corps à corps.

La seconde ligne se composait d'une classe d'hommes plus considérée, qu'on appelait *princes*. Ils étaient armés de demi-piques, de l'épée, du casque et du bouclier. Enfin la troisième ligne, ou *réserve*, était formée des soldats les plus aguerris et les plus riches. Ils étaient armés comme les princes, et on les qualifiait de la dénomination de *triaires*. La force de chaque manipule de triaires n'était que de la moitié de celle des princes et des hastaires. Il s'ensuivait que les intervalles de la ligne de triaires étaient doubles des autres. On comptait dans la légion 1,200 princes, autant d'hastaires, et 600 triaires, outre les troupes légères et les turmes de cavaliers.

En abordant l'ennemi, les princes s'avançaient au soutien des hastaires en se plaçant entre les intervalles. C'était par une manœuvre semblable que les hastaires venaient en aide aux princes. Ces deux lignes, en se prêtant ainsi un mutuel appui, se reformaient

(1) Le pilum était une espèce de javelot qu'on lançait avec la main.

et chargeaient successivement. En cas d'insuccès, les triaires recevaient dans leurs intervalles les princes et les hastaires repoussés, et s'avançaient à leur tour, formés en phalange serrée. On se ménageait ainsi, au moyen des intervalles, la continuité des attaques et la réciprocité des secours.

L'organisation de la légion changea depuis Marius. On fondit ensemble les trois manipules d'hastaires, de princes et de triaires; toute distinction de classe s'effaça, et la cohorte fut formée; c'était un bataillon de 500 à 600 hommes subdivisé en six centuries. En réunissant dix cohortes, on composait les légions qui, placées en bataille, sur dix de profondeur, ne laissaient entre elles que des intervalles de vingt pieds, espaces trop petits pour permettre le passage des lignes ou l'écoulement des tirailleurs; aussi ces manœuvres furent-elles supprimées et remplacées par les mouvements individuels des soldats qui traversaient ou venaient fermer les espaces de six pieds compris entre les légionnaires.

En bataille, la légion s'établissait sur trois lignes, la dernière servant de réserve aux deux autres.

Plus tard, lorsque la décadence de la milice romaine amena la chute de l'empire, il devint la proie des barbares du nord, et la cavalerie acquit, par ses services, le premier rang dans les armées. Comment, en effet, ne pourrait-on pas comprendre la supériorité de ces Huns, conduits par Attila, sur une infanterie assez énervée par la corruption des mœurs pour abandonner ses armes défensives afin de se soustraire à la fatigue d'en supporter le poids? C'est assez dire que ce lien si fort de la discipline avait disparu de cette armée, recrutée alors parmi les mercenaires, les affranchis et les bar-

bares. On croit que les Huns ont été les premiers à se servir des étriers et de la selle ; ce fait seul expliquerait la supériorité de leur cavalerie.

La conquête des barbares enfanta la milice féodale. Alors les armées étaient composées de chevaliers et d'écuyers, qui mettaient cependant pied à terre pour attaquer ou défendre des places, et dans des circonstances extraordinaires. Souvent la valetaille qui suivait les gens d'armes prenait part aux combats, mais on ne pouvait attendre de bons services de cette infanterie sans discipline et méprisée.

Vers la fin du moyen-âge, des corps de mercenaires commençaient à faire revivre l'infanterie dans les armées modernes. En 1346, à la bataille de Crécy (1), un corps de 15,000 arbalétriers génois suivait l'armée française. En 1372, le sultan Amurat perfectionna l'institution des janissaires qu'*Orchan* avait créés en 1329. Ces janissaires formaient une troupe d'infanterie soldée et permanente ; elle assura long-temps la supériorité des Turcs sur les autres nations.

En 1445, les troupes permanentes furent, pour la première fois, établies par Charles VII, en France. L'infanterie qu'il organisa, sous la dénomination de *francs archers*, était armée de l'arc et de l'arbalète. Cette milice fut remplacée, vers la fin du règne de Louis XI, par des fantassins suisses et allemands. Ces derniers contribuèrent beaucoup au succès de la bataille de *Fornuovo*, gagnée par Charles VIII à son retour de Naples, en 1495.

(1) A Crécy la gendarmerie anglaise combattit à pied, et cette sage mesure contribua beaucoup à la victoire. — A Poitiers, par les mêmes moyens, on obtint les mêmes succès.

L'infanterie suisse, armée de longues piques, et formée en phalange à l'instar des Grecs, acquit au xve siècle une grande supériorité. La résistance qu'elle opposait à la cavalerie fut le prélude de la décadence des gendarmes. Cependant, à la bataille de Marignan, livrée en 1515, elle fut détruite par la gendarmerie française, soutenue par la lourde artillerie de François Ier.

Les Allemands, les Italiens et les Espagnols imitèrent les Suisses : ces peuples avaient tous adopté l'ordonnance profonde, et une partie de leurs troupes était armée d'*arquebuses*. La manière de mélanger les *piquiers* et les *arquebusiers* n'était point invariable : ordinairement les arquebusiers se tenaient au premier rang et aux angles, les piquiers, au centre de la *phalange*. Chaque rang faisait feu successivement, et après le feu, il filait par les deux ailes et allait se reformer en arrière pour recharger ses armes. L'infanterie française fut la dernière à profiter de ces progrès de l'arme.

Les fantassins allemands, connus sous le nom de *lansquenets*, furent inférieurs à l'infanterie espagnole. En effet, le gain de la bataille de Pavie est dû surtout à 1,500 ou 2,000 arquebusiers basques qui contribuèrent puissamment, par leur feu, à la destruction de la gendarmerie de François Ier.

C'est aux Allemands qu'appartient l'idée de l'organisation régimentaire qui se répandit ensuite chez toutes les autres nations ; et c'est aux Français qu'on est redevable de l'institution des compagnies de grenadiers, qui furent d'abord chargés de lancer des grenades dans la guerre de siége. Plus tard, le règne brillant de Gustave-Adolphe fut pour l'infanterie, comme pour les autres armes, une époque de progrès. Il inventa la cartouche, améliora la tactique des feux, com-

mença à amincir l'ordonnance profonde et introduisit aussi l'usage des uniformes.

Bientôt les perfectionnements progressifs des armes à feu firent peu à peu renoncer aux piques; on les abandonna entièrement en 1703 pour les remplacer par le fusil armé d'une baïonnette à douille. En 1730, on adopta la baguette de fer; puis après, le pas cadencé, qu'on prétend avoir été en usage chez les anciens (1), fut introduit dans l'infanterie moderne par le maréchal de Saxe.

En 1706, on commença à former des carrés contre la cavalerie. Le mécanisme des évolutions fit des progrès assez lents, jusqu'à ce que Frédéric II vint porter le dernier degré de perfection dans la tactique. Ce grand roi fixa la profondeur de l'infanterie sur trois rangs, perfectionna la théorie des feux, et posa les bases du nouveau système de guerre, qu'il était réservé à Napoléon de développer dans toute son étendue. Par la suite, l'introduction du combat à la débandade, et l'attaque à la baïonnette, qu'on employa beaucoup plus souvent depuis les guerres de la Révolution (2), achevèrent de donner la supériorité à l'infanterie, qui dut ainsi réunir en même temps l'action du choc et celle du feu, à la faculté de combattre en

(1) Dans le récit de la première bataille de Mantinée, *Thucydide* dit qu'on avait entremêlé des flûtes dans les bataillons pour marcher d'un pas égal et en cadence. *Tite-Live* fait penser que le même moyen était connu des Romains lorsqu'il dit que les légions allaient à la charge *veloce sed æquo pede.*

(2) Les guerres de la Révolution ont réhabilité les tirailleurs; mais il est si vrai qu'il y en a eu anciennement aussi, qu'au XVIe siècle on les nommait en France les *Enfants perdus.*

toute sorte de pays et de postes. Analysons maintenant les propriétés de l'infanterie moderne.

Nous avons déjà remarqué que le bataillon est l'unité fondamentale de l'infanterie sous le rapport de la tactique. Chaque bataillon conserve une indépendance d'action qui lui assure la faculté de se suffire en toute circonstance, tout en manœuvrant dans le sens du commandement général.

C'est par bataillon que toutes les manœuvres de ligne s'exécutent sur le champ de bataille, sauf quelques cas assez rares.

Il faut donc qu'un bataillon présente une organisation qui puisse fournir les moyens d'opposer à l'ennemi un front respectable en ligne déployée, afin de l'accabler par une quantité de feux imposants. Il convient en même temps qu'il soit susceptible de fournir une colonne d'attaque d'une profondeur proportionnée à l'étendue de son front, et *vice versâ*.

Si un bataillon se trouve déployé en bataille, on dit qu'il est dans l'*ordre mince;* au contraire, il sera en *ordre profond*, quand ses subdivisions (les compagnies ou les pelotons) déployées seront placées les unes derrière les autres.

On emploie l'ordre mince pour exécuter les feux; sur la défensive, on fait ordinairement usage du feu à rangs serrés.

On applique à l'offensive l'ordre profond, ou en colonne. Cet ordre est préférable pour l'attaque, parce qu'il permet aux troupes de franchir plus facilement les obstacles du terrain tout en donnant aux cadres les moyens d'exercer une surveillance plus efficace sur les

soldats. Les colonnes ont d'ailleurs plus d'impulsion pour le choc, et elles résistent facilement aux attaques de la cavalerie.

La division des bataillons en 4 compagnies remplit toutes ces conditions, en fournissant assez de profondeur à la colonne et lui permettant de présenter une ordonnance parfaitement carrée contre les attaques de la cavalerie. Cette division est d'ailleurs en harmonie avec le fractionnement des escadrons et des batteries en 4 pelotons et en 4 sections.

Les bataillons russes, prussiens et français, sont formés de quatre subdivisions. L'armée piémontaise vient aussi de diviser les siens en 4 compagnies: les Autrichiens partagent les leurs en 6 compagnies, et les Anglais en 10 pelotons.

On passe de l'ordre mince à l'ordre profond moyennant les mouvements prescrits par les règlements ou ordonnances adoptés dans chaque armée.

L'élément de toute manœuvre est le pas; la cohésion des files et la régularité de la marche dépendent de la précision de sa cadence; il est de 16 onces de Piémont dans l'armée piémontaise. On emploie trois sortes de pas en campagne : le pas ordinaire, dont la vitesse est de 100 pas par minute; le pas de charge, de 130 par minute, et le pas de route ou à volonté, dont la vitesse varie beaucoup selon l'état des chemins et d'autres circonstances.

Dans l'ordre mince, ou déployé, l'infanterie est rangée sur trois rangs, ou sur trois hommes de profondeur. Elle est également rangée sur trois rangs dans l'ordre profond; mais la profondeur augmente à mesure que le nombre des sections qui composent la colonne s'accroît.

Par exception, l'ordonnance anglaise prescrit la formation sur deux rangs.

Cette différence, qu'on remarque entre la tactique anglaise et celle de toutes les autres puissances continentales, a dû nécessairement faire le sujet d'une discussion entre les militaires instruits; cependant cette question n'est pas encore entièrement décidée.

Je suis loin de prétendre m'ériger en juge, lorsque tant de militaires n'ont pas cru devoir décider entre ces opinions opposées; mais le plan de mon ouvrage m'impose l'obligation de donner mon avis; j'espère le faire avec modestie.

Discutons donc les avantages et les inconvénients des deux systèmes.

Sur trois rangs, un bataillon présente une certaine consistance qui donne de la confiance au soldat, surtout s'il est de nouvelle levée. Quand même, pendant l'action, ce bataillon aurait perdu le tiers de sa force, il pourrait toujours, se reformant sur deux rangs, maintenir son front sur l'étendue de terrain qu'il occupait primitivement. Sur trois rangs, on peut former des carrés simples contre la cavalerie, puisque cette profondeur peut suffire lorsque l'infanterie est aguerrie. Finalement, les feux seront plus meurtriers, car, en théorie, un bataillon sur trois rangs devrait en fournir un tiers de plus sur la même étendue que celui qui ne serait disposé que sur deux seulement.

Voilà les avantages; examinons les inconvénients. L'homme du second rang, paralysé par son chef de file qui le masque, et poussé par l'homme du troisième qui l'observe en le pressant, se trouve dans une position intolérable. Il faut qu'il obéisse à la fois à ces deux impulsions contraires, dont l'une l'arrête tan-

dis que l'autre le pousse. Il est gêné pour charger son arme, pour faire feu et pour marcher. Ainsi l'action du feu n'a point réellement toute l'efficacité que lui attribue la théorie, et s'il marche en *ligne deployée*, il flotte et trébuche. Le troisième rang ne sert qu'à augmenter sans nécessité la profondeur des colonnes, et cela devient surtout sensible si, par quelques circonstances de guerre, on est obligé de former des colonnes de 3 ou de 4 bataillons de profondeur, ce qu'il faut cependant éviter autant que possible. Le troisième rang, en outre, ne fait que donner plus de prise aux projectiles de l'ennemi sur un même point, où il arrivera souvent qu'un boulet ou une boîte à balles causera de grandes pertes. Le troisième rang absorbe en outre souvent une portion de troupes qui manquera quelquefois à l'étendue du front, et qui, placée en réserve, pourrait rendre de plus grands services.

Ajoutons, en dernier ressort, que pour utiliser les trois rangs dans les feux, il faut que le premier mette le genou à terre, et on sait que, dans cette posture incommode, l'effet de la décharge est presque nul.

Dans les feux *de deux rangs*, il est vrai de dire que l'homme de troisième rang charge, et contribue par là à l'intensité du feu; mais cet avantage sera bien compensé dès que le second rang sera débarrassé de la pression étouffante du troisième, car ses mouvements seront plus prompts et il pourra apporter plus de précision dans le tir. Il faut d'ailleurs remarquer que si l'on exécute ce feu dans une circonstance difficile, il arrive souvent à l'homme du troisième rang de tirer, dans une position gênante, au lieu de passer son arme, alors il risque de blesser son chef de file tout en perdant un coup de feu qui ne saurait être bien ajusté.

Enumérons maintenant les avantages de l'ordonnance sur deux rangs.

Le soldat du second rang, libre dans ses mouvements, marche sans contrainte. Si le feu présente de la diminution dans la quantité des projectiles lancés, cette perte est compensée par la justesse que le fantassin, plus libre dans ses mouvements, apportera dans le tir. Il y a même avantage, puisqu'on ne gaspillera point en pure perte des munitions qui seraient consommées sans résultats dans les feux sur trois rangs. Et puis une ligne déployée sur deux rangs souffrira moins de la mitraille et du boulet.

Avec cette ordonnance, on pourra donner quatre rangs de profondeur aux carrés, disposition assez consistante pour résister au choc de la cavalerie, ajoutez encore que le canon ne peut y faire autant de ravages que dans une troupe formée sur six rangs de profondeur.

Une colonne de quatre divisions sur deux rangs formera un bataillon d'une profondeur de huit rangs, suffisante pour donner de l'impulsion au choc, sans offrir un but trop profond aux projectiles de l'artillerie.

Enfin comme on expose sur une même étendue de terrain un tiers de troupes de moins, on essuie aussi des pertes moindres, et on peut employer sur d'autres points des réserves qu'on ne saurait assez se ménager sur le champ de bataille.

Il résulte donc de cet exposé que la seule circonstance dans laquelle l'ordonnance sur deux rangs pourrait devenir nuisible, en supposant que cela fût possible, serait dans l'ordre mince quand il s'agit de faire feu.

Je pense que tout le monde est convaincu de l'inu-

tilité de la formation sur trois rangs dans l'ordre en colonnes et des inconvénients inhérents à l'inutile profondeur des colonnes.

Admettons encore qu'il soit plus avantageux dans l'ordre mince d'avoir trois rangs, examinons dans quelle circonstance de guerre on fait usage de cet ordre et du feu, pour voir si l'on doit lui sacrifier les avantages de l'ordonnance sur deux rangs dans l'ordre en colonne et pendant la marche.

Pour détruire les préventions de la routine et partagées même par des militaires très instruits, je pourrais citer de nombreux faits historiques; car l'infanterie anglaise a prouvé souvent aux colonnes françaises, d'ailleurs beaucoup trop profondes, que son feu est bien plus redoutable que celui de beaucoup d'autres infanteries formées sur trois rangs. Ces citations seraient décisives, et pourraient me permettre de ne pas continuer la discussion; mais je préfère l'envisager sous toutes ses faces, en démontrant combien, dans les armées actuelles, l'application de l'ordre mince est devenue plus rare.

Sur le champ de bataille les troupes se tiennent le plus long-temps possible en colonnes, couvertes par des tirailleurs. Ce n'est que pour défendre une position qu'on déploie les masses et qu'on fait usage du feu. On les déploie aussi quelquefois pour atténuer les ravages de l'artillerie, qui manœuvre toujours pour écharper les colonnes.

On marche à l'attaque, on avance, le plus souvent formé en colonnes entremêlées ou précédées de tirailleurs. Ces colonnes doivent alors s'avancer tête baissée, sans tirer. On ne marche à l'attaque en ligne mince que pour se soustraire autant que possible aux

feux des batteries; mais alors ne vaut-il pas beaucoup mieux n'exposer deux rangs que trois?

Sur la défensive *absolue*, le feu de l'infanterie devient nécessaire; il l'est encore dans l'*offensive* pour ces portions de troupes qui sont destinées à appuyer la marche des colonnes d'attaque. Mais le premier cas est rare, et ne se présente que sur quelques points de la ligne. Le second est plus fréquent, mais aussi pour quelques fractions de lignes seulement, et surtout au moment qui précède l'attaque; alors par son feu un bataillon déployé en protége un autre qui marche en colonne, baïonnettes croisées.

C'est plutôt en tirailleurs que l'infanterie brûle la plupart de ses cartouches, ou lorsqu'elle est aux prises avec la cavalerie. Dans ce dernier cas aussi, l'ordonnance sur deux rangs se prêtant à fournir avec facilité une profondeur de 4 hommes aux carrés, les feux pourront être beaucoup plus nourris que ceux des carrés sur trois rangs, qui sont prescrits par les règlements d'exercice piémontais et français.

Il résulte donc de cette discussion que l'ordonnance sur deux rangs réunit sous tous les rapports beaucoup plus d'avantages. Il ne m'appartient pas d'émettre sur un sujet si important une opinion absolue; mais le lecteur instruit saura apprécier les motifs exposés. Je n'ai pas la prétention de contraindre son jugement. Au reste, Napoléon, dans les Mémoires qu'on lui attribue; Jomini, dans son grand Traité; le marquis de Chambray, dans ses Réflexions sur l'Infanterie, ainsi que le colonel Decker, dans sa Tactique, se prononcent en faveur de la formation sur deux rangs. Rocquencourt seul flotte indécis (1) : il admet les deux

(1) Voici ce que dit Rocquencourt, lorsque dans sa 51e leçon (*Litté-*

ordonnances à la fois, et semble cependant pencher pour celle sur trois rangs ; mais il n'accorde la supériorité exclusive ni à l'une ni à l'autre formation. C'est aussi par exception que la disposition des troupes sur deux rangs est éventuelle dans l'infanterie piémontaise en temps de paix.

La force du bataillon varie plus ou moins selon les armées. Elle ne doit pas être au-dessous de 600 hommes ni au-dessus de 1,000. Un bataillon de cette dernière force ne pourrait se déployer sur deux rangs sans trop prolonger l'étendue de son front. Si l'ordonnance était sur deux rangs, il faudrait que le bataillon n'eût pas un effectif moindre de 600 hommes, ni plus fort de 700 hommes.

On divise l'infanterie en deux espèces : 1° l'infanterie de ligne ; 2° l'infanterie légère. La première combat en ligne, et constitue toujours la force principale d'un corps d'armée ; la seconde combat à la débandade, fournit les avant-gardes, les arrière-gardes, les patrouilles, les reconnaissances, et les détachements de toute espèce.

Il y a en effet dans presque toutes les armées de l'infanterie de ligne et de l'infanterie légère. Cette dernière cependant n'existe que de nom chez quelques puissances : ainsi, en France et en Piémont, les régiments et les bataillons d'infanterie légère ne diffèrent

rature militaire) il porte son jugement sur l'ouvrage du général *Okouneff* : « Encore que nous n'admettions pas toutes les idées de M. Okouneff, » et notamment la formation de l'infanterie sur trois rangs, dont il » prend vivement la défense........, etc. » Il paraît donc par là que Roquencourt se prononce définitivement pour l'ordonnance sur deux rangs.

de ceux de la ligne que par la couleur des revers ou celle de l'aigrette.

Il est hors de doute que toute l'infanterie d'une armée doit être dressée au service de tirailleurs, car la mission des troupes de cette arme est de combattre sur tous les terrains et de pouvoir passer de l'avant-garde à la ligne de bataille, selon les éventualités si variables que produit le système de guerre actuel.

Voilà bien le rôle de toute bonne infanterie; mais il est aussi reconnu qu'il faut dans les armées une infanterie affectée d'une manière particulière au service des troupes légères. Tous les écrivains militaires, Decker, Miller, Okouneff, etc., sont généralement d'accord sur ce point; et comment pourrait-il en être autrement? puisque par leur service les troupes légères, ou les tirailleurs étant destinés à agir isolément et selon leurs propres inspirations, ils devront avoir l'adresse, l'énergie, et une intelligence plus ouverte et plus vive que pour combattre en ligne.

C'est sans doute d'après ces considérations qu'on a formé en France, en Russie et en Angleterre, outre les régiments d'infanterie légère, des compagnies de voltigeurs dans chaque bataillon de ligne. En Prusse, les troupes légères forment des bataillons particuliers. Des bataillons de chasseurs existent aussi en Autriche. Dans l'armée piémontaise, on compte dans chaque régiment un bataillon de chasseurs (1).

(1) En France, en Prusse, en Angleterre et en Russie, les compagnies ou bataillons de voltigeurs ne diffèrent des troupes de ligne que par le nom et par la couleur de l'aigrette. Les bataillons de Tyroliens attachés à l'armée autrichienne appartiennent à la catégorie des tireurs plutôt qu'aux troupes légères proprement dites, et il importe de ne pas confondre ces deux espèces de troupes dont le rôle est bien diffé-



La ligne de démarcation entre l'infanterie de ligne et l'infanterie légère peut aussi être plus ou moins prononcée selon le caractère et l'aptitude des peuples qui les recrutent. Par exemple, tout Piémontais est naturellement un bon tirailleur, car ses mœurs, la nature du territoire, et son intelligence instinctive, le prédisposent à la guerre de chicane et de ruse. On peut en dire autant des Français ; car du temps de la République et de l'Empire ils ont prouvé leur aptitude pour le service de tirailleurs, quoiqu'ils n'eussent point reçu d'instruction spéciale sous ce rapport. Il en est ainsi des Tyroliens, des Espagnols, etc. ; mais on peut dire que, sans les soins d'une éducation particulière, l'Autrichien et le Hollandais ne parviendront jamais à saisir le véritable esprit du service de tirailleurs.

On divise les fantassins en fusiliers et en grenadiers. Leur service sous le rapport de la tactique est le même ; mais les grenadiers, composés d'hommes choisis pour la taille et la conduite, sont regardés comme plus propres aux coups de vigueur.

Dans presque toutes les armées, on a institué des corps spéciaux de tireurs sous différentes dénominations. Ces corps, bien organisés et exercés à tirer avec justesse, selon l'esprit de leur institution, peuvent être d'une grande utilité à l'armée. On en a formé dernièrement dix bataillons en France ; l'Autriche en possède d'excellents dans son régiment de Tyroliens. On en compte aussi trois compagnies en Piémont ; elles sont

rent. Quoi qu'il en soit, partout où il existe des troupes légères, ou *tirailleurs de la ligne de bataille*, on pourrait bien mieux les utiliser qu'on ne le fait généralement, en donnant des soins particuliers à leur instruction spéciale. Les troupes légères rendraient plus de services, et cela sans empiéter sur les attributions des troupes de ligne.

armées de carabines rayées et à percussion, très bien combinées par leur commandant, le major chevalier Della Marmora. Ce nouveau corps organisé sous la direction immédiate de ce chef habile et expérimenté, est exercé suivant le genre de service auquel il serait appelé en temps de guerre. On l'a classé dans l'infanterie légère (1); les hommes qui en font partie doivent posséder à un degré éminent toutes les qualités indispensables à un bon partisan. Ce sont les enfants perdus de l'armée. Malheur à qui ne les apercevra pas avant d'être à leur portée!

L'infanterie, armée du fusil à baïonnette, attaque et se défend par des feux exécutés de différentes manières.

1° *Feu de bataillon* et *de demi-bataillon*. Pour exécuter ce feu, le premier rang met le genou à terre, et les trois rangs tirent ensemble au commandement du chef de bataillon. Par suite de cette disposition, le premier rang tire dans une position incommode, le second n'a pas toute la liberté de ses mouvements, et le troisième obligé de placer son arme dans un créneau qui n'est pas en face de lui, a toujours la crainte de blesser l'homme du premier rang. Il serait préférable sans doute de ne faire tirer que les deux premiers rangs

(1) Dans une brochure que vient de faire paraître le major Renard, de l'armée belge, *Sur l'infanterie légère*, l'auteur exprime l'opinion que les corps de tireurs ne doivent point être classés dans l'infanterie légère, mais qu'on doit les considérer plutôt comme *batteries de tireurs*, attendu que leur véritable emploi est de remplacer l'artillerie partout où cette arme ne peut agir. Bien que la véritable destination des tireurs soit positivement celle-ci, il nous semble que ces troupes, soit pour leur armement, soit pour la rapidité de leurs mouvements dans les opérations de la guerre, ne peuvent cesser d'être considérées comme de l'infanterie légère. Au surplus, tout se réduit à une question de mots insignifiante en elle-même.

pour obtenir un feu plus efficace et perdre moins de cartouches.

2° Les feux de *compagnie* et de *peloton*, qui s'exécutent par les deux premiers rangs seulement. Ces deux espèces de feux sont également bons pour une troupe rangée sur deux rangs.

3° Le *feu de rang*, ou feu de carré, qui s'exécute successivement par rang en passant l'arme jusqu'au dernier homme de chaque file, pour avoir toujours des feux disponibles contre les charges successives de cavalerie.

4° Le feu de *deux rangs*, ou *feu de file:* c'est le feu le plus employé un jour de bataille. Exécuté par une ligne ou un carré, il peut faire essuyer de grandes pertes à l'infanterie et arrêter les charges de la cavalerie. Pour ce feu les deux premiers rangs tirent, tandis que le troisième recharge les armes.

On ne connaît qu'approximativement les effets des armes à feu portatives. Ainsi, à une distance moyenne, la huitième ou la sixième partie des projectiles lancés par un peloton d'infanterie bien exercé, portera. La proportion pourrait être du quart si les troupes étaient développées en tirailleurs, et de moitié pour des compagnies de tireurs.

D'après des expériences faites en temps de paix, il résulte que :

A cent pas de l'ennemi, les trois quarts des projectiles toucheront un bataillon ennemi ;

A deux cents pas, les trois huitièmes ;

A trois cents pas, le tiers.

Le trouble du champ de bataille peut d'ailleurs beaucoup influer sur les résultats obtenus en présence de l'ennemi. Passons maintenant à l'examen des différents feux.

Celui *de bataillon* est exécuté simultanément, comme on l'a dit plus haut, au commandement du chef. Son effet est puissant, immédiat; mais il laisse la troupe qui l'exécute dégarnie de feu quelques instants. On le préfère lorsque le bataillon se trouve protégé sur son front par les obstacles du terrain, et qu'on veut produire instantanément un effet capable d'en imposer.

Rarement on applique les feux du demi-bataillon et de la section; cependant on peut quelquefois s'en servir pour favoriser les formations successives. De tous les feux, le meilleur, celui dont on fait le plus usage à la guerre, c'est le feu de file ou de deux rangs; car l'homme, libre dans ses mouvements, ajustera et tirera mieux que s'il est obligé d'obéir au commandement d'un chef dont la voix se perd souvent au milieu du bruit de l'action. Ce feu a l'avantage de ne jamais laisser le bataillon dégarni; il est très avantageux pour arrêter les mouvements offensifs (1) de l'ennemi, lorsqu'on l'attend dans une position couverte; pour repousser une attaque inopinée, ou des charges continues de cavalerie. Le feu de rang est avantageux, parce qu'il réunit le puissant effet du feu de bataillon aux avantages connus du feu de file, et permet de faire succéder les décharges sur toute la ligne et ailleurs.

(1) Quelques militaires ont l'opinion que le feu de file est inutile; cependant c'est le seul qui, à la longue et dans les actions bruyantes, soit praticable en campagne, puisque tous les feux à commandement dégénèrent naturellement en feu de file. A Dieu ne plaise que je sois partisan de la *tirerie*; mais si la guerre éclate, nous verrons que dans les formations successives d'une rive à l'autre d'un cours d'eau, dans les carrés et dans beaucoup de circonstances de la défensive, le feu de file réhabilitera son ancienne réputation. On objectera qu'en beaucoup de cas le feu des tirailleurs peut le remplacer avec avantage; d'accord, mais seulement jusqu'à un certain point.

C'est au commandement du chef que chaque rang fournit successivement son feu; inconvénient assez grave, car les commandements successifs et sans interruption absorbent toute l'attention du chef, et souvent ils ne sont pas entendus par les soldats. Aussi, comme le fait observer judicieusement M. le colonel *Marbot* dans ses *Remarques critiques*, un feu de rang qui se prolonge quelque temps, dégénère presque toujours en feu de file. A quelques exceptions près, dont on parlera plus tard, le feu de rang est le plus efficace pour la défense des carrés contre les attaques de la cavalerie; car, outre qu'une décharge soudaine effraie beaucoup les chevaux, la seconde arrête la fougue de l'escadron qui n'aurait pas été ralentie par la première. Il permet d'ailleurs à l'infanterie de se mettre en mesure de repousser toutes les charges successives. Ainsi la cavalerie qui voudra charger cherchera à surprendre l'infanterie au moment où elle se trouve dégarnie de feu.

On exécute entièrement à volonté le feu des tirailleurs; aussi est-il très meurtrier à la longue; car l'homme caché derrière des obstacles dont il a su profiter, peut ajuster avec calme et tirer au moment le plus opportun. Ce feu s'exécute de pied ferme, et en marchant. Par expérience, on a reconnu que le feu est beaucoup moins meurtrier dans les batailles qu'on ne le penserait de prime abord. Les atteintes qu'il cause sont minimes en comparaison de la consommation des projectiles. Cela s'explique en considérant que le soldat, à la guerre, est soumis à des influences impossibles à apprécier et dont on ne peut par suite calculer les effets.

Ce sera l'émotion du moment produite par le bruit du combat, par les gémissements des blessés ou le sif-

flement des projectiles. Voilà des causes capables de faire dévier la balle du meilleur tireur.

Puis, s'élevant de l'individu aux masses, ces mêmes influences peuvent déterminer l'exaltation, cause fréquente de la victoire, ou la panique, suivie ordinairement de la déroute.

Après avoir étudié les différents feux, voyons comment le fantassin peut encore agir sur le champ de bataille.

Des armes offensives de l'infanterie, la baïonnette est la plus puissante, surtout depuis que les Français ont montré par leurs succès toutes les ressources de ce genre d'attaque un peu oublié par nos devanciers (1) qui faisaient consister exclusivement dans le feu toute la force de l'infanterie.

On ne peut poser aucune règle fixe pour déterminer le choix du moment à choisir ou la meilleure méthode pour aborder l'ennemi à la baïonnette. C'est au chef à apprécier les diverses circonstances morales, qui sont d'une si haute importance dans uno action toute d'enthousiasme. Seulement il doit se placer à la tête des troupes pour leur montrer l'exemple, et rester exposé aux coups de l'ennemi, jusqu'à ce que tous les obstacles soient surmontés. La tâche du tacticien qui commande une troupe dans cet instant décisif est d'affronter le danger, car c'est le moral qui est en jeu le premier, et qui domine toutes les combinaisons de l'art. La tâche du soldat qui obéit est de marcher toujours fièrement en avant, sans la moindre hésitation, tant qu'il aperçoit un seul ennemi debout devant lui.

(1) Cependant, aux batailles de *Hohenfriedberg*, *Lowositz* et *Prague*, l'armée prussienne attaqua l'ennemi à la baïonnette.

CHAPITRE II.

COMBAT EN TIRAILLEURS.

—

On dit qu'une troupe combat en *tirailleurs*, ou *à la débandade*, quand elle occupe une zone de terrain quinze ou vingt fois plus longue que son front.

Les tirailleurs combattent par couple, c'est-à-dire par *files* espacées par des intervalles de 15 à 30 pas. D'après les remarques critiques du colonel Marbot, les tirailleurs, et surtout ceux qui sont chargés de couvrir la ligne de bataille, devraient être espacés de 16 à 20 toises.

Sans doute, pour que l'emploi des tirailleurs soit efficace, ils doivent pouvoir faire du mal à l'ennemi sans offrir eux-mêmes trop de prise à ses coups ; mais il est indispensable, cependant, que la chaîne qu'on forme soit assez forte pour en imposer aux tirailleurs de l'adversaire, qui la chargerait en se donnant l'avantage du nombre si elle avait moins de consistance. Il paraît donc que des intervalles de 20 à 30 pas seront une moyenne convenable pour une chaîne de tirailleurs. Ces soldats combattent sur deux rangs, afin de se soutenir réciproquement, en alternant leurs feux, et ne se séparant jamais. Dans l'armée piémontaise, la chaîne se forme sur un seul rang.

Dans cet ordre, le tirailleur a le loisir de charger et d'ajuster avec facilité, de se couvrir de tous les obstacles du terrain, et jouit ainsi d'une indépendance

d'action dont il doit tirer le plus grand parti possible.

Nous avons vu, à l'article précédent, que, dans toutes les armées, des bataillons ou des compagnies sont plus particulièrement affectés à ce service; dans quelques unes, cependant, on emploie à ce service le troisième rang à l'exclusion des deux autres; mais cette méthode qui prouve d'ailleurs l'inutilité du troisième rang dans la ligne de bataille, ne semble pas présenter de grands avantages; car une compagnie ainsi organisée à la hâte, avec des soldats et des cadres empruntés à tant de compagnies diverses, ne doit pas réunir les conditions d'ensemble indispensables pour que des hommes isolés puissent agir avec une unité d'action. Tout militaire éclairé sait combien des commandements improvisés et précaires donnent peu de chances de succès; enfin, cette méthode ne serait point applicable dans les armées dont l'infanterie est formée sur deux rangs.

C'est toujours par le combat de tirailleurs qu'on engage une action.

On applique de trois manières le système des tirailleurs à la guerre. Étudions-les successivement.

D'abord, ce sera pour *couvrir la ligne de bataille*. Alors les tirailleurs s'étendent sur le devant du front, en formant un arc qui débordera les ailes des lignes; cette chaîne devra présenter des intervalles plus ou moins grands. La distance de la chaîne à la ligne de bataille varie selon les circonstances et les localités, depuis 300 jusqu'à 600 pas.

Ordinairement la chaîne s'étend le long d'une rangée d'arbres, s'abrite derrière un repli de terrain, se couvre d'un fossé ou d'une haie. Des pelotons de soutien sont placés entre la ligne et la chaîne. La distance



des soutiens à la chaîne varie selon le terrain ; plus il est plat et découvert, plus ces soutiens sont rapprochés ; plus il est boisé et tourmenté, moins la chaîne protégée par les circonstances locales demande à être soutenue par d'autres troupes. Sur un terrain coupé les soutiens sont faibles et disséminés ; mais si le sol est uni et ouvert, ils sont moins multipliés et plus forts.

Lorsque la distance de la ligne à la chaîne dépasse trois cents pas, on place derrière les soutiens de grandes réserves qui doivent toujours profiter des abris naturels. La chaîne fait feu de pied ferme, et le tirailleur qui ne trouverait point d'abri pour se mettre à couvert, tirerait et prendrait la place de l'homme posté derrière lui ; par ce moyen on n'exposerait pas aux coups de l'ennemi un soldat qui ne pourrait se défendre.

Pour protéger les mouvements de la ligne on fait marcher la chaîne à droite ou à gauche, en avant ou en arrière. Dans ce cas, elle fait feu en marchant, et cherche à se conformer à la vitesse des colonnes, pour conserver toujours la distance qui la sépare de la ligne. C'est surtout lorsque les tirailleurs marchent dans les intervalles des colonnes d'attaque, que cette condition est indispensable. Alors chaque file fournit son feu à volonté, et les deux hommes qui la composent tirent alternativement afin de conserver toujours une arme chargée dans chaque file.

Les tirailleurs chercheront à conserver leur alignement et leurs distances. Par leurs feux ils paralyseront les mouvements offensifs des colonnes ennemies. Ils tâcheront de ménager leurs forces pour ne point se mettre hors d'haleine sans nécessité, et ne se permettront le pas de course que pour prévenir l'adversaire sur une position avantageuse ou pour se réfugier

auprès des soutiens, des réserves et derrière les lignes.

Si, pressés par la cavalerie, les tirailleurs veulent se réfugier près des troupes d'un carré, ils doivent se placer devant le premier rang et mettre le genou à terre.

Dans cette position, ils pourront encore, par leurs feux et sans gèner les soldats du carré, éloigner les coureurs dont l'ennemi fera précéder ses escadrons.

Si les tirailleurs sont isolés, alors pour repousser des charges de cavalerie ils se formeront rapidement en cercle, afin d'offrir à l'attaquant des groupes d'hommes protégés par des baïonnettes. C'est une règle générale, mais très difficile à exécuter sur le champ de bataille.

En faisant étendre les réserves, on relèvera la chaîne pendant le combat.

La force des soutiens et des réserves varie selon les terrains. En pays tourmenté, comme la cavalerie n'est pas beaucoup à craindre, elle sera moins considérable qu'en pays plat.

Ordinairement on évalue la force des soutiens au tiers; et celle des grandes réserves, à la moitié de l'effectif des troupes de la chaîne.

Dans les armées où chaque bataillon renferme une compagnie de voltigeurs, ces soldats d'élite formeront ordinairement les tirailleurs de la ligne de bataille. Si, au contraire, il n'existe pas de compagnies spécialement organisées pour faire ce service, on y affectera ou des troupes légères ou des compagnies de ligne. A cet effet, les fusiliers et les grenadiers de l'armée piémontaise sont tous dressés à l'école des tirailleurs.

Nous avons dit plus haut que le règlement d'exercice de l'armée piémontaise prescrit pour la chaîne des tirailleurs la formation sur un rang. Peut-être bien que cela simplifie le mécanisme des feux, d'ailleurs peu

compliqué dès qu'on les exécute à volonté, mais il est possible que les tirailleurs sur deux rangs se trouvent disposés en échiquier, et par là laissent moins de prise aux coups de l'ennemi.

On connaît la seconde espèce de tirailleurs sous la dénomination de *tirailleurs de marche*. Ils sont destinés à former les avant-gardes, les arrière-gardes, les corps de flanc, et les détachements dont la mission est d'entretenir les communications entre les différentes divisions du corps principal. Si on les compare à la première espèce des tirailleurs, on verra que le mécanisme et l'esprit des manœuvres qu'ils emploient doit être le même; mais ils ont besoin de posséder beaucoup plus d'intelligence, d'adresse et de ressources, en raison de leur éloignement du gros des troupes et des importants services que l'armée attend d'eux. En effet, c'est à la vigilance des éclaireurs et des flanqueurs que les différents corps sont redevables de leur sécurité dans les marches, les haltes, les bivouacs, et les positions.

Généralement on emploie pour ce genre de service des bataillons ou des régiments d'infanterie légère.

D'après ce qui vient d'être dit, on comprend combien les tirailleurs de marche ont de fatigues à supporter; aussi doivent-ils être changés aussi souvent que possible. On les relève ordinairement toutes les fois qu'un obstacle se présente sur le front de la marche, et les oblige à venir chercher un passage sur le chemin même suivi par la colonne dont ils dépendent.

Enfin, on forme une dernière classe de ces tirailleurs marchant *en grandes bandes* à l'attaque d'un poste ou d'une position. Ce seront des bataillons ou

même des régiments entiers qu'on lancera ainsi pour envelopper l'ennemi comme avec un réseau circulaire dont les mailles se rétrécissent par la marche. A la faveur du terrain, ces tirailleurs pourront nourrir un feu bien dirigé contre l'ennemi; ils seront suivis de près par les colonnes d'attaque qui, profitant du désordre causé dans les lignes ennemies par le feu des tirailleurs, marcheront hardiment en conservant l'arme au bras. Pendant ce mouvement, les tirailleurs se placent entre les colonnes, et par un feu vif et soutenu interdisent toute entreprise offensive à l'ennemi en répandant la confusion dans ses rangs. Alors ces colonnes protégées par les tirailleurs, ne se laisseront point intimider par les démonstrations d'un adversaire dont la fermeté est ébranlée. Lorsqu'on est à bonne portée, les tirailleurs font halte, pour accabler l'ennemi par un feu meurtrier à bout portant. Ils doivent s'abstenir dans ce cas d'attaquer à la baïonnette, car leur tâche se borne à appuyer par le feu l'attaque des colonnes. Celles-ci croisent la baïonnette dès qu'elles se trouvent à portée de la ligne ou sur les talus des retranchements; elles se jettent sur l'ennemi, ou s'élancent sur les parapets, s'il est retranché, sans se laisser arrêter par les dernières décharges faites contre elles à bout portant, mais dont l'effet mal dirigé, sera peu meurtrier. Comment pourrait-il en être autrement lorsque les passions de l'homme agissent dans un moment aussi décisif et si périlleux? Si l'ennemi s'abandonne à la fuite, les tirailleurs le poursuivent sans trop s'écarter, tandis que les colonnes s'établissent sur la position ou dans le poste enlevé. S'il résistait malgré tous ces efforts, l'arrivée des réserves déciderait de la victoire. Et si les colonnes offensives sont repoussées,

elles se retirent sous la protection des tirailleurs dont le feu pourra arrêter la poursuite de l'ennemi, devenu agresseur.

Pour enlever les batteries, les tirailleurs agissent encore d'après les mêmes principes, en cherchant à diriger leurs attaques sur les flancs des batteries. Dans ce cas, après avoir, par un feu nourri et bien dirigé, mis la plupart des canonniers hors de service, ils s'élancent à la baïonnette sur les canonniers, tandis que les colonnes d'attaque chargent en flanc les troupes de soutien.

Les corps de tirailleurs, de carabiniers ou de partisans, combattent avec une plus grande indépendance d'action que les troupes légères ordinaires. Leurs chefs reçoivent les instructions du général, et dirigent ensuite à leur gré les opérations particulières des troupes, d'après le plan général. Sont du ressort de cette arme les coups de main, les surprises de postes, les entreprises éloignées sur les communications de l'ennemi, contre ses magasins ou ses convois. Essayons d'indiquer comment ces corps doivent agir dans plusieurs circonstances. Dans la guerre de montagne ils remplacent utilement l'artillerie en faisant occuper les gorges étroites et escarpées par quelques bons tireurs, dont le feu porte inévitablement sur ceux qui en tenteraient le passage.

On peut aussi utiliser ces corps pour favoriser les passages de rivières ; alors ils les traversent à la nage, vont s'établir sur l'autre rive, éloignent l'ennemi par leur feu du point d'attérage, et protègent ainsi la construction des ponts.

Dans une bataille, on les destine à ajuster les officiers-généraux et tous les officiers attachés aux états-

majors; on porte ainsi de l'indécision dans les mouvements de l'ennemi, et il devient plus facile de le prévenir et de le surprendre. Pendant les siéges, on les emploie comme *tirailleurs de tranchée*, service fait ordinairement par l'infanterie, d'après les règles que nous exposerons plus loin.

J'ai dit déjà qu'il existait en Piémont trois compagnies de partisans; espérons que l'on développera l'organisation de ce corps destiné en temps de guerre, à rendre d'importants services dans les Alpes, où ils pourraient en outre faciliter la transmission des ordres et donner des renseignements utiles sur les dispositions de l'ennemi.

CHAPITRE III.

COMBAT EN LIGNE DÉPLOYÉE.

L'ordre *mince* ou en *ligne déployée* est l'ordre fondamental de l'infanterie. C'est dans cet ordre qu'on peut faire usage de son feu, et c'est dans le feu que réside toute sa puissance défensive; comme d'ailleurs l'emploi de la baïonnette et le feu des tirailleurs constituent principalement la force offensive de cette même arme, nous ne considérons que comme secondaire l'action du feu en ligne, dans l'offensive. Au reste, quoique l'ordre mince soit l'ordonnance fondamentale de l'infanterie, il est hors de doute que la plupart des bataillons agissent sur le champ de bataille plus souvent en colonne

qu'en ordre déployé, si ce n'est dans le cas où l'on se tient sur la *défensive passive*. Au surplus, la grande facilité que l'on a pour passer de l'ordre mince à l'ordre profond et *vice versâ*, rend l'infanterie également apte à ces deux formations ; c'est au tacticien à les employer avec discernement, selon les circonstances.

L'infanterie combat en ordre mince toutes les fois qu'elle est chargée d'occuper une position défensive avantageuse ; elle en défend alors les abords en les couvrant de ses feux. Dans ce cas, c'est sur les colonnes d'attaque que l'on devra les diriger. Ainsi, généralement parlant, on adoptera cette formation ; dans la défensive l'infanterie déployée se couvrira de ses feux.

Dans l'offensive, on combat en ligne mince, s'il s'agit d'aborder un ennemi dont le front est hérissé d'une artillerie formidable et si le terrain se prête à la marche en bataille. Alors on se fait précéder par de nombreux tirailleurs, et on forme l'ordre de bataille en combinant des bataillons massés et des bataillons déployés, comme les Français au passage du Tagliamento. Les bataillons massés se jetteront avec résolution sur l'ennemi, tandis que les bataillons déployés pourront s'arrêter à petite portée de sa ligne, pour la saluer d'une décharge à bout portant, qui doublera l'effet de l'attaque à la baïonnette. Une telle manœuvre ne réussira cependant qu'avec des troupes bien aguerries ; mais de toute manière, ce mélange de l'ordre mince et de l'ordre profond, trouvera de fréquentes applications à la guerre.

Aux avant-gardes, aux arrière-gardes, et dans tous les cas où il faut contenir l'ennemi pour gagner du temps, on emploie de préférence l'ordre mince.

Dès qu'une avant-garde reçoit par ses éclaireurs

l'avis de l'apparition de l'ennemi, elle prend position, afin de donner le temps au corps principal de préparer des mesures de défense. Dans ce cas, trois hypothèses se présentent : ou le corps s'établira en arrière de l'avant-garde ; ou il viendra se former à côté d'elle en l'enclavant dans la ligne de bataille qu'il aura choisie ; ou enfin il prendra une position latérale qui permettra à l'avant-garde de se retirer, après la formation de la nouvelle ligne, et alors elle servira de réserve.

Dans chacun de ces trois cas, il est clair que l'avant-garde doit conserver la défensive, jusqu'à ce que le corps principal ait eu le temps d'achever ses dispositions de combat. Pour atteindre ce but, les troupes de l'avant-garde se déploieront et couronneront la position qu'elles occupent, afin d'en éloigner l'ennemi par un feu bien dirigé.

Aux arrière-gardes, les mouvements de retraite s'exécutent ordinairement par échiquier ou en échelons. Alors les échelons les plus éloignés de l'ennemi prennent des positions sur tous les points où ils peuvent espérer de l'arrêter ou au moins de ralentir sa marche. Ces retraites échelonnées s'exécutent en lignes déployées dans les pays plats, mais on ne peut les effectuer qu'en colonnes dans les pays coupés ou fourrés. Si l'échelon qui s'arrête est formé en bataille, il fait demi-tour, attend l'ennemi à bonne portée ; alors seulement il fait un feu bien nourri.

Dans le cas où cet échelon sera en colonne, il se déploiera, afin d'en imposer à l'ennemi qui serait obligé ou de manœuvrer ou de brusquer l'attaque pour faire évacuer ou enlever la nouvelle position.

Dans ces diverses circonstances, les troupes se trouvant toujours sur la défensive, elles seraient obligées de

se déployer pour commencer leur feu. Mais dans le cas de l'offensive, on se contentera de déployer quelques bataillons dont les feux peuvent alors protéger la marche des colonnes d'attaque et couvrir leurs flancs.

Il est en outre des circonstances dans lesquelles une troupe déployée et sur la défensive doit charger à la baïonnette, après avoir tiré. C'est lorsqu'elle attend, postée en arrière de la crête d'un plateau, une colonne qui en gravit la pente. Alors elle l'accable par une décharge à petite portée, attaque son front avec vigueur, tandis qu'elle lance des pelotons de tirailleurs sur ses flancs. La colonne d'attaque, essoufflée, s'étonne d'une résistance si bien combinée, est intimidée par les pertes qu'elle éprouve, hésite et fait bientôt volte-face pour se retirer en désordre (1).

Dans les fausses attaques, dans les combats traînants, toutes les fois qu'il s'agit d'occuper l'ennemi, pour détourner son attention, on manœuvre alternativement en colonne et en ligne déployée, afin de lui faire prendre le change et de l'induire à quelque faute, dont on puisse profiter. Dans ces sortes de combats, on déploie souvent les masses pour engager une fusillade, afin d'attirer sur un point les forces de l'adversaire.

Au reste, toutes les fois que le terrain s'y prêtera, le feu des tirailleurs, espacé convenablement, causera beaucoup plus de mal à l'ennemi que celui d'un bataillon en ligne déployée, et par cela même exposé à subir de grandes pertes.

Des bataillons formés en colonne derrière les tirail-

(1) Nous aurons occasion de revenir sur ce sujet qui mérite quelque développement.

leurs, seront prêts pour toutes les éventualités, et ne consommeront pas inutilement des munitions toujours si précieuses à la guerre. L'ordre en colonnes cependant ne sera bon qu'autant que l'artillerie ennemie n'aura pas beaucoup de prise sur les troupes.

Nous ne saurions terminer ce chapitre sans rappeler que l'infanterie tire toujours avec précipitation et à de trop grandes distances. C'est à ces causes qu'il faut attribuer presque toujours les faibles effets de son feu; car l'infanterie anglaise nous a souvent prouvé en Espagne combien, en attendant l'ennemi avec calme et sang-froid, on peut espérer de grands résultats en ne tirant qu'à bonne portée. Souvent tout dépend de l'impassibilité de celui qui commande; car il est reconnu en tactique que de deux troupes également braves, également armées, et en des circonstances semblables, si l'une fait usage de son feu à propos, elle repoussera l'autre qui cherche à l'aborder sans tirer. Si l'on a souvent observé le contraire, c'est parce que très rarement deux troupes ennemies possèdent les mêmes éléments de succès.

CHAPITRE IV.

COMBAT EN COLONNE (1).

—

C'est principalement quand on prend l'offensive qu'on emploie le combat en colonne. On applique aussi avec succès cette formation dans la *défensive* avec retours *offensifs*, comme le maréchal Soult l'a fait à Toulouse. C'est l'ordre des marches, et dont on se sert quelquefois pour camper, quoiqu'il soit de règle de camper en ligne déployée. On s'en sert aussi pour mettre en mouvement un corps d'armée qui se dispose à attaquer l'ennemi. D'après cela, on comprend qu'il est souvent employé en campagne.

Etudions les avantages de cette formation. Un bataillon se trouve, à cause de la concentration de ses parties, plus immédiatement dans la main du commandant qu'en bataille. Cet avantage le rend plus maniable et plus disposé à toutes les éventualités. En un mot, le bataillon en colonne est plus manœuvrier, et le désordre, suite ordinaire d'un revers, se communique plus difficilement d'une colonne à l'autre, que d'un bout à l'autre d'une ligne continue. Le terrain n'a point d'obstacle qu'une colonne en marche ne puisse franchir ; la cavalerie la trouve prédisposée à la recevoir, et les cadres exercent sur les soldats une influence plus efficace.

(1) Il est entendu que le combat en colonne n'a lieu qu'en masse ou demi-distance.

La force offensive est une propriété particulière de la colonne. Elle consiste dans l'impulsion donnée au choc produit par l'élan de la masse et l'effort simultané des baïonnettes de son premier peloton. C'est, en effet, moins à sa profondeur qu'au moral des troupes qui la constituent qu'il faut attribuer la supériorité de la colonne sur toute autre disposition. Plus il y aura d'ardeur et d'accord dans la volonté des soldats qui la composent, plus elle sera formidable. N'attendez rien d'automates; les lois de la mécanique leur sont seules applicables, mais il n'en est pas ainsi d'êtres pensants susceptibles d'enthousiasme et d'honneur. Les flancs sont, il est vrai, les côtés faibles de la colonne; mais on les couvre, ou par d'autres colonnes échelonnées en arrière, ou par des bataillons déployés, ou enfin par un rideau de tirailleurs. La colonne, en outre, possède la force défensive, mais à un faible degré, car sa tête seule est en position de faire feu. Lorsqu'une colonne est sur la défensive, elle doit se couvrir au moyen de ses tirailleurs, et reprendre l'offensive aussitôt que l'ennemi la serre de trop près; alors on sent qu'elle n'est plus sur la défensive passive.

Dans les dernières guerres, les Français ont souvent employé avec succès l'ordre en colonne contre l'infanterie de toutes les nations. Cette méthode n'a échoué que contre l'infanterie anglaise. Le feu de celle-ci, *formée sur deux rangs*, a été assez puissant pour arrêter la fougue de ces fières colonnes marchant à l'ennemi avec tant de bravoure.

Par une fausse application des leçons de l'expérience on a cru pouvoir proscrire une formation utile dans ses justes applications, et qui n'avait été la cause de revers que parce qu'elle avait été employée sur un ter-

rain et dans des circonstances qui ne lui étaient pas favorables. Dans un pays comme l'Espagne, où l'on rencontre à chaque pas d'excellentes positions, les Anglais pouvaient, en les occupant avec discernement et avec des forces suffisantes, se ménager de nombreuses chances de succès. Entourés de précipices ou de mouvements abruptes, on ne pouvait les aborder que par quelques sentiers étroits et tracés entre des rochers ou des ravins. Aveuglés par leur ardeur, les généraux français formèrent des colonnes étroites et longues qui s'engageaient dans ces coupe-gorge aux cris magiques de : En avant ! Souvent les difficultés du terrain arrêtaient ou coupaient ces colonnes et livraient leur tête sans défense à un inutile carnage, dans l'impossibilité d'être soutenues par les tirailleurs, souvent écartés par des rocs inaccessibles qui bordaient leurs uniques débouchés. Cette cohue serrée et profonde arrivait à portée du canon, qui, là prenant d'enfilade, creusait des sillons dans toute sa longueur. A ces causes de désastre, venaient se joindre les feux de la mousqueterie et les éclats de la mitraille, dont les terribles effets ravageaient en tout sens cette agglomération d'hommes, pour qui la mort devenait une destinée inévitable. Il ne faut pas s'étonner si avec un pareil système, les colonnes françaises furent quelquefois obligées de rétrograder.

Mais si, au lieu d'entasser les bataillons, on eût lancé à l'attaque les troupes formées en petites colonnes par pelotons et séparées entre elles (1), il est hors de doute que les projectiles de l'artillerie ennemie

(1) Rocquancourt émet aussi la même opinion dans son *Cours d'art militaire*, vol. IV, pag. 376.

n'auraient point trouvé autant de prise, et que, si le premier peloton eût été repoussé, le second, le troisième, ou le quatrième, manœuvrant habilement, et évitant la destruction, seraient parvenus à atteindre l'ennemi. Ces principes furent appliqués avec succès dans les gorges de *Somo-Sierra ;* on lança à l'attaque d'une position défendue par 10,000 Espagnols et une formidable artillerie, un escadron de lanciers polonais formé par quatre. Il hésita ; un second vint l'entraîner, et la position fut enlevée.

Il est hors de doute que si Napoléon avait entassé dans ce coupe-gorge une forte colonne d'infanterie, comme Masséna le fit à Fuentes de Onoro, l'artillerie et la mousqueterie de l'ennemi y auraient répandu le désordre d'un bout à l'autre, et que l'assaillant, arrêté d'abord, et enfin repoussé, aurait essuyé de grandes pertes.

Il faut donc attribuer les revers éprouvés par les colonnes françaises en Espagne à leur profondeur trop grande et aux difficultés locales qui souvent empêchaient de les faire soutenir par les tirailleurs.

Une colonne marchant à l'attaque doit conserver l'arme au bras et peu à peu accélérer le pas. Ce mouvement, de plus en plus accéléré, peut ébranler le moral de l'ennemi, et finit toujours par animer l'assaillant. Pour qu'une colonne ne s'en laisse point imposer par les décharges qui pleuvent sur elle pendant sa marche, il faut la faire efficacement soutenir par le feu des tirailleurs dont on entoure les troupes en position. Cette disposition a l'avantage de diviser l'attention de l'ennemi, de le forcer à se dégarnir de ses feux pour résister partout, ce qui l'expose à des pertes

partout; bientôt le moral du soldat faiblit, et il se détermine à éviter par la fuite le choc dont il appréhende l'impétuosité. Ajoutez que l'action des tirailleurs animant les soldats des colonnes, les empêche d'apprécier les dangers, leur ôte l'envie de s'arrêter pour se déployer et riposter au feu de l'ennemi. On se ménagera d'ailleurs par cette disposition les moyens de repousser les troupes légères détachées contre les flancs des colonnes assaillantes, manœuvre que l'infanterie anglaise a souvent employée en Espagne avec succès. Ainsi, par l'habile combinaison des tirailleurs et des colonnes, celles-ci atteindront la plus grande force dont elles soient susceptibles; et, agissant ensemble, ils réuniront les deux principes de force de l'infanterie : le feu et le choc.

Quand la colonne abordera l'ennemi, la première section l'attaquera à la baïonnette; les derniers rangs, par des cris de guerre et leur attitude, animeront le premier et s'opposeront à la fuite des lâches. Dans ce moment décisif, l'influence des cadres s'exerce dans toute son étendue. Si la colonne étonnée par le feu de l'ennemi, chancelle; si les figures s'allongent et pâlissent, si les pertes essuyées pendant la marche la découragent, la voix d'un chef expérimenté et brave pourra seule, dans ce moment critique, relever le moral de la troupe ébranlée. Mais si dans cette circonstance la colonne s'arrête, cherche à se déployer pour exécuter des feux, on peut prévoir la fâcheuse issue de l'attaque; car l'ennemi, profitant de la confusion momentanée, repoussera sans peine l'assaillant. Une panique, un boulet qui frappe à mort le chef, déterminent souvent de pareils accidents; on ne saurait donc trop les prévenir par de bonnes dispositions.

Il est aisé de remarquer que le feu des tirailleurs est le meilleur moyen d'assurer la rapidité de la marche et la fermeté de la colonne.

Dans le cas où il s'agirait d'attaquer une troupe formée en bataille dont le front serait découvert, la première division se jetterait sur lui avec énergie et en poussant des cris de guerre; mais s'il était retranché, la tête de colonne sauterait dans le fossé, monterait sur la berme, y reprendrait haleine, pour gravir ensuite rapidement le parapet. Dans ce moment, si le feu des tirailleurs a déjà ébranlé l'ennemi, il abandonnera probablement son poste; au contraire, si les défenseurs volent à la rencontre des assaillants, il en résultera ce que l'on nomme le *choc*. Ce cas est très rare; car, de deux choses l'une : ou l'assaillant chancelle, s'arrête et par suite se compromet, ou la troupe sur la défensive n'attend pas son arrivée pour lâcher pied. Dans l'attaque des ouvrages le choc a lieu plus souvent; car si la troupe retranchée fait son devoir, elle monte sur les parapets au moment de l'assaut, et refoule à coups de crosse et de baïonnette l'assaillant dans le fossé.

Une troupe sur la défensive commettant la faute d'attendre de pied ferme et jusqu'à la dernière extrémité une colonne d'attaque qui brave le feu et marche franchement à elle, serait enfoncée et culbutée sans retour. Ainsi, lorsqu'une colonne d'attaque arrive à peu de distance d'une troupe qui se tient sur la défensive, celle-ci doit faire demi-tour et se sauver, ou bien charger avec résolution et bravoure. Point de milieu!

Le *cri de guerre* cache le péril aux troupes et les encourage, tandis qu'il intimide l'adversaire. Presque toutes les armées anciennes en ont fait usage. Les Grecs

criaient : *alala!* les Romains : *feri!* et, chez les Germains, le terrible *barrit* (hurlement) ! répété d'abord à voix basse, finissait par produire une effroyable explosion. Les Croisés criaient : *Dieu le veut!* les troupes de Charles V : *Espana!* De nos jours, le cri de guerre des Russes et des Anglais est : *Hurra!* celui des Français : *En avant!* Dans l'armée piémontaise, on n'en a adopté aucun jusqu'ici ; mais, le cas échéant, les Piémontais chargeraient aux cris de : *Vive le Roi!*

Les Français, dans les dernières guerres, firent usage quelquefois de la colonne formée par bataillons déployés les uns derrière les autres ; Macdonald l'employa avec succès à Wagram, mais avec des bataillons dont l'étendue du front équivalait à peine à celui d'une division, par suite des pertes qu'ils avaient essuyées. D'ailleurs le succès lui coûta cher ; il en fut redevable à la réussite des attaques de Davout et d'Oudinot sur la gauche de l'archiduc. A Waterloo, cette manœuvre eut un résultat bien différent ; car une colonne ainsi formée fut sabrée sans peine par une brigade de cavalerie anglaise (1). Il devait en être ainsi, car une troupe, par cette disposition, n'a ni assez de mobilité ni une formation assez solide pour résister à une attaque de flanc brusquement opérée ; d'ailleurs, elle serait tenue d'exécuter des manœuvres trop lentes sur un champ de bataille en face de l'ennemi pour prendre une autre formation plus en rapport avec le terrain et sa position. Une ligne de bataillons en masse est dans tous les

(1) Deux divisions d'infanterie du comte d'Erlon furent sabrées par la brigade de cavalerie anglaise *William-Ponsomby*, qui profita pour charger du moment où la colonne française était prise en flanc par une attaque à la baïonnette.

cas bien préférable à une semblable colonne; car au moins elle peut rompre pour franchir les obstacles, se former contre la cavalerie, et changer de direction sans être désunie par le flottement des bataillons déployés. De plus, chaque bataillon ayant une section en tête de l'attaque, les pertes sont également partagées. Enfin on peut toujours, pendant la marche et sans inconvénient, détacher les bataillons des ailes, ce qui n'aurait pu s'exécuter dans le cas où la colonne aurait été composée de bataillons déployés. Cette dernière formation n'est donc jamais applicable.

Lorsqu'un corps d'infanterie enveloppé par l'ennemi se forme en colonne et croise la baïonnette pour se faire jour, c'est une colonne serrée, dont l'intérieur offre un espace vide et carré, qui sert de refuge tant aux blessés qu'aux états-majors, et au matériel qu'on espère pouvoir sauver. Il faut dans ce cas se faire entourer et protéger par un cordon de tirailleurs. Les troupes de la tête doivent aborder l'ennemi avec résolution et ardeur, le charger à la baïonnette en faisant retentir l'air de ces cris nationaux qui enlèvent le soldat. Dans ce moment périlleux, il n'y a plus de précepte à prescrire; la Tactique est muette. Le chef ne prend plus d'inspiration que de son cœur!

On trouvera sur la première planche la formation de la colonne. (Voir planche I.)

Les troupes françaises, dans les dernières guerres, employèrent trop souvent cette dernière résolution du brave, *qui meurt et ne se rend pas*. Mais elle fut prise avec bonheur, en 1795, par l'intrépide *Roccavina*, lequel, placé sur un mamelon du bassin de Loano, et

entouré par les troupes de la division Augereau, refusa de poser les armes, et rejoignit l'armée autrichienne en passant sur le ventre d'une brigade républicaine.

Lorsque les colonnes, qui attendent le moment d'agir, se trouveront formées sur une position et couvertes par leurs tirailleurs, elles tâcheront toujours de profiter des accidents du terrain pour se défiler des projectiles de l'ennemi. Les chefs de bataillon pourront aussi appuyer leurs troupes légèrement à droite ou à gauche pour les soustraire à la vue des batteries; et même les serrer à demi-distance, afin d'éviter que le soldat soit trop long-temps étouffé dans une masse où l'air circule difficilement. Cette précaution sera surtout utile pour les colonnes placées en réserve et destinées à conserver cette formation pendant plusieurs heures consécutives.

De tous les motifs exposés ci-dessus, nous croyons pouvoir conclure que pour l'attaque il faut préférer l'ordre profond à une disposition en ligne mince. Quelques exceptions ne prouvent rien contre cette règle, car on doit toujours se souvenir qu'il n'y a rien d'absolu à la guerre. La seule loi dont il importe de ne pas se départir en appliquant le système des colonnes, est de ne jamais leur donner une profondeur plus grande que le front d'un bataillon, car elle suffit pour donner de l'impulsion aux troupes et de la puissance au choc; car s'il est vrai de dire que les subdivisions de la queue peuvent augmenter aussi l'assurance morale de la section placée en tête de colonne, il est hors de doute que dans la tête seulement réside la puissance positive du choc. Il ne faut pas d'ailleurs oublier la nécessité où l'on est de maintenir les distances; trop grandes, elles

diminuent l'action du choc ; et si, au contraire, dans le but de culbuter l'ennemi, la gauche pressait la tête, bientôt elle se désorganiserait et entraînerait dans sa déroute les troupes de la colonne. Je n'entends point soutenir par là qu'il faille n'envoyer jamais plus d'un bataillon à l'ennemi ; mais seulement que dans le cas où l'on attaque sur un front rétréci, et que les circonstances commandent d'en lancer dix, il faut alors les placer les uns derrière les autres, à des distances convenables, selon les exigences et les facilités qu'offre le terrain. Par suite de cette disposition, la désorganisation du bataillon de la tête n'entraînera point celle des autres, et la continuité des attaques qui se succèderont sans relâche en imposera au défenseur en le fatiguant et le décourageant. Je crois encore qu'en pareil cas il conviendra de former des colonnes par demi-bataillon, ou même par compagnies seulement. Lorsqu'enfin on devra maintenir les troupes devant une redoutable artillerie, il faudra substituer à la colonne en masse la colonne à demi-distance, et on n'oubliera pas que jamais on ne doit diriger une colonne contre le front d'un ennemi bien préparé à la recevoir sans la faire appuyer par des tirailleurs.

L'attaque du *Montserrat*, en Catalogue, n'aurait point réussi aux Français si d'intrépides tirailleurs, grimpant sur des rochers regardés comme inaccessibles, n'étaient parvenus à se poster de manière à pouvoir diriger un feu meurtrier sur les flancs et les derrières des Espagnols, tandis que la colonne d'attaque forçait de front les retranchements.

Dès qu'une colonne d'attaque a enfoncé une ligne ou emporté un poste, elle s'arrête pour se reconnaître, se reformer pendant que des tirailleurs harcèlent

la retraite de l'ennemi. Il appartient au chef d'ordonner alors la poursuite selon les règles de la prudence et les circonstances du moment.

Je n'achèverai point ce chapitre sans faire remarquer combien la tâche du fantassin est sublime dans la charge à la baïonnette. Dépourvu d'armes défensives, il a bien plus de chances malheureuses à courir que n'en avait le légionnaire romain, protégé par son bouclier et sa cuirasse. Il a infiniment moins de ressources que le cavalier, car « la cavalerie, » comme dit *Rocquancourt*, « chargerait le sabre dans le fourreau, » qu'elle pourrait produire un grand effet, un effet dés- » organisateur, tandis que, sans le secours de son arme, » l'infanterie ne produirait aucun résultat. » Sans bouclier pour parer les coups de l'adversaire, il faut que chaque fantassin frappe un ennemi pour vaincre. Cette circonstance le rend quelquefois même supérieur au cavalier; attendu qu'un lâche monté sur un bon et vigoureux cheval peut en renverser un brave qui serait mal monté. Au contraire, toutes les ressources du fantassin, au moment du choc, résident dans sa force physique, son courage et sa baïonnette (1).

(1) Ce raisonnement ne s'applique que dans le cas où le véritable choc a lieu, car si la troupe défensive lâche pied avant d'être abordée, le fantassin assaillant ne peut se servir de sa baïonnette.

CHAPITRE V.

COMBAT CONTRE LA CAVALERIE.

—

Si une bonne cavalerie n'était pas soutenue par de l'artillerie à cheval comme auxiliaire, elle serait repoussée par une infanterie exercée et préparée à la recevoir. Ce principe admis, on peut en conclure que l'artillerie est l'ennemi le plus redoutable de l'ordonnance en carré, dont l'infanterie fait usage pour repousser les charges de cavalerie.

Dans des circonstances favorables, amenées quelquefois par d'habiles manœuvres, la cavalerie seule, sans le secours de l'artillerie, peut rompre un carré. Les dernières guerres nous ont fourni d'assez nombreux exemples pour justifier cette règle et reconnaître ses exceptions. Ainsi les Autrichiens à Essling, les Français aux Pyramides et à Iéna, l'armée d'Italie à Borodino, et les Anglais à Waterloo (1), ont montré par leur résistance combien il est difficile de rompre les carrés d'une bonne infanterie. La cavalerie, de son côté, pourrait citer les glorieuses journées de Dresde et de Medellin pour établir que, sans le secours de l'artillerie, elle est souvent parvenue à enfoncer des carrés. Mais cela ne prouve rien contre mon assertion, car bien des causes différentes peuvent amener la destruction d'un carré. Citons-en plusieurs : une pluie em-

(1) Il est juste de remarquer que plusieurs des carrés anglais furent aussi enfoncés et sabrés par la cavalerie française.

pêche le fantassin de faire usage de son feu ; un chef ne possède pas ce sang-froid, ce calme imposant et indispensable pour contenir les soldats, les rassurer à l'approche du danger, et tirer du feu tout le parti que les circonstances peuvent offrir, et par suite exercer une influence décisive sur les résultats de l'action. En effet, la position d'un chef de bataillon au milieu de son carré, chargé par la cavalerie, est solennelle. C'est là qu'il donne à ses soldats la mesure de son caractère et de son énergie, et c'est là aussi que les subordonnés apprennent à estimer et honorer l'homme vraiment supérieur au danger. L'expérience a prouvé qu'un carré commandé par un chef tel que Deshayes à Amberg ou que Cambronne à Waterloo trouve toujours une voie de retraite.

On ne saurait donc attribuer la défaite d'une bonne infanterie qu'à quelques unes de ces terreurs paniques qui s'emparent des meilleures troupes, ou à ce qu'elle n'aurait pas eu le temps d'achever sa formation défensive. Ces cas exceptés, il n'y a que de l'infanterie sans courage ou sans expérience qui puisse se laisser ébranler par des escadrons qui n'ont pas fait précéder leur choc par l'effet de l'artillerie. La contenance des bataillons de conscrits français à Lutzen et à Fère-Champenoise en est une preuve.

De toute manière, une des plus rudes épreuves que puisse subir l'infanterie, c'est de recevoir la charge de la cavalerie appuyée par de l'artillerie ; et réciproquement la mission la plus périlleuse pour la cavalerie est d'affronter le feu et les baïonnettes de l'infanterie.

A l'appui de ce que je viens d'avancer, je citerai l'exemple de la belle contenance que l'infanterie de a division *Neweroskoi* opposa à la cavalerie de Murat,

en 1812. Cette division fut entourée, à *Krasnoi*, par la cavalerie de l'avant-garde française : la cavalerie russe, inférieure en nombre, se sauva ; l'infanterie, forte de 6,000 hommes, se forma en masse, et continua, pendant toute la journée, sa retraite sur *Smolensk* sans être entamée. Il est certain, ainsi que le fait observer Chambray dans son Histoire de l'expédition de Russie, que si, dans cette circonstance, au lieu de compromettre sa cavalerie par des charges inutiles, Murat eût fait avancer la nombreuse artillerie à cheval dont il disposait, la masse russe aurait été complétement détruite ou obligée de mettre bas les armes.

Pour faire tête à la cavalerie, l'infanterie se forme en masse ou en carrés, par bataillon, et quelquefois aussi par régiment. A moins que des circonstances toutes particulières n'exigent le contraire, il faudra préférer la formation par bataillon; car, plus on aura de carrés, plus la défense de flanc sera efficace, plus aussi il faudra que la cavalerie redouble d'efforts pour les détruire un à un. Ajoutez que la déroute d'un seul bataillon n'entraînera nullement celle des autres. Enfin le carré moins nombreux est plus mobile et plus vite formé. Cependant, contre de la cavalerie irrégulière, pour couvrir du matériel, le trésor, pour abriter un quartier-général ou des blessés, on pourra aussi à la fin d'une bataille perdue former quelques grands carrés par brigades.

L'ordre en masse serait excellent si l'artillerie ne parvenait pas, à elle seule, à détruire cette phalange compacte; d'un autre côté il n'offre aucun refuge aux blessés et aux états-majors. C'est donc l'ordre en carré (1) qui devait être préféré à tous les autres. On

(1) J'entends parler du carré vide, ou demi-plein.

peut former des carrés simples sur trois rangs de profondeur, et des doubles sur six. Ces derniers sont plus compactes; ils rassurent beaucoup plus le moral d'une infanterie inexpérimentée; mais ils offrent trop de prise à l'artillerie, et c'est celle-ci, je le répète, qui détruit les carrés. Ainsi le système des carrés simples semble prévaloir. En effet, il s'agit d'opposer une force d'inertie aux attaques de la cavalerie, or il est assez démontré que trois rangs peuvent en offrir autant qu'un plus grand nombre. Sur six rangs néanmoins, pourvu que les trois derniers chargent et fassent passer les armes, on pourra obtenir sans interruption six décharges qui suffiront pour repousser les charges successives de quatre escadrons au moins. De tout ce qui précède il faut conclure qu'un carré de trois rangs est trop mince pour réparer ses brèches, et se ménager assez de décharges successives, pour en imposer à la continuité des charges. C'est pour ces motifs qu'il conviendrait de prendre une moyenne entre trois et six rangs. L'ordonnance de l'infanterie sur deux rangs présente cette moyenne en faisant doubler les sections. C'est sur quatre rangs que les carrés anglais ont bravé, à *Waterloo*, les charges de la cavalerie française, lorsque l'inébranlable fermeté de Wellington était aux prises avec le génie de Napoléon (1).

Sur quatre rangs de profondeur la formation en

(1) Rocquancourt, dans son *Cours d'art et d'histoire*, affirme que les carrés anglais de Waterloo étaient sur deux rangs seulement. Cependant Decker dit, dans son ouvrage, qu'ils étaient sur quatre. M. de Chambray, dans ses *Réflexions sur l'infanterie*, énonce que l'infanterie anglaise était depuis la guerre d'Espagne dans l'usage de former les carrés sur quatre de profondeur. Il n'est donc pas probable que Wellington ait dérogé à cette bonne méthode dans un moment où il avait placé toutes ses espérances dans la fermeté de ses carrés.

carré est rationnelle, car l'infanterie alors n'offre pas trop de prise à l'artillerie, et elle présente des conditions suffisantes de cohésion. Pour l'obtenir, il faudrait que l'ordonnance de l'infanterie fût invariablement fixée sur deux rangs.

Dans l'armée piémontaise, les carrés se forment sur trois rangs de profondeur, partant de l'ordre en colonne, en faisant exécuter des quarts de conversion à droite et à gauche aux sections destinées à former les côtés du carré. Pour remédier à la faiblesse inhérente à cette ordonnance, plusieurs pelotons sont placés en réserve dans l'intérieur des carrés, lorsque leur force dépasse celle d'un bataillon. Cette réserve intérieure est destinée à agir selon les circonstances; soit à renforcer les points menacés ou à fournir des tirailleurs au-dehors. Cependant il faut avouer que cette méthode, bonne en elle-même, complique une manœuvre dont on ne saurait trop simplifier l'exécution; d'ailleurs elle n'est pas applicable au carré de bataillon, dont l'usage est le plus fréquent. Ce système est néanmoins en vigueur dans l'armée française.

Le règlement d'exercice piémontais prescrit en outre la formation d'une colonne en *défense* contre la cavalerie; cette colonne peut offrir de grands avantages à cause de la promptitude avec laquelle on l'obtient. Un régiment en colonne serrée se met en état de défense en faisant remplir les distances des sections par un mouvement de conversion à droite et à gauche des files qui se trouvent aux ailes de chaque division ou compagnie. Les sections intérieures appuyant ensuite excentriquement vers les côtés, laissant ainsi dans l'intérieur de la masse un espace assez large pour contenir les états-majors et les tambours.

C'est surtout le moral du fantassin qui est en jeu dans les combats contre la cavalerie. Un conscrit ne peut comprendre comment par une tenace immobilité il pourra briser le choc de ces escadrons lancés au galop et faisant trembler la terre sous les pieds de leurs chevaux ; cependant rien n'est plus vrai, une contenance ferme arrête la cavalerie, l'action du feu la désorganise. Le cheval éprouve, on le sait, une répugnance instinctive pour l'éclat et le maniement des armes ; et quoique entraîné, il lui est difficile, voyant tomber brusquement les armes, mettre en joue, briller l'éclair, et entendant le bruit de la décharge, il lui est bien difficile, dis-je, de ne pas s'effrayer, de ne pas se cabrer à droite ou à gauche pour éviter le carré. Un cheval emporté, celui qui aurait pris le mors aux dents, peut seul donner tête baissée contre les baïonnettes de l'infanterie, alors, par suite d'un fait isolé, le carré peut être rompu et la charge réussir complétement. Toutefois, jamais ce cas ne se présentera si des fatigues excessives ou de longues privations ont détruit la primitive ardeur des chevaux avec leur force. Dans un semblable cas, si quelques cavaliers avaient pénétré dans l'intérieur du carré, une bonne infanterie ne s'en effraierait pas. Les brèches seraient immédiatement bouchées, et les serre-files à coups de baïonnette tomberaient sur les cavaliers, leur faisant ainsi payer cher ou leur témérité ou leur maladresse. Gardons-nous donc de répéter au fantassin la fausse maxime qu'il suffit qu'un cavalier ait pénétré dans le carré pour le détruire. Il faut au contraire le persuader qu'il ne doit jamais poser ses armes à quelque extrémité que ce soit. Il faut surtout s'attacher à lui faire comprendre que vouloir prendre la fuite c'est courir inévitablement à sa

perte. S'il est vrai que l'union fait la force, c'est surtout dans l'ordonnance du carré. Un cavalier peut, on le sait, aveuglé par sa bravoure ou emporté par la fougue de son cheval, forcer la barrière de fer et de feu qu'on lui oppose ; mais alors c'est aux hommes de droite et de gauche des quatre à cinq qui sont abattus et forment lacune, c'est aux serre-files à lui faire payer sa témérité. C'est ainsi que les fantassins de Bonaparte firent toujours échouer les attaques de la plus brave cavalerie du monde, des mamelucks. Voudrait-on suivre une conduite tout opposée, s'abandonner à la fuite, alors quelques cavaliers rejoindront bientôt les fuyards, en auront bon marché, rien ne leur étant plus aisé que de sabrer l'infanterie en déroute. La cavalerie a autant de facilité dans ces sortes d'engagements, qu'elle a de difficulté pour entamer ses carrés si elle la reçoit dans une attitude imposante.

Dès qu'un carré est enfoncé, les fantassins doivent, en se pelotonnant, comme font les Russes, autour des officiers, continuer le plus long-temps possible la fusillade contre les escadrons qui les auraient dépassés, ou bien engager un combat corps à corps avec les cavaliers qui viennent les sabrer. Mais si cela n'est point exécutable, je crois qu'il vaudra mieux pour le fantassin se jeter à plat-ventre contre terre, que de fuir, si ce n'est dans le cas où des abris lui offriraient un refuge assuré à proximité (1). Les chevaux chercheront presque toujours à franchir les hommes dans cette posture; ceux-ci pourront encore, en se redres-

(1) A *Zorndorf* et à *Hainau*, l'infanterie se relevant après s'être couchée par terre, elle fusilla par derrière les escadrons qui l'avaient dépassée.

sant, faire un dernier coup de feu en tirant dans le dos des cavaliers. L'infanterie russe s'est bien trouvée en maintes occasions de cette manœuvre contre la cavalerie turque ; c'est à elle que le premier bataillon du 4e de ligne fut redevable de son salut à Austerlitz. En gagnant ainsi du temps, les fantassins peuvent être délivrés par un retour subit de la fortune vers leurs drapeaux, ou bien encore épier l'occasion de gagner un abri dans des buissons ou derrière des fossés.

Ordinairement les carrés se servent du feu de rang, car il est prouvé qu'une décharge soudaine effraie beaucoup plus les chevaux que le roulement continuel et monotone du feu de deux rangs, auquel ils finissent à s'habituer.

A une distance de 60 pas environ, le chef de bataillon commandera la première décharge du côté de l'attaque d'une voix ferme, imposante et solennelle, car le ton de cette voix doit beaucoup réagir sur le moral du soldat. A la distance de 40 pas, il commandera la seconde, et à bout portant la troisième. Elle sera fournie par le premier rang, qui croisera la baïonnette aussitôt après, pour se disposer à recevoir l'ennemi s'il n'avait pas été arrêté par le feu. Il continuera ainsi tant que les charges se succéderont. Si ce drame, car c'en est un, est joué avec ce sang-froid, caractère distinctif du bon fantassin, si l'émotion ne trahit pas la voix du commandant, si sa contenance est celle d'un rocher au milieu des vagues, il est hors de doute que la cavalerie sans artillerie serait impuissante contre la masse de toutes ces volontés inébranlables liguées contre elle.

Si j'entre dans ces détails, ce n'est pas dans le but

de faire du romanesque, mais parce que je les crois fort utiles et propres à faire apprécier l'influence immense qu'exerce sur les événements de la guerre l'ensemble de toutes les passions qui font vibrer le cœur de l'homme.

Lorsqu'on disposera de plusieurs bataillons, il faudra les échelonner, afin de leur procurer l'avantage de se flanquer mutuellement. Dans cette disposition, on pourrait avoir à combattre une nombreuse cavalerie irrégulière qui caracolerait autour des carrés, comme les Mamelouks le firent en Egypte ; ce serait le cas de faire usage du feu de deux rangs. On emploierait aussi le même feu toutes les fois que des charges multipliées se succéderaient sans interruption sur plusieurs côtés du carré, à travers des tourbillons de poussière et de fumée, qui empêcheraient de les voir venir.

Le colonel *Marbot*, dans ses *Remarques critiques*, opine en faveur du *feu à volonté* pour les carrés, par la raison que dans le tumulte de l'action, et au milieu des cris poussés par la cavalerie en pleine charge, les commandements successifs des chefs de bataillon se confondent, et ne sont point compris par la troupe. L'opinion d'un militaire aussi expérimenté que M. Marbot est respectable ; cependant il nous paraît que si le carré n'excède pas la force d'un bataillon, le chef n'a pas de peine à se faire entendre de la troupe rangée en bataille autour de lui. D'ailleurs, beaucoup d'auteurs militaires estimés, tels que Okouneff, Decker, Miller, etc., se prononcent pour le feu de deux rangs, et dans tous les règlements d'exercice en vigueur, le feu de rang est considéré comme celui *du carré.*

C'est au reste à l'intelligence du chef qu'est réservée

l'appréciation de l'espèce de feu qui sera le plus conforme aux exigences du moment. Je ne saurais assez répéter qu'il n'y a rien d'absolu à la guerre, surtout dans ces moments où la mitraille rend impossible toute régularité de commandement et d'exécution.

Dans l'attaque des carrés, la cavalerie compte beaucoup sur la continuité des charges; par là elle tâche en effet d'engager l'infanterie à se dégarnir de son feu, afin de la prendre au dépourvu. Pour atteindre ce but, elle les fait entourer par des tirailleurs à cheval, qui, en caracolant, simulent l'intention de tenter un coup de main sur les carrés. Une infanterie inaguerrie, trompée par ces démonstrations, se laisse souvent entraîner à tirer; il ne faut pour cela que le mauvais exemple d'un seul poltron, d'un seul impatient pour qu'il soit immédiatement suivi par les autres. C'est au chef à inspirer la confiance et à contenir la fougue des soldats. Pour prévenir tout désordre et éloigner les coureurs détachés par l'ennemi, il est prudent de placer quelques tirailleurs tout autour et près du carré. Par cette disposition on tranquillisera la troupe sur les démonstrations des hussards, et on lui ôtera l'envie de gaspiller ses cartouches.

Comme la cavalerie charge presque toujours les carrés en *capitale*, c'est-à-dire dans la direction des diagonales et sur les angles, il en résulte que les soldats devront obliquer le tir en ajustant. Il faudra donc, afin d'éviter la complication des commandements, la perte de temps et les méprises, prévenir souvent le fantassin, qu'au commandement *joue* il devra ajuster dans la direction suivie par l'ennemi.

La principale attention à recommander à un chef,

est de ne pas laisser surprendre son infanterie dans l'exécution d'une manœuvre. C'est l'instant qu'épie la cavalerie pour tomber sur elle; alors elle est sans défense, pour que la marche ait altéré les distances entre les files et les rangs. Point de résistance efficace à attendre de la meilleure infanterie attaquée dans cet instant critique; les grenadiers de Zach en ont fourni à Marengo une triste et nouvelle preuve.

Les carrés peuvent se mouvoir en tout sens pendant les répits que la cavalerie leur laisse; il est vrai que la marche du carré est flottante et indécise, à cause de la marche *de flanc* que les côtés sont obligés d'exécuter. Cependant, s'il s'agit de gagner insensiblement peu de terrain par des mouvements intermittents, c'est-à-dire exécutés par intervalles, ou de profiter des répits que l'ennemi accorde, il paraît que rompre le carré et reformer la colonne serait une imprudence qui enlèverait aux troupes du carré le temps nécessaire pour atteindre un abri.

Je conçois qu'étant obligée de faire de longues marches à travers un pays plat et découvert, où la cavalerie peut se montrer d'un moment à l'autre, l'infanterie les exécute en colonne, ayant les tambours dans l'intérieur, afin que le carré puisse, suivant l'occurrence, promptement se former; mais s'il faut gagner un bois éloigné de cinquante pas, je ne pense pas qu'il faille perdre son temps en évolutions. Il arrive en outre assez souvent qu'une ligne d'infanterie, disposée en carrés, doit exécuter, même à travers les charges de la cavalerie, une retraite en échiquier. On fait alors commencer le mouvement par les carrés de la gauche, tandis que la cavalerie charge sur la droite, *et vice versâ*. Je ne trouve pas dans des manœuvres aussi délicates,

où la marche des carrés s'exécute alternativement et par courtes distances; je ne trouve pas, dis-je, qu'il soit très prudent, ni très expéditif de former, défaire et reformer les colonnes et les carrés. D'après cela, il paraît que la marche du carré devrait être conservée dans les règlemens d'exercice.

Celui de l'armée piémontaise vient de la supprimer; jusqu'à un certain point, cette mesure est rationnelle, mais il ne faudrait pas qu'elle fût exclusive. Selon nous, il serait préférable de laisser au chef la liberté d'agir selon les éventualités.

Dans les dernières campagnes, les carrés ont toujours marché avec succès, comme peuvent encore l'attester beaucoup de vieux militaires, et que l'atteste l'histoire contemporaine. Les belles manœuvres offensives exécutées par les carrés français à *Héliopolis*, à *Auerstædt* et à *Lutzen*, s'avançant au milieu d'une nombreuse et brave cavalerie, sont là pour prouver qu'à la guerre les carrés peuvent et même doivent marcher. A-t-on oublié qu'à *Waterloo*, deux carrés de la garde, commandés par le général Petit, se repliant lentement sur la chaussée de *Charleroi*, sauvèrent les débris de l'armée en déroute ? Mais ces carrés ne perdaient pas leur temps à se rompre et à se reformer, pour se mettre en marche ou pour s'arrêter. Ainsi, selon toute probabilité, un chef de bataillon éclairé saurait apprécier avec discernement les circonstances de guerre et prendre les mesures le plus convenables pour conserver intacts l'honneur et le salut de la troupe qui lui est confiée.

Je n'ai encore parlé que des règles générales, il me reste à citer une exception à ces principes : une bonne

infanterie peut réussir en attaquant la cavalerie à la baïonnette. Ce n'est pas une règle, mais c'est une exception constatée par les historiens. A la bataille de *Minden*, l'infanterie anglaise attaqua en ligne à la baïonnette soixante escadrons français, parmi lesquels se trouvaient les fameux gendarmes, et remporta un brillant succès. A *Fuente-de-Oñor*, en 1811, l'infanterie de *Brunswik-œels* attaqua à la baïonnette la cavalerie française, et réussit. Combien d'autres fois l'infanterie de cette nation n'a-t-elle pas à son tour abordé à l'arme blanche, dans les guerres de la révolution, la cavalerie ennemie mal dirigée? On trouve aussi de pareils exemples dans l'histoire ancienne. A la bataille de *Pharsale*, gagnée par César avec 22,000 hommes, contre 57,000 commandés par Pompée, une partie de l'infanterie du premier chargea la cavalerie, ce qui ne s'était jamais vu jusqu'alors, malgré l'infériorité de la cavalerie ancienne.

Nous avons rapporté ces faits, d'ailleurs très extraordinaires, pour prouver que rien n'est impossible à une bonne infanterie, lorsqu'elle est pénétrée du sentiment de sa force.

CHAPITRE VI.

EMPLOI DE L'INFANTERIE A L'ATTAQUE ET AU SOUTIEN DES BATTERIES, AINSI QU'A L'ATTAQUE ET A LA DÉFENSE DES LOCALITÉS ET DES POSTES.

D'après ce qui a été dit plus haut, l'infanterie attaque une batterie en la faisant envelopper par une

nuée de tirailleurs, parmi lesquels on entremêle d'habiles tireurs. Ces tirailleurs s'abritant derrière les haies, dans les ravins, dans les broussailles et dans les bois, ajusteront les canonniers, et tireront sans relâche. Lorsque l'indécision et le désordre se manifesteront dans la batterie, ce dont on s'apercevra au ralentissement du feu, on fera battre la charge. Alors des colonnes d'attaque masquées derrière les rideaux, où elles se seront tenues pour se dérober à l'effet du tir, chargeront les troupes de soutien de la batterie, et si faire se peut, elles les attaqueront de flanc ou de revers. En même temps les tirailleurs se jetteront tête baissée, en poussant des cris de guerre, sur les canonniers, ayant toujours soin de les aborder par leurs flancs, et ils frapperont à coup de baïonnette ceux qui s'opiniâtreraient à défendre leurs pièces. Si l'escorte, prenant l'offensive à son tour, repousse les colonnes d'attaque, alors les tirailleurs en protégeront la retraite par leur feu. Dans le cas, au contraire, où l'escorte serait culbutée, il faudra, selon les circonstances, s'emparer de la batterie et en tourner les pièces contre les fuyards ennemis, ou les emmener, ou les mettre hors de service.

Lorsque l'infanterie est chargée de soutenir l'artillerie, elle doit se placer un peu en arrière et sur les flancs de la batterie. Au reste, le terrain déterminera la position de l'escorte. Il ne faut jamais placer les troupes derrière les pièces; ce serait offfrir un double but à l'artillerie ennemie.

La position occupée par l'escorte doit, autant que possible, être à l'abri des contre-batteries de l'ennemi, et permettre, par la nature de ses abords aux défenseurs de prendre l'offensive contre les colonnes d'attaque qui se présenteraient pour les culbuter. Qu'on

n'oublie pas surtout de placer l'escorte de manière à lui laisser la faculté de prévenir l'ennemi dans toutes ses manœuvres tournantes ; elles sont toujours avantageuses, et faciles, car une colonne ne peut chercher à en tourner une autre sans lui prêter le flanc. C'est pourquoi le chef de l'escorte devra faire la plus grande attention afin de ne pas laisser échapper l'instant favorable de prendre l'offensive. L'escorte ne doit jamais s'éloigner de la batterie; elle se forme en colonnes, afin d'être plus libre pour manœuvrer. Cependant, il faut quelquefois la déployer : ainsi, le front et les flancs de l'escorte étant couverts par des obstacles de terrain ou impossibles à franchir, ou de nature à ralentir beaucoup la marche des colonnes d'attaque en les tenant exposées au feu de l'infanterie, il est évident que sa protection sera d'autant plus efficace que cette escorte sera déployée. Elle se fera d'ailleurs entourer et couvrir par des tirailleurs qui chercheront toujours à déborder ceux de l'ennemi. Si les tirailleurs de l'escorte parviennent à repousser ceux de l'attaquant, la batterie est sauvée ; dans le cas contraire, l'escorte se préparera à recevoir l'ennemi. Ses tirailleurs engageront alors un combat corps à corps avec les siens au moment où ils chercheront à s'emparer des pièces, tandis que les troupes défensives opposeront des contre-manœuvres aux colonnes offensives. Ordinairement, dans ces circonstances, l'attaquant se trouve être toujours le plus fort. De toute manière, l'infanterie n'abandonnera les pièces qu'à la dernière extrémité. Dans ce cas, s'il ne lui reste aucun espoir de les reprendre, elle aidera les canonniers à les mettre hors de service.

Le chef d'escorte qui aura le malheur de voir en-

lever une batterie confiée à sa garde, ralliera sa troupe à proximité du terrain occupé par la batterie conquise et reprendra de suite l'offensive. Si cette opération s'exécute avec ordre et promptement, toutes les chances favorables seront pour l'escorte, car l'ennemi vainqueur n'aura pas le temps pour se reconnaître et de prendre des dispositions défensives.

On ne saurait préciser d'une manière absolue, vu la variété infinie des cas qui se présentent à la guerre, l'emploi de l'infanterie dans l'attaque et la défense de certaines positions, telles que défilés, villages, etc.; mais comme il n'y a que trois manières de l'employer, savoir : en tirailleurs, en ligne déployée, ou en colonne, les circonstances mêmes indiqueront au tacticien la conduite à tenir s'il a l'esprit de son métier et la connaissance de toutes les ressources de son arme. Qu'il sache, en thèse générale, que sur la *défensive passive* on doit déployer les troupes, car la défensive s'appuie généralement sur le feu; que sur la *défensive active* on peut se tenir en colonne, couvert par des tirailleurs, ou prendre un ordre de combat mixte formé de lignes minces et de colonnes; que dans l'*offensive* on doit le plus souvent être formé en colonnes multipliées et peu profondes, entremêlées de tirailleurs; c'est ensuite au jugement et au tact du commandant à choisir, d'après les circonstances, la disposition convenable. Il doit surtout, je le répète, tout en appliquant les principes, se pénétrer de cette maxime, qu'à la guerre aucune règle n'est absolue. Il faut arranger ses dispositions selon les exigences des localités et des circonstances; appliquer les principes de la *défensive* aux points de sa ligne qu'on devra garder défensivement, et faire d'autres dis-

positions sur les points où l'on aura l'intention de prendre l'*offensive*. Comme il arrive toujours des événements imprévus à la guerre, il convient de modifier alors le dispositif de ses troupes avec discernement: on courra, par exemple, sur l'ennemi en ligne déployée, si l'on entrevoit un de ces instants fugitifs qu'on aperçoit à peine, ou tomber sur l'adversaire dans un moment décisif. En agissant d'après ses inspirations, un chef habile aura plus de chances de succès que si, par habitude, il voulait toujours se conformer aux règles et agir avec méthode. Le temps est tout à la guerre, et le coup d'œil vaut mieux en campagne que la science des théories. On n'est bon tacticien qu'en possédant l'une et l'autre.

S'il s'agit de défendre un défilé, trois cas peuvent se présenter, savoir :

1° Le défendre en avant de l'entrée, pour couvrir la retraite des troupes;

2° Le défendre pied à pied;

3° Défendre son débouché pour en fermer la sortie.

Dans les deux premiers cas, l'infanterie doit appliquer les préceptes indiqués pour la défensive, et calculer l'effet de son feu. Cela ne doit pas l'empêcher de placer aussi quelques troupes sur la *défensive-active*, lorsque le terrain présente des positions propres à ces sortes de combinaisons, dont un tacticien doit savoir habilement profiter.

Dans le troisième cas, lorsqu'il s'agit d'interdire l'issue d'un défilé à des troupes qui veulent en déboucher, il est toujours convenable d'appliquer le système de la *défensive-active*. Il n'est pas moins à propos d'adopter un dispositif formé de colonnes combinées avec

des lignes déployées, pour faire converger une grande quantité de feux sur le débouché du défilé, afin d'accabler la tête des masses ennemies au fur et à mesure qu'elles se présenteront. Il faut en outre poster latéralement, à l'issue du défilé, des colonnes d'attaque, avec mission de charger en flanc celles de l'adversaire qui manœuvreraient pour en sortir.

Quand il est question de forcer un défilé, il convient de faire usage des tirailleurs et des colonnes, quand on le peut, menacer l'ennemi d'une attaque de flanc, afin de l'obliger à manœuvrer, circonstance toujours très défavorable pour lui. Si on ne pouvait contraindre l'ennemi par des manœuvres à changer ses dispositions, il faudrait combiner au moins deux attaques; par exemple, en diriger l'une contre son front, et l'autre sur son flanc.

Enfin, dans le cas où les localités ne permettraient pas de faire simultanément deux attaques, on ne se déciderait à marcher contre le front de l'ennemi qu'après avoir bien pesé les chances de succès et prévu la conduite à tenir en cas de revers. Si le passage du général Guyeux à Albaredo eût eu lieu dès le commencement de l'affaire d'Arcole, et si dès le 15 Bonaparte eût fait construire le pont jeté seulement le 17 vers l'embouchure de l'Alpon, il aurait peut-être évité cette attaque de front, qui demeura infructueuse, malgré une perte de temps de trois jours et le carnage de tant de braves. Ces règles sont applicables à l'attaque et à la défense des ponts (1).

Ordinairement on confie à l'infanterie soutenue

(1) Voyez Jomini, *Histoire des campagnes d'Italie.*

d'artillerie, la défense des villages. Dans les dernières guerres on s'est acharné souvent à la défense et à l'attaque de ces postes. Sans doute un village peut avoir de l'importance sur le champ de bataille, car le plus souvent il est la clef de la position ; mais nous croyons cependant qu'en plusieurs circonstances on s'est exagéré l'importance de ces points, et qu'on y a répandu des torrents de sang sans grande utilité. Avant d'attaquer un village, dont la conquête doit coûter le sacrifice des meilleures troupes, il faut bien en peser l'urgence. Si elle est reconnue nécessaire, le meilleur moyen à employer pour réussir sera d'incendier le village, excepté dans le cas où l'on devra s'y établir après en avoir délogé l'ennemi. Cette circonstance se présente lorsque la masse des habitations est située à l'étranglement d'un défilé, ou sur un plateau rétréci en cet endroit. L'incendie, semble un moyen barbare à la vérité; mais la plupart des habitants, dans ces occasions critiques, ne se trouvent pas dans leurs foyers; alors les propriétés sont détruites, mais l'humanité n'a pas à déplorer de plus grands malheurs. D'ailleurs, ce moyen, tout barbare en apparence, épargne au contraire une grande effusion de sang, car on ne saurait se faire une idée du carnage qui résulte de ces sortes d'entreprises, soit pour l'attaquant, soit pour le défenseur. Reste donc à voir si un général doit être plus avare des biens appartenant aux habitants du pays ennemi, que de la vie de ses propres soldats! D'ailleurs ces villages finissent presque toujours par être incendiés; il est donc préférable d'y mettre le feu tout d'abord, puisque par là on abrège

l'affaire et l'on gagne du temps (1). Au reste, l'attaque des villages s'opère comme celle de toute autre position; ce qu'il y a de plus difficile, c'est de les conserver. Dans le moment de confusion qui suit un tel combat, il n'est pas aisé de faire des dispositions de défense pour garder sa conquête, surtout si l'incendie vient s'opposer à la marche des troupes ou la rendre indécise. Il faut avoir soin, dès qu'on s'est emparé des abords d'un village, de le faire tourner par des colonnes destinées à couper la retraite aux défenseurs, tout en attaquant les réserves qu'ils auraient échelonnées en arrière. Il sera opportun alors de faire poursuivre l'ennemi par des tirailleurs, mais le gros des troupes de l'attaque devra se rallier à l'autre extrémité du village enlevé, et se mettre en mesure de s'opposer aux retours offensifs de l'ennemi.

D'après les mêmes principes, on règlera les dispositions de la défense. Avant d'occuper un village, il faut bien discuter si cette occupation est vraiment utile. Il y a une grande différence entre l'occupation d'un village par un détachement isolé, ou par une portion de l'armée sur un champ de bataille. Dans le premier cas, on défend un village comme un poste retranché. L'infanterie qu'on y emploie en garde les abords par les avant-postes, garnit les retranchements, occupe les maisons, etc., tandis qu'une réserve postée dans le

(1) Si à Lutzen les alliés eussent débuté par l'embrasement de ces bouquets de villages, où les recrues du corps de Ney firent une si belle résistanee, nul doute que l'armée française, attaquée en marche, n'ayant plus le temps de se former, ne se fût trouvée fort compromise. Rocquancourt, *Cours d'histoire militaire*.

château, dans l'église ou dans le cimetière, se tient prête à secourir la ligne partout où cela peut devenir nécessaire. L'artillerie sera dans ce cas distribuée dans les avenues principales, et le tout se passera selon les préceptes qui ont été indiqués plus haut. Mais lorsqu'il s'agit d'occuper un village sur un champ de bataille, il faut s'y prendre différemment. On doit alors le défendre par des dispositions plus extérieures qu'intérieures. L'infanterie l'occupera, sans rester massée tout entière dans l'intérieur, afin d'éviter une grande confusion au moment de l'attaque, ce qui d'ailleurs l'exposerait à périr inutilement au milieu des flammes en cas d'incendie. L'artillerie sera postée sur les flancs extérieurs, parce qu'au moment de la retraite il faudrait peut-être abandonner les pièces dans les rues, où elles causeraient un encombrement funeste. Enfin, des tirailleurs soutenus par de fortes réserves garderont le village, tandis que la majeure partie de l'infanterie se formera en dehors et sur les côtés des habitations pour menacer les flancs des colonnes d'attaque qui s'avanceraient dans le but d'emporter le village. L'artillerie sera aussi placée sur les côtes et en dehors, de manière à pouvoir croiser ses feux devant les principales avenues.

Ce système de défense se prête très bien à l'offensive, et tend à faire éviter des scènes d'horreur, suites ordinaires de ces sortes de combats, car quand les combattants sont pêle-mêle entassés dans des rues étroites et encombrées, c'est avec une fureur barbare qu'ils se foulent aux pieds, se frappent à coups de baïonnette, et achèvent les mourants à coups de crosse.

D'après ces données générales, on peut se faire une

idée assez exacte de l'emploi de l'infanterie dans l'attaque et la défense des positions et des postes non fermés. Toute troupe d'infanterie qui occupe un poste retranché combat sur la banquette. Ses files sont ouvertes et séparées d'un mètre, et selon sa force formée sur un ou deux rangs. Elle tire au-dessus de la crête intérieure du parapet, ajustant tout ce qui se présente sur les glacis. Une réserve se tient au milieu du terre-plein pour se porter sur les points menacés. Dès que l'ennemi, malgré les grenades à main et autres artifices dont on l'accable dans le fossé, parvient à monter sur le parapet, les défenseurs, à coups de fusil, de baïonnette et de crosse, tâchent de le refouler dans le fossé. Cette manière de faire est indispensable en cette circonstance, car là commence un combat corps à corps, qu'aucune théorie ne saurait formuler en préceptes.

On défend un bois avec de l'infanterie qui est l'arme la plus propre à la défense de cette localité, en disposant autour de sa lisière une chaîne de tirailleurs qui se dérobe à la faveur des arbres et des taillis, à la vue de l'ennemi. Les *saillants* étant surtout les points les plus vulnérables, on tâchera de s'y retrancher lorsqu'on aura du temps devant soi avec des abatis. Le cordon de tirailleurs sera soutenu en arrière par des réserves qui occuperont les carrefours, les communications, et les clairières. Quant à la partie principale du corps, elle sera établie dans une position centrale, d'où elle pourra secourir les points plus particulièrement menacés. On retranchera ce poste quand on en aura le temps et les moyens, afin de recueillir les tirailleurs de la chaîne qui seraient repoussés par l'ennemi.

L'infanterie attaque un bois en faisant envelopper de tirailleurs les saillants, ou les nœuds présumés des principales communications. Des colonnes d'attaque multipliées et peu profondes suivront les tirailleurs et les soutiendront. Aussitôt que l'on aura enlevé quelques uns de ces saillants, il faudra s'y établir en force sur la ligne qui représente la corde du secteur, pour s'en servir comme de base dans les attaques ultérieures. Ainsi on lancera en avant une chaîne de tirailleurs qui se jetteront sur la lisière du bois et tâcheront d'y pénétrer. Les colonnes d'attaque saisiront l'instant favorable pour s'élancer sur cette même lisière sous la protection des tirailleurs. Avant de s'enfoncer dans le bois, l'assaillant se reformera sur la lisière qu'il viendra d'enlever, et ensuite il poussera en avant sa chaîne de tirailleurs, suivie de près par des réserves, qui attaqueront tous les détachements ennemis placés aux embranchements des chemins et dans les clairières. Des petites colonnes suivront avec circonspection la marche offensive des tirailleurs. Si le bois devient épais au fur et à mesure que l'on s'y enfonce, si le feu des troupes masquées par les broussailles n'est plus aussi nourri, on s'arrêtera à un signal convenu pour aller reconnaître si l'ennemi n'a pas tendu quelque piége ou entrepris un mouvement de flanc. De toute manière, en avançant dans le bois, on fera halte au premier pli de terrain qui offrirait une bonne position à occuper, afin d'assurer la retraite dans le cas où l'ennemi reprendrait l'offensive avec avantage, C'est au chef des tirailleurs à les diriger de telle sorte que leur chaîne ne présente aucune lacune dans l'étendue du front d'attaque, nonobstant les

touffes de feuillage épais, les fondrières et les aspérités du sol; c'est lui qui doit les diriger avec ensemble, et par des signaux convenus, pour les avoir toujours sous la main et les faire agir d'après les circonstances. Si le bois à attaquer est assez clair pour permettre la circulation à des petites masses de troupes, on le fera parcourir par de faibles colonnes formées chacune d'un ou deux pelotons, comme le général *Moreau* le fit à la bataille de *Hohenlinden.* Ces petites colonnes partout où elles se présenteront, forceront nécessairement le mince cordon de ces tirailleurs, placés sur la défensive.

Dans l'attaque et la défense des localités et des postes, l'artillerie joue un grand rôle. Je n'ai pas cru devoir développer ces considérations dans un chapitre qui a pour but de faire connaître l'emploi de l'infanterie isolée; mais je me propose de revenir plus tard sur ce sujet, lorsque je traiterai de la tactique de l'artillerie et des trois armes réunies.

Je ne quitterai pas ce sujet sans signaler, avec Chambray et Rocquancourt, une faute que presque toute l'infanterie des armées de l'Europe ont commise durant les dernières guerres, excepté cependant l'infanterie anglaise. Jamais une troupe de cette arme chargée de défendre un plateau ne doit en couronner la crête. Dans cette position, elle serait exposée à se laisser intimider par l'audace des colonnes d'attaque qui en graviraient la pente sous la protection de leurs tirailleurs; alors le trouble lui ferait perdre contenance, neutraliserait l'effet de son feu, au moment où la confiance qu'inspire le succès enflammerait les assaillants. Il faut donc qu'une infanterie chargée de la défense d'un

plateau déploie une portion de ses troupes à cinquante pas environ en arrière de la crête du plateau et place sur ses ailes des colonnes d'attaque disposées ainsi pour menacer les flancs de l'ennemi. Cette infanterie se fera éclairer en outre par des tirailleurs, qui, postés sur la pente à mi-côte, harcèleront la marche de l'assaillant, et par là donneront avis de sa vitesse et de sa direction. Dès que les colonnes d'attaque, essoufflées de fatigue arriveront en désordre un peu au dessus de la crête du plateau, la ligne de troupes qui garnit la position les saluera d'abord par une décharge soudaine, puis croisant la baïonnette elle marchera vivement à leur rencontre. En même temps, les colonnes formées aux ailes de la ligne défensive, chargeront aussi l'agresseur en flanc et le culbuteront sur la pente. L'infanterie anglaise appliqua avec beaucoup de succès cette méthode en Espagne ; cependant un tel système perdra beaucoup de son efficacité contre un assaillant qui aura eu la précaution de faire précéder ses colonnes flexibles et peu profondes par de grandes bandes de tirailleurs qui auraient pour mission de tourner la position. Il ne peut d'ailleurs être employé avec succès que par de l'infanterie bien aguerrie et très disciplinée. Je ne conseillerais pas au chef d'un corps de troupes neuves d'attendre l'ennemi dans cet état d'immobilité.

Il ne sera pas hors de propos de rapporter ici ce que M. Rocquancourt dit à ce sujet dans son Cours d'art militaire : « Ainsi, on devra se placer en arrière, » et assez près de la *crête militaire* (1) pour faire au

(1) Par *crête militaire*, Rocquancourt entend la ligne d'intersection de la pente générale avec celle du plateau occupé par la troupe défensive.

» moins une décharge à petite portée avant que l'en» nemi ait achevé de gravir le talus. Dans le cas peu » probable où cette décharge meurtrière ne l'arrêterait » pas, il faudrait le charger à la baïonnette, mais seu» lement à l'instant où son premier rang atteindrait la » *crête militaire*. Les défenseurs, après l'avoir culbutée, » éviteront de s'abandonner à une poursuite dont il » suffit que les tirailleurs soient chargés.

CHAPITRE VII.

DES RAPPORTS DE L'ACTION DE L'INFANTERIE AVEC LE TERRAIN.

Nous avons dit que l'infanterie est l'arme de tous les terrains. Examinons maintenant comment on doit l'employer dans les divers pays où elle se trouve engagée pendant le cours d'une campagne.

Le terrain peut être *plat*, *coupé*, *montagneux*, *boisé*, *marécageux* ou *mixte*.

Si le terrain est plat et découvert, l'infanterie combat toujours en masse, et ne se déploie que sous la protection des armes auxiliaires. On doit combiner ses ordres de marche et de combat de manière à lui donner la faculté de se mettre toujours en état de défense contre la cavalerie. C'est ainsi que les Français parcourent les plaines de l'Algérie, et qu'ils marchèrent en Egypte lors de

leur célèbre expédition. Dans un terrain uni et découvert, les ordres de bataille qu'on prend sont toujours contigus; il faut alors avoir le soin de faire soutenir les tirailleurs d'infanterie par la cavalerie. Au contraire, l'infanterie viendrait en aide aux tirailleurs à cheval si le pays était coupé.

Dans un pays plat, mais coupé de canaux et couvert de forêts et de marais, le gros de l'infanterie se tient en masse sur les communications principales, telles que chaussées, routes, digues, etc.; mais elle se fait éclairer par de nombreux détachements de troupes légères. Ces sortes de pays sont favorables à la défensive, car ils offrent de bons appuis pour les ailes et des obstacles dont il est aisé de tirer parti pour couvrir le front. Ces localités permettent rarement de prendre des ordres de bataille séparés.

Les terrains coupés et couverts sont surtout favorables à la défensive; par suite on y emploiera tantôt de l'infanterie en ligne déployée, tantôt de l'infanterie en colonnes, suivant les accidents des positions, attendu que, selon le principe fondamental reconnu, il n'y a pas de bonne défensive si elle n'est combinée avec l'offensive. Il sera aussi avantageux, dans les terrains coupés, d'employer l'infanterie en tirailleurs, car c'est là qu'ils remplissent le rôle principal. A cause des accidents du terrain qui s'interposent entre les corps, presque toujours on prend dans le cas que nous examinons des ordres de bataille séparés.

Dans les localités boisées, l'infanterie est employée principalement en tirailleurs; on l'appuie avec de fortes réserves qui se tiennent en colonnes.

Dans un pays montueux, sur la défensive, comme

dans l'offensive, l'infanterie détache de grandes bandes de tirailleurs, tandis que le corps principal marche en colonne serrée dans les vallées. Sur la défensive, ces bandes de tirailleurs éclairent toutes les communications latérales qui aboutissent à la vallée principale occupée par le gros des troupes. Ils éclairent, en outre, les flancs de la marche en occupant les hauteurs qui côtoyent la route. Les colonnes serrées de l'infanterie doivent être habilement espacées entre elles, et marcher à de petites distances, afin d'éviter l'encombrement, si fatal pour les troupes entassées dans les défilés, en cas de surprise ou de revers. Pour parer à cette éventualité, on fait occuper successivement tous les points où l'on peut espérer de soutenir avec efficacité la retraite. On trouve ces positions sur les mamelons et les ressauts de terrain qui barrent les vallées ou sur les points de passage établis sur la rivière qui coule dans la vallée. Une portion de l'infanterie échelonnée sur ces positions défensives pourra souvent agir selon les principes énoncés plus haut. Dans l'offensive, l'infanterie marchera dans le même ordre, si ce n'est que des troupes détachées sur les flancs de l'ennemi menaceront ses communications, tandis que le corps principal se disposera pour l'aborder de front avec énergie. Toutes ces attaques s'exécuteront dans les montagnes par de grandes bandes de tirailleurs.

C'est donc à peu près du feu des tirailleurs seulement que l'infanterie fera usage dans les montagnes, excepté dans le cas où elle défendra des retranchements. Effectivement la roideur des pentes et les inclinaisons variables des *plans de jet* diminuent la portée du

tir, sa précision, et par conséquent son effet, dans les feux exécutés en ligne mince ou déployée. Dans cette espèce de guerre, l'arme blanche jouera le rôle principal dans l'offensive, car le tir de haut en bas, et *vice versâ*, perdra beaucoup de son efficacité, même sur des terrains dont la pente sera moindre de 15 degrés. Dans les montagnes, on emploie avec beaucoup de succès les compagnies de tireurs, surtout pour la défense des cols et des gorges.

On entend par terrains *mixtes*, ceux dont l'aspect varie d'heure en heure. Après avoir marché pendant une lieue au travers d'un terrain boisé, on passera à une autre région découverte, et de celle-ci on pénètrera dans une contrée accidentée ; l'emploi de l'infanterie dans cette espèce de pays exige du coup d'œil de la part du chef pour en tirer le meilleur parti. Ses ordres de marche et de combat doivent être appropriés aux accidents du terrain, varier avec eux et présenter tantôt une combinaison, tantôt une succession de lignes et de colonnes.

Lorsque le terrain est marécageux, le gros de l'infanterie se tient en colonne serrée sur les digues, et si la nature du fond des marais est assez solide en quelques endroits pour soutenir des tirailleurs, on en profite pour faire flanquer les colonnes placées sur les digues. Ces colonnes doivent être cependant judicieusement espacées, afin d'éviter les ravages de l'artillerie, et l'encombrement en cas de retraite. A la bataille d'Arcole, presque toute l'infanterie française ne put agir que sur des digues, et souffrit beaucoup pour ne pas avoir suivi ce principe. Dans ces combats de chaussée, c'est l'arme blanche qui décide du résultat;

mais on peut, surtout en retraite, faire usage du feu de chaussée.

Quand les colonnes sont obligées de quitter les routes pour marcher à travers champs, il faut les faire éclairer par de nombreux tirailleurs, afin de leur donner le temps de se serrer et de se reformer en cas d'attaque inopinée. Ce n'est que dans les marches-manœuvres qu'on dirige les colonnes à travers champs; elles se tiennent sur les routes et chemins de traverse pendant les marches ordinaires. Souvent aussi on fait marcher des colonnes à droite et à gauche de la route suivie par la colonne principale. Comme ces colonnes latérales traversent péniblement et avec lenteur des champs labourés ou des terres meubles, il faut avoir le soin de diminuer la vitesse du pas des troupes qui suivent les routes, afin de maintenir les têtes de colonnes à la même hauteur.

Toute colonne d'infanterie qui traversera un défilé droit et encaissé, tel qu'un chemin creux, etc., aura soin de ménager des distances entre ses bataillons, pour empêcher l'encombrement, et par suite les funestes conséquences qui peuvent en dériver.

Si l'infanterie doit gravir un coteau, il importe de diminuer autant que possible la profondeur des colonnes. On préfèrera, si les localités le permettent, étendre les troupes en ligne déployée par masses dans des directions latérales à la route, plutôt que d'entasser dans celle-ci des colonnes processionnelles.

Lorsqu'à cause de l'escarpement des pentes la route seule sera praticable pour les colonnes, on fera gravir

les hauteurs au plus grand nombre de bataillons déployés en tirailleurs, tout autant que faire se pourra sans compromettre la sûreté de la marche. On restera par ce moyen moins de temps exposé aux embuscades et aux entreprises de l'ennemi s'il était posté en arrière de la crête des hauteurs. En général, il faut partir des principes suivants : 1° des pentes de 5 à 15 degrés permettent encore à l'infanterie de se porter en ligne et avec assez d'ordre à de courtes distances ; 2° que sur des terrains inclinés de 20 à 25 degrés on ne peut combattre qu'en tirailleurs ; 3° que sur des pentes de 30 degrés, l'infanterie aura de la difficulté à faire usage de ses armes à feu ; et 4° que dans les montagnes escarpées qui auront de 35 à 45 degrés de pente, les soldats ne graviront qu'isolément et en se servant de leurs mains, quand même ce seraient des hommes habitués à ces sortes de pays.

CHAPITRE VIII.

GRANDES MANŒUVRES DE L'INFANTERIE DANS LES BATAILLES.

Les manœuvres de l'infanterie dans une bataille peuvent être *défensives*, *offensives* ou *en retraite*.

Un corps d'infanterie combat ordinairement sur quatre lignes, qui forment : l'*avant-garde*, la partie principale ou corps de bataille, qui se partage en deux lignes, et enfin la *réserve*.

Sur la *défensive*, l'avant-garde forme la ligne des *avant-postes* et des *soutiens*, dont le but est de veiller à la sûreté du front et des flancs des lignes du corps principal qui occupe la position défensive.

Cette avant-garde combat le plus souvent à la débandade. Dès qu'elle est abordée par l'ennemi, son devoir est de le contenir assez long-temps pour donner le temps au corps principal de se mettre en mesure de le recevoir avec des chances favorables. Elle atteint ce but en fournissant un feu bien nourri sur toute la chaîne des tirailleurs, en opérant sa retraite en bon ordre, en faisant successivement replier les petits postes sur les grand'gardes, et celles-ci sur les piquets. Le gros de l'avant-garde se retire en échiquier, profitant de toutes les ressources que le terrain lui offre pour entraver la marche de l'ennemi; puis elle va prendre position sur la ligne de bataille occupée par le corps principal, ou, d'après les instructions de son chef, elle se place en arrière pour former la réserve.

La seconde partie dont nous avons parlé occupera la position ordinairement formée sur deux lignes. Le règlement fixe l'intervalle d'un bataillon à l'autre à 24 pas; les intervalles entre les brigades et les divisions varient selon les cas.

Si l'infanterie occupe sur une forte position défensive, on déploiera la première ligne. Les bataillons des ailes et du centre seront le plus souvent en colonnes serrées, car c'est sur un de ces trois points, ou sur deux à la fois, que l'ennemi dirigera ses attaques. On placera la seconde ligne à une distance de 300 pas environ de la première, et on la formera (sauf quel-

ques cas exceptionnels) (1), en colonnes de bataillons formées sur le centre de chacun d'eux. Ces colonnes seront postées vis-à-vis les intervalles qui existent entre les bataillons de première ligne.

Tout dispositif de cette nature ou en échiquier ne s'observe sur un champ de bataille qu'à peu près, et il est loisible au commandant en chef de placer les bataillons de la seconde ligne derrière ceux de la première s'il le juge nécessaire, soit pour ses projets ultérieurs, soit pour donner moins de prise aux projectiles de l'ennemi, ou pour mieux cacher ses forces et ses dispositions. La distance entre les lignes varie selon les cas, mais il faut tenir la seconde hors d'atteinte de la mousqueterie ennemie, et l'avoir assez sous la main, pourqu'elle puisse marcher au secours de la première. D'ailleurs elle doit en être assez éloignée pour n'être pas exposée à se laisser entraîner par sa déroute en cas de revers.

Lorsque la seconde ligne pourra se couvrir d'un pli du terrain, elle en profitera, quand même il faudrait pour cela qu'elle se rapprochât beaucoup de la première. Au surplus, c'est au coup d'œil du chef à choisir ce qui sera le plus approprié aux circonstances et aux localités.

De cette disposition en échiquier, il résulte que s'il y a autant de bataillons dans la seconde que dans la première, celle-ci sera débordée à droite ou à gauche par un demi-bataillon de la seconde ligne, dans le cas où cette dernière serait déployée en ba-

(1) Lorsque, par exemple, la seconde ligne se trouvera exposée au feu des batteries ennemies.

taille, ou par un bataillon entier si elle était formée en colonnes. Il est donc essentiel d'avoir le soin de faire déborder la première ligne par la seconde, du côté de l'aile qui ne serait pas appuyée à un obstacle naturel, ou à d'autres troupes.

Dans le cas où les deux ailes seraient sans appui, ce qui arrive rarement, il faudrait donner, s'il était possible, un bataillon de plus à la seconde ligne pour faire déborder la première également des deux côtés. Ces bataillons débordant les ailes de la seconde ligne, surveilleraient toutes les entreprises que l'ennemi dirigerait sur les flancs de la première.

Un militaire éclairé, Rocquancourt, se prononce contre l'ordre des bataillons en quinconce, et appuie son opinion des raisons suivantes dont chacun appréciera la valeur : « Placés vis-à-vis les intervalles de la » première ligne, les bataillons de la seconde se trou» vent là pour servir de double but aux projectiles » lancés contre les batteries, qu'on place ordinairement » dans les intervalles de la première ligne. Dans tous les » mouvements en avant ces batteries sont des entraves » aux bataillons de la seconde ligne, qui cherchent à » déboucher; et dans tous les mouvements rétrogrades » cette artillerie est elle-même entravée à son tour par » les bataillons qui se trouvent derrière elle. Finale» ment, tous les mouvements de la seconde ligne sont » aperçus par l'ennemi à travers les intervalles de la » première, ce qui n'arrive pas dans l'ordre rectangu» laire. »

Quelque respect que commande l'autorité d'un professeur si habile, qui a sans doute pour lui l'expérience des guerres de l'empire, j'obéirai à ma con-

science en abordant franchement la discussion et déroulant mes idées sans les morceler ou les cacher par calcul de fausse modestie.

Je me permettrai de faire observer d'abord que les deux premiers arguments de l'honorable professeur français seraient fondés si on était encore, comme dans les trois siècles derniers, dans l'usage de morceler l'artillerie dans tous les petits intervalles des lignes ; mais M. Rocquancourt lui-même nous apprend, dans son Cours d'art et d'histoire militaire, que de nos jours, l'artillerie, dans le but d'obtenir des feux croisés sur les débouchés de l'ennemi, se place en avant des grands intervalles existants entre les brigades et les divisions, et souvent encore sur des positions particulières, telles que les flancs extérieurs des lignes qu'elle doit appuyer. Il ajoute autre part : *que la ligne des pièces ne devra jamais se trouver à plus de* 200 *mètres, ni à moins de* 60 *de la ligne des troupes.* Comment donc des batteries placées à de telles distances, et presque toujours vis-à-vis les grands intervalles, pourraient-elles empêcher les mouvements offensifs de la seconde ligne, s'opposer au passage de ses bataillons par les intervalles laissés entre ceux de la première ? Où sont, d'ailleurs, dans les intervalles des brigades et des divisions, les troupes qui auraient à souffrir des projectiles lancés contre les batteries que nous aurions placées devant eux? Quand même le terrain serait assez plat pour n'offrir à l'artillerie aucune position avantageuse *en dehors des lignes*, ce qu'elle doit toujours rechercher, où et comment les batteries postées devant les grands intervalles nuiraient-elles aux manœuvres et à la sûreté de la se-

conde ligne? Un bataillon placé du côté de l'aile débordante tout au plus pourrait s'en ressentir; mais alors, puisqu'on ne doit pas, sur le champ de bataille, rechercher une précision compassée impossible à atteindre, il serait toujours loisible au chef de ce bataillon de faire appuyer sa troupe à droite ou à gauche, pour la couvrir.

Quant au troisième grief, savoir : *que l'ennemi aperçoit les mouvements de la seconde ligne à travers les intervalles*, une seule observation est à faire. Les officiers d'état-major négligeraient-ils jamais de surveiller les mouvements de la seconde ligne ennemie, si même les bataillons de celle-ci étaient placés derrière ceux de la première? Et si la poussière et la fumée, seuls obstacles capables de les empêcher de voir, venaient à leur dérober les mouvements de l'ennemi, comment les distingueraient-ils mieux à travers des intervalles remplis d'épais tourbillons? Au reste, pour peu que le terrain soit couvert, les intervalles ne seront point d'une grande ressource pour les découvertes de cette nature.

Malgré l'autorité de M. de Rocquancourt, je ne vois donc pas de motifs plausibles pour renoncer à l'ordre en quinconce, si favorable d'ailleurs au passage des lignes et aux dispositions défensives contre la cavalerie. Ajoutons qu'en faisant correspondre les centres des bataillons de seconde ligne à ceux de la première, on s'exposerait à de grands dangers dans un passage de ligne en retraite, par suite du désordre causé ordinairement par cette manœuvre. Il est évident que les bataillons de la première ligne, se groupant autour de leurs drapeaux respectifs à la voix des chefs, suivraient,

pour se retirer, une direction perpendiculaire, qui aboutirait précisément au centre des bataillons placés derrière eux. Ceux-ci, heurtés et enveloppés par ces masses désorganisées, se trouveraient non seulement paralysés dans leur mouvement offensif, mais ils pourraient être entraînés dans la déroute.

Il paraît donc, d'après cet exposé, sans néanmoins exclure tout-à-fait l'ordre rectangulaire, que la disposition en quinconce lui est préférable, dans le plus grand nombre des cas qui se présentent à la guerre.

La réserve se tiendra en arrière des lignes du corps de bataille, assez rapprochée cependant pour être à portée de se diriger avec promptitude sur les points où son intervention serait nécessaire. Plus elle pourra se couvrir par des accidents de terrain, plus elle devra se rapprocher du corps principal. Dans tous les cas, il ne faut pas oublier que les communications entre les diverses parties du corps doivent être libres et faciles.

La réserve sera formée en ligne déployée par masses. On lui assignera l'emplacement le plus convenable, d'après les vues du général en chef. Ainsi elle se trouvera en arrière du centre dans le cas où les deux ailes seront sans appui, et si l'une d'elles était seule en l'air, alors la réserve se placerait naturellement derrière elle.

Il est assez rare qu'un corps d'infanterie ne puisse trouver un obstacle pour couvrir ou appuyer au moins une de ses ailes.

Dans une position défensive, si le front est bien couvert par les obstacles du terrain, et si un des flancs au moins est solidement appuyé, le rôle de la première

ligne se bornera à accabler par un feu meurtrier les colonnes d'attaque de l'ennemi.

Mais si, malgré les obstacles dont la première ligne aurait couvert son front, l'ennemi parvenait à l'atteindre et à la renverser, la seconde ligne marcherait aussitôt en avant, et elle attaquerait l'ennemi à la baïonnette, tandis que la première ligne irait se rallier à la place occupée auparavant par la seconde. Ce mouvement serait appuyé par la réserve, elle se porterait aussi en avant pour être prête à fondre sur l'ennemi, dans le cas où le mouvement offensif de la seconde ligne n'aurait pas amené un retour de fortune.

Si l'ennemi, renonçant à l'attaque de front, la change en une simple démonstration pour diriger ses masses contre l'aile non appuyée, dans le but de la tourner, les bataillons de la seconde ligne de l'aile attaquée marcheraient de suite au soutien de la première, la réserve interviendrait en menaçant les flancs des colonnes ennemies. De semblables dispositions rétabliraient probablement le combat. Dans le cas où l'infanterie sur la défensive serait chargée par la cavalerie, elle se formerait en carrés. La seconde ligne dans une plaine vaste et découverte adopterait des dispositions semblables pour se tenir prête à tout événement. Autant qu'on le pourra, les lignes se formeront en carrés par bataillons en échiquier, en faisant avancer d'une cinquantaine de pas les bataillons impairs, ou reculer à la même distance les bataillons de rangs pairs. On préfère à cette formation, celle en échelons, parce que dans cet ordre tous les côtés des carrés se trouvent démasqués, et se flanquent réciproquement. En

outre les carrés en échiquier, ou en échelons, peuvent, selon les circonstances, marcher dans toutes les directions sans déranger leur disposition primitive, ou bien encore par des mouvements partiels et successifs, refusant tantôt la droite, tantôt la gauche, intervertir l'ordre de ce même dispositif.

Si une butte, un bouquet d'arbres, ou tout autre accident de terrain se trouvait enclavé dans la ligne des carrés, on le ferait occuper par de l'infanterie, dont le feu pourrait protéger les carrés menacés.

Les règlements d'exercice piémontais et français prescrivent les *carrés obliques*, lesquels, quoique placés sur la même ligne, se flanquent les uns les autres, car les bataillons opèrent cette formation au moyen d'un demi-quart de conversion exécuté par bataillon. Il en résulte que le front de la ligne se trouve dévié de sa direction primitive, par suite on ne pourrait faire marcher de tels carrés sans redresser les bataillons. Sans calculer la difficulté qu'on aurait en campagne pour tracer les directions des lignes obliques, afin de les aligner et de fixer les angles des bataillons, il nous semble, considérant surtout les difficultés que ces carrés éprouveraient pour marcher, que cette formation ne saurait être d'une grande utilité à la guerre.

Tout corps sur la défensive, et reconnaissant que l'ennemi manœuvre pour tourner un de ses flancs, se hâte de refuser l'aile menacée, au moyen d'un changement de front en arrière, perpendiculaire ou oblique. Rarement à la guerre un nombreux corps exécute un changement de front perpendiculaire. De toute manière, les moyens d'exécution sont toujours les mêmes. Le chef de la ligne enverra ordre à ses officiers supé-

rieurs de préparer le mouvement, et il fera placer sur la nouvelle direction le bataillon qui doit servir de pivot dans la manœuvre; tous les bataillons des deux lignes formés en masse, ou à demi-distances, sur leurs centres, se dirigeront alors vers leurs places sur le nouvel alignement. La seconde ligne suivra le mouvement de la première, tout en profitant pendant la marche des positions favorables offertes par le terrain. La réserve se conformera au mouvement des lignes, en marchant dans le même sens, ou s'arrêtant selon les cas, pour protéger le mouvement rétrograde de l'aile marchante si la conversion a lieu en arrière.

Dans les armées piémontaise et française, une partie de la seconde ligne exécute les changements de front en colonne ouverte au moyen d'un mouvement processionnel. Je n'en vois pas la nécessité. Ne serait-il pas en effet plus simple de faire exécuter cette manœuvre par tous les bataillons formés en colonnes sur leurs centres? Il me semble, qu'au lieu de rompre en colonne ouverte à droite ou à gauche, les bataillons de la seconde ligne pourraient marcher par le flanc droit ou par le flanc gauche, après s'être formés en colonne serrée sur le centre. Cette manœuvre de flanc exécutée par un petit nombre de bataillons en masse, ne saurait avoir aucun inconvénient, car elle a lieu en seconde ligne. D'ailleurs ces mêmes marches de flanc s'opèrent bien sans difficulté dans tous les ploiements et les déploiements des colonnes profondes. Pourquoi donc renoncer à simplifier tout ce qui est susceptible de l'être?

Telles sont à peu près les principales manœuvres qu'une infanterie qui garde la défensive exécute pen-

dant l'action dans un jour de combat. Passons maintenant aux mouvements offensifs.

Un corps d'infanterie peut agir dans l'offensive disposé dans l'ordre primitif que nous avons indiqué plus haut pour la défensive; alors on dit que ce corps *marche* en *bataille*. La première ligne déployée s'avance vers l'ennemi, précédée par ses tirailleurs. Elle est suivie par la seconde, composée de bataillons formés en colonnes doubles et à distance de déploiement. Enfin vient la réserve déployée par bataillons en masse. Dès que la ligne de tirailleurs se trouve à bonne portée de fusil, elle s'arrête et tient en échec les tirailleurs ennemis, alors le corps principal s'arrête. La chaîne démasque la ligne, et celle-ci commence son feu. Si cette marche offensive a pour but de contenir l'ennemi en détournant son attention d'un ou de plusieurs autres points, la première ligne pourra continuer à tirer jusqu'au moment où des combinaisons décisives seraient développées ailleurs.

Dans le cas où la marche offensive, au lieu d'être destinée à une simple démonstration, aurait pour but de préparer les troupes à une attaque, la seconde ligne ne s'arrêterait pas, et dirigerait toujours la marche de ses bataillons en masse sur les intervalles de la première ligne, et celle-ci couvrirait ce mouvement par son feu; les colonnes exécuteraient alors le passage des lignes en avant, et attaqueraient l'ennemi à la baïonnette. Des tirailleurs seraient répandus dans les intervalles des colonnes, et protégeraient leur marche par un feu meurtrier; la réserve avancerait toujours pour appuyer le mouvement.

Dès que la première ligne aura été dépassée, elle cessera son feu, se formera en colonnes doubles par bataillons à intervalles de déploiement, pour être prête à marcher à son tour au secours de la seconde, et celle-ci abordera l'ennemi. Si celle-ci a le bonheur de le culbuter, elle s'établit et se reforme sur le terrain conquis, tandis que les tirailleurs s'élancent à la poursuite, appuyés par des détachements que le chef du corps envoie aux trousses des fuyards. Si l'ennemi tient bon, que la ligne attaquante chancelle, les bataillons de la seconde ligne marchent avec résolution au soutien des troupes repoussées; et tandis que celles-ci s'écoulent en désordre par les intervalles, ils abordent à leur tour l'adversaire prêt à quitter sa position défensive pour s'abandonner à la poursuite. La réserve remplace alors les bataillons de la seconde ligne en se formant par bataillons en masse, à intervalles de déploiement, et se prépare à marcher contre l'ennemi, dans le cas où la ligne engagée serait aussi repoussée. Alors les chefs cherchent à rallier les fuyards pour reformer les bataillons, et les reconduire de nouveau à l'attaque.

L'ordre de combat en quinconce favorise singulièrement ce continuel passage de lignes en offensive; il permet de mener successivement à l'attaque des troupes fraîches, et donne la facilité de recueillir et reformer celles qui auraient été repoussées dès le commencement de l'action.

Pour faciliter l'intelligence du mécanisme de tous les mouvements offensifs, et pour mieux fixer les idées sur un sujet de si haute importance, supposons un corps d'infanterie marchant à l'attaque le jour d'une

bataille. Il sera subdivisé, comme à l'ordinaire, en trois fractions, savoir : l'*avant-garde*, le corps de bataille et la *réserve*. Dès que les éclaireurs de l'avant-garde auront signalé l'ennemi, l'avis en sera transmis au commandant. En attendant, l'avant-garde prendra une position défensive; elle déploiera ses colonnes pour arrêter l'ennemi par son feu, et donner à la seconde partie le temps nécessaire pour se former. Supposons que l'intention du commandant-général soit de faire avancer le gros des troupes pour les former à côté de l'avant-garde, et de déployer les masses sous sa protection et sur son alignement. Le devoir de l'avant-garde est, dans ce cas, de tenir l'ennemi en échec par un feu meurtrier, et elle y parviendra si sa position réunit les conditions nécessaires à une bonne défense.

Pendant ce temps le corps principal serrera ses distances de route, redressera ses colonnes et les fractionnera pour diminuer leurs profondeurs; alors elles prendront position à côté de l'avant-garde, dont le feu et la bonne contenance devront en imposer à l'ennemi. Sous la protection de ce feu, la troupe offensive exécutera le déploiement de ses colonnes. Celles-ci commenceront à tirer au fur et à mesure que le déploiement s'opérera.

Dès qu'on a réussi à déployer les forces offensives, s'il s'agit de brusquer une attaque de front, on fait rapprocher la seconde ligne et la réserve, on garnit de tirailleurs les flancs et les intervalles, et les colonnes marchent franchement à l'ennemi. Si la première ligne ne réussit pas, la seconde et la réserve à leur tour, par des passages de ligne, abordent l'une

après l'autre l'adversaire, ainsi qu'il a été dit plus haut.

Mais si, après avoir exécuté le déploiement, le commandant du corps s'aperçoit qu'il sera nécessaire de manœuvrer sur les flancs de l'ennemi, afin de le déloger d'une position trop forte sur son front, pour en hasarder l'attaque directe, il mettra son projet à exécution au moyen d'un changement de front en avant qu'il fera exécuter à une portion de sa ligne. Ce changement de front peut être perpendiculaire ou oblique, mais c'est de ce dernier que l'on fait un plus fréquent usage à la guerre. On peut l'exécuter sur l'une ou l'autre des ailes de la ligne, ou sur son centre ; mais l'emploi d'un changement de front central est assez rare en campagne, à cause de sa complication Au reste, ces changements de front s'exécutent par les bataillons, ployés en colonnes doubles, et de la même manière que les manœuvres développées plus haut, dans le but de montrer le mécanisme du changement de front en arrière. Après ce mouvement, si on veut envelopper de plus en plus l'aile attaquée, on peut, selon les circonstances, exécuter une marche en échelons par bataillons, régiments, brigades, etc., soit en lignes déployées, soit en masses, et faire suivre une ligne directe ou oblique par rapport au front que l'on quitte.

La dispositon en échelons favorise les combinaisons du tacticien, car on peut en l'adoptant passer au gré des circonstances de l'ordre parallèle à l'ordre oblique, soit contigu, soit séparé, et sur tous les côtés de la position de l'ennemi. C'est aussi une des manœuvres qui sont d'un usage plus commun sur le champ de

bataille, surtout si l'on est obligé de battre en retraite.

Je me réserve de parler plus loin des différentes espèces d'ordres de bataille appliquées sur le terrain. Ici je me contenterai de dire que de tous les ordres de bataille celui parallèle paraît le moins favorable aux bonnes manœuvres, tandis que l'ordre oblique est la clef de toutes les combinaisons de tactique possibles sur le champ de bataille. D'ailleurs dans cet ordre le plus faible des deux partis doit toujours chercher son salut.

Outre les échelons *directs* et *obliques*, il en existe une troisième espèce nommée *indirects* (fig. 11). On obtient ces échelons en portant l'ordre déployé en ligne oblique, comme A B, en commandant à chaque bataillon, R R R, un changement de front partiel en avant sous un angle de 45 degrés au plus. Dans cette disposion, une portion de chaque échelon est masquée par celui qui le précède ; au contraire, les échelons directs ont tous leurs fronts démasqués.

Les échelons R R R peuvent être employés à propos dans un manœuvre tournante. Ils ont l'avantage de conduire à envelopper de plus en plus l'aile de l'ennemi, en lui cachant une portion des forces. Cette disposition permet de se reformer en bataille, au moyen d'un demi-quart de conversion exécuté par chaque échelon tout en conservant la direction, oblique XX prise en A B, avant de rompre par *échelons indirects*.

Dès qu'au moyen d'un changement de front, ou d'une marche en échelons, on se sera formé dans une direc-

tion oblique pour menacer de tourner l'aile ennemie, il sera facile en rompant comme il vient d'être dit, par échelons indirects, d'achever de l'envelopper. On reformera ensuite la ligne oblique en XX, et si on remarque du flottement dans les rangs ennemis, on formera les colonnes d'attaque pour l'attaquer à la baïonnette et le déterminer à la retraite. Au contraire, s'il fait bonne contenance et oppose des contre-manœuvres, le corps tournant cherchera à le prévenir et agira selon les circonstances. Au surplus, il s'établira entre le corps tournant et l'aile attaquée le genre de combat que nous avons décrit plus haut en parlant de l'attaque de front.

L'avantage de l'ordre en échelons appliqué aux manœuvres tournantes, consiste aussi en ce que l'on a la facilité de pouvoir faire marcher la tête de l'attaque en échelons indirects, et avancer le reste des troupes en échelons démasqués. Cette combinaison procure la faculté à l'agresseur d'attaquer à la fois le *front* et le *flanc* de l'aile menacée, comme il convient toujours de le faire en pareille circonstance (1). (Fig. 11.)

(1) En mettant sous les yeux du lecteur cet exemple d'une manœuvre tournante, l'auteur n'entend pas fixer à ce sujet une règle mathématique; car les circonstances et les localités changent si souvent à la guerre, qu'elles peuvent faire varier à l'infini les combinaisons des manœuvres. En établissant cette hypothèse, il a eu en vue deux choses: — 1° démontrer par quel mécanisme on parvient à obtenir les échelons indirects, employés avec succès dans toutes les manœuvres tournantes; — 2° établir, en principe, que pour réussir dans une attaque tournante, il convient de menacer à la fois le front et le flanc de *l'aile tournée*. Au reste, la ligne oblique ne doit rompre par échelons indirects que quand ce mouvement est masqué par les replis du terrain, et si la ligne se trouve assez loin de l'ennemi pour avoir

On peut bien aussi, avec des échelons directs, prendre un ordre de bataille oblique ; mais après la formation il y aura toujours de grands intervalles entre les bataillons, car dans un triangle rectangle l'hypothénuse est plus grand que les autres côtés.

Les échelons indirects n'ayant pas cet inconvénient seront, sans contredit, préférables si l'on veut former un ordre oblique sur le flanc de l'adversaire, dans l'intention de le tourner.

Toutes ces attaques en échelons s'exécuteront presque toujours par bataillons, régiments, etc., ployés en colonne, car peu de terrains se prêtent aux manœuvres par échelons déployés. C'est alors sur les mêmes bases, et au moyen de changements de direction opérés par quarts ou demi-quarts de conversion sur le flanc de chaque colonne, qu'on obtiendra les mêmes résultats.

Les cas où l'on marche en échelons déployés plus forts qu'une brigade sont très rares.

Les distances entre les échelons successifs varient selon la nature du terrain, mais elles doivent être toujours calculées sur la portée des armes, afin d'assurer aux échelons l'appui mutuel qu'ils se doivent.

L'ordre en échelons s'applique surtout avec beaucoup de succès dans les retraites, comme nous le verrons bientôt, en parlant des manœuvres exécutées dans cette circonstance sur le champ de bataille.

Une infanterie qui manœuvre sur l'offensive, en

le temps d'exécuter une manœuvre par elle-même assez compliquée. Aussi les échelons indirects ne doivent-ils se reformer en ligne pleine oblique que dans le cas où les conditions énoncées ci-dessus pourront garantir le succès de cette manœuvre.

marchant de front, ou en échelons, en ligne déployée, ou en colonne, s'arrête si elle est menacée par la cavalerie, et forme, selon les cas et sur place ou les carrés vides, ou les carrés pleins contre la cavalerie. Si la marche s'opère dans l'ordre mince, en colonnes, ou en ligne continue, on pourra, quand le temps le permettra, former les carrés en échiquier, en faisant avancer les bataillons impairs ou reculer ceux des rangs pairs. Le chef tâchera de combiner le dispositif de ses carrés selon le terrain, afin que les bataillons ou régiments se flanquent mutuellement.

Si un corps considérable d'infanterie, formé en colonne profonde, était menacé pendant sa marche par la cavalerie, il s'arrêterait aussitôt, et se formerait de suite et sur place en défense contre cette arme. Cela suffira dans le cas où il n'aurait pas eu le temps de dédoubler son ordonnance profonde. Mais si le chef de cette colonne pense en avoir le temps, il formera son infanterie par carrés échelonnés, et cela aussi facilement que dans le cas où sa troupe serait en ordre déployé. A cet effet, le bataillon désigné pour base ne bougera pas, les autres bataillons sortiront de la colonne, moyennant une marche par le flanc à droite et à gauche, pour se reformer en carrés échelonnés sur les côtés.

Si, malgré les attaques de la cavalerie, le corps offensif continue sa marche, alors dans les intervalles de temps qui s'écouleront entre les charges ennemies, il tâchera d'atteindre son but, en faisant successivement exécuter à ses carrés des passages de ligne en avant, et il les suspendra toutes les fois que la cavalerie renouvellera ses entreprises. Cette marche offensive, exécu-

tée, pour ainsi dire, à travers les charges de l'adversaire, pourra aussi s'opérer en échelons par la droite, dans le cas où le danger du moment menacerait la gauche; ce serait le contraire si l'aile opposée faisait face à l'ennemi.

Lorsqu'un corps d'infanterie devra exécuter une marche-manœuvre à travers une vaste plaine, où la cavalerie pourrait se montrer d'un instant à l'autre, et ne pas laisser le temps de faire de bonnes dispositions défensives, l'infanterie adoptera un dispositif de marche en rapport avec les circonstances et les localités. Pour cela, toutes les colonnes du corps marcheront à demi-distance, ayant les tambours et les musiciens dans leur intérieur, afin d'être prêtes à se former avec rapidité, pour éviter les surprises qui sont si funestes à l'infanterie, si favorables à la cavalerie.

Toute colonne offensive débouchant sur le terrain où elle doit agir, se trouvant formée sur une profondeur supérieure au front d'une brigade, sera déployée par bataillons en masse, quand cela sera nécessaire. Dans l'offensive, en général, on se borne à ce mouvement par bataillons en masse. Dès que les bataillons sont ainsi déployés, ils marchent à l'ennemi précédés de tirailleurs, et attaquent.

C'est dans les terrains rétrécis, comme par exemple dans une vallée étroite, que l'on fait surtout usage de cet ordre. Toute colonne plus faible qu'une brigade peut déployer par bataillons en masse; mais il n'est pas de rigueur, pour elle, de passer à cet ordre avant de se déployer en ligne mince.

Toute ligne formée de bataillons en masse est à même d'achever le déploiement complet de tous, ou

d'une partie de ses bataillons. Elle peut aussi de cet ordre, selon l'urgence des cas, passer à l'ordre en colonne profonde pour faire route ou traverser des défilés.

Lorsqu'un corps d'infanterie doit passer un défilé en avant, trois cas peuvent se présenter : ou le défilé se trouve situé vis-à-vis la droite de la ligne, ou il est en face de la gauche, ou enfin devant le centre. Dans les deux premières hypothèses, on traverse le défilé en colonne, ayant la droite ou la gauche en tête, selon les circonstances et les localités. Dans la troisième, on le traverse assez souvent en colonne double, ayant en tête la subdivision de la ligne placée en face de l'abord du défilé. Presque toujours on approche du défilé, par échelons, et jamais on n'y engage le gros des troupes sans l'avoir fait reconnaître et fouiller par l'avant-garde, qui s'établira en avant du débouché. Au reste, on ne saurait préciser le mécanisme du passage des défilés, car le chef doit avoir la liberté d'action dans ces cas, et pouvoir se conduire selon la nature du terrain et d'après les circonstances du moment. Si l'on doit attaquer un défilé, un pont, digue, ou chemin creux, on se conduira d'après les principes déjà exposés sur le *combat de l'infanterie en colonne*.

Il nous reste maintenant à examiner les principales manœuvres que peut exécuter sur le champ de bataille une infanterie forcée de battre en retraite, et à jeter un coup d'œil sur le mécanisme des marches de flanc.

C'est presque toujours par un passage de lignes en retraite que l'infanterie commence son mouvement rétrograde. Il est en général assez difficile d'exécuter

cette manœuvre sans confusion ; cependant, en employant à propos les réserves, on peut parvenir à rétablir l'ordre après deux ou trois passages successifs. Cette opération devient plus délicate quand la retraite sera le résultat d'un choc où l'ennemi aura eu l'avantage.

Si le chef du corps défensif a ordonné la retraite avant le choc, le passage des lignes pourra s'opérer en assez bon ordre, et alors on l'effectuera presque toujours en colonnes doubles en faisant écouler les bataillons de la première ligne par les intervalles de la seconde, et celle-ci se déploiera après cette manœuvre, afin d'arrêter par son feu la poursuite du vainqueur.

Supposons, au contraire, après une charge vigoureuse de l'assaillant la première ligne culbutée et forcée à une retraite précipitée; elle ne pourra exécuter son mouvement avec un peu d'ordre qu'après avoir dépassé la seconde ligne. Celle-ci peut se déployer, et, par la vivacité de son feu, arrêter l'ennemi; car s'il a pour lui l'enivrement d'un premier succès, sa marche, d'ordinaire rapide, aura porté le désordre dans ses colonnes.

De toute manière, la première ligne exécutera avec plus d'aplomb sa retraite ployée en colonnes, que déployée en ligne; car, dans l'ordre profond, elle sera plus à portée de former les carrés, disposition où les cadres, dans ce moment difficile, exercent sur les hommes massés autour de leurs drapeaux respectifs une salutaire influence. La voix du chef de bataillon, qui se sera mieux entendue au milieu du bruit par une colonne que par une ligne déployée, réagira avec plus de puissance sur le moral des troupes ébranlées.

Cette circonstance n'est pas du ressort de la tactique; mais il était utile d'en faire mention, car souvent elle influe plus sur le succès que des manœuvres habiles et bien combinées.

Ce n'est qu'à la suite d'un choc malheureux que l'infanterie sur la défensive opérera donc le passage des lignes en retraite en ordre mince, et lorsque l'ennemi victorieux ne lui laissera pas le temps de se se ployer en colonnes.

Dès que la seconde ligne, devenue première, aura garni les intervalles, par suite de son déploiement opéré sur les pas des troupes en retraite, celles-ci seront ralliées par les soins des chefs, et ils chercheront à réveiller en elles, par l'exemple et par d'énergiques exhortations, les sentiments du devoir et de l'honneur. Ces bataillons, s'agglomérant pour suivre la fortune de leurs drapeaux, seront dirigés sur une position en arrière, reconnue d'avance par le chef. Là, faisant face en tête, si le terrain le permet, la ligne sera de nouveau réorganisée et reformée.

Ainsi s'opérera ligne par ligne, le mouvement rétrograde, jusqu'à ce que le corps entier ayant trouvé une position capable d'arrêter la fougue de l'ennemi, il puisse prendre une attitude imposante. Dès-lors la retraite pourra, selon les exigences du terrain, s'effectuer en échiquier, ou en ligne pleine, et plus tard, où il faudra former les colonnes de route pour la continuer. Ce sera le corps destiné à former l'arrière-garde qui couvrira cette dernière manœuvre, et on lui confiera le soin de protéger les colonnes pendant toute la retraite. Tous ces mouvements en retraite seront soutenus par de nombreux tirailleurs.

Si pendant l'exécution de ces manœuvres la cavalerie ennemie charge, on s'arrête à l'endroit où l'on se trouve, et chaque bataillon ou régiment forme le carré plein ou vide, comme on l'a vu plus haut pour les manœuvres offensives. La seule différence à remarquer dans les retraites, c'est qu'il faudra souvent continuer à marcher malgré les charges de la cavalerie, afin de ne pas suspendre le mouvement rétrograde. On profitera donc alors, comme je l'ai souvent remarqué, des moindres répits laissés par la cavalerie pour gagner par de courts et successifs mouvements du terrain en arrière. On conçoit à quel danger et à quelle perte de temps on s'exposerait, si à tout instant il fallait rompre et reformer les colonnes et les carrés.

Si l'infanterie pendant la retraite avait à traverser un défilé, elle en fera couvrir l'entrée par son arrière-garde, qui s'y placera sur la défensive. Ce détachement approchera du défilé par échelons, par échiquier, ou en ligne pleine, se faisant couvrir par de nombreux tirailleurs.

Lorsque le défilé se trouvera derrière la droite de la ligne, les troupes s'ébranleront par la gauche, et elles exécuteront le mouvement rétrograde successivement par file et par divisions de la gauche à la droite. Elle pourra aussi masser ses bataillons de la gauche à la droite, et les faire ainsi successivement passer par colonnes. Cette dernière méthode nous semble d'une application beaucoup plus sûre.

Dans le cas où le défilé serait situé derrière la gauche, ce serait l'aile droite qui s'ébranlerait la première pour exécuter une manœuvre semblable.

Enfin dans le cas où le défilé se trouverait derrière

le centre, ces mêmes dispositions seraient employées en rompant par les ailes pour marcher vers le centre, et la ligne passerait le défilé en retraite, après s'être formée en double colonne.

L'arrière-garde adoptant une combinaison de tactique plus analogue à la circonstance, fera filer ses dernières troupes successivement. On ne saurait pour ce mouvement prescrire l'emploi de manœuvres invariables, car les localités, le plus ou moins de vigueur déployé par l'ennemi dans la poursuite, le degré de fermeté des troupes qui se défendent, pourraient les faire varier à l'infini. La seule règle générale qu'il faille avoir présente dans ces moments critiques, c'est de ne jamais laisser échapper une occasion favorâble pour reprendre l'offensive, faisant soutenir une colonne en retraite par une autre qui charge à la baïonnette. Si, par exemple, plusieurs bataillons battant en retraite, et engagés dans un défilé étroit, sont serrés de trop près par l'avant-garde ennemie, on peut alors arrêter le bataillon de la queue, lui faire exécuter un demi-tour et le lancer au pas de charge sur l'adversaire, tandis que le reste de la colonne prend le pas accéléré et gagne du terrain.

Il peut arriver aussi qu'une arrière-garde, dont la mission est de couvrir un défilé en retraite, soit pressée trop vigoureusement par l'ennemi, pour espérer de traverser cet obstacle en bon ordre. Dans ce cas, il faudrait imiter la conduite du général Ney; il commandait l'arrière-garde de Masséna, dans la retraite du Portugal, et avait derrière lui à peu de distance un coteau qu'il importait de gagner sans délai et sous le feu des Anglais : il envoya les drapeaux et les guides-

généraux tracer aussitôt une ligne sur le plateau, ensuite il fit ébranler les bataillons, et à la course ils allèrent s'encadrer dans cette nouvelle ligne qui fut ainsi reformée de suite.

Une manœuvre semblable peut s'exécuter sur des terrains tourmentés, et avec des soldats aguerris, si l'on n'a point à redouter l'intervention de la cavalerie.

Tout retour offensif, toute manœuvre hardie relève le moral des troupes en retraite, rebute le vainqueur, dont la poursuite se ralentit, et fait gagner du temps, ce qui est tout à la guerre.

Les manœuvres dont il a été question dans les chapitres précédents peuvent se classer dans la catégorie des mouvements ou des marches de front. Après avoir détaillé les principes de ces mouvements, nous parlerons de la marche de flanc; elle est difficile et dangereuse. On s'en sert cependant pour longer le front de la ligne ennemie, ou pour porter des détachements sur le flanc de l'adversaire. Dans les armées actuelles, on l'emploie peu; mais Frédéric, comme nous l'avons déjà dit, en faisait un usage à peu près exclusif. Pour préparer ces marches, il fallait 1° rompre la ligne par sections à droite ou à gauche; 2° serrer la colonne; 3° pendant la marche, ordonner aux bataillons serrés en masse de prendre des distances de division. Tel est l'ordre dans lequel la colonne doit marcher. Examinons maintenant ses différentes parties. L'avant-garde se tient sur le flanc extérieur de la marche pour le couvrir, et chaque colonne fait éclairer sa tête et sa queue par une avant-garde et une arrière-garde particulières.

Dans cette disposition, si le corps d'infanterie était attaqué à l'improviste pendant l'exécution de sa marche, les bataillons massés seraient toujours en mesure de former la ligne en faisant front du côté de l'attaque, au moyen d'un changement de direction partiel, opéré, soit sur le flanc de chaque bataillon, soit par la tête de la colonne, ou bien en se formant en *avant en bataille* sur la tête de la colonne par le moyen d'un déploiement, dans le cas où l'ennemi se présenterait sur le front de la marche. D'ailleurs, ces mêmes dispositions facilitent aussi la formation de l'ordre en échelons et des carrés contre la cavalerie. Les avantages qu'un pareil ordre de marche présente aux combinaisons des marches de flanc sont donc trop évidents pour fournir un sujet de controverse. On doit, entre autres avantages, compter pour beaucoup celui de pouvoir toujours présenter la colonne en marche formée par bataillon en masse et à distance, sur tous les côtés, en avant, en arrière, ou sur les flancs de la marche, et déployée par bataillon en masses tandis qu'une colonne ouverte marchant de flanc ne pourrait opposer à l'ennemi qu'une ligne mince. Une anomalie relative aux marches de flanc, et consacrée par tous les règlements, est, d'après le marquis de Ternay, la coutume établie d'aligner toujours la colonne qui se forme *à droite* ou *a gauche en bataille* pour faire front sur son flanc, vers le point où l'on arrive, et non pas vers celui que l'on vient de quitter, comme cela devrait être. On ne saurait en effet prévoir les lacunes que cette méthode peut produire dans un ordre de bataille. Les Autrichiens en firent une triste expérience en l'employant pour se rapprocher de *Sterboholi* (6 mai

1757). Ces inconvénients augmenteront d'autant plus que la colonne sera plus longue et à distance entière, mais ils diminueraient si la colonne était formée de bataillons en masse, et séparés les uns des autres; cependant, il nous semblerait toujours beaucoup plus rationnel, après une marche de flanc, d'aligner la troupe sur la queue de la colonne que sur sa tête, comme on le pratique habituellement. Au reste, d'après le nouveau système de guerre, quelques divisions isolées pourront seules trouver l'occasion d'exécuter une marche de flanc à portée de l'ennemi.

Je crois avoir assez développé ce qui concerne les mouvements exécutés par l'infanterie sur un champ de bataille; mon but n'étant pas de faire un règlement d'exercice, je me suis borné à énumérer toutes les manœuvres dont l'emploi est le plus habituel, sans entrer dans ces nombreux détails d'exécution familiers à tous les militaires instruits.

CHAPITRE IX.

EMPLOI DE L'INFANTERIE DANS LES SIÉGES (1).

L'infanterie constitue la principale force d'une armée de siége, comme elle est le premier élément des ar-

(1) L'auteur, dans la pensée de séparer les travaux de l'artillerie et du génie du rôle que l'infanterie, considérée isolément, doit jouer dans

mées qui opèrent en rase campagne. Dans ces sortes d'entreprises cependant, à l'artillerie appartient la tâche la plus difficile; mais sans infanterie pour la soutenir et pour monter à l'assaut, ses savantes combinaisons obtiendraient de faibles résultats. Il serait en outre impossible, sans infanterie, d'exécuter et de repousser les sorties, d'enlever et de défendre les brèches et d'avancer les cheminements. De ces considérations il est naturel de conclure que si l'artillerie est utile dans un siége, l'infanterie n'est pas moins nécessaire. Le rôle de la première de ces armes s'agrandit, il est vrai, néanmoins elle n'obtiendrait pas de résultat décisif sans l'active coopération de l'autre.

A partir de l'investissement, l'infanterie et les autres armes sont employées chacune d'après leur tactique particulière et la nature des localités; si la place est située en plaine ou en pays de montagne, l'infanterie fera partie du cordon d'investissement; elle formera le noyau du corps de siége et celui du corps d'observation. Elle fournit dès lors à l'artillerie et au génie des travailleurs dont le nombre est fixé par le commandant du siége. Ces hommes sont employés sous la direction des officiers des armes spéciales.

Examinons d'abord les opérations de l'infanterie dans l'*attaque*, et nous traiterons ensuite de son rôle et de son action dans la *défense*. A la nuit close, on

l'attaque et la défense des places, s'est borné à offrir dans ce chapitre des développements très imparfaits. — Cependant, comme son but était d'examiner les diverses circonstances dans lesquelles l'infanterie peut se trouver engagée à la guerre, il a conservé ce chapitre, sans doute bien imparfait, espérant qu'il ne serait pas sans utilité pour les officiers, et qu'il les engagerait à consulter les ouvrages spéciaux qui traitent de cette importante branche de la guerre.

ouvrira la première parallèle ; les travailleurs seront protégés par des bataillons désignés à cet effet, et connus sous la dénomination de *garde de tranchée.* Les soldats qui composeront cette garde observeront les mouvements de l'ennemi et devront ajuster les barrières du chemin couvert, dès qu'ils pourront les découvrir. On fera en outre bivouaquer de fortes réserves à la queue de la tranchée pour repousser les sorties de l'ennemi. Au point du jour, les troupes légères se replieront dans la tranchée où les travailleurs de nuit seront relevés par ceux de jour. Toutes ces précautions sont d'autant plus essentielles à observer que les armées de nos jours brusquent presque toujours les siéges, et par suite commencent les travaux à de petites distances de la place.

On trouve dans les *Mémoires du maréchal Suchet* que les Français, en Espagne, ont souvent tracé leurs premières places d'armes à 150 mètres environ de la crête du chemin couvert. Pendant le jour d'habiles tireurs se cachent dans les anfractuosités du terrain, et là, inaperçus, ils ajustent les embrasures pour tuer les canonniers auprès de leurs pièces. Ces tireurs peuvent, en pareille circonstance, rendre de grands services au corps de siége.

En résumé, il appartient à l'infanterie de fournir, pendant toute la durée du siége, les tirailleurs et les gardes de la tranchée, c'est-à-dire toutes les troupes légères destinées à surveiller les entreprises de l'assiégé et à l'inquiéter sans relâche. C'est elle enfin qui forme les réserves, dont la mission est de faire tête aux sorties dirigées par l'ennemi sur les têtes de sape ou vers d'autres points.

Les sorties sont arrêtées et repoussées par le feu de la garde de tranchée, et les troupes légères disséminées en avant des parallèles. En même temps, les réserves débouchent par les ailes des parallèles, chargent l'assaillant en flanc, et si faire se peut, elles cherchent à lui couper la retraite. Souvent, pour repousser les petites sorties, des pelotons de la garde de tranchée débouchent des places d'armes en franchissant les épaulements pour tomber sur l'ennemi. Lorsque les sorties sont nombreuses, toutes les troupes peuvent se replier dans les seconde et première parallèles, d'où elles font pleuvoir sur l'ennemi une grêle de projectiles, et les réserves postées aux ailes de tranchées débouchent sur les flancs de l'assaillant, comme il a été dit plus haut.

Lorsque la troisième parallèle sera achevée, l'infanterie se préparera à exécuter de vive force l'attaque du chemin couvert pour en opérer le couronnement, qui se fait ordinairement à la *sape volante*.

Pour exécuter cette attaque, on réunit à la chute du jour les troupes dans les places d'armes situées vis-à-vis des saillants du chemin couvert, d'où elles débouchent par des gradins construits à cet effet sur les parapets, et se dirigent, au pas de charge ou même à la course, en ligne déployée, sur les palissades du chemin couvert. Là, elles s'arrêtent un instant, et par un feu exécuté à bout portant, elles contraignent l'ennemi posté derrière les palissades à se sauver dans le fossé. Pour soutenir les premières troupes, on les fait suivre par les pelotons de la réserve formés en échelons. Dès que le feu meurtrier de cette ligne aura ébranlé les défenseurs, les troupes placées devant les brè-

ches frayées dans les palissades par les obus de l'assiégeant, sauteront dans le chemin couvert, et les sapeurs à coups de hache agrandiront ces passages et même en ouvriront d'autres.

Tous les fantassins qui pénétreront dans le chemin couvert continueront leurs feux en ajustant les fuyards qui se retirent de traverse en traverse, et finissent souvent par s'entasser dans le fossé, et tacheront de les culbuter sur le petit escalier de la contrescarpe, où il y aura presque toujours encombrement. En outre, l'assiégeant jettera dans le fossé, à coups de baïonnette et de crosse de fusil, les ennemis qui n'auraient pas encore évacué le chemin couvert.

C'est ensuite au corps du génie à faire exécuter les travaux nécessaires pour couvrir les troupes.

La brèche étant ouverte et praticable pour un peloton, et la descente du fossé achevée, l'infanterie se disposera pour donner l'assaut.

A cet effet, on réunit les colonnes d'attaque, presque toujours formées de compagnies d'élite, et ces troupes se dirigent sur les descentes du fossé, pour arriver vis-à-vis de la brèche, qu'elles abordent en marchant sous la protection d'un blindage ou d'une *double sape.* Ensuite la colonne débouche sur la rampe de la brèche et la gravit avec résolution.

Les officiers animent les soldats par leur exemple. Arrivée au haut de la brèche, la colonne d'attaque marche à la baïonnette sur l'ennemi qui est là pour la défendre, reçoit son feu sans s'arrêter, et le culbute.

Si cette première colonne ne réussit pas, d'autres lui succèdent, et si l'ennemi ne s'est pas retranché sur la brèche, il est très probable qu'on finira par s'y

établir. Dans ce cas, il faut former les troupes en bataille sur les remparts et sur les crêtes des talus intérieurs, tandis que des colonnes débouchent successivement et défilent à droite et à gauche pour s'emparer des postes de la place, et ouvrir les portes à la cavalerie de l'assiégeant.

Si la brèche est retranchée, on procède à l'attaque de vive force, comme s'il s'agissait d'enlever un ouvrage de campagne; mais si les retranchements sont forts, il faudra se loger sur la brèche même, et recommencer un petit siége sur le rempart. Alors l'infanterie sera encore employée comme dans la première action.

Durant toutes les opérations de l'attaque, les tireurs ne cesseront de semer la mort parmi les canonniers de l'assiégé, qui serviront toujours de but principal à leurs feux.

Maintenant que le rôle de l'infanterie dans l'attaque des places a été développé, disons comment on doit l'employer dans leur défense.

Dès que les coureurs du corps d'investissement sont signalés, la garnison fait battre la campagne par de nombreux partis, qui empêchent les reconnaissances de l'ennemi d'approcher de la place, et cherchent à repousser les avant-postes du cordon d'investissement.

En même temps on place à l'extrémité des glacis une chaîne de tirailleurs, couchés à plat ventre, pour se dérober à la vue de l'ennemi et aux écoutes, afin de pouvoir signaler son approche. Des tireurs sont

aussi distribués aux alentours, avec mission d'ajuster tout officier qui approcherait de la place, dans le but de la reconnaître et de prendre les prolongements des faces.

On divise la garnison en trois parties : la première sera de garde, la seconde restera au bivouac, prête à marcher, et la troisième se reposera.

Dès que le corps d'investissement aura refoulé dans la place les détachements de la garnison, les artifices de l'assiégé éclaireront les travaux de la première nuit, la garnison retirera les derniers tirailleurs placés en observation, pour laisser un champ libre au feu de l'artillerie du chemin couvert.

Dans cette première période de l'attaque on peut, si les circonstances sont favorables, faire de grandes sorties pour renverser les ouvrages ébauchés.

Pour exécuter les sorties, la garnison se rassemble dans les places d'armes rentrantes et saillantes; de là, les bataillons débouchent par les barrières du chemin couvert sur les tranchées ébauchées, et attaquent leurs défenseurs à la baïonnette.

Durant les premières nuits, la garnison harcèle sans relâche l'assiégeant par de fausses sorties, opérées par des détachements de grenadiers ou de voltigeurs, qui peuvent porter le désordre parmi les travailleurs quand la garde de la tranchée fait mal son devoir.

Dans un siége régulier qui est poussé pied à pied, on peut exécuter une grande sortie au point du jour, lorsque l'assiégeant cherche à ouvrir la seconde parallèle.

La partie de la garnison destinée à faire une sortie doit d'abord se rassembler dans le chemin couvert, et se former ensuite en échelons pour marcher contre les

troupes de l'assiégeant. Cet ordre favorise trop la retraite pour ne pas être appliqué avec avantage dans des opérations où il est toujours nécessaire de se ménager les moyens de se retirer en ordre. Il faut surtout diriger sur les ailes des tranchées de fortes réserves, pour empêcher celles de l'ennemi d'en déboucher, et de prendre en flanc les troupes sorties de la place. En même temps, des colonnes entremêlées de tirailleurs marcheront directement sur les tranchées, où elles chercheront à pénétrer, afin de semer la confusion et le trouble parmi les travailleurs qui abandonneront les travaux et seront contraints à se retirer.

Ces grandes opérations ne devront pas empêcher d'exécuter de petites sorties, composées de 50 à 100 hommes, dans le but de tenir toujours l'ennemi en alerte, de le fatiguer en faisant un continuel usage de ces retours offensifs tant recommandés par Carnot.

Si les sorties réussissent, on a soin de détruire les travaux de l'assiégeant, et de mettre ses pièces hors de service. A cet effet on brise les affûts en mettant le feu à une bombe attachée aux flasques, on encloue ou l'on engorge les pièces avec un boulet et de la terre bourrée avec force. Cela fait, la garnison, protégée par le canon de la place, se retire et rentre dans le chemin couvert. Il faut que la retraite soit opérée assez à temps pour éviter l'attaque des troupes que l'ennemi envoie au secours de celles de la tranchée.

Lorsque l'assiégeant arrive à la troisième période du siége et achève ses dernières batteries, on exécute de grandes sorties si les circonstances le permettent, en faisant escalader par les troupes le parapet du chemin couvert au moyen d'échelles préparées dans ce but. Il ne faut pas oublier que l'objet de ces opéra-

tions est de détruire les travaux de l'ennemi, et qu'il y a nécessité de se faire suivre de travailleurs. Dès que l'assiégeant s'est emparé du chemin couvert, la garnison ne peut plus exécuter de sorties, si ce n'est dans des cas particuliers que nous indiquerons plus loin.

C'est à cette époque du siége que le feu de mousqueterie dirigé des remparts devient plus vif. Alors des tireurs adroits ne cesseront un seul instant d'inquiéter les travailleurs occupés au couronnement du chemin couvert et à l'établissement des batteries.

Tandis que l'assiégeant ouvre les brèches, cherche à éteindre les feux de la place, et travaille à la descente du fossé, l'infanterie entretient un feu très vif de mousqueterie; et dans le but de contrarier ces diverses opérations, lance des grenades à main et d'autres artifices. Si le fossé est à sec, on tente encore des sorties sur la sape en débouchant par les caponières blindées et situées derrière les tenailles. Dans ces moments, l'infanterie se tient sur la brèche, prête à recevoir l'ennemi et à repousser ses tentatives d'assaut. Si au contraire le fossé est plein d'eau, on dirige ses efforts contre le pont que l'assiégeant aura construit pour en exécuter le passage. Il faut alors chercher à l'accrocher avec des grappins, à le rompre ou le brûler, selon les circonstances.

Lorsqu'il s'agit de défendre la brèche et de repousser l'ennemi, les rôles de l'artillerie et de l'infanterie se confondent tellement qu'on ne saurait plus séparer l'un de l'autre. On inonde d'une pluie de feu les passages du fossé; on embarrasse la brèche de herses, d'abatis liés ou enchaînés, de fascines enduites de goudron et enflammées. On y roule des bombes ou des

barils pleins de poudre; on la couvre d'artifices; on lance des grenades et des pierres tout en la faisant défendre par des détachements d'hommes d'élite, qui, à la faveur d'une gabionade ou d'un abatis, accablent la tête de la colonne d'assaut de feux meurtriers. Ces braves la chargent s'il le faut, la renversent, et se retirent, en cas d'échec, sous la protection des retranchements qu'on aura élevés sur les terre-pleins du rempart.

Toutes ces mesures, simples à prescrire, sont souvent d'une difficile exécution, car les projectiles de l'assiégeant ne cessent de déblayer la rampe de la brèche.

Le meilleur moyen de la défendre sera toujours l'emploi des mines et des fougasses. Pendant la nuit qui précède l'assaut, on pourrait aussi faire construire des *fougasses pierriers*.

Lorsque l'assiégeant se sera logé sur la brèche, le défenseur pourra accepter une capitulation, sans manquer à l'honneur, en se conformant sinon à la lettre, du moins à l'esprit des instructions qui lui auraient été données.

CHAPITRE X.

DE L'EMPLOI DE L'INFANTERIE DANS LES DESCENTES.

C'est toujours une opération dangereuse et difficile à exécuter qu'une descente de vive force, cependant

si elle est décidée, on y procédera sous la protection des batteries de l'escadre, et d'après les principes suivants, des bâtiments devront s'embosser pour balayer avec les projectiles de leur artillerie le rivage où l'on veut débarquer. Le point de débarquement est ordinairement choisi dans un endroit où la côte se prolonge en mer, car un cap ou une presqu'île, donneront aux premières troupes débarquées le moyen de s'établir avec plus de facilité et de protéger leurs flancs.

Lorsque les feux croisés de la flotte, auront éloigné l'ennemi, des troupes seront transportées dans des embarcations, et débarqueront sous la protection des chaloupes canonnières, embossées d'avance pour diriger un feu terrible sur la plage.

Certes, si l'escadre ne parvenait pas à éteindre, ou du moins à éloigner du rivage l'artillerie ennemie dont les coups iraient se croiser sur le point menacé, cette entreprise offrirait une immense difficulté, car le ricochet des batteries de côte, et les pierriers pointés contre les embarcations porteraient inévitablement le désordre dans l'escadre, et parmi les chaloupes où l'infanterie se trouverait entassée.

Au contraire si l'artillerie de l'armée navale a bien dirigé son feu et obligé l'ennemi de retirer ses principales forces des approches du point d'atterage, alors le débarquement pourra s'effectuer sans éprouver une résistance opiniâtre. Une de plus grandes difficultés de ces sortes d'opérations c'est le mal de mer qu'éprouvent la plupart des soldats, et leur enlève la force physique et l'énergie morale si nécessaires pour mettre de l'ensemble dans les manœuvres qu'exige la circonstance.

Dans le cas où il faut débarquer sur une plage, et il en est presque toujours ainsi, dès que les chaloupes tou-

chent, les soldats se jettent dans la mer, et encouragés par la voix et l'exemple des officiers, ils atteignent le rivage, soutenant le fusil au-dessus de la tête et ayant de l'eau jusqu'à la ceinture. Ils ont eu le soin d'ôter leurs cartouches de la giberne pour les mettre dans leurs *schakos*. Pendant cette opération les chaloupes canonnières ne discontinuent pas d'accabler l'ennemi par des feux nourris et croisés. Le flux et le reflux de la marée montante et descendante peuvent beaucoup favoriser le débarquement.

Les premières troupes qui prennent pied sur le rivage s'avancent en tirailleurs aussi près qu'elles le peuvent de l'ennemi, et dirigent sur lui un feu bien ajusté. En pareille circonstance une compagnie de tireurs pourrait rendre d'utiles services ; pour se couvrir contre les attaques de la cavalerie, ces tirailleurs disposeront en avant de leur front des chevaux de frise qu'ils auront apportés dans ce but. Les troupes qui débarqueront après les premières viendront se former derrière la chaîne et lui serviront de soutien.

Enfin le corps principal, après avoir pris terre, se formera en ligne par bataillons en masse sous la protection des tirailleurs. Dès qu'on aura à terre une force suffisante, il faudra marcher à l'ennemi avec résolution s'il montre de l'indécision, pour gagner du terrain s'il occupe une forte position et paraît décidé à la défendre. Dans le premier cas, on attaque à la baïonnette, et dans le second, on se borne à engager la fusillade, tandis qu'une seconde ligne se forme en arrière de la première.

Aussitôt après leur débarquement, les troupes construisent à la hâte un retranchement avec des gabions ou des fascines préparées d'avance, ou elles peuvent,

comme les Français après leur débarquement en Afrique, se couvrir de chevaux de frise assez légers pour permettre aux troupes de les porter. Lorsque ce refuge est assuré et gardé par une bonne réserve destinée à soutenir la retraite en cas d'échec, on aborde l'ennemi avec résolution pour l'obliger à céder le terrain. S'il plie, on ne s'abandonnera pas à sa poursuite, mais on le suivra avec circonspection pour l'empêcher de se reformer et reconnaître les directions tenues par ses colonnes. Si à l'instant où les premières troupes prennent pied, l'ennemi passant brusquement à l'offensive se met en devoir de les charger, c'est alors aux chaloupes canonnières à empêcher la marche des colonnes d'attaque, en manœuvrant pour les prendre en flanc. Dans ce cas, les troupes débarquées, au lieu de se débander en tirailleurs, se formeront en masse par demi-bataillon ou par bataillon, afin de prévenir par une contre-attaque la charge dont on les menace.

Dans le cas où l'ennemi aurait de la cavalerie, il serait imprudent d'aventurer des tirailleurs, mais on ferait avancer de petits groupes de bons tireurs qui se tiendraient toujours assez près les uns des autres pour se réunir et se mettre en état de repousser les attaques.

Il sera toujours utile dans les descentes comme dans les passages de rivières de tromper l'ennemi par des démonstrations sur d'autres points que celui choisi pour exécuter l'opération.

Le débarquement opéré, on construira un camp retranché pour assurer les communications de l'armée avec l'escadre, et on avancera ensuite dans l'intérieur du pays d'après les projets du commandant en chef, la position et la force de l'ennemi.

Dans les expéditions préparées de longue main, on facilite les débarquements au moyen de bateaux plats construits pour de pareilles entreprises. Ces bateaux à fond plat permettent aux hommes de se tenir assez rapprochés les uns des autres, leurs bordages forment de véritables parapets en bois qui abritent les hommes sontenus dans cette espèce d'ouvrage pendant le trajet, et qui se baissent comme un pont-levis sur le rivage pour faciliter la descente. C'est à l'aide de semblables radeaux que Charles XII passa la *Duna* à la vue de l'ennemi.

Si, après avoir opéré la descente, ou durant son exécution, l'armée se voit dans la dure nécessité de se réembarquer, elle n'y parviendra que sous la protection du feu de l'artillerie de la marine, et le mouvement rétrograde sera soumis aux principes que l'on observe pour effectuer les passages des rivières en retraite.

Voilà quel est le rôle de l'infanterie dans les armées actives. D'après tout ce qui a été dit sur les attributions de cette arme, il est évident qu'une bonne infanterie n'est pas aussi promptement formée et instruite qu'on serait tenté de le croire de prime-abord. Qu'on ne s'y méprenne donc pas. Il est sans doute aisé de recruter des corps, d'entasser des hommes dans des cadres préparés à l'avance; mais on s'exposerait à de tristes mécomptes, si on se flattait d'obtenir par ce seul moyen de bons bataillons. En effet, que peut la masse sans la supériorité des éléments qui la composent? Cet élément pour la troupe, c'est l'homme, et il ne faut donc pas s'imaginer qu'un paysan arraché à la charrue soit un bon fantassin aussitôt qu'il saura machinalement charger et tirer

son fusil. Non, il faut à cet homme, pour le rendre propre au service de l'infanterie dans les armées, une instruction que le temps, l'expérience et des qualités personnelles peuvent seules lui donner. Il doit être robuste et sobre pour supporter les fatigues et les privations; doué du courage passif de l'artilleur et du marin, d'un esprit entreprenant pour déployer dans l'occasion l'impétuosité du bon cavalier. Combattant de jour et de nuit, l'hiver et l'été, sur terre et sur mer, dans tous les pays, sur tous les terrains, bravant la fatigue, le dénuement et la faim, il lui faut une intelligence en rapport avec tous les genres de guerre, une persévérance de tous les instants, de l'adresse, de la vigueur et de l'énergie morale pour lutter avec avantage dans tous les genres de combats. De telles qualités ne se rencontrent pas souvent réunies dans le cœur d'un seul individu, et cependant sans elles il n'y a pas de fantassin accompli. Loin de nous donc l'idée qu'il suffise d'avoir de nombreux bataillons pour posséder une bonne infanterie.

Une infanterie ne sera bonne que quand elle se composera d'individus trempés et instruits de manière à recevoir la mitraille en conservant l'arme au bras et sans changer de position, à frapper ou atteindre l'ennemi à chaque coup de baïonnette ou de fusil, à exécuter de longues marches sans souliers, à bivouaquer sans eau l'été, sans vêtements l'hiver, à vivre de peu et combattre sans repos. Toutes ces qualités peuvent être le partage d'une excellente infanterie, car les soldats de la Grande-Armée, après avoir été spectateurs de l'incendie de *Moscou*, ont pu encore atteindre les bords du *Niémen* groupés autour de la dernière aigle de l'intrépide *Ney*. Les réquisition-

naires français de 1793 firent aussi des prodiges, mais ils devaient choisir entre la gloire et l'infamie. Quand une nation se lève en masse pour défendre son indépendance, le patriotisme opère des prodiges; il n'y a plus de cœurs faibles ni de lâches.

Les premiers soins d'un gouvernement qui veut avoir une bonne armée doivent être pour l'infanterie, qui en est l'arme principale. Il ne saurait apporter trop d'attention à son recrutement, à son organisation, à son instruction et à sa discipline, car de là dépend la force véritable de l'infanterie.

TROISIÈME PARTIE.

CHAPITRE I.

DE LA CAVALERIE EN GÉNÉRAL, ET DE SON ORGANISATION.

—

La cavalerie des anciens ne remplissait qu'un rôle secondaire à la guerre.

Les Grecs et les Romains ne pouvaient être de bons cavaliers, ils montaient sans selle ni étriers, et n'avaient pas les premières notions de ce que nous appelons aujourd'hui l'école d'escadron. On cite comme les meilleurs cavaliers de l'antiquité ceux de l'Orient, les Perses, les Parthes et les Numides.

Chez les Grecs, la totalité de cette arme attachée à la *tétraphalangarchie* (armée grecque) formait un *épitagme* de 4,026 chevaux, qu'on divisait en deux fractions égales aux ailes de l'ordre de bataille. L'île était l'unité composante de l'épitagme.

Cette unité était composée de 64 cavaliers, qui se formaient sur 4 de profondeur et sur 16 de front. Quelquefois les files étaient de 8.

Dans l'ordre habituel, l'île représentait la figure d'un rectangle, mais par la réunion de deux îles on formait une losange dont les pointes faisaient face à l'ennemi. Les défauts de cet ordre sont trop faciles à reconnaître pour que leur analyse puisse être utile.

Rocquancourt fait observer que les Grecs ne firent jamais un grand usage de la cavalerie. Les Spartiates, guerriers excellents, en avaient très peu, et encore la recrutaient-ils parmi les hommes les *moins vigoureux et les plus mal famés.*

La cavalerie la plus renommée de toute la Grèce fut toujours celle de la Thessalie. Epaminondas sut en tirer un brillant parti aux batailles de *Leuctres* et de *Mantinée.*

Xénophon, lors de la célèbre retraite des DIX MILLE, n'avait qu'un escadron de 40 hommes montés sur des chevaux de trait. On donnait pour arme à la cavalerie grecque le casque, la lance, le bouclier; elle était divisée en deux espèces, la cavalerie pesante, la cavalerie légère. La première prenait la dénomination de *cataphractes.* Elle se présentait au combat armée de pied en cap, et montée sur des chevaux bardés. La seconde portait la lance et l'épée comme armes offensives, le casque et la cotte de mailles pour armes défensives; ses chevaux n'étaient pas bardés.

Les Romains avaient une cavalerie peu nombreuse et peu redoutable avant de connaître celle des Numides. Ceux-ci montaient sans selles ni étriers, et chargeaient

sans brides (1), et cependant ils contribuèrent puissamment aux brillants succès d'Annibal aux batailles de la *Trebbia* et de *Cannes*. Ce fut alors que, profitant des leçons de l'expérience, Scipion entreprit de reformer la cavalerie romaine. 300 hommes recrutés parmi les plus riches citoyens composèrent la cavalerie légionnaire. Elle était armée de l'épée, de la lance, du casque et du bouclier, et répartie par *turmes* ou escadrons, formés sur 8 de front, et 4 de profondeur. Les turmes étaient subdivisées en *décuries*, qui se rangeaient habituellement aux ailes de la légion, laissant entre elles des intervalles. Tous les peuples alliés devaient fournir à la légion un nombre de chevau-légers également organisés par turmes, double de l'effectif des chevaliers. La réunion d'un certain nombre de turmes prenait la dénomination d'*aile*. Cette grande division était commandée par un préfet. Un général de cavalerie, qu'on nommait *magister equitum*, était attaché à la légion dans les circonstances extraordinaires, et exerçait sur elle une grande influence.

La réforme introduite par *Marius* n'apporta aucun changement notable dans la tactique de la cavalerie, mais elle en détruisit l'esprit en permettant de la recruter parmi toutes les classes de l'Etat.

Ce fut depuis lors qu'éclairés par l'expérience les Romains soudoyèrent de la cavalerie étrangère com-

(1) On ne saurait concilier cette opinion avec celle, moins probable, des auteurs qui prétendent que les Numides conduisaient deux chevaux à la fois.

N. B. Les créoles de la Nouvelle-Espagne conduisent bien deux chevaux à la fois, sans selle ni bride, avec une seule pique. Ils sautent de l'un sur l'autre à volonté. Pourquoi les Numides n'en auraient-ils pas fait autant? (*Note de l'Editeur.*)

posée de Numides, d'Espagnols et de Gaulois. Ces peuples, les meilleurs cavaliers de cette époque, rendirent d'éclatants services aux légions de Marius et de César.

Plus tard une cavalerie asiatique, celle des *Parthes*, sans organisation et sans discipline, résista vaillamment aux légions impériales; aussi jouissait-elle d'une haute réputation.

Les ténèbres du moyen âge vinrent ensuite assombrir de leur voile épais l'Europe ensanglantée. Les *Huns* qui, à la suite d'*Attila*, firent irruption dans les régions méridionales, effrayèrent les aigles romaines par leurs terribles *hourras*, mêlés aux hennissements des chevaux sauvages du Nord.

Le désir de s'opposer aux Barbares donna naissance à la milice féodale recrutée exclusivement parmi les nobles. Celle-ci ne voulut servir qu'à cheval; son droit était à la pointe de son épée; elle plaçait la gloire dans l'adresse et la force; la prouesse remplaçait pour elle la tactique.

Dans cet état de choses s'établit la chevalerie, et, tout d'abord, elle se subdivisa en deux classes : les chevaliers *bannerets*, assez puissants en terres et en vassaux pour lever bannière; les *bacheliers*, n'ayant d'autre enseigne que le *pennon*. Ceux-ci marchaient sous le banneret, qui ordinairement était aussi leur suzerain. Les bacheliers s'éloignaient de bonne heure du manoir pour courir les tournois, et chercher les aventures, dans le but d'acquérir réputation de prouesse.

Mais lorsque l'invention des armes à feu tendit à niveler l'adresse, la force et la vaillance individuelles, la chevalerie, institution des siècles de fer, bien qu'ayant son côté généreux, dut disparaître en présence du géant de la civilisation. Elle fut forcée de re-

connaître que ses heaumes, ses cuirasses, ses gantelets, ses jambières et ses hausse-cols ne pouvaient désormais la garantir de la balle d'une arquebuse, dirigée par un de ces serfs méprisés, que jadis le chevalier bardé de fer exterminait par centaines. L'individu pouvait être alors plus fort que les masses. Tel était le secret de la féodalité. Le contraire arriva par l'invention des armes à feu.

Cependant l'ombre de cette fameuse chevalerie se soutint long-temps encore après l'introduction des armes à feu dans les armées. Mais elle disparut tout-à-fait lorsque le nouveau système fut perfectionné. Ainsi Charles VII institua, en 1422, des troupes régulières permanentes, il créa des compagnies d'ordonnance de gendarmes à cheval, qui s'illustrèrent encore en maintes circonstances. Ce ne fut qu'à la bataille de Pavie que la gendarmerie, cette ombre de l'ancienne chevalerie, perdit ce reste de prestige qui avait traversé une longue période de l'histoire.

Cependant après cette bataille, un corps assez nombreux de gendarmerie fut encore conservé en France.

Les quinze compagnies d'ordonnance, créées et organisées par Charles VII, étaient formées de 100 lances chacune. La *lance fournie*, ainsi qu'on l'appelait alors, se composait de l'*homme d'armes*, d'un *écuyer*, de trois *archers* et d'un *coustelier*, nommé ainsi parce qu'il portait un couteau à son côté. Cela donnait 600 hommes par compagnie.

Dans les cadres des compagnies d'ordonnance on ne comprenait pas la noblesse ; elle formait cette milice de réserve appelée l'*arrière-ban*.

A partir de l'institution des compagnies d'ordonnance, les dernières traces de la chevalerie disparurent,

avec les *bannières* et les *pennons*, et le nom de chevalier ne fut plus qu'un titre.

L'organisation et la force des compagnies d'ordonnance et des *lances fournies*, subirent par la suite, sous Louis XII et François Ier, des modifications dues aux circonstances; leur historique a peu d'intérêt pour l'art.

L'institution de la gendarmerie fut adoptée après dans toutes les armées.

La cavalerie légère ne jouissait d'aucune estime du temps de Charles VII. Cette milice, si généralement employée de nos jours, était alors reléguée chez les Turcs et les Hongrois. Elle commença à acquérir de la considération en France, lorsque Louis XII eut pris à son service des cavaliers grecs, connus sous la dénomination de *Stradiots*, ou *cavalerie albanaise*. A la bataille de Marignan, livrée les 13 et 14 septembre 1515, la gendarmerie française, conduite par François Ier, mit en déroute l'infanterie suisse, armée de longues piques. Il est à remarquer que le canon contribua beaucoup aussi à ce résultat.

Cet exploit rétablit encore pour quelque temps la supériorité chancelante de la cavalerie; mais à la journée de Pavie, le 14 février 1525, sur ce champ de bataille où François Ier perdit *tout fors l'honneur*, les efforts de cette valeureuse gendarmerie rangée sur un seul rang, car personne parmi ces braves ne voulait être au second, durent se briser, avec grande perte, contre le feu de 1500 à 2000 arquebusiers basques.

Cette infanterie nouvelle s'était formée par petits groupes, placés entre les escadrons de la gendarmerie espagnole, que Charles V avait fait mettre sur huit ou

dix rangs, pour remédier à la faiblesse reconnue de l'ordre en haie. Depuis cette époque, la cavalerie adopta partout cette lourde ordonnance qui amena son entière décadence. Le résultat de la bataille de Pavie ayant réhabilité l'infanterie dans les armées, on adopta des idées extrêmes tout-à-fait opposées à celles des temps où la chevalerie était renommée. La cavalerie ayant perdu alors, par la profondeur de son ordonnance, toute sa mobilité, se trouva réduite à manœuvrer au pas ou au petit trot, et les escadrons ainsi formés ne purent faire les conversions qu'à rangs ouverts et au pas. On exécutait les charges au trot.

Dans cet état de choses, l'infanterie reprit le premier rang, et la majeure partie de la noblesse française chercha à y obtenir des commandements, bien qu'elle fût formée de mercenaires étrangers, connus sous le nom de *lansquenets*. Ce fut depuis François II, à l'époque des guerres civiles des huguenots, que la totale décadence de la gendarmerie s'accomplit, soit à cause de la difficulté de se procurer des chevaux de haute taille, soit par suite de la suppression de la lance, dont l'utilité a été de nouveau constatée de nos jours.

Comme cette révolution était due à l'introduction des armes à feu, les militaires de cette époque crurent pouvoir compenser par le feu la puissance que la cavalerie avait perdue par la suppression du choc. On arma les cavaliers de mousquetons et d'arquebuses, et ils reçurent le nom d'*arquebusiers* ou *mousquetaires* à cheval. Cette cavalerie, ou pour mieux dire cette infanterie montée, exécutait ses feux de la manière suivante : un rang s'avançait au pas vers l'ennemi,

tirait, démasquait, et allait ensuite se reformer et recharger ses armes à la queue de l'escadron profond. C'est ainsi que manœuvra la cavalerie espagnole à la bataille de Pavie.

L'institution des arquebusiers à cheval donna par la suite au *maréchal de Brissac* l'idée de monter des régiments d'infanterie, ayant la double mission de combattre à pied et à cheval. Ils furent appelés dragons. Cette nouvelle organisation arrêta tout progrès, en contribuant à entretenir le préjugé des avantages que la cavalerie peut retirer de ses feux.

Enfin vers 1635, à l'imitation des Allemands, on enrégimenta en France les débris de la gendarmerie, et toutes les compagnies de cavalerie légère. Les compagnies d'ordonnance des princes et des maréchaux de France furent seules conservées. Depuis lors il resta seulement en France un corps de gendarmerie, et encore on le réunit par la suite aux compagnies de la maison du roi.

Du temps de Louis XIII, et toujours à l'imitation des Allemands, la cavalerie se fractionna par escadrons, adoptant ainsi une formation employée pour la première fois à Pavie par les Espagnols.

Après ces changements divers et ces fluctuations, la cavalerie resta encore long-temps stationnaire. Long-temps après, Gustave-Adolphe faisant l'application des saines théories souvent mises en pratique par les capitaines français du XVIe siècle, vint lui défendre de tirer, et commença à diminuer d'abord la profondeur de l'ordonnance, pour la fixer ensuite à quatre rangs.

Charles XII suivit cet exemple, et on vit peu à peu

l'ordre profond dans la cavalerie se réduire jusqu'à trois rangs.

Cette formation fut long-temps conservée; elle était encore en vigueur dans les armées de Frédéric, et les escadrons autrichiens n'en adoptaient pas encore d'autres lors des premières campagnes de la révolution. En 1806 seulement ils renoncèrent au troisième rang, tandis que cette amélioration avait été introduite dans l'armée française depuis 1766.

Au reste, jusqu'à la moitié du XVIIIe siècle, les dragons furent employés dans toutes les armées européennes, et surtout dans celles de la France. Toutefois, à cette époque, ils avaient beaucoup dégénéré de leur institution première.

Avant le XVIIIe siècle, la cavalerie légère n'était ni répandue, ni en réputation. La maison d'Autriche entretenait seule un corps de hussards pour l'opposer aux cavaliers turcs. A dater de la guerre de Sept-Ans cette cavalerie se multiplia dans les armées du centre de l'Europe, et y acquit une grande importance.

Il était réservé à l'immortel Seydlitz d'être le régénérateur de la cavalerie, et de lui rendre enfin l'éclat dont on l'avait depuis si long-temps injustement privée. Ce général établit dans la cavalerie prussienne une solide instruction; la fit combattre sur deux rangs; supprima les feux, sauf en fourrageurs; et par là lui rendit toute la puissance formidable de son action, le choc. Depuis cette époque, dans les manœuvres les allures furent plus vives, la charge s'exécuta au galop le plus rapide, et le *botte-à-botte* fut exigé dans tous les mouvements et pour les diverses formations.

Mais sur les débris ensanglantés d'une révolution

épuisée, Napoléon parut, debout entre deux siècles, pour vaincre, reconstituer, étonner, et tomber. Il appartenait au vainqueur de Marengo, de Wagram et de la Moskowa de montrer tout ce que peut entreprendre de bonne cavalerie, quand on sait l'employer en masse, comme ce grand capitaine le fit à Austerlitz, à Essling, à Dresde. Il abusa cependant de cette arme. Aussi à Lutzen et à Bautzen il dut regretter les 80,000 chevaux qu'il avait perdus en Russie.

Dans les armées modernes, la cavalerie est partagée en trois classes : 1° *la grosse cavalerie;* 2° *la cavalerie mixte;* 3° *la cavalerie légère.* La première est destinée à décider les combats; la seconde peut servir à soutenir la cavalerie légère aux avant-gardes et dans les opérations de la petite guerre, et en cas de besoin à remplacer les deux autres; la troisième est chargée d'entamer le combat et d'éclairer, soit les marches des troupes, soit les positions qu'elles occupent. C'est à la cavalerie mixte qu'est passée l'ancienne dénomination de *dragons.* Toute la cavalerie piémontaise appartient à cette dernière catégorie, qui est également propre à faire partie des lignes et à être employée comme troupes légères.

Sont compris dans la grosse cavalerie, les *cuirassiers*, et tous ces régiments de *carabiniers* et *grenadiers* à cheval, auxquels on donne en France la qualification de *cavalerie de réserve.* Les *hussards*, les *chevau-légers*, les *lanciers*, sont désignés comme cavalerie légère.

Cependant Jomini, Okouneff, Jacquinot de Presle pensent que les lanciers doivent prendre rang parmi la

cavalerie de ligne. On a généralement reconnu que la lance est la meilleure des armes, pour des troupes formées à rangs serrés, quand elles doivent charger, tandis qu'on ne saurait dire pourquoi, dans les temps modernes, on a toujours fait agir les lanciers en tirailleurs. Sans doute les lanciers peuvent rendre de grands services dans les poursuites; mais, en toute autre circonstance, un cavalier isolé et armé d'un sabre pourra toujours parer le coup de lance, et réduire son ennemi à toute extrémité en lui serrant la mesure. S'il s'agit au contraire d'un choc en ligne pleine, les cavaliers composant cette muraille fraisée auront l'avantage de pouvoir menacer et atteindre l'adversaire avant d'être exposés à ses coups. En outre, si dans les combats contre l'infanterie le feu de cette arme décide de la victoire, un carré dégarni de son feu sera plus compromis par une charge de lanciers, que dans le cas où il supporterait le choc d'une troupe de même force seulement armée de sabres.

Le maréchal de Raguse rapporte à ce propos dans son Voyage le fait suivant: En 1813, devant Dresde, les cuirassiers de Latour-Maubourg ne pouvaient parvenir à enfoncer sur la gauche des Autrichiens des carrés abandonnés par la cavalerie; une cinquantaine de lanciers de l'escorte du général chargèrent cette intrépide infanterie, dont le feu était paralysé par le mauvais temps; ce détachement parvint en effet à ouvrir des brèches dans les carrés, alors les cuirassiers purent pénétrer et achever ce succès. Ainsi, d'après le raisonnement et des faits historiques, on peut croire que les deux premières espèces de cavalerie devraient être armées de lances et la troisième des sabres.

Dans l'armée russe, cette réforme est déjà en vigueur, car le maréchal de Raguse rapporte avoir lui-même assisté à des manœuvres de cavalerie où des brigades de cuirassiers avaient figuré armés de lances. Cependant si la lance est la reine des armes pour le choc en ligne et pour la poursuite à la débandade, elle n'est plus d'aucune utilité pour le cavalier dans la mêlée ; car celui-ci est souvent obligé de s'en débarrasser pour tirer son sabre, dont le jeu plus rapproché de son corps le couvre, tout en lui permettant d'atteindre ses adversaires.

D'après ces considérations, le maréchal de Raguse pense qu'il serait avantageux d'armer le premier rang de lances, et de laisser le sabre au second.

Le général Okounef remarque qu'en 1812, on avait armé de lanoes le premier rang de tous les régiments de hussards russes.

Si je ne m'abuse, cette méthode est parfaite. En effet, les lances du second rang contribuent peu à la réussite du choc, et elles gênent le premier rang, qui doit par-dessus toutes choses rester libre afin de se bien défendre et de pouvoir attaquer. Supposons maintenant que la mêlée suive le choc; alors ce sera au second rang à sabrer de droite et de gauche pour protéger les lanciers, et ceux-ci plus tard devront poursuivre l'ennemi mis en déroute. Ajoutons que les hommes du second rang étant armés de carabines au lieu de lances, pourront être aussi employés comme tirailleurs ou au service des avant-postes.

Il serait donc rationnel d'adopter dans toutes les armées europénnes la lance comme arme principale de la cavalerie de ligne, ou mieux encore ne la donner

qu'au premier rang. Le second rang conserverait le sabre et la carabine, comme dans la cavalerie légère. Quant aux pistolets, on pourrait en donner un à chaque cavalier ; car si cette arme est inutile pour attaquer ou se défendre, elle lui servira comme moyen d'avertissement lorsqu'il sera placé en vedette.

Si, pour le bien du service, il est nécessaire que l'infanterie soit partagée en infanterie de ligne et en infanterie légère, il est plus utile encore de faire cette distinction dans la cavalerie, car la cavalerie légère peut rendre de grands services; mais pour cela les hommes doivent recevoir une instruction toute spéciale, et il est également nécessaire de former les chevaux ; les auteurs militaires tombent d'accord sur ce point ; et à coup sûr, une cavalerie dont la destination serait double, ne saurait au jour du combat mettre en avant que de médiocres tirailleurs. Lorsque dans une armée on a de la grosse cavalerie et de la cavalerie légère, il est encore avantageux de former la troisième espèce de cavalerie soit pour employer les chevaux de taille moyenne, soit pour ménager le corps destiné à servir de réserve, lequel ne peut pas supporter de fatigues excessives ni de privations trop souvent répétées (1).

On fractionne la cavalerie en escadrons, régiments, brigades, divisions. Dans les dernières guerres on a même vu des corps d'armée composés de cette arme, auxquels on avait attaché de l'artillerie à cheval.

L'escadron est l'unité composante des manœuvres ;

(1) Lire sur ce sujet la page 463 des Remarques critiques du colonel Marbot.

néanmoins, dans une division de cavalerie, le régiment représente cette unité.

Plusieurs escadrons réunis dans l'intérêt de l'administration, de la discipline et de l'instruction, sous les ordres d'un colonel, constituent le régiment. Un régiment peut être formé de quatre à huit escadrons. Il faut qu'un régiment puisse présenter une force assez imposante à l'ennemi, et que la voix de son colonel puisse être entendue de tous les cavaliers dans les manœuvres comme en bataille.

D'après ces considérations opposées, on a fixé le maximum du front à 320 files; alors la cavalerie étant formée sur deux rangs, la force du régiment sera de 700 chevaux en y comprenant ceux des sous-officiers. Pour être mobile et solide en même temps, il est de règle qu'un régiment ne doit être ni plus faible ni plus fort que de 700 chevaux. Si cependant, par suite de considérations particulières, ce principe devait ne pas être observé, il faudrait plutôt diminuer qu'augmenter cet effectif.

Dans l'armée piémontaise les régiments se composent de six escadrons, dont un de dépôt. La force de guerre des escadrons actifs est de 178 hommes et 161 chevaux. Il serait à désirer que l'effectif en hommes fût plus considérable, car d'après l'organisation actuelle il n'y a jamais dans un escadron assez de cavaliers démontés et disponibles. L'escadron de dépôt est fort de 89 hommes et 47 chevaux.

D'après le comte de Bismark, la force d'un escadron ne doit varier que de 160 à 200 chevaux. Il faut qu'un escadron puisse présenter 64 files en ligne au *maximum*, ou 48 au *minimum*. Un escadron de 64 files perd

beaucoup de sa mobilité à cause de l'étendue du front de ses pelotons. S'il n'a que 48 files, il est beaucoup plus manœuvrier; mais au-dessous de cette force il ne saurait plus présenter les conditions de solidité nécessaires pour l'indépendance d'action d'une fraction qui constitue l'unité composante.

On peut donc établir qu'il faudra entrer en campagne avec des escadrons à 64 files, afin de pouvoir, par la suite des opérations, former toujours un front de 48 files par escadron. Alors un régiment à 4 escadrons serait trop faible, car s'il en détachait un seul en tirailleurs, ou pour d'autres missions, il ne pourrait plus en présenter que trois en ligne. Il paraît donc que le fractionnement en cinq unités, adopté par l'ordonnance piémontaise est le plus rationnel pour la formation d'un régiment de cavalerie. A six escadrons, le régiment serait trop fort, car déployé il occuperait une étendue d'environ 500 pas ; et alors le colonel, même avec une voix sonore, ne pourrait faire entendre ses commandements, surtout dans le cas où les escadrons seraient composés de 64 files.

Chaque escadron se subdivise en 4 pelotons de 16 files, si l'escadron est formé sur 64, et de 12 files chacun dans le cas où l'escadron en a 48. Le capitaine est placé devant son escadron; le capitaine *en second* derrière les serres-files ; les lieutenants aux ailes, et les sous-lieutenants, au centre et dans le rang.

Les deux pelotons de droite d'un escadron forment la première section, les deux pelotons de gauche, la seconde. Chaque section est donc encadrée au milieu de deux officiers.

Les officiers supérieurs sont placés devant le front

du régiment, et répètent les commandements du colonel, qui se tient devant le centre,

Il est plus avantageux de placer les officiers subalternes dans le rang que de les mettre devant le front; car si dans cette position aventurée ils pouvaient mieux animer la troupe par leur exemple, ce serait en s'exposant à des dangers qui dans le cours d'une campagne causeraient trop de pertes parmi les officiers difficiles à remplacer. D'autre part, il semble plus convenable d'encadrer l'escadron par des officiers pour l'empêcher de trop s'ouvrir vers les côtés dans les charges, que de placer en avant tous les officiers, car ils ne pourraient plus voir leurs soldats, quand même ceux-ci les abandonneraient, faisant demi-tour derrière eux, au moment de l'action.

Dans les régiments piémontais, le cinquième escadron est armé de lances, et les quatre autres ont des sabres et des carabines. Toute la cavalerie piémontaise porte le casque.

L'ordre fondamental de la cavalerie, celui dans lequel elle combat, est l'ordre déployé. Dans des cas exceptionnels cependant elle attaque en colonne, mais cette formation n'est employée par la cavalerie que comme manœuvre préparatoire, et pour se transporter plus facilement d'un point à un autre.

Deux ou trois régiments de cavalerie composent une brigade; deux ou trois brigades réunies forment une division; deux divisions constituent le corps d'armée, ou *grande réserve de cavalerie.*

La division de cavalerie, si elle est de deux brigades, doit être formée d'une brigade de cavalerie légère et d'une de grosse cavalerie.

Cependant on pourrait composer une division de grosse cavalerie, si elle dépendait d'un corps d'armée comprenant une des divisions ou des brigades isolées de cavalerie légère.

Si à un corps d'armée d'infanterie on devait attacher une division de cavalerie, il faudrait la former de trois brigades; la première, composée de troupes légères; serait surtout destinée au service des avant-gardes ou en première ligne; on formerait la seconde de grosse cavalerie devant figurer dans la seconde ligne, ou corps de bataille; et enfin la troisième brigade de cavalerie de réserve ou lanciers aurait pour mission d'achever l'œuvre commencée par les deux lignes précédentes, ou de poursuivre l'ennemi, ou enfin de protéger le ralliement des autres lignes en cas d'insuccès. Voilà, en résumé, la formation et l'emploi d'un corps de cavalerie.

On attache de l'artillerie à cheval à chaque division en raison de 4 pièces par 1,000 chevaux; ce qui revient à peu près à 4 ou 6 pièces par brigade, car l'artillerie à cheval est un puissant auxiliaire pour la cavalerie.

Dans l'armée piémontaise, l'artillerie à cheval est arrivée à un tel degré de perfection qu'elle peut, avec ses pièces, traverser tous les obstacles que deux cavaliers peuvent franchir. La cavalerie n'a d'ailleurs point d'allure assez vive pour qu'elle ne puisse la suivre en manœuvrant. La formation et l'instruction de ce corps, qui a fait l'admiration de tous les militaires étrangers qui l'ont vu, sont dues aux soins persévérants du chevalier *Alphonse De la Marmora*, capitaine commandant la première batterie que je me plais à nommer

ici comme ayant droit à la reconnaissance de l'armée.

Il est hors de doute que les progrès de l'artillerie à cheval ont beaucoup diminué l'importance de la cavalerie, ou pour mieux dire par suite de ses progrès, la cavalerie pourra désormais être moins nombreuse dans les armées. En effet, on a reconnu combien il est inutile de sacrifier deux ou trois régiments de cavalerie contre un carré d'infanterie, qui le plus souvent anéantit leurs efforts réitérés, tandis que, moyennant les brèches sanglantes faites par quelques pièces, deux escadrons suffisent pour obtenir un meilleur résultat.

Il est donc évident que, dans les circonstances où jadis il aurait fallu employer tous les efforts d'une division de cavalerie, on pourra obtenir les mêmes effets avec une seule brigade soutenue par une demi-batterie d'artillerie à cheval. Je pense que si la guerre devait éclater, cette remarque ne serait point perdue pour ceux qui, placés à la tête des armées, répondent à leur patrie, non seulement des succès d'une campagne, mais encore des pertes en hommes et en argent occasionnées par leur imprévoyance.

Pour commander la cavalerie, il faut des officiers pleins d'énergie, et qui possèdent au suprême degré l'assurance et la rapidité du coup d'œil militaire. Un chef d'infanterie a besoin, il est vrai, d'avoir de plus vastes connaissances militaires, attendu la variété infinie des cas où il peut se trouver engagé; mais il lui reste, le plus souvent, le temps d'apprécier les chances d'un mouvement, tandis que l'*à-propos* fuit comme l'éclair devant l'hésitation d'un médiocre officier-général de cavalerie. Dans l'infanterie, on a même la pos-

sibilité de redresser un mouvement mal dirigé, mais que la vitesse des allures, le bruit des chevaux et le cliquetis des armes ne laissent pas de temps au général de cavalerie pour réfléchir, ni d'arrêter court un grand mouvement commencé. Ce coup d'œil, cette résolution de caractère, cette énergie qui brave les difficultés, et ne faillit point au milieu des cris des mourants, sont des qualités départies par la nature au petit nombre de ses favoris. Moyennant l'étude, l'expérience et le travail, un homme brave, et de capacité ordinaire, pourra peut-être devenir un général médiocre d'infanterie, tandis qu'il n'y a point de général de cavalerie passable, s'il n'est pas doué des dispositions naturelles les plus heureuses.

J'ai analysé dans les deux premières parties de cet ouvrage l'ensemble des qualités que doit avoir tout bon fantassin. et j'ai dit combien il est difficile de les réunir, vu leur grand nombre résultant de la multiplicité des différents emplois auxquels cette arme peut être appelée. Beaucoup de ces qualités doivent être aussi le partage d'un bon cavalier; mais il en est une toute particulière, et qui tient à la spécialité de son arme; c'est la volonté du moment. Elle doit être, il est vrai, commune à tout militaire, mais elle est de rigueur dans la cavalerie et doit appartenir au dernier des cavaliers comme au premier. En effet, s'il se trouve dans une troupe d'infanterie des hommes sans volonté, si le plus grand nombre est animé d'un bon esprit, l'individualité disparaît dans la masse, et peut obtenir des résultats satisfaisants, moins brillants, il est vrai, qu'ils ne l'auraient été avec le concours de tous. Il n'en est point ainsi dans la cavalerie, attendu

que, si, dans une charge, dix ou douze poltrons cherchent à échapper par la droite ou par la gauche, ils peuvent y parvenir aisément, car dans ce moment critique on attribue souvent aux chevaux la mauvaise volonté des cavaliers, et il en résulte le mauvais exemple, la désunion des files. Alors la charge se rompt, l'élan se perd, et tous les cavaliers finissent par se soustraire au choc, en se laissant emporter hors de la mêlée, au gré de leurs chevaux. Telles sont les causes qui rendent si rares les chocs entre deux troupes de cavalerie; elles font comprendre pourquoi l'une d'elles s'échappe avant d'avoir été abordée par l'autre.

D'après cela on se demandera s'il faut faire charger sur l'infanterie, et comment on empêchera un cavalier, qui n'est soutenu ni par une ferme volonté ni par le point d'honneur, de laisser faire un écart à son cheval, et d'éviter ainsi, tout en se donnant de faux airs de bravoure, la rude rencontre des baïonnettes de l'infanterie.

Si, à la rigueur, il peut suffire aux autres armes que la pluralité des soldats soit animée de cette volonté, cause du bon esprit des armées, il est indispensable, dans la cavalerie, que cette qualité s'étende du premier jusqu'au dernier des individus, car la bravoure personnelle de la pluralité des cavaliers se trouverait nécessairement neutralisée par la lâcheté d'une minorité, effacée d'ailleurs au milieu d'une masse de bonne infanterie, mais qui annule, au contraire, les efforts d'une brave majorité dans les rangs de la cavalerie.

Les destinées de la cavalerie, de cette arme entourée

de prestiges, n'ont jamais été aussi brillantes que dans la dernière guerre. La cavalerie de Kellermann achevant la victoire de Marengo, la cavalerie française arrachant à l'ennemi les avantages de la journée d'Essling, les cuirassiers de Caulincourt enlevant la grande redoute de la Moskowa, les lanciers polonais emportant les gorges de Somo-Sierra, sont autant d'exemples glorieux qui décèlent toute la puissance de cette arme, lorsqu'on sait l'employer à propos.

Cependant on se demande si c'est en masse qu'il convient de se servir de la cavalerie, lorsqu'on veut l'utiliser comme arme décisive. Je pense qu'il faut éviter d'en accumuler beaucoup de régiments dans les armées, car l'expérience nous a dévoilé combien en peu de temps des corps de cavalerie trop nombreux se détruisent eux-mêmes, par la difficulté de trouver sur les lieux où il sont rassemblés pour combattre, les ressources nécessaires à leur entretien et à leur subsistance; d'ailleurs on trouve difficilement des terrains favorables pour les faire agir.

Les champs de bataille capables de contenir ces imposantes masses de cavaliers sont très rares en Europe; pourrait-il en être autrement lorsqu'un fossé, une haie, une rangée d'arbres, un petit ravin, un bouquet de bois, sont des obstacles suffisants pour entraver et faire avorter une charge? Ainsi en Piémont, par exemple, la cavalerie n'aurait souvent que des routes pour charger dans la plaine même de Marengo, où les mille chevaux de Kellermann ont opéré des prodiges; on ne saurait trop comment faire agir un corps de cavalerie sans le lancer à la charge à travers des champs labourés, coupés de fossés, de clôtures et de rangées d'arbres. Sans doute ces terrains ne sont pas tout-à-

fait impropres à l'action de la cavalerie ; mais les chevaux en prenant carrière à travers des terres labourées ont moins d'impulsion, produisent un choc moins violent qu'on ne pourrait l'espérer s'ils manœuvraient sur des steppes unies et sans culture. Les progrès croissants de l'agriculture qui resserrent de jour en jour l'étendue des friches, font disparaître de la surface du sol bien des champs de bataille où la cavalerie aurait pu espérer agir en cas de guerre.

Un général en chef doit avoir une forte réserve de cavalerie sous sa main pour frapper de grands coups; mais il vaut beaucoup mieux la réunir sur le point décisif un jour de bataille, que de faire marcher en un seul corps et pendant toute la campagne, une si grande quantité de chevaux. L'expédition de Russie peut justifier cette assertion. Napoléon passa le Niémen avec une cavalerie forte de 96,579 chevaux, répartie entre tous les corps d'armée; il avait en outre une *grande réserve*, réunie sous les ordres immédiats de Murat, laquelle était composée de quatre corps, formés de onze divisions, dont l'effectif total était de 30,183 chevaux. Peu avant la bataille de la Moskowa, cette imposante réserve ne comptait déjà plus que 11,759 hommes, compris les blessés, les malades et les cavaliers démontés. Au 19 octobre, jour où la grande-armée quitta Moskou, elle était réduite à 5,000 chevaux. A Smolensk, elle n'avait plus que 1,900 chevaux, et à la Bérézina, ce corps si formidable deux mois auparavant ne comptait alors que 100 cavaliers présents. Cependant l'ennemi n'avait pas détruit cet immense corps de cavalerie. Le froid n'avait pas encore été rigoureux, mais la fatigue, la misère et les privations avaient détruit toute cette belle réserve.

Ainsi, il ne faut pas croire qu'un cheval puisse supporter la faim et les privations comme un homme lorsqu'il le veut. Ce fut une grande faute de présumer qu'une masse de 30,000 chevaux trouverait pendant le cours d'une si longue et si périlleuse campagne les fourrages nécessaires à portée de sa route (1).

Un général tactitien devra donc réunir sur un champ de bataille propre à l'action d'un gros corps de cavalerie autant d'escadrons qu'il le pourra, afin d'accabler son adversaire; mais pour que les opérations d'une campagne s'exécutent avec rapidité, et que la cavalerie ne lui manque pas au jour du combat, il ne devra jamais, hors le cas de nécessité absolue, faire marcher ensemble et sur la même direction un corps de cette arme dont l'effectif excéderait 6,000 chevaux.

Passons maintenant à l'analyse des diverses circonstances de guerre où la cavalerie peut se trouver appelée à figurer.

CHAPITRE II.

DU COMBAT DE LA CAVALERIE EN TIRAILLEURS.

La cavalerie combat en tirailleurs aux avant-gardes, aux arrière-gardes, dans les reconnaissances, les escortes et les fourrages, comme aussi pour couvrir le

(1) Voyez à ce sujet l'histoire de l'expédition de Russie par le marquis de Chambray, où j'ai puisé ces renseignements.

front et les flancs des masses et des lignes déployées. Elle combat en tirailleurs pour attaquer les batteries, pour donner le change aux carrés d'infanterie, en les engageant par de fausses attaques à se dégarnir de leur feu, et enfin dans toutes les expéditions qui rentrent dans la petite guerre.

Pour s'étendre en tirailleurs, un peloton de cavalerie emploie la moitié de sa force à former la chaîne, l'autre moitié reste en arrière comme soutien ou réserve, et se forme à rangs serrés. Ainsi, dans un peloton de 12 files, 6 se déploient en tirailleurs, et 6 forment le soutien.

Les cavaliers de la chaîne se placent sur un seul rang, ayant entre eux des intervalles de 12, 20 ou 30 pas, selon les circonstances; ils tiennent la carabine haute et le sabre dans le fourreau. Les cavaliers de la réserve ont le sabre en main.

Un tirailleur engagé avec l'ennemi se couvre en faisant des voltes, et se sert de la carabine; il réserve le pistolet pour la dernière extrémité dans la mêlée, et pour donner l'alarme lorsqu'il est en patrouille ou placé en vedette. Pour faire feu de sa carabine, le tirailleur arrête son cheval, le place à droite, apprête son arme, ajuste et tire.

Dans l'ordre épars, les tirailleurs se portent en avant, en arrière, à droite et à gauche au moyen des voltes individuelles exécutées par chaque cavalier. Toutes les fois qu'un tirailleur fera une volte devant un hussard ennemi qui le pressera, il l'exécutera à gauche; alors sa main droite sera à portée d'ajuster l'adversaire s'il essaie de le prendre sur le temps.

On exécutera le feu en avant, en arrière et en flanqueur d'après les mêmes principes. En outre, ces feux

seront faits alternativement par les deux cavaliers de la même file.

Lorsqu'il s'agit de repousser les tirailleurs ennemis, les cavaliers chargent en fourrageurs le sabre à la main, et en jetant le cri de guerre dont on a déjà parlé. Les sections de réserve suivent le mouvement, et se tiennent à bonne portée. Toutes les fois qu'on aura une pareille charge à exécuter, il sera prudent de placer aux extrémités de la ligne des fourrageurs des pelotons formés à rangs serrés, afin de donner un appui aux parties faibles en se ménageant le moyen de combattre les soutiens de l'ennemi. Les pelotons, par un *tournez à droite* ou à gauche, selon le cas, refouleront les tirailleurs ennemis sur eux-mêmes, en rasant la chaîne de la droite à la gauche, puis dans le sens opposé.

A l'approche d'une charge de l'ennemi, les tirailleurs se replient sur leurs soutiens en tenant toujours le sabre à la main. Cependant on ne ralliera ainsi les tirailleurs que dans le cas où ils se trouveront à proximité des réserves; dans la supposition contraire, si les tirailleurs étaient détachés à de grandes distances, et que par exemple ils se trouvassent en position d'agir comms *partisans*, il faudrait alors s'abstenir de les rallier aux soutiens; il conviendrait au contraire de les laisser agir tout-à-fait isolément pour leur laisser la facilité de se sauver dans toutes les directions. Par cette manœuvre, on réduira l'ennemi à ne plus savoir de quel côté diriger sa poursuite, car il ne trouvera de prise nulle part. Chercher à se rallier sous ses yeux, ce serait exposer les troupes à se faire envelopper et écraser.

Un chef de parti doit toujours prévoir le cas de la

retraite, et assigner d'avance à sa troupe un rendez-vous général, afin qu'elle puisse se réunir après une retraite précipitée.

Les lanciers doivent charger en fourrageurs dans les poursuites, car la longueur de la lance leur donne les moyens d'atteindre de loin les fuyards, ainsi que les fantassins qui se jettent à terre pour échapper à la cavalerie. Une chaîne de hussards, ou de chasseurs à cheval, ne doit point hésiter à charger une ligne de lanciers en fourrageurs, car il est aisé au hussard de parer le coup de lance, et de serrer ensuite la mesure à son adversaire, dont l'arme n'est plus à craindre pour lui.

Une ligne de fourrageurs ne chargera une chaîne de tirailleurs d'infanterie qu'autant qu'elle sera certaine de surprendre les fantassins avant qu'ils aient pu se grouper en petites masses ou former le cercle; car une bonne infanterie pourra toujours, dans cette disposition, repousser une charge désunie. Devant Witepsk, en 1812, la cavalerie légère de l'avant-garde française fut ramenée par celle de *Barclay*. Deux compagnies de voltigeurs suivaient la cavalerie que les Russes venaient de repousser, elles se réunirent en masse, et tous les efforts de la cavalerie russe pour entamer cette poignée de braves furent vains. Ainsi toujours la cavalerie cherche à surprendre l'ennemi; elle doit surtout attaquer l'infanterie avant que celle-ci ait eu le temps de se préparer à la recevoir.

Est-il question de charger des tirailleurs à pied, la cavalerie lancera sur les points de la chaîne les plus vulnérables, des pelotons à rangs serrés; après avoir enfoncé la chaîne, ils convergeront à droite et à gauche, afin de refouler les voltigeurs d'une extrémité à l'autre

de la ligne, sous la pression progressive et rasante de leur charge. Des fantassins qui se laisseraient ainsi surprendre seraient perdus s'il ne leur restait pas le temps de prendre des dispositions de défense.

Toutes les fois que la cavalerie légère formée en tirailleurs pourra se jeter à travers les colonnes de l'infanterie, et se glisser entre les sections en caracolant, elle obtiendra d'heureux résultats. Cette manœuvre fut employée avec succès par Kellermann à Marengo.

Un détachement de cavalerie chargé d'exécuter une reconnaissance se fait précéder et flanquer par des éclaireurs. Le gros du détachement marche réuni, précédé, sur la direction suivie, de groupes de coureurs dont la force diminue en approchant de la tête de la marche. Ainsi une reconnaissance peut être précédée, à cent pas environ, par un brigadier et quatre hommes; à soixante pas plus loin marcheront trois cavaliers; à vingt pas au-delà de ces derniers il y en aura deux autres; enfin à douze ou quinze pas encore en avant, deux cavaliers formeront la pointe extrême d'avant-garde. Pour les flanqueurs on adoptera des dispositions analogues. Les cavaliers les plus avancés auront la carabine haute; les autres marcheront le sabre en main, le long du côté droit du chemin, pour être à portée de se servir du sabre, dans le cas où ils devraient, par des mouvements individuels, faire face à l'ennemi.

Il y a dans la cavalerie, comme dans l'infanterie, des *tirailleurs de marche*, des *tirailleurs de la ligne de bataille*, et des *tirailleurs organisés en grandes bandes*. Ceux des avant-gardes et des arrière-gardes appartiennent à la première classe; la ligne de tirailleurs dont

on couvre à petite distance le front des troupes appartient à la seconde; et enfin on emploie des tirailleurs en *grandes bandes* ou fourrageurs, lorsqu'il s'agit d'attaquer des batteries, de poursuivre des fuyards, et de s'emparer par surprise d'une ville ouverte ou mal fortifiée. Dans tous les cas, les tirailleurs et fourrageurs seront soutenus par des réserves, dont le nombre et la force seront déterminés d'après les circonstances. On exécute aussi par de *grandes bandes de fourrageurs* ou partisans à cheval les surprises qu'on dirige sur les flancs et sur les derrières d'une armée, comme le fit Platof avec ses Cosaques à *Málajoroslawetz.*

La cavalerie des diverses puissances de l'Europe, à l'exception de celle de la Russie, qui est en partie recrutée en Asie, emploie rarement les fourrageurs en grandes bandes, car ce système appartient surtout à la *cavalerie irrégulière.* Les services que les Cosaques ont rendus aux armées russes dans les dernières guerres, font sentir la nécessité d'une bonne cavalerie légère qui saurait, selon les circonstances, escadronner, et faire en même temps le service de cavalerie irrégulière.

Les tirailleurs de cavalerie peuvent combattre presque sur tous les terrains, si on en excepte les pays de hautes montagnes, où leur action est restreinte dans les vallées.

Dans les pays boisés, coupés, accidentés, les tirailleurs doivent se tenir près des colonnes, et il faut avoir, surtout dans les défilés, de la cavalerie légère exercée à combattre comme des fantassins en mettant pied à terre et se servant de leur carabine. Des cavaliers ainsi exercés au service des tirailleurs pourront être très utiles en campagne, car ils dispenseront la ca-

valerie destinée à opérer sur des terrains tourmentés de recourir au triste expédient de prendre des fantassins en croupe. Cette méthode ruine les chevaux, fatigue et blesse les fantassins qui arrivent sur les lieux de l'action brisés ou assez blessés pour être dans l'impossiblité de servir avec agilité et vigueur.

On peut tout au plus prendre des fantassins en croupe pour traverser une rivière à gué. En 1547, à la bataille de Muhlberg, les cavaliers de Charles V passèrent l'Elbe à gué, le 24 avril, ayant chacun un fantassin en croupe. Murat renouvela cet exemple sur le Lavis, à la tête d'un détachement du 10[e] chasseurs, tandis que le général Dallemagne forçait le pont à la tête de la 25[e] demi-brigade d'infanterie.

Tous les mouvements des fourrageurs s'exécutent au commandement des chefs ou à des sonneries convenues.

On peut considérer comme des fourrageurs les vedettes détachées par les petits postes dont se couvre un corps d'armée. Les devoirs de ces vedettes sont déterminés par des règlements spéciaux, et les troupes destinées à ce service délicat ne sauraient apporter trop d'intelligence et d'exactitude dans l'accomplissement de leur mission, car leur honneur et souvent même la *sûreté de l'armée en dépendent.*

Les officiers de cavalerie légère doivent avoir de l'aptitude militaire, et connaître à fond toutes les parties de leur service. Il ne leur suffit pas de savoir bien monter à cheval, ils doivent avoir en outre de la ruse et de l'audace. Telles sont les qualités les plus essentielles à un officier de hussards, qui doit les tenir de la nature; car l'étude peut bien les développer, mais ne saurait y suppléer.

Dans les armées où les lanciers sont employés comme cavalerie légère, ou dans celles où ils sont employés à faire le service de cavalerie mixte, on ne les mettra pas en vedettes, car leurs lances feraient reconnaître leur nombre, leurs positions, et les embarrasseraient dans les terrains boisés.

Sur les terrains mixtes, on tâche de combiner des tirailleurs à pied et des chasseurs à cheval. On doit, dans ce cas, faire soutenir, selon les exigences des localités, les tirailleurs à cheval par des troupes d'infanterie, et les tirailleurs à pied par de la cavalerie.

On cherche, en général, à former la ligne de feu avec des fantassins; car les cavaliers, même en fourrageurs, ne peuvent tirer avec assez de précision pour faire du mal à l'ennemi. Cette règle cependant ne serait pas bonne à suivre si les troupes étaient dans une plaine et sur un terrain découvert.

Un cavalier seul ne cherchera jamais à se mesurer avec un fantassin isolé et calme; car si celui-ci sait ménager son coup de fusil, il est hors de doute que toutes les chances seront pour lui. Il faut que la cavalerie légère se pénètre bien de cette vérité, afin de ne pas exposer inutilement des troupes aussi difficiles que dispendieuses à former.

Un tirailleur d'infanterie, au contraire, coûte moins, et son instruction spéciale étant promptement acquise, il se remplace plus facilement qu'un cavalier, car celui-ci a tout un cours d'équitation à faire. Un hussard ne doit donc jamais se prodiguer sans but, et par un sentiment d'amour-propre mal placé manquer peut-être à son poste au moment où il pourrait rendre d'utiles services à l'armée; alors il ne devra

plus se ménager, et les occasions d'acquérir une véritable gloire ne failliront pas à son courage.

CHAPITRE III.

EMPLOI DE LA CAVALERIE EN COLONNE.

Dans toutes les dispositions préparatoires au rassemblement, et dans tous les mouvements que la cavalerie devra exécuter pour se rendre sur le champ de bataille, il faudra employer l'ordre en colonne.

On fera usage en outre de cette formation dans toutes les positions défensives, si l'on est hors des atteintes de l'artillerie, et dans presque tous les mouvements ou manœuvres qu'on exécute pour se porter sur le terrain où l'on doit agir.

Il faudra encore appliquer cet ordre dans les attaques dirigées contre les masses d'infanterie, et lorsque cerné il faudra se faire jour le sabre à la main.

La cavalerie peut se former en colonne par pelotons, par sections et par escadrons.

Nous ne nous arrêterons pas sur les mouvements par 4 et par 2, car ce ne sont que des mouvements exceptionnels, dont on ne se sert que pour défiler.

En route, et sur un terrain trop resserré pour déployer, on formera les troupes en colonne par pelotons toujours placés à distances entières, puisque dans la cavalerie on ne saurait en prendre de plus faibles. On

se rendra compte de ce fait en calculant l'étendue du front d'un peloton et sa profondeur.

La colonne par sections nc s'emploie que rarement dans lcs escadrons de 48 files; son usage, au contraire, devient fréquent lorsqu'on a des fronts de 64 files; au reste, tous les mouvements partiels des escadrons dans les manœuvres de ligne s'opèrent en colonne par pelotons.

Sur les champs de bataille on emploie de préférence la colonne par escadrons ouverte et serrée. Celle-ci est la base du déploiement des colonnes partielles d'escadrons formés par pelotons.

Les règlcments d'exercice prescrivent la manière de passer de l'ordre en bataille à l'ordre en colonne, et *vice versâ*. Dans l'armée piémontaise ces mouvements s'exécutent, comme nous venons de l'indiquer, par escadrons rompus en colonnes par pelotons.

On forme les colonnes de cavalerie la droite ou la gauche en tête ; quelquefois sur le centre, afin d'obtenir une colonne double.

Pour passer les défilés, cette disposition est avantageuse et facile à obtenir, en faisant rompre les escadrons de droite en colonne par pelotons à gauche, et ceux de la gauche en colonne par pelotons à droite, de sorte que les deux pelotons du centre de la ligne se trouvent placés en tête de la marche.

L'ordre en colonne présente, dans la cavalerie comme dans l'infanterie, des avantages sur les autres formations ; il donne aux troupes plus de facilité et des moyens plus prompts pour manœuvrer ou effectuer les déploiements.

Cependant cette formation s'emploie peu pour un

seul régiment ; mais on l'applique souvent aux manœuvres de brigades et de division.

Si on avait à faire déployer deux régiments en colonnes serrées par escadrons et jumelles, celui de la droite ayant la gauche en tête, et celui de la gauche marchant par la droite, ils se dirigeraient ensemble vers le centre de leur nouvelle position, et là ils pourraient se déployer simultanément. Ce n'est donc pas pour attaquer, mais bien pour faciliter la rapide exécution des manœuvres, que la colonne double pourra être employée par la cavalerie.

Si l'on en excepte la cavalerie destinée à l'escorte des batteries, et celle qui est destinée soit à flanquer des colonnes, soit à des missions spéciales un jour de bataille, on a un soin particulier de tenir tout le reste en colonnes masquées aux yeux de l'ennemi, à la faveur des accidents du terrain, jusqu'à ce qu'elle doive s'avancer pour se déployer et agir.

C'est contre l'infanterie formée en carrés que la cavalerie combat principalement en colonne. Dans ce cas elle se forme presque toujours en colonne par escadrons à doubles distances, et ils chargent successivement dans la direction des capitales du carré, pour éviter l'effet des feux directs. Les escadrons de la tête, s'ils ne réussissent pas, font à droite et à gauche pour venir se reformer à la queue de la colonne, et recommencer plusieurs fois la même manœuvre.

Cette méthode offre l'avantage de la continuité des charges, et par suite la possibilité de surprendre l'infanterie dégarnie de son feu ; mais il ne faut pas se dissimuler qu'elle a un grave inconvénient. En effet, chaque escadron repoussé par le feu du carré laisse sur le terrain des hommes et des chevaux hors de com-

bat, et les escadrons suivants se trouvent ainsi entravés dans leur charge par une barrière d'hommes et de chevaux qui augmente à chaque tentative nouvelle. Il est à présumer que le troisième escadron trouvera son chemin barré, et que les chevaux refuseront d'avancer par-dessus ces obtacles, qui en protégeant l'infanterie élèveront encore son courage, et feront échouer tous les efforts de la cavalerie.

Pour atténuer cet inconvénient, on charge en colonne formée en *échelons directs*. Cette disposition se prépare sans s'éloigner de la capitale, en faisant déborder à droite ou à gauche, selon les cas, chaque escadron par le précédent, de l'étendue d'une moitié de son front. On obtient ainsi une colonne en échelons à moitié masqués les uns par les autres, et les escadrons pourront charger sur des directions convergentes, et faire des efforts sur l'angle attaqué par le premier escadron.

On pourra reconnaître sur la figure 9 que les zones de terrain suivies par les divers escadrons diffèrent et se confondent seulement près de l'angle attaqué.

Pour rendre cette méthode plus utile, et afin de faire agir tous les escadrons le plus possible dans les directions des capitales, tout en évitant les débris laissés par les escadrons précédents, chaque capitaine, dans le but de mieux éviter la zone encombrée, aura le soin, au moment où son escadron s'ébranlera, de le faire obliquer de quelques pas du côté de l'aile découverte A. Par cette faible déviation des charges, tous les escadrons donneront sur la même capitale, mais en suivant des directions différentes XX, qui seront néanmoins concentriques, comme les rayons qui

partent du centre de la circonférence et vont se réunir au centre.

Si un échelon fait brèche, tout aussitôt les suivants se précipitent vers le point ébranlé, cherchant à pénétrer dans le carré pour agrandir l'ouverture, et soutenir les premiers cavaliers qui ont rompu l'ordonnance de l'infanterie. On a cependant la précaution de laisser un ou deux escadrons en réserve à tout événement.

Si dans ce moment de trouble l'infanterie se jette à terre, et que pour échapper aux atteintes de la cavalerie les fantassins simulent les morts, on les frappe sans pitié à coups de pointe. Dans le cas où l'infanterie rompue fait volte-face pour tirer, on tâche d'augmenter le désordre et la confusion parmi ses rangs en faisant caracoler les chevaux ; mais si elle fuit pour se reformer, on la poursuit avec des fourrageurs.

Tout corps de cavalerie forcé de se faire jour à travers des troupes de son arme ou d'infanterie, doit, pour mettre à exécution ce projet, se disposer en colonne, une partie des officiers groupés à la tête de la troupe, et les autres placés sur ses flancs. Ainsi disposée, la cavalerie s'élance avec résolution à la charge, poussant des cris de guerre, et avec l'audace d'une troupe décidée à vaincre ou à mourir.

CHAPITRE IV.

EMPLOI DE LA CAVALERIE EN LIGNE DÉPLOYÉE.

La cavalerie en ligne déployée doit se former sur deux rangs, car sur un seul elle serait trop faible, et n'aurait pas d'ailleurs d'ensemble. Le second rang est nécessaire pour boucher les brèches faites au premier par le feu de l'ennemi.

On ménage dans une ligne déployée des intervalles entre les escadrons. Dans l'armée piémontaise ces intervalles sont de 14^{m}, ou de l'étendue du front d'un peloton de douze files.

Autrefois la cavalerie chargeait *en muraille*, c'est-à-dire en ligne continue sans intervalles, ayant le guide au centre. Tous les cavaliers ainsi pressés ne pouvaient plus, au moment de la charge, prendre leur essor. Il en résultait que le centre de la ligne crevait sous la pression des ailes, et se portait en avant du front, de telle sorte qu'au lieu de charger en muraille on finissait par aborder l'ennemi en colonne ou en forme de coin, et toujours avec désordre.

Il n'en est pas ainsi d'une ligne à intervalles, car la rapidité progressive de la charge oblige les cavaliers à se redresser, les files s'écartent un peu, les intervalles se remplissent, et l'on aborde alors l'adversaire tout en conservant la disposition première, et avec l'impulsion de la charge.

Le choc est le but de tous les mouvements et de toutes les manœuvres de la cavalerie. Il y a trois ma-

nières de le développer en ligne déployée: *droite*, ou *oblique*, et en *échelons*.

En ligne droite. On appliquera cet ordre contre la cavalerie, si la ligne est plus étendue, ou du moins égale à celle de l'adversaire. Dans l'hypothèse contraire, si le front avait moins d'étendue que celui de l'ennemi, il serait préférable de charger en ligne oblique, car cette disposition offre toujours l'avantage de menacer les flancs de la ligne opposée.

L'ordre *en échelons* s'emploie de préférence contre l'infanterie; on peut aussi l'appliquer contre la cavalerie, s'il s'agit de tourner une aile, de couvrir les formations de l'infanterie ou de soutenir une retraite. Dans ce dernier cas, on peut aussi charger en échiquier, formation utile surtout pour couvrir une retraite qui doit s'effectuer à travers une vaste plaine.

Ces deux dispositions offrent des avantages différents; ainsi, en adoptant la première, on peut couvrir une vaste étendue de terrain tout en exposant un but peu profond aux feux de l'ennemi; la seconde servira de base aux manœuvres à exécuter pour faire face de tous côtés. En outre elle fatigue l'ennemi par la continuité des charges, et l'entraîne à se dégarnir de son feu. Ainsi, l'ordre en échiquier réunit les propriétés des formations obliques et parallèles, donne aux différentes fractions de troupes la facilité de se soutenir, et permet de ménager les forces des troupes en donnant le moyen de les engager successivement.

On fait usage de l'ordre en ligne déployée toutes les fois que la cavalerie, placée sur une position, est exposée à l'action de l'artillerie. On applique en outre cet ordre dans le cas où la cavalerie doit charger de l'infanterie formée en bataille. Alors il faut avoir le

soin de faire suivre les troupes par des escadrons de réserve afin de pouvoir profiter d'un premier succès. Aussitôt la trouée faite, ces escadrons tournent à droite et à gauche pour couper toute retraite à l'ennemi et l'envelopper dans le cas où il cherche à résister.

Napoléon, à Eylau, fit diriger une charge de cavalerie sur le centre de l'ennemi, composé de troupes d'infanterie formées en ligne déployée, pour dégager le corps d'Augereau, qui avait donné tête baissée au milieu des réserves russes. Cette vaillante cavalerie perça les deux premières lignes des Russes, et arriva sur la troisième; mais celle-ci se trouvant appuyée à un bois et placée ainsi hors d'atteinte, la cavalerie dut rebrousser chemin; mais elle retrouva devant elle la première ligne reformée et lui coupant la retraite : il fallut encore se faire jour à travers ce nouvel obstacle. Si la cavalerie française avait eu la précaution de conserver des escadrons en réserve avec mission de déblayer la ligne percée jusqu'aux ailes, elle aurait sans doute évité de grandes pertes, et n'eût point été exposée à se trouver ainsi compromise.

CHAPITRE V.

DE LA CHARGE, DU RALLIEMENT ET DE LA POURSUITE.

La vitesse des allures de la cavalerie étant sujette à varier selon la nature du terrain, la température de

l'atmosphère, la bonté et les dispositions des chevaux, ne saurait se préciser comme celle de l'infanterie; cependant, d'après les résultats moyens, on sait qu'en une minute elle peut parcourir

135 mètres au pas,
300 mètres au trot,
450 mètres au galop,
750 mètres en carrière.

La condition essentielle à observer pour la réussite d'une charge, comme le fait observer le colonel Miller dans ses excellentes Leçons sur la tactique, est de déterminer exactement sa rapidité progressive; or, l'on ne peut espérer d'y parvenir, si chaque cavalier n'a la ferme volonté de percer la ligne ennemie en renversant tous les obstacles qu'il rencontrera.

Un chef doit avoir soin de ne pas faire charger une ligne trop étendue, parce que le flottement ralentit le mouvement et détruit l'effet du choc. L'étendue du front d'un régiment formé en ligne déployée paraît la plus convenable, c'est aussi celle dont l'application est la plus fréquente; mais sur des terrains unis et découverts, une brigade ou deux pourront charger en ligne. Il faut d'ailleurs prendre conseil des circonstances, sans oublier que l'effet de la charge est d'autant plus grand que le front des troupes est moins étendu.

Pour charger, la cavalerie prend le trot à 300 pas de l'ennemi, passe au galop après avoir parcouru 200 mètres environ, et s'abandonne à toute la vitesse des chevaux à 60 pas de la ligne adverse. Quelquefois cependant la cavalerie s'ébranle de suite au galop pour prévenir l'effet d'une charge commencée. Il est d'usage qu'en abordant l'ennemi, les cavaliers poussent de bruyants cris de guerre, afin de s'animer entre

eux et de répandre la consternation dans les rangs opposés. Qu'on ne craigne pas alors de couvrir la voix des chefs par des clameurs; cet inconvénient grave en temps de paix, dans une manœuvre, disparait sur un champ de bataille et à la dernière période d'une charge; car alors il ne s'agit plus que d'en venir aux mains avec l'ennemi, et dans ce choc tout ce qui peut élever le moral des siens, frapper celui de l'ennemi, est un gage presque assuré de victoire. Tous les peuples cavaliers, les Huns, les Kozacks, etc., ont toujours chargé en poussant des cris de guerre; et afin que l'explosion en fût plus terrible, les Germains avaient la coutume d'appliquer, en poussant le *barrit*, le bord de leurs boucliers près la bouche. Ce cri faisait palpiter le cœur, même aux plus braves parmi les Romains. Pendant la campagne de Russie, les hourras des Kozacks produisaient un grand effet sur les troupes françaises prises à l'improviste.

Après une charge, quelle qu'en soit l'issue, la cavalerie se trouve dans un de ses instants de faiblesse, car elle est à la débandade; alors il est nécessaire de rétablir l'ordre le plus tôt possible, de reformer les rangs pour la préparer de nouveau à prendre l'offensive. A cet effet, le chef fait sonner le rappel, et tous les cavaliers se replient sur le point d'où part le son de la trompette. Le point de ralliement doit toujours être choisi en avant, attendu que si on voulait rallier en arrière du terrain de la charge, les cavaliers seraient obligés de tourner bride, de faire un véritable mouvement rétrograde qui pourrait engager l'ennemi à reprendre l'offensive, et à faire un dernier effort pour ressaisir la victoire. Choisissant, au contraire, un point de ralliement en avant du front de la charge, tous les cavaliers

s'y rendront en faisant toujours face à l'ennemi, qui cherche aussi à se reformer; ils lui imposeront par leur attitude, et se réuniront sans être inquiétés.

Si la charge est malheureuse, le chef se gardera bien d'employer les mêmes moyens pour rallier ses cavaliers. Loin de faire des efforts pour rester sur le terrain de sa défaite et d'y réunir sa troupe, il la laissera s'échapper dans le premier moment; car si l'ennemi était entreprenant, il pourrait, à la faveur du désordre, achever en peu de temps la ruine d'un corps désorganisé, et dont le moral est fortement ébranlé par un échec.

Dans cette circonstance difficile, le chef gagnera avec rapidité un terrain favorable en arrière du lieu de l'action. Là il fera volte-face, et par l'ascendant de son grade et la confiance qu'il aura su inspirer aux soldats, il pourra encore espérer de rallier les fuyards, d'arrêter et de reformer sa troupe tout en ralentissant la poursuite de l'ennemi.

Conduire à la charge un régiment de cavalerie en l'animant par l'exemple, est sans doute une brillante action; mais le rallier après un choc malheureux et le mener de nouveau à l'ennemi, est une tâche plus difficile à remplir, et dont le succès est une de ces opérations qui font le plus d'honneur à un chef.

Après une charge heureuse, il est essentiel de compléter la victoire en empêchant l'ennemi de se rallier. A cet effet, des escadrons de réserve suivront toujours la charge pour être envoyés à la poursuite de l'ennemi, si elle est heureuse, ou pour protéger le rassemblement, en cas d'échec. Le succès d'une charge demeure toujours à celui qui a su le plus long-temps se ménager

des troupes fraîches pour les engager au dernier moment de l'action.

On a remarqué que de deux lignes de cavalerie qui se chargent en pleine carrière, celle qui tourne bride et se disperse pour échapper au choc de l'autre est celle qui n'a pas conservé l'adhérence de ses files ni d'alignement. La raison de ce fait est simple : il n'est pas de cavalier qui ne sente combien l'action du choc augmente avec la masse et la vitesse ; dès lors la troupe la mieux réunie et la plus compacte doit seule avoir des chances de succès. C'est pourquoi il est de toute nécessité de maintenir l'ordre dans les rangs pendant la charge.

Si les deux lignes s'abordent, la mêlée s'ensuit, et d'ordinaire l'intervention des réserves décide l'affaire. Nous croyons devoir remarquer ici que les mêlées sont toujours de courte durée, car les cavaliers des deux partis font effort pour se dépasser, et par là sortir d'une situation terrible pour tous.

Dans les charges dirigées contre l'infanterie, la première décharge ralentit souvent l'impulsion des cavaliers et porte la confusion parmi les chevaux effrayés. Si deux ou trois d'entre eux se cabrent, tout aussitôt le désordre se met dans les rangs, et la charge devient impossible.

Pour réussir dans une entreprise aussi difficile, il faut animer les soldats, et par des pensées d'honneur leur inspirer la ferme résolution d'affronter les baïonnettes. Si on considère la répugnance des chevaux pour s'élancer sur une troupe bien réunie et qui fait avec ensemble le maniement des armes, ne tenant même aucun compte du sentiment naturel de crainte causée

par le bruit et l'effet du feu, on conçoit combien il faut de bonne volonté à un cavalier pour ne pas se laisser soustraire au danger en cédant aux efforts de son cheval. En pensant à toutes ces difficultés, on serait tenté de croire que tout cheval pour pénétrer dans un carré doit avoir pris le mors aux dents.

Ce sont les charges dirigées contre les flancs de l'ennemi qui ont le plus de résultats. Ces charges culbutent une ligne entière en la rasant d'un bout à l'autre, si on l'enveloppe en même temps par des mouvements convergents dirigés contre ses ailes. Comme une troupe de cavalerie ne peut en général se rallier après avoir reçu une charge sur ses flancs, il sera très avantageux, si l'on doit charger un adversaire de front, de lancer en même temps des fourrageurs sur ses flancs.

Cette méthode, trop négligée, pourrait cependant contribuer au succès si on savait en faire une juste application, et donner pour mission à ces fourrageurs de poursuivre les fuyards et les empêcher de se rallier.

Après une charge heureuse, on détache à la poursuite de l'ennemi une portion des réserves, et de préférence les lanciers, qui se forment en fourrageurs, soutenus selon le cas par des réserves de forces différentes. Le lancier peut atteindre les fuyards avec son arme, pointer à terre pour achever les blessés et tuer ceux qui font les morts. Sa lance lui permettra d'atteindre l'ennemi qui se jette au fond des fossés ou se tapit dans les broussailles, tandis que le hussard avec son sabre essaierait en vain de rendre les mêmes services.

Si, pendant la poursuite, l'ennemi après avoir rallié ses troupes essaie de reprendre l'offensive, alors il convient de faire agir les réserves pour compléter le premier succès.

A la fin de la journée, les chefs se porteront en avant, arrêteront la poursuite, et feront rallier les troupes face à l'ennemi.

Si la nuit était claire, on pourrait dans certaines circonstances continuer la poursuite; mais il faudrait l'opérer avec circonspection, par petites masses, et en suivant les routes et les sentiers. On laisserait seulement des fourrageurs fort rapprochés, afin de lier entre eux les différents détachements. Ce cordon avancerait avec prudence, et de temps en temps il laisserait opérer des sorties à des pelotons ou des escadrons qui se jetteraient à la débandade en tous sens sur l'ennemi, pour le harceler et l'empêcher de se reconnaître. Dans ces sortes de coups de main, chaque cavalier agit pour son propre compte avec toute l'indépendance d'action convenable pour les entreprises de partisans. Au reste, ces opérations ne sont que secondaires. Il est bon de talonner l'adversaire, mais en même temps on doit menacer ses communications, et tâcher de lui couper ses lignes de retraite en faisant manœuvrer des détachements considérables sur les flancs et sur les derrières. On aura le soin de lier toujours ces détachements avec le corps qui sera sur les traces de l'ennemi. Lorsque la cavalerie doit agir sur des chaussées, il faut la faire charger sur des fonds peu étendus, en combinant avec habileté la continuité des charges. Si un escadron doit charger sur une route, il marchera sur le côté droit après s'être formé en colonne par quatre, et avoir mis entre ses pelotons une distance égale au front d'un escadron. Le moment de la charge arrivé, le premier peloton se formera d'abord en ligne; il se mettra ensuite au trot et fournira sa charge, tandis

que les autres suivront à distance le mouvement au grand trot. La charge finie, si elle a été heureuse, ce même peloton poursuivra l'ennemi, et les autres avanceront pour soutenir les troupes engagées. Si, au contraire, la charge n'obtient pas de succès, tous les cavaliers ramenés feront demi-tour à gauche pour aller se reformer à la queue de la colonne. En attendant, le 2e peloton avance, et se forme en ligne aussitôt que son front est démasqué pour charger à son tour, et la même opération se répète tant que l'ennemi n'a pas été repoussé. Dans le cas où la route ne serait pas assez large pour contenir le front d'un peloton, on retirerait des files en arrière.

La charge est l'action décisive de la cavalerie, c'est le but de sa création; et pour qu'elle atteigne l'objet qu'on s'en propose, il faut savoir saisir l'*à-propos :* secret qui est le partage de l'homme de génie.

CHAPITRE VI.

DE LA COMBINAISON ET DES TROIS ESPÈCES DE CAVALERIE.

Dans quelques armées européennes, à chaque régiment de grosse cavalerie on a attaché un escadron de cavalerie légère, dont la mission est de faire le service de surveillance et de sûreté. Cependant, dans la plupart de ces armées, les régiments de grosse cavale-

rie sont composés de cette arme seule; et ce n'est pas un inconvénient, puisque la grosse cavalerie fait toujours partie de la réserve, où se trouve aussi de la cavalerie légère.

Le premier principe a des avantages, comme le fait remarquer le colonel Miller dans ses Leçons sur la tactique; néanmoins nous ne pensons pas qu'il soit avantageux d'incorporer deux armes différentes dans le même cadre. Si cela se peut sans inconvénient dans l'infanterie, où les voltigeurs ne diffèrent que par la taille, la solde et l'intelligence, des hommes des compagnies du centre, il semble plus difficile de combiner dans un régiment de cavalerie des troupes légères et des cuirassiers, car ces deux espèces de cavalerie sont montées, équipées et instruites d'une manière différente.

Dans l'armée piémontaise, il n'y a que de la cavalerie mixte, et elle doit suffire à toutes les exigences des divers services. Cette organisation peut être avantageuse d'un côté, attendu les circonstances particulières où nous nous trouvons, mais elle présente aussi, sous le rapport de la tactique, des inconvénients qui pourraient exercer une fâcheuse influence sur le résultat d'une guerre, car le service de la cavalerie légère est assez important et assez varié pour être confié à une arme distincte.

La grosse cavalerie doit faire effort sur le point décisif par un choc violent, et opposer une grande résistance à la poursuite, comme la grosse cavalerie de Napoléon le fit à *Esslingen*, et celle de l'archiduc Charles à *Ratisbonne*. Un général qui n'aurait pas de grosse cavalerie pourrait la remplacer par la cavalerie mixte. On l'a vue très souvent rivaliser avec la première. Les dragons français ont rempli la tâche de cuiras-

siers en maintes occasions dans les campagnes de 1813 et de 1814.

La cavalerie légère entame le combat, couvre les flancs et les derrières de la grosse cavalerie; le service de la petite guerre, en outre, est exclusivement de son ressort. Sans doute si on n'avait pas de cavalerie légère, on pourrait provisoirement employer au service de surveillance et de sûreté la grosse cavalerie; mais jamais cette arme, à moins de s'exposer à une destruction complète, comme il est arrivé pendant la campagne de Russie, ne rivalisera avec la cavalerie légère dans tous ces mouvements rapides qu'elle exécute dans les opérations de la petite guerre, et sur presque toutes sortes de terrains. C'est donc seulement la cavalerie mixte qui sera, en cas de nécessité, appelée, même pendant toute une campagne, à remplacer la cavalerie légère, et à suivre comme soutien ces mouvements rapides des avant-gardes, au début d'une campagne.

De cette analyse il faut conclure que pour conserver de la grosse cavalerie, il est nécessaire de la faire appuyer par les deux autres espèces de cavalerie : aussi ces dernières entrent-elles en proportions égales dans la composition de ces détachements isolés, chargés de missions spéciales.

Pour éclairer une marche, faire le service de surveillance dans les camps et préluder à une bataille par l'action des tirailleurs, on emploiera soit la cavalerie mixte, soit la cavalerie légère.

S'agit-il au contraire d'attaquer de l'infanterie, des escadrons de ces troupes iront au moment du choc se masquer, ainsi qu'il a été indiqué ailleurs, ou s'échelonner en arrière des ailes de la grosse cavalerie, afin

d'en protéger les flancs, pour menacer ceux de l'ennemi, de couvrir la retraite ou de se lancer à la poursuite en cas de succès.

La grosse cavalerie se tient presque toujours en seconde ou en troisième ligne réunie à cette portion de cavalerie mixte et légère qui fait partie du corps de réserve. On peut faire compter, comme en Piémont, les lanciers dans la cavalerie mixte, ou comme en Prusse et en Russie les comprendre dans l'effectif de la grosse cavalerie. En Autriche, ils font encore partie de la cavalerie légére; mais nous croyons que ce système ne serait pas conservé si des raisons locales ne s'opposaient à tous les changements.

Lorsqu'une réserve de cavalerie prend part à l'action un jour de bataille, elle arrive brusquement à l'endroit où elle doit se déployer, précédée et flanquée par les hussards et les chevau-légers. Ces troupes la couvrent d'abord d'un rideau et la démasquent aussitôt aprés son déploiement. La grosse cavalerie s'avance alors en faisant trembler la terre sous le poids de ses chevaux, et renverse comme une avalanche tout ce qui se trouve sur son passage. Quelquefois la cavalerie légère ouvre, ou bien encore elle tient en échec l'ennemi en appuyant par des charges en fourrageurs l'attaque de la grosse cavalerie. Enfin, viennent en troisième ligne et à bonne portée les lanciers formés en colonnes et prêts, soit à charger en tirailleurs pour achever la défaite de l'ennemi, soit à charger en ligne s'il ramenait les cuirassiers.

Ainsi les différentes espèces de cavalerie peuvent se prêter un mutuel appui et se rendre nécessaires aux armées. Enfin une dernière raison doit engager à organiser chez toutes les puissances une cavalerie mixte,

c'est la nécessité d'utiliser les chevaux de moyenne taille, dont les races sont très communes en Europe.

CHAPITRE VII.

MANŒUVRES D'UNE DIVISION DE CAVALERIE COMBINÉE AVEC DE L'ARTILLERIE A CHEVAL.

Une division de cavalerie peut être destinée à agir offensivement ou défensivement. Nous allons donc passer en revue les principales combinaisons à faire dans l'une et l'autre de ces circonstances, afin de rechercher ensuite leur application sur un champ de bataille. A cet effet, nous supposons une division de cavalerie composée de trois brigades; savoir : une brigade de cavalerie légère de deux régiments à l'avant-garde ; une brigade de cuirassiers forte aussi de deux régiments formant le gros de la division ; et enfin, une brigade de lanciers à deux régiments comme les autres, et ce sera la réserve. Nous attacherons à cette division une batterie de huit pièces d'artillerie à cheval.

Le général commandant la division fera exécuter tous les mouvements au moyen d'ordres transmis par ses aides-de-camp aux généraux de brigade, ou directement aux colonels et chefs d'escadrons dans des cas d'urgence. Les généraux de brigade commanderont eux-mêmes toutes les fois que leur voix pourra se faire entendre sur toute la ligne.

Occupons-nous d'abord des manœuvres offensives.

La division de réserve placée sur l'offensive se formera en colonne serrée par escadron pour le régiment, et en colonne double pour la brigade. *Fig. 4.*

Le premier régiment de chaque brigade est formé la gauche en tête; le second, la droite en tête. On ménage un intervalle égal à peu près au front d'un escadron entre les colonnes jumelles. Dans cet ordre, la brigade légère ou de hussards est placée en première ligne, la brigade de grosse cavalerie en seconde, et celle de lanciers en troisième.

On laisse entre les lignes une distance égale à la profondeur d'un régiment en colonne par escadrons à distance entière ou à demi-distance. La batterie légère (1) formée en colonne par demi-batterie se tient dans l'intervalle compris entre les deux régiments de hussards; elle est quelquefois masquée par ses canonniers. Chaque régiment détache son cinquième escadron pour éclairer les flancs de la colonne. Deux pelotons sont affectés comme escorte particulière à la batterie. La brigade légère se fait en outre couvrir par des tirailleurs dont le nombre est déterminé d'après les localités et les circonstances.

La cavalerie n'ayant qu'un seul moyen pour attaquer, la charge, les dispositions pour l'avant-garde, le corps de bataille et la réserve, doivent toujours être les mêmes; au contraire, l'infanterie est souvent obligée d'adopter trois manières différentes pour faire

(1) Pour une division de cavalerie à six régiments, il est évident qu'une batterie ne suffirait pas; mais j'ai cru devoir dévier de la règle établie ci-dessus pour éviter de compliquer l'exposé des manœuvres, et diminuer le prix de cet ouvrage en réduisant le nombre et la grandeur des planches.

combattre ces trois parties selon leurs destinations spéciales.

Dans l'ordre en colonne, toutes les manœuvres d'un corps de cavalerie se bornent à des marches en avant, en arrière, par les flancs, ou à des changements de directions. Les différentes lignes se doivent un mutuel appui, surtout au moment où de l'offensive elles passent à la défensive. Il ne faut d'ailleurs pas oublier ce principe : les manœuvres compliquées réussissent rarement, les plus simples sont toujours les meilleures.

Une division de cavalerie de réserve qui reçoit l'ordre de se porter en avant pour décider la victoire sur le point décisif du champ de bataille, s'avance au grand trot, formée dans l'ordre fondamental décrit ci-dessus. Ce mouvement s'exécute ordinairement sous la protection de l'infanterie et de l'artillerie déjà engagées. C'est surtout à cette dernière de préparer l'attaque de la cavalerie, si on veut qu'elle ait du succès. Pendant le mouvement, la division se fait éclairer par ses flanqueurs.

Dès que la tête de la division est arrivée à 1,200 pas environ de la ligne ennemie, les colonnes s'arrêtent. La batterie masquée par les canonniers prend le devant au galop sous la protection des tirailleurs et de son escorte, et va se mettre en batterie à 4 ou 500 pas de la ligne ennemie, sur le terrain de la chaîne des tirailleurs. Là, elle commence son feu, et protège le déploiement des colonnes jumelles de la division. La brigade de hussards se déploie tout entière sur une seule ligne, et les cuirassiers se forment sur deux. Pour cela, le premier régiment dépasse le second, et déploie sur son premier escadron, qui se trouve à la gauche de la colonne; le second régiment se déploie sur son 4ᵉ es-

cadron, en seconde ligne, se place en arrière du premier régiment et à demi-distance pour être prêt à charger. Les lanciers sont en quatrième ligne en colonne. Il résulte de cette disposition, comme on peut l'observer sur la *fig.* 5, que les hussards sont tous en première ligne et disposés en éclaireurs; les cuirassiers sont déployés moitié en seconde et moitié en troisième ligne, formant le corps principal; les lanciers restent en ordre profond comme réserve, tandis que les escadrons de flanqueurs sont réunis en colonnes par peloton derrière les ailes des lignes.

Dès que le déploiement est opéré, il ne reste qu'à exécuter l'attaque. Elle peut, selon les circonstances, être dirigée contre les ailes ou contre le centre de la ligne ennemie. Admettons la dernière hypothèse:

Toute la division s'ébranlera au trot, pour s'approcher de 200 à 250 pas encore de la ligne ennemie. Pendant ce mouvement qui s'exécute sous la protection de l'artillerie et des tirailleurs, le premier régiment de hussards fera *oblique à droite*, et le second *oblique à gauche*, suivant les lignes A et B, afin de laisser au centre de la ligne un intervalle XX assez grand pour donner passage aux régiments de cuirassiers déployés sur deux lignes en arrière. Par la disposition de cette marche oblique, les deux régiments de hussards peuvent contenir les ailes de la ligne ennemie opposée. Un peu avant l'arrivée des cuirassiers qui s'ébranlent pour charger, la batterie cesse son feu, remet les avant-trains, et rompant en colonne par sections, elle se retire pour aller se placer en arrière auprès de la réserve, et prendre position afin de soutenir la retraite en cas d'échec. A l'instant où l'artillerie et les tirailleurs démasquent le front, la ligne des cuirassiers entre

en carrière, s'avance, et charge avec impétuosité.

Si le premier régiment de cuirassiers est ramené, le second charge à son tour, tandis que les hussards postés en face des ailes de la ligne ennemie les abordent en fourrageurs. Si ces cuirassiers échouent aussi, alors les hussards chargent en ligne sur les ailes pour protéger le ralliement des troupes repoussées, et celles-ci se réunissent au centre; en même temps les lanciers s'avancent et se déploient sur deux lignes, exécutant ainsi la manœuvre faite précédemment par les cuirassiers. Chaque régiment de lanciers charge alors à son tour, et sous leur protection les cuirassiers et les hussards se rallient pour se mettre en mesure de recommencer de nouvelles charges, jusqu'à ce que la victoire soit décidée. Dans cette hypothèse, des partis de lanciers, soutenus par des réserves, sont lancés à la poursuite. Dans le cas contraire, si tous les efforts des charges successives avaient été repoussés, il faudrait abandonner l'offensive, et opérer la retraite suivant les principes qu'on exposera dans un autre chapitre.

L'esprit de ces manœuvres, dont l'ensemble est puisé dans l'ouvrage de M. le colonel wurtembergeois Miller, suffira, je l'espère, pour donner une idée générale, mais précise, de l'action d'un corps nombreux de cavalerie sur un champ de bataille; car les attaques dirigées sur une aile s'exécutent d'une manière analogue, à l'aide de manœuvres semblables, comme nous allons l'exposer dans l'attaque de l'aile gauche d'un corps ennemi.

Aussitôt après que le déploiement aura été exécuté sous la protection de l'artillerie, cette arme prendra position pour ébranler, comme on vient de l'expliquer,

la partie de la ligne ennemie qui doit être abordée, et le général enverra à chaque corps les ordres nécessaires pour mettre ses projets à exécution. A cet effet, la division déployée, toujours dans l'ordre indiqué sur le croquis, marchera de front au trot pour se rapprocher de la ligne ennemie, inquiétée par le feu de l'artillerie. Pendant cette marche offensive, la brigade de hussards, au moyen d'une marche oblique à gauche, démasquera le front des cuirassiers formés sur deux lignes, dans l'ordre indiqué par la *fig.* 5, et la brigade légère s'arrêtera pour tenir en échec l'aile droite de l'ennemi. En attendant, le second régiment de hussards, placé à l'aile gauche de l'attaque, se formera en colonne par escadrons, la gauche en tête, afin de pouvoir prévenir les entreprises de l'extrême droite de l'adversaire contre le flanc gauche des attaques.

Pendant son mouvement oblique, la brigade de hussards détachera quelques escadrons au soutien de la batterie, pour en couvrir le flanc extérieur. L'artillerie dirigera son feu sur la gauche de la ligne ennemie; et, selon toute probabilité, il lui sera possible de le continuer dans sa position latérale jusqu'au moment du choc. Si le terrain lui est favorable, elle pourra même se partager en demi-batteries, afin d'augmenter l'effet de ses projectiles par des feux concentriques. Profitant du flottement produit dans les lignes ennemies par le feu de l'artillerie, les cuirassiers s'avanceront pour charger. Dès lors la marche de l'action passera par les mêmes phases que la précédente; car les moyens employés par la cavalerie pour attaquer ne varient point lorsque cette arme doit faire effort sur des points différents. *Fig.* 6.

Si l'étendue du champ de bataille favorisait l'attaque

en échelons par régiment on l'exécuterait en faisant déployer toute la brigade de hussards en première ligne, celle des cuirassiers en seconde, et tenant en réserve les lanciers formés en colonne. Les deux brigades déployées en première et en seconde ligne auront la précaution de disposer en arrière de leur flanc extérieur des escadrons formés en colonne par peloton.

Le premier régiment des lanciers suivra à distance la direction du flanc droit de la marche, si les échelons marchent par la droite, et le second régiment se tiendra sur le flanc gauche. Cependant le chef pourra tenir cette brigade réunie, s'il le juge convenable. Ainsi déployée, la division devra, selon les circonstances, rompre en échelons par régiment, par la droite ou par la gauche. Dans les manœuvres en échelons, l'artillerie se divise en demi-batteries; l'une marche, tandis que l'autre reste en position auprès de l'aile refusée pour protéger le mouvement. La nature et la forme du terrain décideront s'il faut placer l'artillerie sur l'aile extérieure ou sur le flanc intérieur des échelons.

Si la marche a pour but l'exécution d'une manœuvre tournante, on forme les troupes par échelons, et l'on dispose celles du premier en colonne serrée par escadrons. Dès que ce régiment, placé à la tête des échelons, arrive à la hauteur de l'aile ennemie qu'on veut tourner, on l'arrête, et il se forme en échelons sur l'escadron de la tête, et les autres viennent ensuite s'établir sur la diagonale au commandement : *A gauche, en bataille!* On obtient ainsi un ordre de bataille oblique sur le flanc de l'ennemi après l'avoir tourné. En même temps, les échelons les

plus arriérés conservent leur parallélisme, et se trouvent en mesure de menacer le front de l'aile attaquée.

Par cette manœuvre, la première condition de tout mouvement tournant sera remplie : menacer tout à la fois le front et le flanc de l'aile attaquée. Lorsqu'on marche par échelons, la droite en tête, le 1er régiment formé en colonne serrée, afin de pouvoir s'établir obliquement sur le flanc de l'adversaire, aura la droite en tête ; ce serait le contraire si la marche en échelons s'exécutait par la gauche.

Dans une attaque en échelons pour tourner une aile, la batterie se subdivisera en deux parties ; la première demi-batterie, suivie de son escorte, précédera les troupes destinées à opérer le mouvement tournant, et se mettra en batterie aussitôt après le déploiement de la colonne pour prendre, comme nous l'avons expliqué, un ordre oblique sur le flanc de l'ennemi. Cette manœuvre sera protégée ainsi par le feu de l'artillerie, et cette arme pourra aussi préparer la charge de flanc dont on menace l'adversaire. La seconde demi-batterie suivra le deuxième échelon de la division qui s'avancera déployé pour menacer le front de l'aile tournée. Cette demi-batterie commencera son feu en même temps que la première, et leurs coups prendront de front et de flanc l'aile attaquée.

Voilà à peu près toutes les manières d'employer la cavalerie offensivement ; cette arme, d'ailleurs, ne saurait se maintenir que sur la défensive active ; encore faut-il que, dans ce cas, son front et ses flancs soient couverts par la nature du terrain. Alors, par une habile combinaison de la défense et de l'attaque, elle pourrait paralyser les efforts de l'ennemi, déjouer ses projets, et le surprendre dans de faux mouvements.

Une division de cavalerie sur la défensive doit toujours être déployée sur trois lignes, distantes les unes des autres de 400 mètres environ. Tel est aussi l'ordre fondamental de cette arme. Quant aux dispositions en échiquier, elles sont plus propres à la défense qu'à l'attaque. Supposons la brigade de hussards déployée et placée en première ligne, ayant l'artillerie aux ailes, les cuirassiers seront en seconde ligne, et les lanciers viendront après.

Mais toute cavalerie ainsi disposée ne pouvant résister de pied ferme aux attaques d'un ennemi entreprenant, il faudra de toute nécessité, à son approche, se décider à opérer sa retraite s'il n'est pas avantageux de prendre l'offensive. Voyons donc les principales manœuvres à exécuter par une division de cavalerie obligée d'effectuer sa retraite en abandonnant un champ de bataille.

La division formée dans l'ordre fondamental dont nous venons de parler peut se retirer de trois manières, 1° par les passages successifs de lignes; 2° par échelons; 3° en échiquier.

Lorsque le général enverra l'ordre de se retirer en exécutant des passages de ligne successifs, les deux demi-batteries placées aux ailes de la première ligne se porteront en arrière au grand trot pour prendre des positions semblables aux extrémités de la seconde ligne. En attendant, le premier régiment de hussards se formera en colonnes serrées par escadrons, la droite en tête, et sur son aile droite; le second régiment, la gauche en tête, et sur son aile gauche; ensuite ils feront demi-tour par peloton pour se diriger par un mouvement rétrograde en dehors des flancs de la ligne

de *cuirassiers*. Les deux demi-batteries soutiennent la retraite des colonnes de hussards par un feu violent qu'elles font converger sur le centre de la ligne ennemie. S'il n'arrêtait pas la poursuite, les cuirassiers prendraient alors l'offensive, et, par une charge dirigée à propos, pourraient faire tourner les chances du combat. Pendant ce mouvement, les demi-batteries se retireraient encore de leur position pour s'établir à l'abri sur les ailes des lanciers déployés en troisième ligne. Les hussards auraient eu le temps de se reformer derrière eux; les cuirassiers à leur tour, disposés en colonnes sur les ailes de la ligne de bataille, répéteraient la même manœuvre sous la protection des lanciers prêts à charger pour les soutenir. Les trois lignes se retireraient ainsi par les ailes, jusqu'à ce que la nature du terrain, suspendant l'ardeur de la poursuite, il ne soit plus nécessaire de manœuvrer pour effectuer la retraite avec ordre.

Si la division formée sur trois lignes dans une plaine doit opérer sa retraite en échelons, elle se formera en général par échelons d'un régiment. Dans ce cas la brigade de hussards exécutera sa retraite par régiment en ligne déployée sur la droite, ou sur la gauche, d'après les ordres du général. Les deux régiments de cuirassiers déployés en seconde ligne se formeront en colonne serrée par régiment la droite en tête, si les échelons ont rompu par la gauche, et dans cet ordre suivront le mouvement rétrograde, marchant en arrière et à petite distance des régiments de hussards qui formeront l'arrière-garde en ordre déployé. La brigade de lanciers formée en deux colonnes jumelles, placée vis-à-vis du centre de la division, sera assez rapprochée

de la ligne des cuirassiers pour être à portée de la soutenir. Ces dispositions prises, si l'ennemi attaque les échelons, toutes les troupes s'arrêteront et feront face en tête. Le premier échelon, c'est-à-dire le plus rapproché de l'ennemi, chargera aussitôt, et les autres lui succéderont jusqu'à ce que la retraite soit assurée. On fera déployer les régiments de cuirassiers pendant que ceux de hussards aborderont l'ennemi, afin de les disposer pour charger en échelons déployés. Admettons encore l'hypothèse que ces manœuvres ne suffiraient pas pour imposer à l'ennemi, alors les régiments de cuirassiers chargeront successivement; et les lanciers formant toujours la réserve resteront en arrière et se déploieront en ligne pleine par brigade. Dans ce cas, le combat présentera les diverses circonstances qu'ont toutes les actions de cavalerie basées sur l'habile combinaison de la continuité des efforts.

Après ces engagements successifs, les échelons finissent par marcher tous en retraite; mais si l'ennemi harcèle les dernières troupes, toute la division doit s'arrêter pour faire face en arrière, et les échelons se retirent par des mouvements successifs; les plus reculés résistent de pied ferme, en faisant bonne contenance, et même, s'il le faut, chargent l'adversaire afin d'assurer la retraite des autres troupes. On fait usage de cette dernière méthode lorsque la ligne est rompue en deux échelons.

Comme d'ailleurs, dans l'hypothèse adoptée, chaque ligne n'est composée que de deux régiments, il a été nécessaire de la fractionner en deux échelons pour avoir comme base de toutes les manœuvres à exécuter l'unité régimentaire.

Dans les retraites dont nous nous occupons, la bat-

terie se subdivise par demi-batteries qui se placent aux ailes extérieures du premier et du second échelon. Ainsi disposée, la demi-batterie attachée à l'échelon qui s'arrête soutient de son feu le mouvement rétrograde des troupes engagées. De cette manière, chaque demi-batterie suit toujours un échelon, fait feu pendant tous les temps d'arrêt de la marche pour soutenir l'autre demi-batterie. En agissant d'après ces principes, les différents échelons parviendront à se protéger, et finiront par fatiguer l'ennemi, à moins qu'il n'adopte une méthode analogue.

Faut-il opérer une retraite en échiquier : si on prend toujours la même unité pour base des manœuvres, les deux régiments de la brigade de hussards et ceux de la brigade de cuirassiers laissent entre eux un intervalle égal au front d'un régiment, et chaque brigade conserve sa ligne de bataille. Cela fait, le premier régiment de cuirassiers se place en seconde ligne, vis-à-vis l'intervalle existant entre les deux régiments de hussards, et le second régiment de cuirassiers sur l'alignement du premier, mais de façon à déborder de tout son front la gauche du 2e régiment de hussards, établi en première ligne. Ces deux lignes, en un mot, se trouvent disposées en quinconce, offrant autant d'espaces pleins que vides; la brigade de hussards, formant la première ligne de l'échiquier, celle des cuirassiers la seconde; enfin la brigade de lanciers, se tenant en troisième ligne, est formée en colonnes jumelles vis-à-vis le centre de l'ordre de marche. Quant à l'artillerie, elle est toujours fractionnée en deux demi-batteries; la première placée sur la droite de la 1re ligne, et la seconde sur la gauche des cuirassiers. Dans cet ordre, les deux lignes se retirent alternativement;

d'abord la première traverse la seconde en passant par les intervalles laissés à cet effet, ensuite la seconde ligne charge, s'il le faut, en débouchant par les intervalles de celle qui vient au-devant d'elle en rétrogradant. La demi-batterie attachée à la ligne la plus éloignée de l'ennemi fait feu, les troupes les plus avancées se retirent, se forment en arrière, la demi-batterie vient s'établir sur les flancs, et une nouvelle attaque recommence, pour être suivie d'un mouvement rétrograde toujours protégé par le feu d'une des demi-batteries. Ce feu devient ainsi alternatif comme le mouvement de différentes parties de l'échiquier. La brigade de lanciers se conforme au mouvement, elle marche en colonnes ; mais en cas de menaces sérieuses de la part de l'ennemi, elle s'arrête, déploie en ligne pleine par brigades pour s'opposer à toutes les tentatives. Cette manœuvre sert surtout pour couvrir une plaine vaste et d'un parcours facile.

S'agit-il de protéger un changement de front exécuté par la division formée sur trois lignes déployées : la demi-batterie placée à l'aile du pivot entretiendra un feu violent sans changer de position. Alors la brigade de hussards fera son changement de front, en se conformant aux principes développés dans les règlements, et elle sera soutenue par des pelotons de flanqueurs. Quant à la demi-batterie située à l'aile marchante, elle partira au galop, masquée par ses canonniers, et sous bonne escorte, pour prendre une position latérale d'où elle pourra protéger le mouvement de conversion en seconde ligne. La brigade de cuirassiers se formera en colonne serrée par escadrons, la gauche en tête, et sur le centre de sa ligne si le changement de front doit être fait sur la droite, et la brigade de lanciers établie en

arrière formera aussi la colonne par escadrons sur la gauche de sa ligne, ayant sa gauche en tête. Ensuite ces colonnes marcheront directement devant elles, pour aller se placer sur la nouvelle position de la 2e et 3e ligne, en s'y formant à droite en bataille sur l'escadron de la gauche de la colonne. On ferait un changement de front sur la gauche par des mouvements inverses. Si le chef ne jugeait pas convenable de faire manœuvrer les 2e et 3e lignes en colonnes serrées, il pourrait obtenir les mêmes résultats en leur faisant parcourir en colonnes ouvertes les deux côtés du rectangle.

Ce sera toujours en colonne que la division traversera un défilé : seulement la largeur de cet obstacle devra déterminer l'étendue du front de la marche. Si le défilé est large, et que le passage se fasse en présence de l'ennemi, on formera deux colonnes jumelles afin de rendre le déploiement plus rapide après avoir traversé l'obstacle. Dans ce cas, la brigade de hussards fera fouiller le défilé par ses éclaireurs, et ira, après l'avoir traversé, se former au-delà de son débouché. Pour se mettre à l'abri des embuscades, on enverra des fourrageurs sur les flancs du défilé, afin de le reconnaître. Si le terrain est boisé, on le fera fouiller par des chevau-légers qui mettront pied à terre et pourront agir comme des voltigeurs. Une section d'artillerie suivra la brigade de hussards sous la protection d'un rideau de tirailleurs à cheval, bien appuyés par de nombreux soutiens; la brigade de cuirassiers passera à son tour; arrivée dans la plaine, elle se déploiera de suite sous la protection de l'artillerie établie dans une bonne position latérale. Dès que les lanciers commenceront à sortir du débouché et à se

former, les cuirassiers s'ébranleront pour entamer une charge par régiment; et l'action s'engagera d'après ce que nous avons déjà plusieurs fois exposé sur l'ordre à suivre dans les combats de cavalerie.

Lorsqu'une division en retraite doit passer un défilé, cette manœuvre aura lieu presque toujours à la suite d'une marche rétrograde exécutée en échelons par le passage successif des lignes ou en échiquier. Dans ce cas, on enverra d'abord une demi-batterie prendre position dans l'intérieur du défilé ou au-delà, selon les cas; tandis que l'autre demi-batterie établie à l'entrée de l'obstacle protégera le passage successif des régiments en retraite. Cette demi-batterie se retirera à son tour sous la protection de l'arrière-garde composée de hussards; ceux-ci resteront avec opiniâtreté jusqu'au moment où toutes les troupes auront défilé. De fréquents retours offensifs pourront favoriser cette retraite; mais il sera nécessaire, pour l'achever sans que l'ennemi parvienne à entamer la queue des colonnes, de faire descendre de cheval des pelotons de cavaliers pour protéger par un feu de tirailleurs les troupes en retraite.

Examinons maintenant comment une division de cavalerie doit attaquer une ligne de carrés. Supposons qu'il s'agisse d'attaquer les carrés d'une division d'infanterie formée sur deux lignes en échiquier.

La division, formée en colonnes jumelles d'après l'ordre fondamental que nous avons indiqué pour l'offensive, détachera un grand nombre de fourrageurs qui se porteront sur les carrés pour inquiéter les fantassins et les engager à se dégarnir de leurs feux. Le premier régiment de hussards se portera en colonne, par une marche oblique, sur la capitale de

l'angle extérieur du carré placé à la gauche de la première ligne d'infanterie. Le second régiment de la même brigade marchera sur la capitale de l'angle extérieur du carré de la droite. Le premier régiment de lanciers se dirigera de la même manière sur le carré gauche de la seconde ligne; et le second régiment de la même brigade attaquera de son côté la droite de la seconde ligne. Pendant ces divers mouvements, les cuirassiers resteront en réserve pour agir selon les circonstances. Dès que toutes ces colonnes marchant sur les prolongements des capitales seront arrivées à 300 ou 400 pas des angles menacés, elles se formeront en échelons indirects ou moitié masqués, et l'on chargera successivement par escadrons.

Si la cavalerie ennemie s'avançait au secours de son infanterie, les cuirassiers en réserve n'hésiteraient pas à la charger pour la repousser. Ces cuirassiers seront encore chargés de soutenir la retraite des hussards et des lanciers en cas d'échec, ou de s'avancer pour achever les succès qu'ils auraient commencés. Au reste, cette action prendra tous les caractères et présentera toutes les phases des combats de la cavalerie contre l'infanterie développés dans un autre article.

Pour attaquer les carrés, on placera en tête de chacune des quatre colonnes d'attaque une section d'artillerie; elle s'avance masquée par les canonniers, afin de s'établir en batterie à 250 ou 300 pas des carrés et d'y faire brèche. Lorsqu'elle est opérée et que le désordre commence à se mettre dans les rangs, la cavalerie saisit ce moment favorable pour se précipiter sur l'infanterie ébranlée et achever de la mettre en déroute: pour cela, elle pénètre dans les carrés par les lacunes qu'auront causées les boulets, et refoule les uns sur

les autres les carrés rompus, les bataillons désorganisés. Si les carrés étaient protégés par de l'artillerie, les batteries attachées à la cavalerie chercheraient à s'établir sur une bonne position près des flancs pour la contre-battre, et les escadrons chargeraient sur les points les moins exposés à son action.

Si la division de cavalerie était forcée de se faire jour à travers les lignes de l'ennemi, comme la cavalerie du corps de *Vandamme* conduite par *Corbineau* le fit à *Culm*, en passant sur le ventre des troupes de *Kleist*, elle appliquerait les principes que nous avons développés sur ces sortes d'entreprises, difficiles sans doute, mais toujours honorables.

D'après les circonstances de guerre et les localités, on verra s'il est convenable de partager la division en deux ou trois corps qui devront se faire jour sur des points différents pour se réunir après avoir culbuté l'ennemi, ou s'il faudra au contraire percer sur un seul point. Cette dernière hypothèse est toujours la plus convenable; car lorsque l'on prend une résolution extrême, la réunion de toutes les volontés produit souvent une force capable de renverser les plus forts obstacles. Dans ce cas, on placera la brigade de lanciers en tête de colonne, les cuirassiers viendront ensuite, puis après les hussards seraient éparpillés par groupes sur les flancs et à la queue de la colonne afin d'en protéger la marche. La batterie diminuant ses intervalles et rapprochant ses pièces essieu contre essieu, suivrait en queue la colonne, sous l'escorte des canonniers formés en un escadron. Ainsi, à Eylau, des escadrons français, harassés de fatigue et exténués par la faim, conservèrent assez d'énergie morale pour culbuter l'ennemi.

Voilà quelles sont les principales combinaisons dont le tacticien peut tirer parti sur un champ de bataille. Une conception spontanée de la part du chef, une grande force de volonté, l'exécution des manœuvres aux allures vives, telles sont les principales causes des succès de la cavalerie. Les deux premières dépendent du général placé à la tête de cette arme : aussi doit-il, avant d'accepter une tâche aussi difficile, s'examiner avec modestie, et demander à sa conscience s'il sera toujours à la hauteur de sa mission.

CHAPITRE VIII.

DE L'EMPLOI DE LA CAVALERIE DANS L'ATTAQUE ET DANS LA DÉFENSE DES LOCALITÉS, DES POSTES ET DES BATTERIES.

Les moyens d'attaque et de défense de la cavalerie consistant toujours dans la charge, il nous restera peu de choses à dire sur l'emploi de cette arme dans l'attaque et la défense des localités et des postes.

On a vu dans le chapitre précédent comment la cavalerie pouvait attaquer et défendre un défilé. Les règles développées à ce sujet sont aussi applicables à l'attaque et à la défense d'un pont en maçonnerie; mais on ne pourrait plus les suivre si le pont était construit sur des supports flottants, puisque pour le traverser les cavaliers sont obligés de mettre pied à

terre, de conduire les chevaux en main, et qu'ils ne pourraient être en selle au sortir du défilé.

Pour attaquer un village enclavé dans la ligne de bataille, la cavalerie tourne les retranchements élevés sur ses abords, et pénètre pas leurs gorges s'ils sont ouverts. Cette arme contribue en outre puissamment à l'attaque d'un village en chargeant la cavalerie adverse qui en appuie la défense ; car, dans ces sortes d'affaires, la cavalerie intervient toujours comme auxiliaire de l'infanterie.

La cavalerie chargée de prendre part à la défense d'un village, s'acquitte de sa mission en prenant position en arrière des flancs du village même, pour être à portée de charger sur les flancs des colonnes d'attaque.

S'il s'agit d'attaquer un bourg ou une ville ouverte compris dans la ligne des cantonnements ennemis, la cavalerie y procède presque toujours par surprise. A cet effet, elle se divise en trois parties : la première attaque de front, pendant que la seconde tourne le bourg pour en inquiéter les défenseurs sur leur route de retraite ; la troisième sert de réserve, et prend position sur un point dominant, afin de suivre les progrès de l'attaque et pouvoir, selon les circonstances, venir en aide aux deux premières parties si elles obtiennent un demi-succès, ou pour les recueillir en cas d'échec. Si de l'artillerie à cheval a été attachée au corps de l'expédition, elle se tient à la réserve. Pour attaquer de front, la première partie pénètre dans le bourg ou le village, se répand en fourrageurs dans les rues latérales, et les parcourt en tous sens pour s'assurer que l'ennemi ne s'y trouve pas. Ces cavaliers débandés viendront se réunir sur la place principale de la ville,

où le gros du détachement se sera rendu directement afin d'empêcher la garnison surprise de se rallier. On n'oubliera pas de s'emparer en même temps des notables de l'endroit.

Il est des cas où la cavalerie peut aussi attaquer des retranchements, pourvu qu'ils soient ouverts à la gorge. Ainsi le général *Caulaincourt*, à la tête de la division des cuirassiers *Wathier*, attaqua la grande redoute de la Moskowa par la gorge, tandis que l'infanterie de l'armée d'Italie l'emportait de front.

On emploie encore cette arme à la défense des retranchements; pour cela on la dispose en arrière des flancs extérieurs, ou vis-à-vis les intervalles des ouvrages détachés, afin qu'elle puisse opérer des sorties, et faire des charges de front ou de flanc sur les colonnes d'attaque.

Partout où le terrain le permet, on assigne aux batteries des escortes de cavalerie comme soutiens. Ces troupes se placent en arrière des flancs de la batterie, et à une distance convenable pour pouvoir s'élancer sur l'attaquant, en passant par toutes les allures progressives des charges; elles doivent toujours chercher à prendre de flanc les troupes assaillantes. Le chef de l'escorte dirigera des pelotons à rangs serrés sur la chaîne des fourrageurs lancés par l'ennemi sur la batterie, afin de l'assaillir, pendant qu'une charge rasante la refoulera d'une aile à l'autre.

Pour attaquer les batteries, on les fait charger en fourrageurs de front et de flanc. Si leur escorte est faible, il faut aussi les faire envelopper par des fourrageurs suivis par des escadrons de réserve; si au contraire elle est considérable, on l'attaquera avec un nombre d'escadrons proportionné à sa force, formés à rangs

serrés, tandis que les fourrageurs s'élanceront sur les pièces et sabreront les canonniers. Quand la batterie aura été enlevée, le premier soin du chef des assaillants sera de rallier sa troupe victorieuse, afin de l'opposer aux retours offensifs de l'ennemi qui tenterait de la reprendre; il faut aussi pour les mêmes motifs essayer de tourner les pièces contre l'ennemi, ou bien les emmener, ou bien encore les mettre hors de service en enfonçant la baguette d'un pistolet ou d'une carabine dans la lumière et la rompant au niveau de la culasse. Au reste, pour les détails de l'attaque et de la défense des batteries, on peut consulter le chapitre VI de la 2[e] partie de cet ouvrage.

Tout chef d'escorte qui aura laissé enlever une batterie confiée à sa garde devra, aussitôt après l'échec, rallier sa troupe dans une position en arrière, pour la ramener au combat, afin de reprendre les pièces tombées au pouvoir de l'ennemi. Son honneur lui impose la loi de tenter dans ce but même au-delà du possible; car c'est un grand malheur pour un officier de perdre une batterie, parce que, même en admettant comme cause de cet échec une force majeure ou un ensemble de circonstances impossibles à prévoir (1), il plane toujours des soupçons sur sa prudence ou sur sa valeur.

(1) Il est mille occasions, d'après Guilbert et Ternay, où on peut perdre sans honte l'artillerie. Sans doute, ils ont raison; mais c'est toujours un malheur pour le chef de l'escorte. Un général perd souvent une bataille par des causes indépendantes de sa volonté; alors il peut très bien s'en justifier, mais il n'en est pas moins malheureux.

CHAPITRE IX.

DES RAPPORTS DE L'ACTION DE LA CAVALERIE AVEC LE TERRAIN.

—

Des trois armes, la cavalerie est celle qui se trouve le plus souvent paralysée par le terrain. Formidable de prime abord, elle semble pouvoir tout écraser sous sa masse, tout rompre par sa vélocité; mais cette arme, environnée pendant la charge d'un épais nuage de poussière, en faisant remuer le sol comme dans la secousse d'un tremblement de terre, se voit souvent réduite à l'impuissance par le moindre accident de terrain, au milieu même des plus vastes plaines; ainsi une haie, un fossé, une rangée d'arbres, suffisent pour faire avorter une charge entreprise sous de formidables auspices. Parfois même une seule compagnie de voltigeurs, abritée dans un taillis ou par un fossé, inquiétera une division de cavalerie tout entière.

Les grandes masses de cavalerie n'agissent avec aisance que sur des terrains plats, unis et découverts; encore, si le sol est sablonneux ou boueux, les chevaux ne peuvent prendre les allures vives. Cependant en campagne il faut assez souvent charger sur des terrains détrempés par les pluies, sur des sables mouvants ou sur des lacs gelés, comme à *Eylau*; voilà pourquoi beaucoup de grandes charges de cavalerie ne sont pas suivies des succès qu'on se serait d'abord flatté d'en obtenir.

Dans les pays plats, mais coupés de canaux ou de haies, il faut choisir avec intelligence les zones de terrain où l'on veut effectuer des charges, et y employer des corps de cavalerie d'une force proportionnée à la largeur de ces zones, pour éviter l'inconvénient d'entasser dans un cul-de-sac de fortes colonnes de cavalerie, où elles restent dans l'inaction faute de terrain pour manœuvrer, comme le fit le général Schérer à la bataille de Magnano en 1799.

Dans les pays tourmentés et couverts, la cavalerie charge quelquefois à travers champs, et le plus souvent sur les routes. Elle ne doit point s'engager à travers des terrains boisés; cependant des patrouilles ou des reconnaissances à cheval peuvent traverser des bois sillonnés de chemins praticables. Il faut alors lui adjoindre des fantassins, qui ont mission de fouiller les endroits fourrés, afin d'éviter les embuscades. Une colonne de cavalerie ne traversera jamais un bois avant qu'il ait été reconnu par l'infanterie.

Sur des terrains montagneux, la cavalerie se tient toujours dans les vallées : elle y combat en tirailleurs, et s'engage en masse dans le cas où l'infanterie, placée derrière elle, est formée de manière à ne pas craindre d'être entraînée si la cavalerie était repoussée et mise en déroute. Ainsi, en thèse générale, la cavalerie engagée dans des défilés suivra toujours la marche de l'infanterie.

La cavalerie peut encore fournir des charges efficaces en montant sur une pente de 5 degrés. Elle fera bien d'éviter de charger en descendant, quoiqu'elle puisse encore prendre le galop si l'inclinaison du terrain est au-dessous de 10 degrés. La cavalerie trotte en montant des pentes de 15 degrés, mais elle ne peut en

descendre qu'au pas, et dès lors elle ne saurait être employée d'une matière active dans de telles circonstances sur les terrains mixtes; la cavalerie marche aussi à la queue de l'infanterie quand elle traverse les localités favorables à cette dernière arme; mais son rôle change ensuite d'après les ordres du chef, si les colonnes débouchent dans les plaines où la cavalerie peut agir.

On ne l'engagera dans des chemins creux qu'à la suite de l'infanterie, et protégée par des tirailleurs de cette arme qui éclaireront les flancs de sa marche. A défaut d'infanterie on ferait, dans le même but, mettre pied à terre à quelques cavaliers. Cette précaution deviendrait indispensable si elle devait suivre seule un chemin creux. Jamais on ne fera traverser à la cavalerie des terrains marécageux, dont le fond n'est pas assez solide pour soutenir les chevaux.

Sur les digues et les chaussées cette arme sera toujours placée en queue des colonnes d'infanterie. Cependant des pelotons peuvent encore se tenir à l'avant-garde; toutefois, si la chaussée est assez large, l'infanterie laissera sur le côté gauche du chemin assez d'espace pour donner à la cavalerie repoussée la liberté de s'écouler; autrement elle porterait le désordre parmi les fantassins et les entraînerait dans son mouvement rétrograde.

La cavalerie en marche tient toujours les routes; de faibles détachements pourront seuls s'engager à travers champs.

Quoiqu'une charge exécutée sur des terres labourées ne puisse amener de grands résultats, cependant assez souvent en campagne on est obligé de dévier de cette règle; alors la cavalerie est opposée à des troupes de

même arme, les chances sont égales pour les deux partis et les désavantages se balancent. Mais si elle doit agir contre de bonne infanterie préparée à la recevoir, elle sera toujours repoussée. Ainsi, la cavalerie n'attaquera l'infanterie sur des terrains labourés que dans le cas où elle pourra tomber sur elle à l'improviste ou qu'elle la verra en désordre.

Dans les pays accidentés et coupés, les prairies sont les champs de bataille les plus favorables pour l'action de la cavalerie. On ne doit pas se dissimuler néanmoins que le choc ne pourra point avoir toute l'impulsion désirable sur l'herbe trempée par la rosée ou par les eaux d'arrosement.

C'est dans les pays de bruyères et dans les terrains en friche que la cavalerie agira en masse avec avantage; il faudra donc chercher à attirer l'ennemi sur des terrains de cette nature, si l'on dispose d'une bonne et nombreuse cavalerie; au contraire, on les évitera dans le cas où l'on n'aurait à faire entrer en ligne qu'une cavalerie peu nombreuse, manquant d'instruction ou mal montée. Un chef doit avoir soin de couvrir ses colonnes par les accidents du terrain autant que possible. On profite sur les champs de bataille des inflexions du terrain pour masquer une arme qu'il importe tant de ménager, afin de pouvoir la faire agir avec supériorité au moment décisif.

CHAPITRE X.

EMPLOI DE LA CAVALERIE DANS LES SIÉGES.

—

La cavalerie est utile dans les différentes périodes d'un siége; mais c'est à l'époque de l'investissement qu'elle peut surtout être employée avec avantage.

Si la place est en plaine, la cavalerie légère formera une partie du cordon d'investissement, et elle refoulera dans la place les partis envoyés au dehors par la garnison pour battre la campagne. Pendant cette opération, la cavalerie se conduit d'après les principes de la petite guerre. Le général chargé de l'opération place sa cavalerie près du corps d'observation, afin de mieux couvrir les troupes d'investissement : c'est là qu'elle peut être employée avec avantage, soit à repousser les troupes qui s'avanceraient dans le but de renforcer la garnison, soit pour repousser dans la place les détachements destinés à prendre poste pour faciliter un coup de main ou un fourrage. C'est contre les sorties que l'assiégeant emploie sa cavalerie pendant les opérations du siége. A cet effet, le commandant du corps de siége poste des réserves de cavalerie derrière les ailes des parallèles, avec mission de déboucher à propos, pour prendre en flanc les colonnes dont l'assiégé a formé ses sorties. Après avoir repoussé ces sorties, il détachera des fourrageurs pour harceler la garnison en retraite, jusqu'au pied des glacis.

Au moment de l'assaut, la cavalerie se tient en ré-

serve à la queue des attaques, et aussitôt que la brèche est emportée, elle se dirige au grand trot sur les portes de la place pour être en mesure d'entrer, si l'infanterie des colonnes d'assaut vient les lui ouvrir. Ce cas arrivant, elle y entre au trot et va se former sur la place principale, ou sur le point qui a été déterminé d'avance.

Dans la défense des places, la cavalerie n'est utile qu'aux garnisons des places du premier ordre ; encore la prudence conseille d'en enfermer le moins possible dans l'enceinte, attendu que par le manque de fourrages elle devient plus embarrassante qu'utile. Cependant, si on avait de la cavalerie dans une place, il faudrait l'employer, à l'époque de l'investissement, pour faciliter les approvisionnements, exécuter des fourrages, et faire des patrouilles aux environs; elle exécuterait des sorties pendant la première période des travaux du siége. En la faisant alors agir avec habileté et vigueur, elle pourra retarder les progrès des premiers travaux. Dans les sorties, on dirigera la cavalerie sur les ailes des tranchées, pour tenir en échec celle de l'assiégeant, et couvrir les flancs des colonnes d'infanterie qui doivent se jeter tête baissée sur les retranchements, en chasser celle de l'ennemi, et faciliter aux travailleurs qui les suivent la ruine des ouvrages. On peut aussi faire d'abord soutenir le mouvement rétrograde des sorties par la cavalerie, et plus tard lui faire prendre le trot, pour gagner la tête lorsque les colonnes seront en pleine retraite et pourront la soutenir. Cette précaution est essentielle, attendu qu'obligée de défiler sur des points étroits, la cavalerie, harcelée par l'assiégeant, risquerait, si elle était en queue de la colonne, de se faire acculer, presser et

mettre en désordre près des portes de la place.

Ainsi la cavalerie de l'assiégé devra, pendant les sorties, se tenir toujours rapprochée de l'infanterie. Dès que l'ennemi aura commencé le feu de ses batteries, elle fera bien de renoncer à la suivre et de se tenir en observation. Elle hasarde tout au plus pendant la nuit de lancer un petit nombre de fourrageurs sur les têtes de sape pour mettre le trouble dans les tranchées.

Au reste, il faut éviter d'attacher de la cavalerie à la garnison d'une place assiégée, si on ne peut disposer d'un approvisionnement proportionné à ses besoins. Elle sera au contraire très utile auprès d'une armée de siége; sa présence rendra la garnison de la place plus circonspecte; elle n'osera point alors tenter de sorties.

De bons cavaliers, mais en petit nombre, peuvent cependant être utiles dans une petite place, et rendre même de grands services, si à un grand courage ils joignent de l'intelligence. Souvent, pour faire parvenir une dépêche, le commandant d'une place, après avoir fait choix d'un cavalier adroit et bien monté, lui a dit: «Vous sortirez cette nuit à telle heure; vous déboucherez sur les glacis par telle barrière, vous traverserez la chaîne des postes au galop; les sentinelles feront feu à votre approche; vous continuerez votre route, car on vous manquera.» L'histoire militaire fournit de nombreux exemples d'ordres donnés dans cet esprit et exécutés à la lettre.

J'ai cherché à montrer dans les précédents chapitres combien de services la cavalerie peut rendre aux armées actives, et combien cette arme est brillante, si elle agit en masse, renverse tout ce qui lui fait obstacle et dé-

cide une journée. Mais pour accomplir ses belles destinées un jour de bataille, la cavalerie doit être instruite, bien montée, brave, disciplinée et surtout bien commandée. Pour appuyer les autres armes, et recevoir à son tour l'appui dont elle ne peut se passer; pour décider ou fixer la victoire, il faut que son général la lance à propos. C'est pourquoi le maréchal de Saxe l'appelait l'*arme du moment*. La même idée est reproduite sous une autre forme dans le passage suivant de M. *Rocquancourt :* L'infanterie est l'*arme de tous les instants;* on pourrait donc bien lui demander raison du *moment perdu*, et à bon droit, car le *cavalier ne dormirait jamais tranquille, si le fantassin ne veillait pas à la sûreté commune pendant les heures de repos.*

Avec une brave et nombreuse artillerie on peut, à certains égards, suppléer à la faiblesse d'une mauvaise infanterie; mais si la cavalerie est médiocre, rien ne peut la remplacer. Alors, loin d'être un puissant auxiliaire, elle communiquerait au contraire son mauvais esprit à l'infanterie, dont elle ne saurait jamais se détacher, et ne compenserait pas les grandes dépenses faites par les gouvernements pour son entretien. Concluons donc : une cavalerie médiocre sera toujours nuisible, jamais utile; mais une armée qui en possédera une digne des services à laquelle on la destine, aura toujours sur ses adversaires de nombreuses chances de succès.

TROISIÈME PARTIE.

TACTIQUE DE L'ARTILLERIE.

CHAPITRE I.

DE L'ARTILLERIE EN GÉNÉRAL, ET DE SON ORGANISATION.

—

L'expérience des dernières guerres nous a prouvé que l'artillerie en campagne devait se *mouvoir*, se *former* et se *battre*. La science de l'artillerie ne consiste donc pas uniquement, comme on l'a cru long-temps, à faire feu sur place ; dès lors, sans le secours de la tactique, l'artillerie se trouverait toujours paralysée sur le champ de bataille, comme cela avait lieu au XV[e] siècle : une pièce à cette époque ne pouvait être changée de place pendant toute la durée d'un combat.

Les premières bouches à feu furent construites en bois et cerclées en fer ; en tôle, renforcées de cercles

en fer et brasées; puis ensuite avec des barres de fer longitudinales assemblées et cerclées comme les douves d'un tonneau (1), avec de la tôle, entourée de cercles de fer. Ces pièces furent remplacées par d'autres, d'abord en fer battu, puis en fonte ou fer coulé, et à ces dernières on substitua enfin les pièces de bronze. Avec les premières pièces, on lançait d'abord d'énormes boulets en pierre, aussi avaient-elles l'embouchure très large; vers le xve siècle, on fit un usage général des boulets de fonte.

Des historiens prétendent que ce fut à la bataille de *Crécy*, gagnée par Édouard III sur Philippe de Valois, le 26 août 1346, que parut l'artillerie pour la première fois sur un champ de bataille. Le roi d'Angleterre avait placé six pièces de canon sur une colline, et elles causèrent bien plus d'étonnement aux Français que de dommage réel, car pour la première fois on se servait de poudre à la guerre. Cependant, d'après certains auteurs, en 1330, dans les guerres soutenues par Venise et Gênes, on se serait déjà servi d'armes à feu.

Mais comme à cette époque les lueurs de la renaissance commençaient à dissiper les ténèbres du moyen-âge, et que la science se tenait enfermée dans les cloîtres, il est impossible d'avoir des données précises tant sur les faits historiques que sur les découvertes appelées à changer la forme des gouvernements et les rapports qui les lient entre eux. Les gentilshommes qui constituaient la force des armées dédaignaient encore d'apprendre à lire, et une éducation toute matérielle

(1) Voyez Thiroux, Instruction théorique et pratique d'Artillerie, page 9.

leur faisait repousser toutes les tentatives de progrès; peut-être avaient-ils la conscience que ces progrès devaient un jour les faire descendre de leurs grands et lourds chevaux de bataille, pour les contraindre à chercher dans les savantes combinaisons de la science l'honneur de la victoire, et un résultat plus grand encore et plus positif, la civilisation du continent.

Voilà pourquoi les progrès de cette arme, si redoutable de nos jours, furent lents et insensibles. Les militaires, appelés par leur position à s'en occuper, ne voulaient point se résigner à des études sérieuses. Ils ne savaient pas, eux, dans leur ignorance, que de grands capitaines dans l'antiquité, Xénophon et César, avaient été par leurs écrits les historiens de leurs propres exploits, et qu'un même front avait pu porter la double couronne donnée à l'orateur habile et au guerrier consommé.

L'artillerie ne figura donc long-temps que dans l'attaque et dans la défense des places, où l'on employait des pièces d'un calibre monstrueux; telles étaient la coulevrine de *Bolduc* et celle de *Tours*, dont les calibres étaient de 500 environ. Cependant dans le XVe siècle on commença à employer l'artillerie dans la guerre de campagne. Charles VIII, lors de son expédition en Italie en 1474, avait à la suite de son armée un train d'artillerie considérable, fort admiré par les militaires de son temps. Disons en passant qu'on a attribué à son artillerie un degré de légèreté difficile à admettre, vu la pesanteur des pièces de ses successeurs, Louis XII et François Ier. L'art aurait-il donc rétrogradé à son origine? Ce fut en 1515 que le canon de François Ier retentit à *Marignan*, où ce monarque gagna la fameuse bataille appelée par Trivulce le *combat des géants*. Trois

siècles après, cette même épithète devait être appliquée par l'écho formidable de 600 pièces de canon à la mémorable bataille livrée par Napoléon sous les murs de *Moskou*. Le temps avait marché, et l'art l'avait suivi.

Pendant le XVIe siècle l'artillerie fut souvent un embarras sur les champs de bataille. Ainsi, à *Pavie*, les batteries de François Ier furent réduites au silence pendant toute la journée, car le roi, suivi de tous ses chevaliers, s'était laissé entraîner par son ardeur en avant des batteries.

L'usage de l'artillerie diminua depuis Charles VIII, et l'on vit à peine quelques pièces figurer sur les champs de bataille des premières guerres de religion. On avait reconnu la nécessité de débarrasser les armées d'un lourd matériel souvent inutile, toujours incommode dans l'exécution de tous leurs mouvements. Dès lors l'artillerie demeura confinée dans les nombreuses forteresses de cette époque.

L'idée de tirer à boulet rouge fut conçue par les Polonais en 1575, et l'on conçoit que ce nouveau mode de destruction a été employé pour la première fois en 1675 devant *Stralsund*.

Vers la moitié du XVIe siècle, on inventa les mortiers, puis l'expérience vint aider au perfectionnement de cette invention, et elle se répandit peu à peu dans toute l'Europe; mais ce n'est que vers la moitié du XVIIe siècle seulement que l'artillerie reçut quelques heureuses modifications.

En 1530, au siége de *Cahors*, les troupes de Henri IV se servirent pour la première fois du pétard.

Dans le XVIIe siècle, les Hollandais inventèrent les obusiers et les mortiers de petit calibre. Plus tard, en

1688, au siége de *Philipsbourg*, *Vauban* fit les premiers essais du tir à ricochet. Cette méthode, qui devait fixer pour toujours la supériorité de l'attaque sur la défense, fut par la suite perfectionnée au siége de *Ath* en 1697. Deux importantes améliorations furent apportées dans ce siècle à l'artillerie de campagne : la vis de pointage employée en 1650, et les fusées d'amorce en fer-blanc, inventées en 1697 par le colonel autrichien *Geisler*.

Mais il était réservé à Gustave-Adolphe, au créateur de la tactique moderne, d'introduire dans l'artillerie des améliorations nouvelles et d'amener cette arme à une grande perfection, car après cette époque elle a pu marcher sans peine dans la voie des perfectionnements.

Il subdivisa ses batteries en pièces de siége et de campagne, et adopta pour ces dernières les calibres de 8 à 12. Il créa aussi une artillerie légère attachée aux régiments et du calibre de 4 (les pièces suédoises); enfin il fit manœuvrer avec la cavalerie les pièces proprement nommées *pièces de cuivre*. Ce grand capitaine adopta la méthode de réunir ses batteries et de les masquer; il eut à la suite de ses armées une artillerie hors de toute proportion pour son temps, car, au rapport de Decker, elle ne se composait pas moins de 200 pièces pour 15 à 20,000 hommes (1).

Postérieurement, l'artillerie ne cessa de s'améliorer, quoiqu'avec lenteur. Les pièces étaient classées en pièces de position et de bataillon, et l'approvisionnement se composait de 30 coups portés sur l'avant-train, et 100 dans le caisson.

(1) Le 4 juillet 1630, Gustave-Adolphe vint aborder dans l'île de *Rugen* avec 15,000 Suédois. (*Kohlrausch*, Histoire d'Allemagne.)

Frédéric parut enfin, et sous son règne les améliorations se succédèrent avec rapidité. Il commença par alléger l'artillerie, afin de la rendre assez mobile pour qu'elle suive les mouvements des troupes ; il établit ainsi une séparation tranchée entre les pièces de campagne et celles de siége. Ne se bornant pas à perfectionner le matériel, ce monarque donna d'excellentes instructions à ses artilleurs pour l'emploi de leur arme sur le champ de bataille. Enfin il établit de 1758 à 1760 l'usage des obusiers (1) en campagne, et créa l'artillerie à cheval, dont Napoléon fit ressortir toute l'utilité dans ses glorieuses campagnes.

Depuis cette époque mémorable où l'on vit, à un seul mot du grand capitaine de notre temps, 100 pièces de canon s'avancer simultanément sur le champ de bataille de *Wagram*, pour écraser les lignes autrichiennes, cette arme redoutable a fait de très grands progrès, et tout annonce que nous ne sommes pas encore arrivés à la perfection. Abordons maintenant l'organisation du matériel de l'artillerie.

L'unité composante de l'artillerie est la batterie. Elle se partage par demi-batteries et par sections.

Une batterie peut se composer de 8 pièces ou de six; dans le premier cas, elle se subdivise en deux demi-batteries de 4 pièces chacune, et quatre sections de 2 pièces seulement. Si une batterie est de 6 pièces, on ne la partage qu'en trois sections de 2 pièces chacune (2); mais on ne forme plus de demi-batteries. Il semble plus convenable de porter à 8 le nombre

(1) Ils ne furent adoptés en France qu'en 1774, lorsque la réforme introduite par Gribeauval perfectionna le système du matériel d'artillerie française.

(2) Cette opinion est en contradiction avec celle émise par *Grewenitz*,

des pièces d'une batterie; cependant en France et en Autriche on s'écarte de ce principe et l'on forme des batteries de 6 pièces. Dans l'artillerie piémontaise les batteries sont de huit pièces; savoir : six du calibre de 8, et deux obusiers de 32. Les batteries de position sont formées de six pièces du calibre de 16.

Plusieurs puissances, outre les obusiers répartis dans les batteries attachent encore à leurs armées des batteries d'obusiers. Les colonels *Decker*, *Miller* et *Grewenitz* insistent beaucoup sur la nécessité de réunir tous les obusiers et d'en former des batteries distinctes; mais malgré notre respect pour les opinions de militaires aussi éclairés, nous ne saurions partager cette opinion. En effet, cette séparation des obusiers et des canons pourrait devenir une mesure nuisible, si par suite des perfectionnements dont s'occupent depuis long-temps les artilleurs piémontais et étrangers, l'obusier parvenait à une grande perfection. Cette opinion du partage des batteries soutenue par les Russes étant le sujet d'une controverse intéressante pour tout militaire instruit, nous croyons convenable d'en parler, afin de signaler l'influence de l'introduction des obusiers allongés sur la solution de cette question. On doit s'étonner avec raison de ne pas voir partout l'obusier allongé remplacer l'obusier court, dont se servent presque toutes les armées européennes, car les avantages du premier sont positifs, et cela est facile à comprendre. Cette bouche à feu peut

page 196. (Traité de l'organisation et de la tactique de l'Artillerie.) Il nous semble pourtant que des demi-batteries composées de 3 pièces ne pouvant plus se subdiviser par sections, ne doivent pas constituer une fraction régulière et d'un emploi facile.

porter la mitraille plus loin que le canon et l'obus, et est tirée avec la précision du boulet à la distance de 800 ou 1,000^{m}.

Si à ces importants effets on réunit encore ceux résultant peut-être de l'emploi des Schrapnels, dont la réussite ne paraît pas douteuse, l'on sera contraint de reconnaître à ces pièces les qualités de l'obusier et du canon réunis, c'est-à-dire toute la perfection désirable.

Si l'obusier, pour les grandes et les petites portées, produit des effets semblables ou supérieurs à celui du canon; s'il conserve en outre la propriété de pouvoir être employé avec avantage sur toutes sortes de terrains; si enfin on peut, par suite de perfectionnements nouveaux, l'opposer au canon, alors la séparation proposée non seulement serait sans but, mais elle pourrait même devenir nuisible. En effet, une batterie d'artillerie en campagne est souvent appelée à agir sur des terrains accidentés, où l'obusier a plus d'efficacité que le canon; comment pourrait-il donc satisfaire à toutes les exigences du moment? Il faudrait alors envoyer chercher des obusiers à la réserve où ils se trouveraient relégués. On comprend toutes les difficultés nouvelles qu'entraînerait le nouveau système, et elles ne sont rien si on les compare à la perte irréparable de ces occasions fugitives dont on doit savoir profiter, puisqu'elles ne se représentent plus si on les laisse échapper.

Concluons donc qu'il sera très avantageux à une batterie de trouver en elle-même les ressources nécessaires pour lancer, dans certaines circonstances, des obus et de la mitraille, sans avoir recours à d'autres armes. Il faudra cependant toujours attacher à la grande

réserve d'un corps d'armée des batteries composées d'obusiers, mais elles devront agir dans des cas particuliers. L'introduction des obusiers allongés, pour remplacer les obusiers courts, complétera donc, si elle a lieu comme on doit le croire, la force de l'organisation de batteries en leur fournissant les moyens de pourvoir à toutes les éventualités.

La batterie est commandée par un capitaine; chaque section d'aile par un lieutenant ou sous-lieutenant destiné à prendre le commandement des demi-batteries; la ligne des caissons est mise sous les ordres d'un officier. Quant aux deux sections internes de la batterie, chacune d'elles est dirigée par un sous-officier à cheval. Chaque pièce exige pour son service un sous-officier à cheval, chef de pièce, et six ou huit canonniers si le calibre est de 8 ou de 16.

On attèle 4 ou 6 chevaux aux pièces, 4 chevaux aux caissons. Chaque voiture est accompagnée par un sous-officier chef de caisson.

Pour 2 chevaux, il faut un conducteur. Dans l'artillerie piémontaise, les servants et les conducteurs appartiennent tous au même corps, à la même compagnie, et sont exercés au service des pièces. Cette organisation simple évite, sous le rapport de l'administration et de la discipline, beaucoup d'inconvénients de la *juxta positio* d'hommes de deux corps différents, employés au même service et dans le même but. Enfin, on a détruit par là le préjugé qui dégradait aux yeux des artilleurs les soldats du train, dont le service est toujours pénible et demande parfois beaucoup de bravoure.

Chaque batterie en campagne doit être suivie de deux lignes de caissons et d'une forge; elle doit, en outre,

avoir des affûts de rechange, des chariots de batterie, des caissons pour transporter les cartouches d'infanterie, etc. Tout ce train exige de nombreux attelages et un grand nombre de conducteurs. Dans l'artillerie piémontaise, outre les caissons de munitions, les avant-trains des pièces contiennent 40 coups dans leurs coffrets, nombre suffisant pour entamer une action.

Une ligne de caissons suit presque toujours les pièces à 20 mètres de distance. C'est un inconvénient, car une batterie, si elle était indépendante de ses caissons, deviendrait par là beaucoup plus mobile, et ses manœuvres seraient moins compliquées. D'ailleurs, l'indépendance des caissons procurerait l'avantage de pouvoir les mettre à couvert, et de ne pas s'exposer à les perdre quand on est obligé d'abandonner les pièces.

L'artillerie à cheval piémontaise s'est déjà affranchie de ses caissons. Il est à désirer que cette amélioration soit aussi adoptée pour l'artillerie de bataille montée, car par ce changement on pourrait être conduit à former de petits parcs de batteries, destinés à les suivre pendant une campagne à des distances plus ou moins rapprochées, selon les localités et les circonstances.

Mais comme en Piémont nous avons de l'artillerie à cheval et de l'artillerie montée, sans parler de l'artillerie de position, on demandera sans doute comment ce nouveau système s'appliquera aux diverses parties d'un même corps qui ne sont pas destinées à agir dans des circonstances semblables; comment les canonniers des batteries montées pourront servir leurs pièces s'ils sont transportés sur des caissons placés à une certaine distance?

Bien que la majeure partie de notre artillerie soit montée, et puisse en campagne avoir à remplir la double tâche d'artillerie à pied et d'artillerie à cheval, les canonniers ne doivent pas toujours rester assis sur les coffrets; ce serait leur faire contracter une mauvaise habitude, au grand détriment des chevaux, fatigués par cette superfétation de charge. L'artillerie montée étant destinée à suivre sur le champ de bataille les mouvements de l'infanterie, il est rationnel de faire marcher les canonniers derrière leurs pièces. Si des circonstances exceptionnelles exigent qu'une batterie montée exécute des mouvements rapides et un peu prolongés, on n'aura pas grande peine, surtout si on a su le prévoir un peu à l'avance, à faire venir les caissons du petit parc qui est en arrière de la batterie pour faire monter les canonniers et les transporter aussi vite que les pièces.

Dans l'artillerie piémontaise, l'avant-train de la pièce est semblable à celui du caisson, et l'on peut toujours substituer l'un à l'autre à volonté. Il suffirait donc de changer les avant-trains pour accélérer ou ralentir la marche, et le service des pièces pourrait ne pas souffrir de la distance de la ligne des caissons à la position occupée par la batterie. D'après cela, on comprend que le matériel piémontais semble être construit d'après les meilleurs principes pour favoriser le système de l'indépendance des caissons.

Une batterie montée se compose, dans l'artillerie piémontaise, de 40 voitures. Peuvent-elles suivre la batterie dans toutes ses manœuvres? Il serait opposé à tout principe raisonnable de se contraindre, pour mettre 8 pièces en batterie, de traîner à leur suite un semblable attirail, capable de compliquer toutes les

manœuvres et d'entraver tous les mouvements sur le champ de bataille.

L'artillerie piémontaise, comme celle de plusieurs autres puissances, avons-nous dit, est organisée en batteries à cheval, montées et de position; celles-ci sont composées de pièces du calibre de 16, servies par des canonniers à pied, mais les officiers et les chefs de pièces sont à cheval. Les pièces des deux autres espèces de batteries sont du calibre de 8.

Dans le service des trois parties de cette arme, les détails varient, mais les grands principes de sa tactique sont les mêmes, sauf les variations inhérentes à leur composition même. Ainsi :

1° L'artillerie à cheval exécute tous ses mouvements sur le champ de bataille au trot et au galop, comme la cavalerie.

2° Au contraire, l'artillerie montée doit, dans les cas ordinaires, suivre au pas les mouvements de l'infanterie; mais elle peut aussi, par exception, manœuvrer au trot, et même au galop, s'il s'agit d'exécuter sur un terrain plat des mouvements rapides et de peu de durée.

3° Comme l'artillerie de position change de place au pas, elle pourrait aussi prendre le trot si elle devait se transporter à de fort petites distances; car les avant-trains ne portant point de coffrets pour recevoir les canonniers, ils seraient obligés de suivre les pièces au pas de course.

Long-temps on a pensé que l'artillerie devait toujours rester sur la défensive, mais les opinions ont dû se modifier quand l'artillerie à cheval a pu suivre les mouvements de la cavalerie et partager son rôle offensif. Quant aux deux autres espèces de batteries, elles

doivent, en général, rester sur la défensive, mais elles peuvent aussi agir offensivement. Cela s'applique surtout aux batteries montées, car elles remplacent quelquefois l'artillerie à cheval.

C'est en manœuvrant, en changeant de position pour appuyer la marche des colonnes d'attaque des deux autres armes, que l'artillerie déploie ses propriétés offensiv es.

On doit étudier la tactique de l'artillerie combinée avec les autres armes sous deux points de vue différents, vu qu'elle peut se trouver dans deux circonstances diverses, et que chacune d'elles demande l'emploi de moyens particuliers. Ainsi, l'artillerie divisionnaire agit comme arme auxiliaire, et l'artillerie de position remplit le rôle d'arme décisive.

Les moyens à employer pour agir dans ces deux situations sont toujours les mêmes, quant aux détails; mais l'ensemble de leurs combinaisons diffère; ainsi, l'artillerie divisionnaire doit subordonner tous ses mouvements à ceux des autres armes, et celles-ci doivent, en revanche, faire dépendre les leurs de ceux de l'artillerie, si elle agit en masse comme arme décisive.

Pour l'artillerie, les petits détails de la tactique sont plus compliqués que ceux des autres armes; et il ne saurait en être autrement puisqu'elle met en action trois éléments hétérogènes qui doivent agir de concert dans un même but : ce sont les hommes, les chevaux et le matériel. Que l'un d'entre eux soit en défaut, tout aussitôt les autres sont paralysés. Aussi le chef de batterie doit-il connaître tous les détails de son service, et pourvoir aux besoins des diverses parties.

Sur le champ de bataille, une batterie et un batail-

lon se meuvent et agissent d'après les mêmes principes.

La tactique de l'artillerie embrasse la détermination des intervalles de manœuvre et de combat; les marches en colonne employées pour changer de position, le déploiement suivi de la mise en batterie, le pointage, le tir, enfin l'emploi de la prolonge.

Pour l'artillerie, comme pour les autres armes, la base de la grande tactique est le passage de l'ordre en bataille à l'ordre en colonne, et *vice versâ*, c'est-à-dire de l'ordre déployé ou en batterie à l'ordre en colonne et réciproquement.

L'inversion, cette complication incommode de la tactique des deux premières armes, n'est pas reconnue dans l'artillerie. En rejetant ce principe elle a simplifié ses manœuvres, puisqu'alors une batterie en colonne peut se ranger soit sur la première, soit sur la huitième pièce. Cette amélioration adoptée en France, a beaucoup simplifié les manœuvres des pièces d'une seule batterie et des batteries elles-mêmes.

On peut, sans inconvénient, augmenter ou diminuer les intervalles et la distance des pièces à l'ennemi sans altérer l'exactitude du tir, et par suite l'effet de leur feu ; c'est le contraire dans l'infanterie.

Dire comme le colonel Miller : « Le feu de l'artillerie produisant un grand effet à une distance triple de la portée du fusil, toute division tire sa principale force du feu des batteries, » me paraît trop absolu. Sans doute, une division placée sur la défensive, dans une gorge, trouverait dans l'artillerie le principal élément de sa force; mais agissant offensivement sur un terrain découvert, elle devrait employer comme moyens of-

fensifs ou défensifs les armes portatives de ses soldats.

Le feu des vingt pièces de canon mises en batterie au pont de Lodi, était bien la force principale de la division autrichienne qui le défendait; mais aussi, dans ce cas, la force principale de l'armée républicaine se trouvait dans les baïonnettes des grenadiers qui franchirent le pont en colonne serrée. Je crois donc plus exact de dire : La force principale d'un corps de troupes réside toujours dans l'arme destinée d'après les circonstances à agir comme arme décisive.

Une des plus grandes difficultés que puisse présenter l'emploi de l'artillerie sur les champs de bataille, c'est la diversité des calibres, c'est le choix à faire de la force de la pièce et de sa nature pour causer à l'ennemi le plus grand dommage dans des circonstances variables avec les lieux, la disposition des troupes et la nature de l'arme à combattre. Le jugement du chef doit alors suffire à toutes les exigences.

La longueur d'une bouche à feu attelée est de 16 à 20 mètres, sa largeur de 2 à 3 mètres, y compris les fusées d'essieu. Le poids de la pièce, les obstacles du terrain, qui disparaissent, il est vrai, tous les jours devant les perfectionnements introduits dans cette arme, sont autant de causes capables d'entraver les manœuvres de l'artillerie sur un champ de bataille; mais nous avons déjà vu que la simplicité de la tactique de cette arme et l'efficacité de son feu sont des avantages qui l'emportent sur les inconvénients inhérents à sa nature, et que son emploi bien combiné dans une bataille peut amener les plus beaux résultats.

Dans l'artillerie de campagne piémontaise, on a trois calibres.

1° Le calibre de 16, pièces de position.
2° *id.* de 8, pièces de manœuvre.
3° *id.* de 4, pièces de montagne.

Obusiers du calibre de 32.

Obusiers de montagne du calibre de 16.

Le soldat piémontais est très apte au service de l'artillerie, et y sert par goût. Il joint le sang-froid à l'adresse, il s'affectionne à sa pièce, et la considère comme son drapeau.

En Piémont, comme j'ai déjà eu occasion de le remarquer, l'artillerie est belle et très instruite, et on y remarque bon nombre d'officiers distingués; aussi inspire-t-elle beaucoup de confiance aux autres corps. Elle se compose de douze batteries de campagne, embrigadées par trois ou par deux, et de 8 pièces chacune, sauf les batteries de position, formées de 6 pièces seulement. Il est à regretter que cet effectif, nous ne comprenons pas l'artillerie de place, ne soit pas tout-à-fait en rapport avec notre nombreuse infanterie; mais, si la guerre éclatait, l'aptitude et la bravoure des artilleurs piémontais pourraient suppléer au nombre; telle est l'opinion générale de l'armée, et c'est aussi celle du corps dont je suis heureux de pouvoir faire un éloge mérité.

CHAPITRE II.

DE LA POSITION DES BOUCHES A FEU, DES DIFFÉRENTS FEUX, ET DE L'EMPLOI DES DIVERSES ESPÈCES DE TIR.

—

Quand une batterie doit prendre position sur un champ de bataille, le tacticien ne saurait apporter trop de soin à l'établissement des bouches à feu en batterie, parce que la justesse du pointage et l'effet qu'on attend du corps en dépendent.

Pour atteindre ce but, on doit placer les pièces sur un sol ferme, les deux roues et la crosse posant sur un terrain à peu près horizontal.

La position doit surtout permettre d'employer le tir le plus convenable d'après les exigences du moment et les ordres du général.

Sur la défensive, on doit surtout se servir de boîtes à balles.

On ne tire à ricochet que sur des terrains solides; quand on frappe terres meubles ou vaseuses, le boulet s'enfonce et ne ricoche pas.

Il est important, dans le choix de la position d'une batterie, de chercher à la couvrir pour ne pas la mettre trop en prise aux projectiles de l'ennemi, et surtout afin de la garantir des feux d'enfilade. A cet effet, au lieu d'aligner les pièces en ligne droite, on les disposera en retraite l'une derrière l'autre, ou bien

on les rangera sur une ligne concave; alors l'ennemi ne pourra jamais battre en même temps plusieurs pièces en rouage.

Une batterie peut employer différentes espèces de feux : 1° le *feu lent*, lorsqu'on est loin de l'ennemi, si on se propose de l'occuper ou si on manque de munitions; 2° le *feu par section* sert sur le champ de bataille pour dépenser peu de poudre et tirer avec justesse; 3° le *feu précipité* ou *violent* s'emploie pour frapper de grands coups sur le point décisif: c'est l'artillerie à cheval qui en fait le plus grand usage; 4° le *feu par salve de batterie*, bon dans des circonstances exceptionnelles; par exemple, une batterie masquée devant quitter sa position aussitôt après la salve. L'artillerie tire aussi par salve contre les obstacles pour battre en brèche un mur, une porte, etc.; une partie des pièces tire de manière à tracer des rainures verticales; ensuite une autre partie fait des divisions horizontales; puis les grands rectangles dessinés ainsi peuvent être ébranlés et jetés par terre par quelques boulets.

Si l'on est à 400 ou 500 mètres de colonnes étroites et profondes, qui traversent les défilés, il peut être avantageux d'employer le tir nommé *parallèle* ou *horizontal*, parce que l'axe de l'âme est horizontal et parallèle au sol. Ce feu peut aussi servir contre des carrés, ou pour abattre des portes, des barricades, etc.

De 500 à 800 mètres, portée ordinaire en campagne pour le calibre de 8, on tire de but en blanc ou de *plein-fouet*, en élevant l'axe de la pièce au-dessus de l'horizontale.

Pour atteindre l'ennemi de plein-fouet au-delà de 800 mètres, on se sert de la hausse pour abaisser

l'extrémité de l'âme. Au moyen de cet instrument, on marque les élévations qu'il faut donner à la volée, ou les dépressions à obtenir par la vis de pointage. Celle-ci tourne par l'effet d'une manivelle, fait baisser la culasse, et on la fixe au point marqué par la hausse.

Par l'emploi de la vis de pointage, et en la tournant en sens opposé, on pourrait abaisser l'axe de l'âme au-dessous du plan horizontal, afin d'obtenir un tir plongeant, ou pour atteindre un point situé au-delà du but en blanc. Il est reconnu que ce dernier tir est peu exact.

Dans le pointage des canons, on donne une ligne de hausse pour chaque 25 mètres au-delà du but en blanc. Pour pointer les obusiers de 32, on donne environ 7 lignes 1/2 de hausse pour chaque centaine de mètres au-delà du but en blanc. A 600 mètres, l'obusier de montagne exige une hausse de 26 lignes environ. Au fur et à mesure que l'ennemi approche en-deçà du but en blanc, le pointage devient inexact, vu la difficulté de viser au-dessous du but, surtout en terrain accidenté.

Lors de ces canonnades où l'on tire à la distance de 1,000 pas (1), la probabilité d'atteindre l'ennemi se trouve réduite à la moitié environ du nombre des projectiles lancés.

A la distance de 500 mètres, les boulets de 8 et de 16 s'enfoncent de 1,50 à 2 mètres dans les parapets. Il faut du 16 pour faire brèche dans les murs. On doit diminuer les charges contre les obstacles en bois.

(1) On ne doit tirer à une aussi grande distance que dans des circonstances exceptionnelles, car on ne peut alors espérer atteindre le but.

Quand on a devant soi un terrain uni et solide où les boulets ne peuvent pas s'enterrer dans une étendue de 1,200 mètres au moins, on emploie avec avantage le tir à ricochet ou le tir roulant. Le premier réussit aussi fort bien sur l'eau, et s'obtient en diminuant beaucoup les charges, et pointant sous des angles de 6, 7, 8, 9 et 10 degrés, afin que le boulet puisse arriver à l'extrémité de la portée après avoir rebondi 25 ou 30 fois en rasant le terrain à hauteur de ceinture d'homme. Si on pointait sous des inclinaisons plus fortes que 11 ou 12 degrés, l'angle de chute deviendrait trop grand, et le projectile s'enterrerait sans ricocher. En campagne, on se sert avec avantage du ricochet pour enfiler les faces des ouvrages de fortification passagère et les lignes de troupes déployées (1).

Si l'on est rapproché de l'ennemi, qu'il se présente à 700 mètres au plus, ayant en tête des troupes déployées ou de la cavalerie marchant sur un terrain uni et solide, on peut avec avantage lancer des *boîtes à balles*. Ce sont des boîtes en fer-blanc remplies de balles en fer battu, et rangées par couches superposées. Ces projectiles produisent beaucoup d'effet. On se sert pour le tir de fortes charges et de peu d'élévation; et pour le jet, de charges plus faibles et de forte élévation.

Avec l'obusier, on tire à ricochet en pointant à des petites élévations; ou au moyen de grandes charges, on donne la vitesse nécessaire à l'obus pour le faire pénétrer dans le parapet d'un ouvrage de campagne, et produire en éclatant l'effet d'une fougasse. Le tir à

(1) Quand le terrain s'y prête, on obtient aussi un tir roulant horizontal, avec 1° d'élévation; mais les bonds sont rares et éloignés les uns des autres, aussi ces feux produisent-ils de médiocres effets.

cartouches avec les obusiers courts ne peut être utile qu'à 250 mètres environ. En général, le tir à mitraille pour l'obusier ne produit pas des effets comparables à celui des canons.

L'artillerie emploie le tir à obus contre les carrés, contre les colonnes et contre la cavalerie, ou bien pour battre à de grandes distances des troupes en position. Comme l'obus agit par choc et en éclatant, on s'en sert de préférence contre des troupes masquées par des rideaux.

Pour mettre le feu aux villages, parcs, abattis, etc., on charge les obusiers avec des balles incendiaires. Il faut alors se servir de faibles charges, de grandes élévations, et ne pas tirer au-delà de 600 ou 700 mètres. C'est aussi avec l'obusier qu'on lance des boulets à éclairer dans les siéges, mais il ne faut pas les envoyer au-delà de 400 ou 500 mètres, attendu qu'à une distance plus grande il n'est plus possible d'observer le terrain qu'ils éclairent.

Un nouveau genre de projectile a été récemment introduit; ce sont les fusées. Leur vitesse augmente à mesure qu'elles s'éloignent de leur point de départ; C'est le contraire pour les autres projectiles. Bien que le tir des fusées soit incertain, elles peuvent néanmoins être efficaces si on en lance dans la même direction plusieurs à la fois, et de manière à raser le sol. Elles sont utiles pour défendre les défilés étranglés, et remplacer le canon dans les cas où il ne peut être employé. Enfin elles servent pour donner des avis à des corps éloignés, pour lancer des balles lumineuses à parachute, afin d'éclairer le terrain, et pour porter une corde d'une rive à l'autre d'un cours d'eau.

On confectionne des fusées de plusieurs calibres;

mais celles de deux pouces à deux pouces et demi, paraissent les plus propres au service de guerre.

Dans l'application de tout ce que nous venons d'annoncer, la tâche du tactitien en campagne est d'indiquer à l'officier d'artillerie la position de la batterie, et l'espèce de feu et de tir à employer. Il appartient ensuite à l'officier de régler les charges et les détails relatifs à la justesse du tir, ainsi qu'à l'établissement particulier de chaque pièce sur le terrain, afin d'obtenir de bons résultats, et de soustraire le personnel et les pièces aux atteintes de l'ennemi. Si l'artillerie d'un corps d'armée est mise sous les ordres d'un commandant spécial, les officiers des batteries divisionnaires lui obéiront un jour de bataille, car il aura lui-même reçu les instructions du général en chef. C'est par l'obéissance passive des différentes parties de la même arme, que le commandant imprimera à toutes les batteries divisionnaires cette unité d'action, gage de succès. Il est probable que les devoirs du commandant d'artillerie le mettront, en certains cas, en opposition avec les généraux des divisions; mais pour peu que ces derniers apprécient les difficultés du rôle dévolu à l'artillerie en campagne, et que le commandant de celle-ci soit tacticien, les discussions cesseront bientôt, car ils s'éclaireront mutuellement pour combattre l'ennemi commun avec la vigueur et l'ensemble nécessaires pour obtenir la victoire.

Dans ce cas, on peut séparer les demi-batteries ou les sections, en leur assignant un but commun, où iront converger tous les feux; l'artillerie ainsi divisée peut encore être considérée comme combattant en ligne.

Dans les terrains tourmentés, les batteries doivent en général être divisées; elles le sont encore si la faiblesse de l'ennemi n'exige pas le développement d'un grand nombre de bouches à feu sur un même point. La section est la moindre fraction d'artillerie qu'on puisse employer; attendu qu'une seule pièce produirait peu d'effet, et elle serait exposée à être enlevée par l'ennemi.

Si au dernier moment d'une action on fait avancer l'artillerie de réserve pour la décider, elle combat alors en masse. En général, on doit réunir au moins trois de ces batteries pour obtenir un résultat important.

Autrefois l'artillerie lourde et peu mobile, ne pouvant changer de position pendant un combat, était pour ainsi dire clouée sur le point où elle avait été placée au début de l'action, et devait rester sur la défensive. Mais de nos jours la grande mobilité des pièces facilitant les moyens de les réunir et de les faire manœuvrer en grand nombre, on a admis un principe tout opposé, et l'expérience a prouvé que l'artillerie peut rendre de très grands services aux armées en agissant offensivement. Napoléon a donné de grands exemples de l'emploi de l'artillerie en masse. A Wagram, pour boucher la trouée faite dans sa ligne par le départ du corps de Masséna, il fit réunir 100 pièces dont le feu arrêta le centre de l'armée autrichienne et assura la victoire.

Cependant on ne peut prescrire comme règle un

pareil emploi de l'artillerie. En effet, c'est le propre du génie d'agir par illuminations; mais les difficultés opposées par le terrain à la marche et au déploiement d'une grande masse d'artillerie, peuvent contraindre à exécuter des mouvements dangereux sous le canon et à la vue de l'ennemi. D'ailleurs, il est très difficile d'imprimer une action simultanée à un si grand nombre de pièces réparties sur une très longue ligne. Ainsi ce n'est que sous la protection des autres armes, que les grandes masses d'artillerie pourront être employées avec avantage sur le champ de bataille, bien qu'il soit avéré qu'une telle manœuvre, appliquée avec intelligence et talent, produise de grands résultats; ainsi 60 pièces de canon réunies sur une seule ligne, doivent, par leur feu, désorganiser les forces ennemies. Il importe donc, avant d'ordonner une semblable manœuvre, d'en bien peser les conséquences, car il est bien difficile de suivre les exemples donnés par les grands capitaines. Ceux de l'Empereur ne sont pas du nombre de ceux qu'un général ordinaire et des hommes de notre époque ne pourraient suivre sans danger. Rencontrera-t-on jamais sous les ordres d'un pareil chef, une réunion d'hommes aussi braves et de talents si divers, attachés si sincèrement à sa fortune et animés par une soif aussi inextinguible de gloire?

Si la masse d'artillerie n'est point couverte par des points garnis de troupes, celles qu'on lui assignera comme soutiens se placeront presque toujours en arrière de ses flancs, et en arrière de la batterie si le terrain latéral était d'un difficile accès, et si d'ailleurs elles pouvaient se couvrir du feu des *contre-batteries* ennemies.

C'est surtout en offensive qu'on applique l'emploi

de l'artillerie en masse ; voilà pourquoi on se sert de préférence de l'artillerie à cheval et des batteries de 8 montées. Il importe ici d'engager les militaires à réfléchir sur cette idée émise touchant l'action de l'*artillerie en masse*; l'ignorance laisse trop souvent imposer par des mots, et les fausses applications d'un principe juste dans de certaines limites peuvent avoir des suites funestes. Cette observation n'est peut-être pas inopportune dans un temps où beaucoup de personnes sont d'avis que la victoire doit pencher pour celui dont le matériel est assez considérable pour faire entrer en ligne le plus grand nombre de batteries. Tout en reconnaissant l'immense utilité de l'artillerie aux armées, défions-nous des théories trop absolues. On doit attacher aux armées un certain nombre de bouches à feu déterminé d'après l'effectif général, les proportions relatives des autres armes, la composition et la force de l'armée ennemie, le genre de guerre à soutenir, la nature du théâtre de la guerre, et ne pas oublier combien sont rares les champs de bataille où l'on peut déployer 100 pièces de canon sur un seul point, et que plus une armée a de matériel, moins elle est manœuvrière, et susceptible d'exécuter les grands mouvements stratégiques. Bonaparte n'avait que 48 pièces de canon lorsqu'il conquit l'Italie en 1796 avec 60,000 hommes.

CHAPITRE IV.

TACTIQUE DE BATTERIE.

—

Si la ligne des caissons est indépendante des pièces, si l'on ne tient aucun compte de l'inversion, les évolutions d'une batterie sont de la plus grande simplicité.

Les intervalles entre les pièces varient selon les circonstances; ainsi pour parquer on peut les réduire à 4 mètres de timon à timon. En marche on les rapproche pour diminuer la longueur des colonnes, accélérer les déploiements ou cacher à l'ennemi le nombre des batteries, quand elles sont masquées par les canonniers à cheval ou par des escadrons. En général, on conserve en marchant des intervalles assez grands, pour pouvoir faire tourner commodément les pièces, sans avoir besoin d'augmenter les distances. Le réglement piémontais fixe ces intervalles à 15 mètres; mais ils peuvent varier selon les cas.

Les intervalles de combat entre les bouches à feu, sont aussi de 15 mètres. Cette distance est nécessaire pour prévenir les accidents, suites ordinaires du grand rapprochement des pièces, et pour ne pas donner trop de prises aux boulets ennemis. Dans des circonstances exceptionnelles on peut les resserrer jusqu'à 12 mètres, mais il ne faut pas s'y résoudre sans de bonnes raisons. On peut les élargir aussi, mais l'officier doit toujours être à portée de surveiller sa section, et il n'y parviendrait pas si les pièces étaient séparées par intervalles de plus de 20 mètres. D'après les considérations pré-

cédentes, l'étendue du front d'une batterie de 8 pièces en position pour le combat, à 15 mètres d'intervalle, peut être évaluée à 120 mètres.

La distance entre une ligne de voitures et l'autre, savoir entre la ligne des pièces et celle des caissons, varie selon l'ordre de formation de la batterie. Cette distance se mesure de l'arrière d'une voiture à la tête des chevaux de celle qui la suit, et elle est fixée par le réglement piémontais, à 2^m, si la batterie est en colonne par pièce ; à 5^m, si elle est en colonne par section ; à 10^m, pour la colonne formée par demi-batterie ; à 20^m, dans le cas où elle est déployée en bataille ou en batterie. Alors la distance de la ligne des pièces à celle des avant-trains est de 6^m, et les distances, entre les lignes des voitures, sont réduites à 2^m, lorsque la bat terie est parquée.

L'artillerie marche en *colonne de route*, en *colonne de manœuvre* et en ligne *déployée*, et dans toutes ces dispositions elle peut être formée pour se porter *en avant*; alors les pièces précèdent les caissons, ou pour battre en *retraite*; dans ce cas les pièces suivent les caissons.

Comme les routes ont en général peu de largeur, on forme les batteries en colonnes par pièce pour les marches ordinaires ; mais pour les marches-manœuvres, elles s'effectuent en colonnes par demi-batteries ou par sections.

On peut obtenir cette dernière disposition en rompant les fractions de la batterie par la droite, par la gauche ou par le centre, et les faisant manœuvrer comme les pelotons d'un escadron.

La colonne double, formée sur le centre de la batterie, peut bien être considérée comme une disposition

pour l'attaque, car elle est très propre aux mouvements offensifs de cette arme sur le champ de bataille, et présente en outre, pour les déploiements des colonnes, les mêmes avantages que les colonnes doubles de l'infanterie et de la cavalerie.

Si le terrain est favorable, l'artillerie peut sur un champ de bataille marcher déployée; elle évitera ainsi de se déployer pour combattre, et de présenter pendant son mouvement trop de prise aux projectiles de l'ennemi.

Par des motifs opposés, il faut éviter dans les mêmes ciconstances de former l'artillerie en colonne serrée. Cette disposition ne serait utile qu'en marchant à l'abri du feu de l'ennemi, et encore faudrait-il manœuvrer sur un terrain uni; autrement une seule voiture venant à se rompre, arrêterait la colonne, ou la forcerait à modifier l'ordre de sa marche.

Pour déployer une colonne serrée par batterie (la colonne serrée d'artillerie résulte toujours de la réunion de plusieurs batteries placées les unes derrière les autres), il faut se servir de moyens analogues à ceux employés par la cavalerie pour effectuer ce mouvement; alors on fait tourner à droite ou à gauche, selon les cas, par pièce et par caisson si les caissons sont avec la batterie, les fractions de la colonne. De la même manière on déploie la colonne ouverte par demi-batteries.

On obtient la colonne ouverte, formation d'un usage habituel dans l'artillerie, en rompant à droite ou à gauche par demi-batterie, ou par section.

Il est aussi facile d'obtenir ce résultat en faisant marcher soit en avant, soit en arrière, par la droite ou par la gauche, la section ou la demi-batterie, par laquelle on rompt, si les autres sections par un quart de con-

version changent de direction et suivent le mouvement de la tête de la colonne. Si les caissons se trouvent auprès des batteries, on les fait d'abord rapprocher à 5 mètres de distance de la ligne des pièces, et ensuite chaque caisson suit sa pièce dans tous les mouvements. La colonne en marche peut aussi se former en avant sur les deux pièces du centre; alors celles de droite et de gauche, par un mouvement concentrique, vont successivement se réunir en arrière des premières. Ainsi les caissons après s'être rapprochés des pièces, les suivent dans tous leurs mouvements; et par suite, si les caissons ne sont point auprès de la batterie, toutes ces manœuvres deviennent plus faciles.

Que la colonne ait la droite, la gauche ou le centre en tête, la formation en avant en bataille s'exécute toujours par un mouvement diagonal par section, ou par pièce à droite et à gauche, si la colonne est double. Si l'on veut se former en bataille, sur le flanc de la marche, on y parvient au moyen du mouvement à *droite ou à gauche en bataille*, ou *sur la droite et sur la gauche en bataille.* En France, où l'inversion est supprimée, il est toujours facile de former la batterie sur tous les côtés de la marche sans perdre de temps en manœuvres inutiles.

Les colonnes d'artillerie, comme celles d'infanterie et de cavalerie, changent de direction par la tête de la marche; d'après les mêmes principes, l'unité tactique de l'artillerie se divisant en demi-batterie et sections, ces fractions dans les manœuvres exécuteront les mouvements analogues à ceux des pelotons d'infanterie et des escadrons de cavalerie en observant dans les détails d'exécution des variations très simples motivées par

la nature de l'arme et la diversité de ses éléments, d'ailleurs très faciles à comprendre.

Ainsi en manœuvrant par pièce, il faut laisser à chacune d'elles un espace carré de 22 à 25 mètres de côté, pour leur donner la possibilité de tourner. Le même espace devrait être libre pour les mouvements de chaque caisson. De plus l'artillerie, pour se former en bataille, doit toujours, avant de prendre son alignement, s'arrêter en arrière de la ligne, car il est très fatigant pour les chevaux de les faire reculer. Les conducteurs du timon servent de base à l'alignement.

Si la batterie, pour tirer, doit prendre position sur un sol peu favorable, chaque chef de pièce va reconnaître l'emplacement le plus convenable, c'est-à-dire le terrain le plus résistant et le moins incliné, ensuite il y fait établir sa pièce sans chercher à l'aligner sur les autres. Tels sont les changements généraux que subissent les manœuvres des deux premières armes, pour être appliquées à l'artillerie.

Des considérations précédentes il résulte que les conversions à pivot mouvant sont la base de la tactique de la batterie. Une pièce sert constamment de pivot aux mouvements de conversion à exécuter, soit en marche, soit de pied ferme, pour rompre en colonne et changer de front; et elle décrit un arc dont le rayon est de 3 mètres environ.

Une batterie pour changer de front exécute un quart de conversion, et pivote sur la droite, sur la gauche ou sur une pièce du centre. Ces mouvements ont lieu au moyen de la marche diagonale de chaque section. Ainsi, après avoir rompu, la batterie se porte sur l'alignement de la pièce désignée comme pivot de l'évolution. Ces

conversions de batteries, exécutées par des parties des unités secondaires qui la composent, sont d'une grande simplicité, pour faire un changement de front sur une des ailes de la batterie, soit en avant, soit en arrière ; mais elles se compliquent s'il faut les opérer sur une des pièces du centre. Alors il est indispensable de faire exécuter en même temps un mouvement de conversion en avant par l'une des ailes, et en arrière par l'autre comme cela se pratique dans l'infanterie et dans la cavalerie.

La difficulté d'exécution des changements de front augmente si la ligne des caissons affectés à la batterie marche avec elle, car pour effectuer la manœuvre, il convient alors de les faire d'abord rétrograder à une distance égale au front de la batterie ou à la moitié, si le changement de front est central, et ensuite par un mouvement de flanc partiel, on fait parcourir à la ligne des caissons l'autre côté du carré, en la dirigeant sur sa nouvelle position en arrière des pièces.

Cette manœuvre longue, large et compliquée, fait comprendre combien il serait avantageux de rendre les mouvements des caissons indépendants de ceux des batteries.

Pour tirer soit en avançant, soit en retraite, on peut appliquer à l'artillerie les manœuvres en échiquier. On exécute ces feux par demi-batterie, par section, ou même par batterie entière, dans le cas où l'on a en ligne plusieurs batteries. Si le feu est fait par section, la batterie devra successivement être reformée. S'il est fait par des fractions plus fortes, les demi-batteries ou batteries se dépassent sans cesse, et tirent.

Pour les feux en retraite, on se sert de la prolonge, alors on peut laisser l'affût à terre et unir la pièce à

l'avant-train, au moyen d'un câble très fort. Cette méthode, introduite par les Français, peut être très utile; elle permet de marcher et de faire feu sans avoir à ôter et à remettre l'avant-train.

Au moyen de la prolonge, les pièces franchissent avec plus de facilité les fossés. Cependant il ne faut pas abuser de cette espèce de manœuvre qui a aussi ses inconvénients : elle nuit à la rapidité des évolutions, est d'un difficile emploi sur les terrains accidentés, et devient impraticable s'il se présente des pentes un peu rapides. Si le terrain est raboteux, les pièces reçoivent des secousses en sens opposés dont l'effet peut rompre le câble. Sur un sol mou, la pièce sera lourde à traîner; les roues creuseront des sillons et les flasques laboureront la terre. Ces inconvénients augmentent avec la force du calibre. C'est surtout à l'artillerie combattant en ligne avec des troupes dont elle suit les mouvements, que les manœuvres à la prolonge sont utiles.

Quant à l'artillerie légère ou à cheval, elle ne peut employer ce moyen pour manœuvrer sans diminuer sa vitesse, un des éléments essentiels de sa force, et d'ailleurs la légèreté de son matériel lui permet de n'en pas faire usage. Aussi dans l'artillerie à cheval piémontaise on a supprimé les mouvements à la prolonge, et les militaires, en la voyant manœuvrer, pourront se convaincre qu'elles franchiront tous les obstacles sans difficulté.

Les manœuvres en échelons proprement dites ne sont pas dans les cas ordinaires du ressort de l'artillerie, à moins qu'on ne considère comme échelonnées les fractions de cette arme attachées aux échelons des troupes. Cependant une réserve d'artillerie destinée à appuyer une manœuvre tournante peut appliquer, en

se fractionnant, la manœuvre en échelons ; mais il est incontestable que cela aurait toujours lieu, comme on vient de le dire, pour se conformer aux mouvements des troupes échelonnées, dans le but de tourner l'ennemi. On doit, au reste, considérer comme échelonnée toute grande batterie partagée en deux ou trois fractions, soit pour avancer, soit pour rétrograder.

Toutes les manœuvres exposées ci-dessus peuvent être considérées comme des moyens transitoires, dont le but est de porter l'artillerie sur la position où elle doit combattre. Durant ces mouvements, elle est incapable de combattre, et se trouve dans un moment de faiblesse; elle n'a que son escorte pour la couvrir et la défendre contre les entreprises de l'ennemi. Mais aussitôt après son arrivée sur la position, elle se formera en bataille si elle ne doit pas commencer de suite son feu; autrement les fractions en se formant se placeront en batterie au commandement de leurs chefs respectifs, de deux manières différentes, selon les circonstances : 1° *en avançant;* 2° *en retraite.*

Pour exécuter la mise en batterie en *avançant*, il faut dégager l'affût de la cheville ouvrière, tourner la pièce et l'asseoir convenablement, ensuite on la charge, puis on le pointe. L'avant-train, après avoir fait demi-tour à gauche, passe par l'intervalle, et se place à 6 mètres en arrière de la pièce, les chevaux faisant face en arrière.

Pour l'exécuter en *retraite*, il faut dégager l'affût de la cheville, le poser aussitôt à terre, puis retirer l'avant-train à 6 mètres plus loin.

Si la ligne des caissons suit la batterie, chacun d'eux fait volte-face, et va prendre sa place accoutumée derrière les pièces à 20 mètres de distance.

Toutes les fois que l'on doit quitter une position pour marcher *en avançant* ou *en retraite*, il faut remettre les avant-trains. *En avançant.* L'avant-train fait demi-tour à gauche, et se place devant la pièce ; celle-ci est tournée par les hommes et accrochée à la cheville ouvrière. *En retraite.* L'avant-train est reculé sur l'affût, et la pièce est amenée vers l'avant-train.

Il est très essentiel que les artilleurs soient très exercés à remettre et à ôter les avant-trains ; car le moment où l'on met en batterie et où l'on retire les pièces est très critique pour l'artillerie. Il est alors du devoir des soutiens de se dévouer pour la défense des pièces ; mais il appartient aux canonniers de faciliter cette défense en commençant le feu aussitôt que possible, après être arrivés sur la position. Il dépend aussi de leur activité et de leur sang-froid de soustraire les pièces à l'ennemi en les enlevant avec promptitude, sans trop précipiter cependant leurs mouvements.

L'artillerie à cheval surtout a besoin de manœuvrer avec la plus grande célérité, soit pour se présenter au feu, soit pour se retirer ; aussi on habitue dans ce but les canonniers à monter et à descendre de cheval en très peu de temps.

Le colonel *Decker*, dans l'ouvrage où j'ai puisé beaucoup d'excellents détails, croit que la charge peut être retenue dans la pièce par le dégorgeoir. Cette méthode n'a pas été sanctionnée par la pratique, du moins dans l'artillerie piémontaise.

On exerce les canonniers de l'artillerie à cheval à se former en escadron pour masquer le front de leur batterie, dont les pièces resserrent d'abord leurs intervalles et reprennent ensuite leurs distances en arrivant sur la position. Tous ces mouvements se font

sans rallentir l'allure : à portée de l'ennemi, ils s'exécutent au galop.

Cette manœuvre pourrait être d'un grand effet en campagne si on l'employait contre de l'infanterie, car, selon toute probabilité, elle se laisserait intimider par l'apparition subite d'une batterie qui se démasque. A l'armée, tout événement imprévu exerce une grande influence sur le résultat d'une affaire. Dans ce cas, des pelotons de fantassins déterminés, en chargeant la batterie à la baïonnette, même à travers les charges de la cavalerie, pourraient seules changer les chances de l'assaillant.

Mais si ces manœuvres sont quelquefois heureuses en campagne, souvent aussi leur complication les fait échouer, car il n'est pas possible d'exécuter de semblables mouvements devant l'ennemi avec la précision qu'on obtient sur un champ de manœuvre. Gardons-nous donc d'établir une règle d'après des faits exceptionnels, et disons que le résultat de cette manœuvre dépend de l'instruction et de la bravoure des canonniers.

Le commandement d'une batterie emportant une grande action sur les trois éléments, hommes, chevaux et matériel dont elle se compose, il offre à la guerre, à l'officier auquel on le confie, des occasions nombreuses pour agir avec une grande indépendance, et par cela même de se distinguer ; c'est aussi le plus brillant que puisse ambitionner un capitaine.

CHAPITRE V.

EMPLOI DE L'ARTILLERIE DANS LA DÉFENSE DES POSITIONS.

—

Le rôle de l'artillerie dans la défense des positions est de la plus haute importance; toutes les troupes doivent subordonner leurs mouvements aux siens.

L'artillerie, dans une position défensive, sera placée de manière à ne point être aperçue par l'ennemi, afin de le surprendre au moment de l'attaque, par l'effet inattendu de son feu. Les batteries doivent alors tirer sur les débouchés et sur les colonnes d'attaque; elles ne chercheront à battre les pièces de l'ennemi que pour faire retirer celles dont les projectiles les prennent d'écharpe et peuvent les contraindre à ralentir leur feu.

Dans les combats défensifs, la plus grande partie de l'artillerie prend toujours position du côté de l'aile appuyée à des obstacles du terrain; quant aux batteries placées du côté opposé, elles doivent être soutenues par des troupes de cavalerie, d'infanterie, ou des deux armes réunies, lesquelles sont placées en arrière de ses flancs, et disposées soit en colonnes, soit en échelons, ou d'après ces deux modes selon les circonstances de guerre et les localités.

Entre les diverses batteries qui garnissent le front d'une position défensive, on ne laissera point d'intervalle de plus de 800 pas, si l'on veut s'assurer les

moyens de battre avec succès les colonnes de l'adversaire. Il ne convient pas de prodiguer dans les dispositions primitives de combat un trop grand nombre de pièces, vu la difficulté de les faire changer de position, surtout si l'on emploie des pièces de 16, et que les dispositions de l'ennemi ou les chances du combat forcent à prendre cette mesure. D'ailleurs, on s'exposerait à perdre une trop grande quantité d'artillerie si l'ennemi obtenait un succès partiel. Il convient donc de mettre en réserve toute l'artillerie dont on ne prévoit pas l'indispensable intervention au début de l'action, afin de pouvoir en disposer selon les éventualités.

Le feu d'une batterie défensive pour être efficace doit pouvoir être continu, sans compromettre les troupes qui la soutiennent quand même l'ennemi serait parvenu à bonne portée du fusil. C'est pour cela qu'on l'établit de préférence sur une position favorable aux feux rasants, et pourvue de points d'appui dont le tacticien combine l'emploi pour assurer la défense générale.

Jamais, à moins de nécessité absolue, on ne place une batterie derrière les troupes auxquelles elle appartient, car quoique sa position puisse dominer beaucoup, ses projectiles, en passant au-dessus des baïonnettes, agiraient sur le moral de soldats peu aguerris, et pourraient leur enlever l'énergie. Recherchons maintenant la meilleure forme à donner aux lignes de défense.

Une ligne défensive, pour remplir son but, doit être brisée et présenter alternativement des angles rentrants et saillants. On assigne les plus petits calibres à la défense de ces derniers, et les plus gros aux premiers, les rentrants étant les points les plus éloignés

de l'attaque et plus rapprochés de la ligne de retraite; les pièces sont plus à portée d'être retirées en cas de revers. Les pièces de gros calibre peuvent en outre, dans ces positions, atteindre l'assaillant de plus loin, et faire autant de mal que les pièces légères placées à l'extrémité des saillants. Enfin, ce serait un avantage si la ligne générale de défense présentait à l'assaillant un secteur concave, puisqu'on obligerait par cette disposition les colonnes d'attaque à passer sur un terrain facile à couvrir de feux.

Comme une batterie défensive est perdue si au moment de l'attaque ses munitions sont épuisées, il y a nécessité pour elle de les ménager, afin de n'en pas manquer au moment décisif.

Une position défensive n'est bonne qu'autant que la nature du terrain offre un parcours facile à l'artillerie et n'entrave point la retraite de cette arme. Ainsi, de bonnes communications transversales doivent exister entre le point central de la position et ceux qu'occupent les batteries sur le périmètre de la ligne à défendre. Si le contraire arrivait, il faudrait ou réparer les mauvais chemins, ou en tracer de nouveaux. On place la réserve d'artillerie au nœud de toutes les communications. Cette réserve, composée de tous les calibres, doit avoir un nombre suffisant de bouches à feu pour renforcer tous les points sérieusement menacés.

La position particulière de toute batterie enclavée dans la ligne à défendre doit être telle, qu'elle puisse se porter en avant pour prendre l'offensive, si un moment favorable se présente.

Il résulte de l'exposé précédent, que jamais l'artillerie d'une ligne défensive ne remplira les conditions

ci-dessus indiquées, si le commandant supérieur de cette arme, après avoir reçu les ordres du général en chef, n'a point, par des instructions spéciales, imprimé à toutes les batteries divisionnaires réparties sur la ligne cette unité d'action indispensable pour obtenir un effet d'ensemble conforme à l'esprit du plan général de défense.

CHAPITRE VI.

EMPLOI DE L'ARTILLERIE DANS L'ATTAQUE.

Les batteries d'attaque marchent sur les flancs des troupes, afin de ne point les gêner dans leurs mouvements, et de ne pas être exposées à présenter un double but à l'artillerie de l'adversaire. Cette place leur convient d'autant mieux qu'en plaçant l'artillerie sur les flancs des colonnes, elle sera libre de ses mouvements, et qu'elle ne sera point assujettie au pas irrégulier et au flottement des troupes.

La mission des batteries défensives se borne à faire feu ; celle des batteries d'attaque est de faire feu et de manœuvrer en même temps, pour changer de position. De là suit la nécessité de compenser le temps qu'elles perdent en manœuvres par la justesse du tir et la rapidité des mouvements.

Par un coup d'œil militaire exercé et une grande intelligence, on saura choisir le moment opportun pour interrompre le feu, quitter une position, et porter la batterie sur un autre point. N'oublions pas qu'un retard de quelques minutes suffit pour empêcher une batterie d'occuper une position avantageuse, et qu'une précipitation irréfléchie exposera peut-être une batterie d'attaque à des chances défavorables. En abordant la position, le commandant d'une batterie commencera par attirer l'attention de l'ennemi en mettant d'abord quelques pièces en batterie; sous la protection de leur feu il parviendra plus aisément à les déployer malgré les coups de l'ennemi. Le moment de de la mise en batterie étant toujours le plus dangereux pour l'artillerie, on tâchera de remédier par de bonnes et de promptes dispositions, et en l'engageant avec discernement. Il importe aussi de ne pas oublier que les troupes assaillantes aiment à voir l'artillerie en avant ou à côté d'elles, et que la présence des pièces réagit sur leur moral et leur inspire de la confiance.

Quant au moment le plus opportun pour démasquer à l'ennemi la batterie d'attaque, il faut le choisir d'après des considérations diverses : avec de la précipitation, on donnerait trop de prise aux batteries défensives qui pourraient encore disposer de moyens assez puissants pour l'accabler. L'instant le plus favorable pour commencer à mettre en action ces dernières, est celui où l'artillerie défensive se voit obligée de tourner tous ses efforts contre les colonnes d'attaque.

Le but d'une batterie d'attaque est de frayer un chemin par son feu aux troupes assaillantes, en pa-

ralysant celui des batteries de la position. Ainsi dans l'attaque, l'artillerie joue tout-à-fait le rôle d'auxiliaire, puisque son action se borne à protéger les troupes. Pour atteindre ce but, cependant, il convient d'assigner une partie de ces mêmes troupes au soutien des batteries attaquantes.

Les batteries à cheval suivent et appuient la cavalerie, les batteries montées et l'infanterie. Les batteries de 16, pendant la marche offensive, restent en arrière dans une position choisie avec soin, afin de pouvoir protéger l'attaque en tirant avec précision à de grandes distances. On choisit le plus souvent ces positions sur les ailes, et quelquefois au centre du théâtre d'action. Ce choix dépend des localités et du but à atteindre, mais il est en général préférable d'établir ces batteries sur les ailes, parce qu'elles peuvent tirer plus long-temps sans risque d'être masquées par les troupes de l'attaque.

En réunissant une quantité démesurée de bouches à feu en une seule batterie, on tombe dans l'inconvénient d'occuper un trop grand espace de terrain dans l'ordre de bataille, et de détruire ainsi l'ensemble des attaques opérées par les troupes. Au contraire, si on fractionne trop les batteries, il en résulte que leur feu, disséminé sur un trop grand nombre de points, n'a plus d'efficacité. L'art consiste donc à choisir, entre ces deux extrêmes, le meilleur emploi à faire de l'artillerie, d'après les circonstances locales, le nombre de points à battre et les dispositions des troupes ennemies. Il conviendra, par exemple, de partager en trois fractions, si le terrain le permet, une batterie de 90 pièces, et en deux, une de 60. Sous ce rapport, il est encore avantageux de placer l'artillerie aux ailes de l'attaque;

car l'effet produit par deux grandes fractions peut devenir simultané par la concentration des feux sur un but unique, comme si elles étaient réunies en ligne continue, tout en ménageant aux pièces la facilité de manœuvrer selon les exigences du terrain.

Les grandes batteries peuvent donner lieu à une remarque utile à consigner ici, c'est que toute grande réserve d'artillerie qui manœuvre en masse doit se ployer en colonne sur le plus grand front possible, d'après la nature du terrain. Rompre, et reformer sans nécessité une forte masse de pièces à portée de l'ennemi, serait une grande faute. Le chef d'une colonne profonde d'artillerie ne doit jamais perdre de vue le dommage qu'un seul boulet, en brisant plusieurs affûts, causerait à un ensemble si lourd et si compliqué. Si 20 pièces d'une ligne de 60 bouches à feu marchant en bataille étaient arrêtées dans leur mouvement, le reste pourrait encore avancer et se diriger sur la nouvelle position ; mais, au contraire, 3 ou 4 pièces mises hors de service dans une colonne suffiront toujours pour empêcher ou du moins retarder la marche de celles qui les suivent. Le tacticien ne doit donc pas oublier, en conduisant cette lourde colonne de voitures, d'amincir par des dédoublements, au fur et à mesure que le terrain s'ouvre, les masses profondes et serrées de l'artillerie.

CHAPITRE VII.

EMPLOI DES OBUSIERS.

Les innovations à introduire par suite des perfectionnements rapides des obusiers, pourront beaucoup étendre leur emploi à la guerre.

Comme je l'ai déjà fait observer, la conséquence de ces innovations sera de démontrer la nécessité d'attacher à chaque batterie une section d'obusiers allongés pour remplacer ceux dont on se sert dans l'organisation actuelle. Il faudra, en outre, qu'un corps d'armée tienne en réserve, pour en disposer en temps utile, une batterie d'obusiers allongés composée d'un nombre de pièces proportionné à la force totale de l'artillerie. Cette batterie pourrait être employée avec succès pour tirer sur de larges buts, des villages, de grandes masses de troupes, et surtout contre de la cavalerie ou des colonnes d'une grande profondeur. On pourra aussi s'en servir pour l'attaque des défilés et des bois. L'emploi des obusiers est aussi fréquent en défensive qu'en offensive : par leur feu, on arrête la poursuite d'un ennemi trop ardent; on le déloge quand il est abrité derrière des obstacles, et on défend avec peu de forces un sol accidenté. Cependant les obusiers paraissent plus appropriés à l'offensive, car ils peuvent frapper au-delà des rideaux qui masquent et protègent les défenseurs au moment où les troupes marchent à l'attaque. Enfin, les obus peuvent aussi, en tombant au milieu des masses

et des parcs de l'ennemi, le déterminer à quitter sa position.

Comme le transport des obus s'opère avec difficulté, il convient de ne jamais employer l'obusier si le canon peut le remplacer.

Il faut éviter de rapprocher les batteries d'obusiers courts du canon de l'ennemi; car les portées et la célérité des tirs étant différentes entre ces deux espèces de bouches à feu, il en résulterait du désavantage pour les premiers, dont les coups d'ailleurs ne sont efficaces, comme nous l'avons déjà remarqué, que contre de larges buts.

Répétons encore ici que ces dernières observations, relatives aux obusiers courts dont on se sert maintenant, ne seraient pas applicables aux obusiers allongés, car la justesse de leur tir permettrait de les opposer même avec avantage aux batteries de canons.

L'artillerie est, des trois armes, celle qui réclame une plus vaste instruction dans son personnel et la plus grande perfection dans son matériel. La tactique est la moindre de toutes les connaissances utiles à un officier d'artillerie; car si l'on considère la multiplicité des branches qui forment la science de l'artilleur, les difficultés d'acquérir chacune d'elles, et les qualités diverses qne doit réunir un bon officier de cette arme, ce sont autant de motifs pour ne pas se flatter d'en avoir un grand nombre également versés dans toutes les parties d'un service aussi compliqué; aussi en général ne connaissent-ils que l'ensemble de leur service, et se contentent-ils d'approfondir une ou deux spécialités.

Des trois armes, l'artillerie est celle qui exige le plus de temps, de soins et de frais pour être organisée,

entretenue et conservée. On pourrait à la rigueur faire la guerre avec de l'infanterie seulement, on ne pourrait entreprendre une campagne avec de l'artillerie, sans infanterie ou sans cavalerie; cette arme est indispensable aux armées par les motifs déjà exposés. Le calme, le sang-froid et le dévouement forment le caractère distinctif de l'artilleur. A l'instant où il doit défendre corps à corps ses pièces, le courage du canonnier brille d'un nouvel éclat, et il peut alors rendre d'éclatants services. Ce zèle pour la conservation du matériel de l'armée mérite toujours les plus grands éloges; c'est pourquoi il ne faut pas exposer sans but des soldats si difficiles à former, quelquefois impossibles à remplacer dans le cours d'une campagne. Se faire tuer sur ses pièces est le devoir du canonnier, s'il espère réussir à les sauver; mais dans le cas contraire, en donnant des preuves d'un dévouement sans but utile, il exposerait l'armée à perdre un matériel qui est souvent difficile, mais toujours dispendieux de remplacer. Ceci nous montre que s'il est nécessaire de tenir aux pièces, il ne faut pas pousser le préjugé jusqu'à sacrifier la sûreté des troupes et la réussite des opérations à la défense de quelques bouches à feu, dont la perte est un accident, sans doute, mais qui est bien compensé par le salut d'un nombre d'hommes considérable ou les succès remportés sur d'autres points. Au surplus, c'est une question délicate qui ne saurait être formulée en préceptes; le tact du chef pourra seul le décider d'après les circonstances, et lui indiquer la meilleure conduite à tenir dans l'intérêt général.

CINQUIÈME PARTIE.

TACTIQUE DES TROIS ARMES COMBINÉES.

CHAPITRE I.

COMPOSITION DU CORPS D'ARMÉE.

Dans la première partie de cet ouvrage, en parlant de l'organisation des armées, nous avons déjà indiqué en peu de mots les bases de la composition du corps d'armée, de cette grande fraction formée par Napoléon en 1805. Il lui donna un commandant en chef afin de le rendre capable d'agir isolément pendant une campagne, tout en concourant à l'exécution du plan général. Nous tâcherons de développer maintenant les principes de l'organisation intérieure, cette nouvelle espèce d'unité militaire, ainsi que les moyens à employer pour la mettre à même d'agir de concert avec d'autres pour atteindre le but du plan de campagne.

Déjà *Turenne* avait légué à la France l'idée de par-

tager les armées en divisions, il avait même introduit cette organisation dans ses armées; mais après lui cette heureuse innovation tomba pour long-temps encore dans l'oubli. Pendant la guerre de Sept-Ans, on remarqua bien dans l'armée française, et dans celle du duc Ferdinand, une espèce d'unité analogue à la division; mais n'étant soumise à aucun mode régulier de formation, elle était plus fictive que réelle. Enfin, en 1793, l'organisation divisionnaire fut adoptée par les armées de la république française. Les divisions alors étaient composées de toutes les armes; elles avaient un état-major spécial et une administration particulière. Chacune d'elles comprenait 4 demi-brigades d'infanterie, au moins 12 bataillons, 4 à 8 escadrons, 1 à 2 compagnies d'artillerie, servant 8 à 12 pièces; son effectif s'élevait de 10,000 à 15,000 hommes, suivant le nombre et la force des corps constituants.

Depuis cette époque, de nouveaux progrès avancèrent un peu l'art militaire. Enfin Napoléon parut à la tête d'une grande armée, et l'organisa sur les rives de l'Océan, pour conquérir l'Europe. Alors les corps d'armée devinrent les unités composantes de l'armée, et leur force varia selon les circonstances et l'objet à remplir. On a même vu à cette époque des corps de la force d'une armée entière; ainsi celui de *Davout*, en 1812, avait un effectif de 70,000 hommes.

Cet antécédant et l'exemple des armées d'Italie et d'Egypte, qui opérèrent tant de prodiges avec l'organisation divisionnaire, nous portent à partager l'opinion du général *Jomini*, savoir, que pour les armées au-dessous de 100,000 hommes, il est inutile de former des corps d'armée. La nouvelle organisation n'est

nécessaire qu'aux grandes armées, car alors il faut que le général en chef soit dispensé de s'occuper des détails, même d'un ordre élevé, et puisse déléguer une partie de son autorité à ceux de ses lieutenants, dont il aura pu apprécier les capacités, et qui lui offriront plus de garantie, afin d'être tout entier aux combinaisons stratégiques, tactiques et politiques, qui doivent tendre à l'accomplissement ou à la modification du plan de campagne. On sent, en effet, qu'un général en chef qui serait forcé de placer sa confiance dans un grand nombre de généraux de division, souvent incapables de distinguer les détails importants à signaler de ceux qu'il est inutile de porter à sa connaissance, consumerait son temps à une correspondance minutieuse et sans fin, qui lui enlèverait la liberté et la vigueur d'esprit nécessaires pour prendre ses résolutions et faire ses dispositions d'attaque ou de défense en temps utile. Mais, au contraire, l'organisation par corps d'armée d'une armée peu nombreuse, au lieu de simplifier, compliquerait les rouages et pourrait faire naître des conflits entre les chefs, au détriment de la régularité du service. D'après ces considérations, ce sera donc pour étudier les principes à suivre dans la formation des corps d'armée que nous rechercherons s'il serait possible de l'appliquer à l'armée piémontaise.

Dans cette armée, la force des régiments d'infanterie s'élève sur le pied de guerre à 3,385 hommes. Cependant si on déduit de cet effectif la force du 4ᵉ bataillon ou bataillon de dépôt, on pourrait encore composer les corps d'armée avec des régiments forts de 2,768 hommes, répartis en trois bataillons. La brigade, formée de deux régiments, serait forte de 5,536 hommes,

et la division, comprenant deux brigades, s'élèverait à 11,072 fantassins répartis en 12 bataillons.

L'effectif des régiments piémontais sur pied de guerre, se prête donc assez bien à toutes les combinaisons dont est susceptible l'organisation du corps d'armée, tout en laissant l'avantage d'avoir un corps d'armée de réserve, formé avec les quatrièmes bataillons des régiments d'infanterie de ligne.

Nous pourrions par conséquent créer deux corps d'armée à deux divisions d'infanterie chacun, et présentant une force de 22,144 fantassins; ajoutons encore le chiffre de la cavalerie, de l'artillerie et des troupes du génie, et nous pourrons porter l'effectif total à 25,000 ou 26,000 hommes, force convenable pour un corps d'armée.

Si cette combinaison était adoptée, on pourrait mettre 3 bataillons à l'avant-garde, autant à la réserve et 18 en ligne. On aurait par cette répartition 4 brigades en ligne; elles formeraient deux divisions de 9 bataillons chacune. Outre cela, une brigade mixte composée de 3 bataillons soutenus par de la cavalerie et de l'artillerie formerait l'avant-garde sous les ordres d'un chef spécial. Les trois bataillons destinés à la réserve seraient aussi commandés par un chef particulier. Pour obtenir cette formation, six des huit régiments des deux divisions détacheraient un bataillon chacun pour former l'avant-garde et la réserve.

A chaque division d'infanterie de ligne, on attacherait, selon les cas, une batterie et demie ou deux *batteries divisionnaires*, et dans certaines circonstances, on pourrait détacher temporairement de la cavalerie près de ces divisions.

Une réserve spéciale d'artillerie serait encore affectée

à chacun de ces corps d'armée, et on la composerait de 5 ou 6 batteries de toute espèce, aux ordres immédiats du général commandant le corps d'armée.

Si le corps d'armée était destiné à des manœuvres dans des pays favorables à l'action de la cavalerie, on lui assignerait une réserve spéciale formée des troupes de cette arme et d'artillerie à cheval. Cette réserve serait plus ou moins forte selon les cas; mais elle se composerait dans des circonstances ordinaires d'une division de cavalerie à deux ou trois brigades. Les corps d'armée destinés à agir en pays de hautes montagnes ou de marais, n'auraient point de grandes réserves de cavalerie.

On compléterait l'organisation du corps d'armée, en lui assignant 1° un détachement de troupes du génie, 2° de petits parcs, 3° de petites ambulances divisionnaires, 4° un grand parc, et 5° une grande ambulance. Des caissons du train seraient assignés aux divisions pour les transports des vivres et des effets; et d'après la nature du pays où le corps d'armée devrait opérer, on lui attacherait un équipage de pont.

D'après les bases établies ci-dessus, le corps le plus faible serait formé de deux divisions d'infanterie. Pendant les dernières guerres, les divisions françaises étaient quelquefois très fortes, leur effectif s'est élevé à 20,000 hommes. Des divisions aussi nombreuses ne pourraient agir comme corps indépendant, et si on en réunissait plusieurs pour former un corps d'armée, le commandement, selon nous, ne serait pas assez subdivisé, le général aurait à s'occuper de beaucoup de détails, et par suite ne pourrait pas porter assez d'attention sur l'ensemble de ses troupes.

En appliquant les réflexions précédentes à la com-

binaison la plus favorable pour organiser un corps d'armée piémontais, il me semble que son ordre de bataille primitif serait formé de la manière suivante :

1° Une brigade mixte d'avant-garde ;

2° Deux divisions d'infanterie de ligne à deux brigades chacune ;

3° Une brigade d'infanterie de réserve ;

4° Une division de cavalerie, id.

Cette combinaison exigerait 5 brigades à 6 bataillons chacune ; l'effectif serait de 27,680 fantassins, et 2,400 chevaux en comptant 4 régiments de cavalerie à 600 chevaux chacun. La division de cavalerie serait divisée en deux parties, l'une attachée à l'avant-garde, et l'autre placée à la réserve. On pourrait aussi, selon les cas, détacher un ou plusieurs escadrons auprès des divisions d'infanterie pour y faire temporairement le service de cavalerie divisionnaire.

L'artillerie serait répartie entre les divisions et la réserve. Trois batteries de 8 seraient attachées aux divisions d'infanterie et une demi-batterie à cheval le serait à la réserve de cavalerie. Quant à la réserve spéciale de l'artillerie, elle serait composée d'une batterie de position, deux batteries montées, une batterie de 6 obusiers, et une demi-batterie à cheval. D'après la répartition précédente, la force totale de l'artillerie du corps d'armée présenterait huit batteries et demie, et par conséquent 2,000 hommes et 1,800 chevaux, en comptant 240 hommes et 220 chevaux environ par batterie.

A ces troupes, on ajouterait quelques compagnies de troupes du génie, et un détachement de tireurs fort d'environ 400 hommes, 50 carabiniers royaux pour la police du corps d'armée ; le train des parcs et des

bagages; le personnel des employés des subsistances et de l'administration militaire. En additionnant ces différentes parties hors ligne, nous aurions un total de 1,000 hommes environ, dont il faudrait augmenter l'effectif du corps d'armée piémontais. D'après cet exposé, la force de corps pourrait être évaluée à 33,530 hommes et à 4,250 chevaux, y compris ceux de l'artillerie. Mais nous ne comprenons pas les chevaux du train des parcs ni ceux du train des équipages.

Il est aisé de se convaincre qu'un tel effectif serait le plus fort possible pour un corps d'armée piémontais, destiné à faire partie d'une grande armée nationale, attendu que pour lui donner cet effectif, on serait obligé de diminuer celui des autres à 25,000 hommes. Si on voulait toutefois se ménager la faculté d'appliquer la combinaison trinaire, afin de présenter en ligne trois corps d'armée, deux pour les ailes et un au centre, alors la force totale de l'armée s'élèverait à 84,000 combattants environ.

Pour mieux fixer les idées à ce sujet, nous donnons ici le tableau de l'ordre de bataille primitif d'un corps d'armée piémontais (fig. X), en le supposant fort de 33,530 hommes et 4,250 chevaux. Ce tableau pourra servir de point de départ pour établir l'ordre de bataille de tout autre corps, quelles que soient sa force et sa composition.

Les régiments du corps dont nous venons de donner la composition étant formés de leurs bataillons de guerre, l'ordre de bataille présentera :

1° 30 bataillons;

2° 20 escadrons;

3° 8 batteries et demie (64 pièces).

On remarquera combien le nombre des pièces est

faible par rapport à l'effectif de l'infanterie, mais déjà nous avons donné les motifs de cette exception à la règle générale pour l'armée piémontaise qui ne pourrait mettre plus de batteries en ligne.

La brigade mixte d'avant-garde se compose d'abord de 4 bataillons pris dans chacune des quatre brigades d'infanterie du corps d'armée, puis d'une brigade de cavalerie à huit escadrons, d'une demi-batterie montée et d'une demi-batterie à cheval, deux compagnies de tireurs, enfin d'un détachement de troupes du génie.

Les lignes sont formées par deux divisions d'infanterie à 4 brigades, en tout 8 régiments; ceux de rangs impairs sont à trois bataillons, et les autres à deux; leurs troisièmes bataillons ayant été détachés à la brigade d'avant-garde. Une batterie et demie d'artillerie montée est affectée à la première division établie en première ligne, et deux demi-batteries sont attachées à la seconde division placée en deuxième ligne. Le détachement de troupes du génie est aussi placé près du corps principal.

Les réserves se composent de : 1° une brigade d'infanterie à 6 bataillons; 2° une brigade de cavalerie forte de 12 escadrons, soutenus par une demi-batterie à cheval; 3° une réserve d'artillerie forte de quatre batteries et demie, dont une de position, du calibre de 16, une de 8 montée, une d'obusiers, et une demi-batterie à cheval. On trouve ensuite, auprès de la réserve, un détachement de troupes du génie, un équipage de pont et le grand parc. D'après les opinions émises par M. *Rocquancourt*, nous n'avons pas attaché de cavalerie permanente aux divisions d'infanterie, mais les escadrons qu'on leur adjoindra, dans cer-

taines circonstances pourront remplir le service d'éclaireurs.

J'ai cru devoir placer toute une division en première et l'autre en seconde ligne. Cependant comme les tacticiens ne paraissent pas encore du même avis sur la manière de répartir les divisions entre les deux lignes d'un ordre de bataille, nous croyons devoir passer à l'examen de cette intéressante question.

Le principal argument en faveur du partage de la division ou de la brigade entre les deux lignes, c'est que les troupes placées sous les ordres d'un même chef sont plus portées à se soutenir, et ne laissent pas échapper l'occasion de venir en aide à celles de première ligne, soit dans le but de repousser l'ennemi s'il obtenait un commencement de succès, soit pour achever sa défaite si les premières troupes engagées avaient réussi à l'ébranler.

Cette raison me semble plus spécieuse que solide. Les mouvements de la seconde ligne ont-ils donc cessé d'appartenir aux combinaisons des chefs? et leur exécution est-elle soumise à la bonne ou à la mauvaise volonté des soldats? Sans doute dans les guerres passées, les troupes de la première ligne n'ont pas toujours reçu de celles de seconde ligne tout l'appui nécessaire; mais faut-il attribuer ces fautes aux numéros portés par les régiments de la seconde ligne, ou à la mollesse et à l'incapacité des chefs? car on ne saurait nier que la mission de celle-ci est de rallier la première, et de la protéger en cas de revers, par l'action de son feu ou de ses baïonnettes. Consacrer une pareille maxime, ce serait détruire la confiance; ce serait dire à tout régiment placé en tête d'une attaque; ne marchez pas, car tel autre qui vous suit, ne vous secondera pas. Par un

tel principe on tenderait à détruire les sentiments de fraternité si nécessaires à des hommes réunis en si grand nombre, dans le même but, sous le même drapeau, et dont le premier devoir est d'obéir à une même volonté, de s'entre-aider comme des frères sans être mus par ces basses pensées d'égoïsme et de jalousie, opposées aux idées de gloire et d'honneur si communes dans les armées nationales. Loin de nous donc l'idée qu'un seul régiment piémontais, y compris même ceux à qui des traditions ou de vieilles ordonnances ont octroyé des priviléges, puisse manquer à son devoir, et faire dépendre sa conduite, un jour de bataille, de la place qui lui aurait été assignée.

Dans l'armée autrichienne, on mélange dans les lignes les divisions et les brigades. Cette armée, composée de tant de nations étrangères entre elles par la langue, les mœurs et le climat, peut observer les inconvénients de cette méthode, car une division hongroise préfèrera sans doute se voir soutenue en seconde ligne par des troupes de sa nation; mais partout ailleurs, si la fusion des masses s'est opérée sous l'influence salutaire d'une nationalité homogène, de tels inconvénients ne sauraient être à redouter.

Abordons la controverse, étudions cette question sous le point de vue de la tactique. D'abord le déploiement de toute une division sur une seule ligne est favorable si elle est formée de trois brigades, car on ne pourrait dans ce cas les répartir par portions égales entre les lignes sans fractionner les brigades, ce que l'on doit éviter. En outre, plaçant une division entière sur une ligne, on laisse plus d'unité au commandement, et cette disposition devient très favorable pour marcher, camper et cantonner, car pendant ces grands mouve-

ments qui précèdent une bataille, la première ligne campe à une grande distance de la seconde. Quelle surveillance pourrait alors exercer le général de division sur les parties séparées de ses troupes établies quelquefois à une lieue de distance les unes des autres? Supposons les campements ou les quartiers de marche surpris pendant la nuit; comment les fractions isolées et loin du chef pourront-elles agir avec ensemble dans un moment où il faut tout d'abord prendre un parti, adopter des dispositions défensives, peut-être même prendre l'offensive sur certains points, pour rendre la défense plus efficace et plus facile?

L'unité du commandement sur le champ de bataille est un de ces avantages, dont un chef ne doit jamais se dessaisir sans des raisons exceptionnelles et pressantes; car dans les manœuvres de ligne, comme dans les attaques, les divisions placées sous la main d'un seul chef présenteront plus d'ensemble, toutes leurs parties obéissant à ses ordres. Et qu'adviendrait-il si les divisions étaient mélangées dans les lignes, si une portion de la seconde ligne devait être détachée pour s'opposer aux manœuvres tournantes de l'ennemi? La division serait par suite de cette mesure désunie pour toute la journée, et son chef ne pourrait plus exercer l'action de son commandement ni sur l'une ni sur l'autre des deux fractions isolées. Cet inconvénient augmentera encore si on détache les troupes d'une aile de la seconde ligne pour les porter sur l'aile opposée, afin de la renforcer dans le but d'exécuter une attaque en ordre oblique, car alors la division se trouverait répartie aux deux extrémités de l'ordre de bataille. Où devra donc se tenir alors le général de division, réduit ainsi au rôle de commandant de brigade? Mais dans le

cas où la seconde ligne est formée par des divisions entières, ces mouvements si fréquents à la guerre peuvent être exécutés sans difficulté, et l'intégrité partielle des grandes unités de l'ordre de bataille ne subit aucune altération; car la division, aussitôt après son mouvement, pourra être remplacée par une division tirée de la réserve, sans secousse et sans diviser les éléments de l'armée.

Mais nous n'avons pas encore exposé tous les inconvénients attachés au partage de chaque division entre les deux lignes.

Admettons l'emploi de cette méthode, et supposons une colonne arrivant sur le champ de bataille pour se déployer; voyons de quelle manière on effectuera cette manœuvre.

La division de la tête se déploiera tant en première qu'en seconde ligne; puis long-temps après, la seconde division se formera à côté de la première.

On comprend que, par suite de la formation de la colonne, les deux lignes se déploieront ensemble, et que par conséquent il faudra au moins deux fois plus de temps pour former la première ligne que dans le cas où toutes les divisions placées en tête de la colonne auraient dû la composer. Est-il besoin de démontrer ici l'avantage qu'un adversaire habile saurait tirer d'un pareil retard en agissant sur l'aile en l'air de la ligne inachevée? Aurai-je besoin de remarquer que, si la division de la tête s'était d'abord déployée en première ligne, l'aile opposée serait parvenue à atteindre les appuis destinés à la garantir? J'ajouterai même que le déploiement de la seconde ligne se serait opéré avec plus de sûreté; car les troupes auraient été couvertes par celles de la première ligne. La justesse

de ces observations, empruntées aux *Remarques critiques* du colonel Marbot, et à l'ouvrage classique du commandant *Rocquancourt*, est assez évidente pour décider la question. Disons plus : comme l'observe le premier de ces écrivains, jamais à la fin d'une action les bataillons des deux lignes ne se correspondent comme au début de l'affaire; comment alors un général peut-il commander une division partagée en deux parties qui ne se correspondent plus et sont souvent séparées par des distances assez grandes? comment ces deux parties peuvent-elles s'entr'aider et se soutenir? Tout mouvement de flanc opéré par la seconde ligne, soit pour couvrir les flancs de la première, soit pour se soustraire à l'effet des batteries ennemies, rend inévitable l'emploi de semblables manœuvres pendant le cours d'une action. D'après cet exposé, le système de déployer les divisions entières sur une seule ligne me paraît mériter la préférence. Essayons toutefois, avant de nous prononcer, de développer les motifs sur lesquels on peut s'appuyer pour soutenir l'opinion contraire.

C'est bien ici le cas de répéter : tout principe de grande tactique doit être parfois modifié ; ainsi le terrain peut commander des exceptions à cette règle. Les Français, dont le système a été si souvent sanctionné par la victoire pendant les dernières guerres, plaçaient une division entière en première ligne et l'autre en seconde. Cependant une autre disposition fut adoptée à Austerlitz : les divisions françaises étaient mélangées dans les lignes. Ainsi les deux méthodes peuvent être bonnes dans des circonstances différentes. Par exemple, sur tout terrain uni et découvert, où l'on est obligé de prendre un ordre de bataille contigu, les divisions de-

vront être placées tout entières sur une seule ligne ; mais dans les pays de montagnes, coupés et boisés, où il convient de former un ordre de bataille séparé, il sera souvent préférable de morceler les divisions entre les deux lignes ; car alors il est impossible de surveiller un front d'une grande étendue, coupé par des accidents de terrains, tels que des ravins, des fossés, des bois, etc.

Toutes les fois que dans le cours d'une campagne on devra modifier l'ordre de bataille primitif, cela se fera sans la moindre difficulté en transportant en seconde ligne la moitié de la première, et en première la moitié de la seconde. On se trouvera de la sorte avoir deux divisions à côté l'une de l'autre, ayant chacune cinq bataillons en première ligne et cinq en seconde ; cela n'altérera en rien la disposition primitive de l'ordre de bataille ; mais le nombre des bataillons de chaque ligne et la répartition des autres armes ne changeront pas. Il est essentiel qu'un corps d'armée soit habitué à opérer, durant une campagne, tous les revirements de troupes voulus par les circonstances.

Mais s'il est de règle générale qu'une division d'infanterie soit tout entière déployée sur une ligne, il n'en est pas ainsi des divisions de cavalerie. Le lecteur aura pu le remarquer dans le chapitre relatif aux grandes manœuvres d'une division de cavalerie sur le champ de bataille. Cette différence de système entre les deux armes ressort du mécanisme même des engagements de la cavalerie. Comme les chances de succès de cette arme résident toutes dans la continuité des efforts consécutifs sur le même point, le commandant de la division doit pouvoir disposer, soit de la première, soit de la seconde, soit de la troi-

sième ligne, pour être toujours à même de faire soutenir les troupes d'abord engagées, et de redoubler de suite les efforts sur les points où il importe d'agir; car il ne faut pas oublier combien dans les engagements de cavalerie le plus petit retard peut être funeste. Il est donc indispensable que le chef ait sous sa main les deux ou trois lignes de cavalerie à la fois, pour pouvoir à lui seul achever les attaques commencées. Observons enfin que les champs de bataille où toute division de cette arme peut se déployer sur une seule ligne sont aujourd'hui assez rares en Europe.

En France, un corps d'armée est commandé par un maréchal, et quelquefois aussi par un lieutenant-général; en Piémont, le grade de général d'armée correspond à celui de commandant d'un corps d'armée. Les divisions, sauf quelques cas exceptionnels, sont mises sous les ordres de lieutenants-généraux. Les brigades sont commandées par un général-major en Piémont, et par un maréchal-de-camp en France.

Il y a en outre auprès de chaque corps d'armée un chef d'état-major-général, un commandant d'artillerie, un commandant du génie, le chef de l'état-major et celui de l'administration militaire.

L'organisation de l'armée en corps d'armée et divisions peut être permanente, comme en Prusse et en Russie, ou temporaire, comme en France, en Autriche et en Piémont. Dans la première partie de cet ouvrage nous avons déjà signalé les avantages et les inconvénients de ces deux systèmes. Le lecteur me dispensera de les répéter à la fin de ce chapitre.

CHAPITRE II.

DE LA COMBINAISON DES TROIS ARMES.

Pour mieux développer les principes de la combinaison des trois armes, nous en ferons de suite l'application à une seule division; car il nous sera plus facile de diminuer la complication naturelle du sujet en appliquant les règles à un corps d'un faible effectif. En effet, le mécanisme de la combinaison des trois armes est le même dans une division que dans un corps d'armée; les principes et les rapports des différentes armes ne varient pas, l'effectif seul de chacune d'elles peut changer. Les principes de la tactique particulière à chaque arme, développés dans les différentes parties de cet ouvrage, ont dû, je l'espère du moins, initier le lecteur aux secrets de la combinaison des trois armes, car lorsqu'on connaît à fond les manœuvres de chacune d'elles, il n'est plus difficile de deviner l'application de leur ensemble, selon la nature et les propriétés respectives de chacune.

Je fatiguerais donc le lecteur par d'inutiles répétitions si je suivais, pour développer les bases de la combinaison des trois armes, la marche adoptée pour exposer la tactique de chaque arme en particulier. Dès qu'on a fait connaître toutes les manœuvres exécutées par les trois armes dans un but offensif ou défensif, il ne reste, à mon avis, qu'à indiquer les règles invariables et peu nombreuses déduites de l'expérience de faire concourir ces trois éléments vers un but unique. Toutes ces règles, envisagées sous un point de vue

général, dérivent des bases fondamentales suivantes :

1° Les trois armes réunies sur le champ de bataille se doivent un mutuel appui, en agissant toujours dans l'esprit du plan général.

2° L'artillerie et la cavalerie servent presque toujours comme auxiliaires de l'infanterie; car celle-ci est la plus nombreuse dans les armées, et peut seule combattre comme arme décisive de jour et de nuit, en été comme en hiver, par tous les temps et en tous lieux.

3° Cependant l'artillerie et la cavalerie peuvent devenir à leur tour armes décisives, si on les fait agir en masses proportionnées au résultat à obtenir, et sur des terrains favorables à leur emploi.

4° Alors l'infanterie, quittant son rôle habituel, peut à son tour devenir arme auxiliaire.

5° Dans l'offensive, l'infanterie et la cavalerie combattent formées en colonnes d'attaque, ou en lignes déployées, pour contraindre l'ennemi à quitter ses positions; et l'artillerie, chargée dans ce cas de préparer les attaques par l'effet de son feu, doit régler tous ses mouvements sur ceux des autres armes.

6° Celles-ci suivent au contraire les mouvements de l'artillerie quand on est sur la défensive, car son feu peut à lui seul arrêter l'ennemi, et même porter le désordre dans ses rangs.

7° L'action d'une arme doit faciliter celle des autres; et si ces trois actions réunies en forment une collective assez puissante, on remportera la victoire. Ainsi, *l'artillerie prépare, l'infanterie décide, la cavalerie achève*, et l'on peut dire : l'action de l'infanterie décide presque toujours du résultat d'une affaire, et dans des cas exceptionnels peu nombreux, l'artillerie et la cavalerie agiront comme armes décisives.

8° En général, la cavalerie sera placée en réserve ou aux ailes de l'ordre de bataille et à distance de charge des lignes.

9° Dans les manœuvres et pendant les marches-manœuvres, il faut avoir soin d'éviter, pour faciliter le mouvement simultané des trois armes, que l'une soit assujettie au pas des autres.

10° Le dispositif de la marche et du campement doit toujours être établi d'après l'ordre de bataille primitif.

11° La place de l'artillerie se trouve le plus ordinairement sur des positions particulières situées en avant du front et des flancs intérieurs des lignes. L'artillerie, destinée à agir avec les troupes, doit être en général placée devant les lignes et non sur l'alignement même des troupes, afin de ne pas gêner leurs mouvements, et qu'elles n'aient point à souffrir de l'explosion de quelque caisson. Selon *Rocquancourt*, on doit poster cette artillerie à une distance de 200 mètres au plus et de 60 au moins de la ligne des troupes.

On place l'artillerie, dont les projectiles peuvent atteindre l'ennemi à une grande distance, au-delà des lignes, parce qu'elle doit commencer l'attaque par son feu, protéger le déplacement des colonnes et les mouvements des troupes. Au moment de l'attaque, les pièces tirent, puis aussitôt les intervalles compris entre les batteries se remplissent de tirailleurs; alors en combinant leur feu avec celui des batteries, on forme en réalité une première ligne de feux continus, et les mouvements des masses portées en arrière sont ainsi masqués et protégés par ce rideau, et elles peuvent compléter leurs manœuvres préparatoires, afin de prononcer leurs mouvements offensifs avec ensemble.

Voilà en résumé le secret de la combinaison des trois armes. Abordons maintenant les détails relatifs à cette partie de l'art militaire.

Sur la fig. 11, on a représenté l'ordre de bataille d'une division.

L'infanterie est déployée sur deux lignes par bataillons en masse.

L'artillerie, destinée à combattre avec les troupes, est placée entre les lignes pour être à même de se porter partout où les circonstances exigeront son emploi, et afin qu'elle ne soit pas aperçue de l'ennemi avant le combat.

On a mis la cavalerie en arrière à la réserve, car elle doit être cachée pour l'ennemi jusqu'à l'instant où sa présence deviendra utile ou nécessaire. Dans cette position, elle peut se porter sur tous les points de l'ordre de bataille sans contraindre les troupes à manœuvrer pour lui livrer passage.

Deux bataillons et une batterie de réserve se tiennent près de la cavalerie.

Recherchons maintenant les points de l'ordre de bataille où il convient de placer l'artillerie en général, puis après nous aborderons les détails en expliquant de quelle manière il faut diviser cette arme, comment les pièces de chaque batterie doivent être disposées. L'artillerie se place presque toujours sur les ailes des lignes de troupes; cependant on peut aussi l'établir au centre; mais alors, si des batteries ennemies peuvent la contrebattre, il faut laisser libre un grand espace au milieu de l'ordre de bataille, afin de ne pas offrir sur un même point un double but aux projectiles de l'adversaire. Cette disposition pourrait détruire l'ensemble des lignes, et présenterait en

outre des inconvénients, en entravant ou compliquant les manœuvres; car si la division était obligée de manœuvrer par les ailes, elle exposerait ses flancs en passant derrière l'artillerie. Placée sur les ailes, la batterie peut protéger les flancs de la division tout en se pliant aux mouvements exécutés par les troupes, et les couvrant sans les entraver. Ainsi, dans des cas particuliers seulement, les batteries pourront être placées au centre de l'ordre de bataille, d'après des règles d'exécution exposées dans un des chapitres suivants.

Les flancs étant en général les parties les plus faibles de l'ordre de bataille, il faut les protéger par les feux de l'artillerie; mais comme les flancs de celle-ci sont encore plus exposés que ceux des troupes, il sera nécessaire aussi de les soutenir. A cet effet, d'après la nature du terrain, l'infanterie ou la cavalerie seront chargées de les protéger; des obstacles naturels en les couvrant ne rendent pas inutiles l'intervention des soutiens.

Ainsi en général, la position de l'artillerie est toujours indiquée par la nature ou la forme du terrain; et en combinant le dispositif de cette arme avec celui des troupes, il ne faut pas chercher à obtenir une précision géométrique; car si les sciences spéculatives sont exactes, leur application aux faits matériels n'est qu'approximative, et elles ne peuvent servir à apprécier ou à prévoir l'effet des causes morales. C'est pourquoi, en cherchant à appliquer la géométrie à la science de la guerre, on arrive à des conclusions inexactes et toujours beaucoup trop absolues pour un ordre de faits dépendant de circonstances morales, du degré d'intelligence et d'instruction des chefs.

Le tacticien ne saurait trop étudier les positions où il convient d'établir l'artillerie ; son coup d'œil doit les lui faire connaître à la première vue, et par la promptitude des mouvements il les occupera à l'instant le plus opportun pour en obtenir les meilleurs résultats. Ces positions ne se trouvent pas en général sur les points culminants, car les feux de l'artillerie plongeraient trop, et les pièces y seraient trop en vue de l'ennemi. D'après les motifs exposés ci-dessus, on placera en général la ligne des batteries en avant de celle des troupes, et, si on le peut, on ne morcellera pas les batteries; il convient au contraire d'en réunir plusieurs en une seule, surtout si l'on est sur l'offensive. Sur la défensive, on peut répartir un peu plus l'artillerie dans les lignes ; mais il faut indiquer un but commun à plusieurs batteries, afin de faire converger leurs feux et obtenir un plus grand résultat sur un point de l'ordre de bataille de l'ennemi.

La plus forte masse d'artillerie doit être établie sur le flanc le mieux couvert par les obstacles du terrain ; là elle n'a rien à redouter pour ses flancs, et peut, par l'action de son feu, défendre les approches du front des troupes. Cependant, comme il ne conviendrait pas de laisser sans défense l'aile sans appui, et que l'artillerie placée à une grande distance ne produirait pas assez d'effet sur ce point, il sera avantageux d'y établir une partie de l'artillerie, et de tenir toujours à proximité la réserve de cette arme ; car ici elle pourra, si les circonstances l'exigent, agir sous la protection de la cavalerie.

Si une seule batterie était attachée à la première ligne, on pourrait assigner, par exemple, trois sections à

l'aile appuyée, et une section à l'aile non appuyée. Cette section trouverait sa place, ou sur l'extrémité de l'aile en l'air si on pouvait disposer de soutiens assez forts pour la sûreté de son flanc extérieur, ou bien dans l'intervalle compris entre les deux derniers bataillons de la ligne, car, d'après le colonel *Decker, l'artillerie ne doit jamais déborder les autres armes, mais bien être débordée par elles.*

Mais si une plus grande quantité d'artillerie était attachée à la division, on ferait soutenir l'aile non appuyée par une section retirée de la réserve, afin de ne pas morceler la batterie placée sur le flanc couvert.

Nous avons considéré d'abord le cas le plus général, celui où une seule des ailes est couverte; mais si par hasard les deux extrémités de la ligne étaient en l'air, il faudrait placer l'artillerie au centre de l'ordre de bataille, ne pas laisser de troupes derrière les pièces, et leur assigner toujours des soutiens, composés d'infanterie ou de cavalerie légère, dont la force serait proportionnée aux exigences du terrain, et en général ne sera pas moindre de 50 hommes.

Dans toutes les manœuvres d'attaque, une portion de l'artillerie fera feu, et sous sa protection les autres bouches à feu marcheront pour changer de position; on peut ainsi, par des mouvements intermittents, obtenir des feux continus. En abordant une position nouvelle, les pièces se mettront en batterie et dirigeront leurs feux contre les batteries défensives de l'ennemi, pour distraire leur attention des colonnes d'attaque. Celles-ci, soutenues alors par un feu bien dirigé, s'avanceront en manœuvrant. Arrivés à bonne portée, tous les échelons d'artillerie s'arrêteront pour concentrer leurs feux sur le point décisif, et l'infanterie, formée en colonnes

soutenues par quelques bataillons déployés en arrière, s'élancera sur l'ennemi à la baïonnette.

L'artillerie placée sur la défensive s'attachera surtout à prendre d'écharpe les têtes et les flancs des colonnes d'attaque, et, en retraite, les échelons de cette arme chercheront à occuper de bonnes positions en arrière, afin de permettre aux troupes repoussées de se rallier sous la protection de leur feu.

L'emplacement de la cavalerie divisionnaire est indiqué par le terrain. Cette arme étant assez mobile et son effectif assez faible pour lui permettre de se porter en peu de temps sur tous les points d'un champ de bataille, il est permis de l'établir en arrière des premières lignes pour ne point l'exposer sans but. On la placera de préférence assez près de l'infanterie, afin d'être à même de la soutenir à propos: mais il faut profiter de tous les plis de terrain pour la masquer toutes les fois qu'elle est au repos. Il convient de ne jamais l'exposer aux coups de l'artillerie sans nécessite; remarquons pourtant qu'il est bon de ne pas s'exagérer l'importance de cette règle; car le tacticien habile n'hésite pas à l'exposer, s'il importe de le faire dans l'esprit du plan général. Comme la perte de quelques minutes est sujette à entraîner de graves inconvénients pour cette arme, c'est à l'officier qui commande plusieurs escadrons de les faire agir dans une circonstance favorable, sans attendre les ordres du général de division, placé souvent trop loin pour les lui faire transmettre assez tôt. Cependant il assume alors une grande responsabilité si le succès ne justifie point sa conduite, s'il n'est pas à la hauteur des circonstances où il s'est placé. On peut quelquefois avoir le temps de redresser un faux mouvement s'il a été exécuté par un grand corps de ca-

valerie; mais on n'arrive jamais assez vite pour réparer la faute de quelques escadrons.

La cavalerie attachée à une division d'infanterie lui doit aide et protection; sa mission est donc toute de dévouement.

Placer de la cavalerie au centre de la première ligne serait commettre une grande faute; car cette arme ne possédant par elle-même aucun élément de résistance, ne se défend qu'en attaquant; par conséquent, mise au centre de l'ordre de bataille, celui-ci serait désuni au moment où la cavalerie chargerait, et l'armée pourrait être séparée en deux parties après une charge malheureuse, si l'ennemi était entreprenant et qu'il ne négligeât pas de profiter d'un premier succès.

Cependant, comme d'après la nature du terrain on peut croire utile d'adopter cette disposition, hâtons-nous de dire qu'il faudrait alors faire soutenir les ailes de la cavalerie déployée, et placer en arrière de cette arme des bataillons en colonnes et à distance de déploiement prêts à la remplacer au moment où elle s'élancera pour charger.

Ainsi, à la bataille de la *Moskowa*, la cavalerie française était placée au centre de la première ligne. Mais pour éviter les inconvénients attachés à cette formation, on avait placé derrière elle, pour la soutenir ou profiter de ses succès, des bataillons de la garde. A la bataille de *Minden*, le centre de l'armée française étant occupé par la cavalerie, il fut enfoncé par l'ennemi, et dès lors celui-ci, après avoir séparé les deux ailes des Français, remporta la victoire.

Sur un champ de bataille, toutes les manœuvres inopinées produisent un grand effet et peuvent procurer la victoire; aussi est-il de règle de tenir le plus

long-temps possible la cavalerie cachée au regard de l'ennemi, afin de l'empêcher de prendre des dispositions pour détruire, au moins en partie, l'effet de cette arme. D'ailleurs, on se procure ainsi l'avantage de ne pas offrir aux batteries de l'ennemi un point facile à atteindre, tout en n'exposant pas sans but une arme longue et dispendieuse à former.

Bien que les deux ailes puissent être appuyées, si l'une d'elles est moins protégée par la nature des localités, il faudra la faire soutenir par de la cavalerie, et si les deux étaient découvertes, on la placerait du côté où le terrain serait plus favorable à son action. Enfin, dans ce dernier cas, on pourrait encore mettre la cavalerie en arrière du centre des deux premières lignes, car elle pourrait de là se porter sur l'une ou l'autre des ailes.

Ainsi on doit placer l'artillerie à l'aile couverte et dans une position forte par elle-même ; il convient aussi d'établir la cavalerie à proximité de l'aile non appuyée, tout en ordonnant à l'artillerie de la réserve de se tenir prête à voler au secours de l'aile la plus faible, dans le cas où elle serait compromise par suite des différentes phases de l'engagement ; car elle pourrait rétablir le combat par son feu combiné avec l'action de la cavalerie sur le champ de bataille.

La cavalerie divisionnaire doit en général être réunie ; on ne la place sur plusieurs points qu'en cas de nécessité absolue ; mais dans les camps ou pendant les marches, on la répartit aux avant-postes ou à l'avant-garde, à l'arrière-garde et en éclaireurs, d'après les principes de la petite guerre.

Si une division est sur l'offensive, la cavalerie suit l'infanterie pour compléter ses succès et pour-

suivre l'adversaire. Dans les retraites, elle se place près de l'infanterie afin de couvrir ses flancs et de repousser les attaques de la cavalerie ennemie. Lorsqu'elle est attachée à une division placée sur la défensive, elle doit s'établir à l'extrémité de l'ordre de bataille, du côté où le terrain est le plus favorable à son action, afin de pouvoir prendre en flanc les colonnes d'attaque dirigées par l'adversaire en avant de ses ailes.

Ainsi la cavalerie divisionnaire est destinée à protéger les autres armes; son rôle est donc secondaire, tandis que les grands corps de cette arme peuvent agir avec indépendance et obtenir des résultats décisifs.

Dans ces différentes positions, il ne faut jamais engager toute la cavalerie, mais au contraire lui faire toujours suivre les premières troupes engagées comme une réserve prête à les soutenir.

Comme une grande réserve de cavalerie n'est ordinairement engagée qu'une seule fois durant une bataille, il faut savoir l'employer à propos, et saisir l'instant où elle peut décider la victoire ; trop tard elle ne pourrait que couvrir la retraite, et, par une charge prématurée, elle s'exposerait à fatiguer ses chevaux et à se mettre, comme à *Waterloo*, dans l'impossibilité d'agir au moment décisif.

Ce coup d'œil qui fait connaître le moment où une grande réserve doit aborder l'ennemi, est un don naturel, et ne saurait être le résultat de l'étude; la théorie, impuissante à cet égard, se borne à donner des indications générales.

Ainsi, lorsque l'artillerie a porté la confusion dans les rangs de l'adversaire, si l'on voit ses feux se ralentir et ses lignes flotter, il faut profiter de ce moment d'indécision, et par une attaque vive, bien que diri-

gée avec ensemble, s'assurer la supériorité sur un point du champ de bataille.

Sans doute ces principes sont bons à indiquer, et leur application pourra conduire à des résultats heureux; mais comment peut-on, au milieu des nuages de poussière et de fumée qui obscurcissent le champ de bataille, voir assez bien l'adversaire pour distinguer à ses mouvements cette indécision qui doit servir de règle au général et lui indiquer le moment opportun pour l'aborder?

Ainsi, d'après cette discussion, un grand corps de cavalerie cherche à obtenir des résultats décisifs, et ne s'engage qu'avec l'espérance d'obtenir la victoire; au contraire, la cavalerie divisionnaire ne peut espérer des succès aussi brillants; elle menace, contient ou repousse l'ennemi; mais ne saurait remporter un avantage s'il n'est préparé par l'infanterie.

Toutes ces réflexions serviront à faire connaître la manière d'employer l'artillerie attachée aux divisions et celle de la réserve; car la première combat avec les troupes, les protège sur la défensive, donne plus de force à leurs attaques, tandis que la seconde peut à elle seule décider une affaire, donner la victoire ou protéger une retraite.

L'emploi rationnel des grandes masses de cavalerie et d'artillerie ne saurait se formuler en préceptes, car c'est un art d'inspiration. L'histoire est la meilleure des théories à consulter sur cette partie importante de l'art militaire. C'est en réfléchissant sur l'emploi que Napoléon fit de l'artillerie à *Wagram*, quand il ordonna de faire avancer une batterie de 100 pièces pour boucher la trouée faite dans son ordre de bataille par suite du mouvement du corps de Massena; c'est en se rappe-

lant la conduite de la cavalerie française à la journée d'*Essling*, où elle sut, par une conduite brillante, s'opposer à la poursuite des Autrichiens et leur enlever la victoire, qu'on pourra se former une idée de l'emploi des grandes masses d'artillerie et de cavalerie. Remarquons ici que des masses de cavalerie beaucoup moins nombreuses obtiendraient aussi de brillants résultats, si l'on savait les engager à propos et sur un point convenable, comme le fit Kellermann à *Marengo*, et surtout si les soldats de cette arme montrent autant de courage que les lanciers polonais à l'affaire de *Somo-Sierra*.

Concluons, d'après l'exposé précédent, que l'habile combinaison des trois armes donne à l'infanterie une plus grande liberté d'action, et lui permet de tenter des mouvements hardis qui peuvent rendre décisif un succès partiel. Ajoutons encore que, durant les marches exécutées à portée de l'ennemi, les commandants de l'artillerie et de la cavalerie doivent étudier le terrain et se tenir à portée du général, afin de connaître ses intentions et d'agir d'après ses idées, en évitant de perdre le temps qu'on met à transmettre les ordres.

On reconnaîtra l'application des principes développés sur les dispositions à donner aux trois armes d'une division (1) lorsqu'elle se trouve en présence de l'ennemi, sur les figures 12, 13 et 14, empruntées à l'ouvrage du colonel Decker, ses ailes étant protégées par les accidents du terrain ou le dispositif des troupes.

(1) La division qui, avec ses ailes en l'air, placerait sa batterie au centre, se trouverait, sans contredit, dans une position très critique si l'ennemi qu'elle a en face pouvait disposer la sienne aux ailes, et trouver dans des feux croisés l'avantage d'écharper cette batterie centrale. Mais un tel inconvénient n'est que la conséquence naturelle de

Après avoir recherché les meilleures dispositions à donner aux troupes pendant un engagement, étudions maintenant la manière de les faire agir.

Dans les mouvements offensifs, la cavalerie divisionnaire marche à l'avant-garde soutenue par quelques pièces; elle doit reconnaître l'ennemi, attaquer ses avant-postes, masquer les mouvements des troupes de la division et leurs dispositions, afin de laisser l'adversaire dans l'incertitude sur le choix du point d'attaque.

Aussitôt que la division arrive en présence de l'ennemi, l'artillerie divisionnaire prend position, et sous la protection de son feu les colonnes d'infanterie se déploient d'abord par bataillons en masse; la cavalerie se forme sur le flanc extérieur et en arrière de l'aile qui se trouve sans appui. De là elle suit les mouvements de l'infanterie, et manœuvre selon les circonstances, d'après les principes de sa tactique spéciale, dans le but de saisir l'instant favorable pour charger. Le déploiement étant exécuté, l'artillerie divisionnaire prend une position plus avancée pour contre-battre l'artillerie défensive. Alors l'infanterie, formée en colonnes peu profondes, réunies par des bataillons déployés, marche couverte de tirailleurs protégés et soutenus par la cavalerie et l'artillerie.

la fausse position de cette division. C'est une malheureuse nécessité qu'elle subira plutôt que d'exposer son artillerie sur les ailes découvertes, où elle se verrait exposée à tout moment à être enlevée par la cavalerie ennemie. Au reste, pour peu que le centre jouit de quelque avantage de position, cette chance pourrait à son tour cesser d'être défavorable, même contre une division qui aurait la faculté de placer son artillerie sur les ailes. Quant au mouvement de la seconde ligne, opéré dans le but d'éviter l'inconvénient de servir de double but à l'artillerie ennemie, il est évident qu'on ne l'emploierait qu'autant que l'artillerie ennemie serait exactement placée en face de la nôtre.

La ligne de l'ennemi enfoncée, la cavalerie divisionnaire s'avance, envoie des pelotons à sa poursuite, et les fait appuyer par des réserves, tandis que l'artillerie prend position sur le terrain conquis, afin de permettre à l'infanterie de se rallier et de se reformer sous sa protection. Si, au contraire, l'attaque est repoussée, des sections ou des demi-batteries d'artillerie vont successivement occuper en arrière toutes les positions, d'où l'on peut arrêter ou suspendre la poursuite; d'autres pièces doivent aussi suivre les mouvements de retraite des derniers échelons de troupes, ou protéger les mouvements rétrogrades et successifs des lignes.

Nous avons déjà expliqué comment on obtient la continuité du feu de l'artillerie répartie entre deux lignes qui se retirent par des mouvements alternatifs; nous croyons inutile de revenir sur ce sujet; mais nous ajouterons que, dans les mouvements de retraite, il est avantageux de placer les pièces sur plusieurs points de l'ordre de bataille, afin de ne jamais exposer une batterie entière à être enlevée par l'ennemi.

Si les troupes sont sur la défensive, la cavalerie divisionnaire, soutenue par quelques pièces d'artillerie, peut s'avancer pour rallier les avant-postes obligés de se replier par l'approche des colonnes de l'ennemi; aussitôt que celles-ci sont arrivées à bonne portée des batteries défensives, on cherche à les arrêter par un feu vif et bien dirigé; souvent on peut obtenir ce résultat, car les positions de l'artillerie ont dû être choisies de manière à couvrir de feux les principaux débouchés et tous les abords de la position. La cavalerie est prête à saisir l'instant favorable pour charger

sur les flancs des colonnes d'attaque. De son côté l'infanterie, formée soit en ligne, soit en colonne, profitera d'un moment d'hésitation de l'adversaire pour prendre l'offensive et l'attaquer avec impétuosité, alors que ses colonnes sont désunies par la marche ou par l'effet de l'artillerie. Si ce mouvement réussit, la cavalerie divisionnaire achèvera un premier succès en poursuivant l'ennemi avec vigueur; mais il faut qu'elle sache s'arrêter à propos.

Si la division est menacée par des corps nombreux de cavalerie, l'infanterie se forme alors en carrés, sa cavalerie se retire dans l'intérieur de la position, et se place de manière à être couverte par l'infanterie, sans lui interdire néanmoins l'usage de ses feux, et conservant la faculté de déboucher de ses positions pour effectuer des sorties et charger dans des circonstances favorables. Quant à l'artillerie divisionnaire, elle se partage en demi-batteries et sections, afin de se placer sur les côtés intérieurs du carré, ou lorsque le terrain lui offre des positions avantageuses, elle s'y établira sous la protection d'autres troupes, les caissons se retirant sur les derrières où ils iront se mettre sous la protection de la cavalerie. Si les feux de l'artillerie et des carrés désorganisent l'ennemi déjà ébranlé par l'effet de la charge, c'est à la cavalerie de compléter les succès de l'infanterie en exécutant des sorties vigoureuses, d'abord sur les points où il paraît le plus affaibli, puis en cherchant à étendre un premier succès.

Enfin, dans le cas peu probable où tous les carrés de la division seraient sur le point d'être entamés, la cavalerie se dévouera pour le salut de l'infanterie,

et bien qu'inférieure en nombre, elle chargera l'adversaire avec impétuosité, pour donner aux carrés le temps de se reformer et de prendre de nouvelles dispositions plus favorables à la défense ; mais elle ne sera jamais autorisée à se faire jour pour échapper à l'ennemi que dans le cas où l'infanterie, entièrement désorganisée, aurait cessé d'exister.

Cette circonstance ne peut se présenter que si l'infanterie est composée de mauvaises troupes ou enveloppée par des forces hors de proportion. Ainsi à *Waterloo*, les braves grenadiers de Cambronne et du général Petit ont dû céder devant une cavalerie trop nombreuse pour leur laisser espoir de salut.

L'ensemble des évolutions d'une division composée des trois armes sur le champ de bataille, dérive toujours, nous le répétons, des mouvements de chaque arme en particulier. La cavalerie et l'artillerie divisionnaires y prennent part, d'après les principes déjà établis, selon que les manœuvres sont offensives ou défensives. S'il s'agit d'exécuter des changements de front, une portion de l'artillerie divisionnaire, pour protéger le mouvement, s'établit en batterie près et en dehors de l'aile qui sert de pivot, et les autres bouches à feu suivent le mouvement placées près des échelons de l'aile opposée, et soutenues par la cavalerie, si le changement de front s'opère en avant. Dans l'hypothèse contraire, cette arme se déploie pour couvrir la retraite de l'aile en mouvement; si le changement de front s'exécute sur le centre de l'ordre de bataille, circonstance rare devant l'ennemi, la batterie servira de pivot au mouvement général, afin de protéger par son feu les mouvements exécutés par les ailes. Dans le cas où l'artillerie, au lieu d'être

placée au centre, serait répartie aux ailes, il faudrait, pour protéger le changement de front central, lui faire prendre de bonnes positions sur les flancs de l'ordre de bataille, où elle serait soutenue par une partie de la cavalerie divisionnaire seulement; car cette arme sera presque toujours employée à masquer en se déployant le mouvement de conversion exécuté par l'aile qui doit rétrograder.

Pour faire exécuter des mouvements successifs par des lignes ou par des fractions de ligne, soit en échiquier, soit en échelons, l'artillerie, répartie près des lignes ou des échelons, alternera ses feux pendant les mouvements, comme on l'a déjà plusieurs fois remarqué, et durant ces manœuvres, la cavalerie divisionnaire se tiendra toujours prête à déboucher, soit par les ailes, soit par les intervalles des lignes, pour agir selon les circonstances. Ainsi, dans les manœuvres de ligne en retraite, son apparition soudaine peut favoriser beaucoup le mouvement général. Afin d'exécuter toute manœuvre offensive, et surtout les passages de ligne en avant, l'artillerie divisionnaire, soutenue par la cavalerie, ira préalablement occuper une position latérale et avancée, afin de pouvoir tirer d'écharpe sur l'ennemi. Est-il question, au contraire, d'effectuer les passages de lignes en retraite? une partie de l'artillerie divisionnaire suivra le mouvement, les autres pièces se hâteront de gagner de bonnes positions en arrière. La cavalerie, dans ces circonstances, se tiendra toujours en mesure de déboucher pour arrêter ou suspendre la poursuite.

Lorsqu'une division composée de trois armes est coupée de tous les côtés, et se trouve dans la nécessité de se faire jour, le sort de la cavalerie se sépare ordi-

nairement de celui de l'infanterie. Alors l'artillerie à cheval suit la cavalerie, et l'artillerie montée reste avec l'infanterie. A-t-on perdu tout espoir de sauver les pièces? on les abandonne après les avoir mises hors de service, et on fait sauter les caissons. Les canonniers à cheval, dans ce cas, se joignent à la cavalerie, ceux à pied à l'infanterie. Chaque arme se conduit alors d'après les principes exposés ci-dessus. Lorsque toute une division réunie et formée en une seule masse se trouve dans la nécessité de traverser une ligne ennemie, c'est d'après la nature du terrain que l'on décide si c'est à l'infanterie ou à la cavalerie de former la tête de colonne pour frayer un chemin aux autres troupes. En plaine la cavalerie, en pays coupé ou fourré l'infanterie, chercheront à renverser les premiers obstacles. Si la cavalerie doit marcher en tête de l'attaque, il ne convient pas cependant de la mettre d'abord en tête de l'infanterie; mais il faudra pendant la marche la tenir échelonnée sur les flancs de cette dernière. Ainsi placée, toute la cavalerie formée en échelons s'ébranlera à l'instant décisif pour opérer un effort combiné sur le point à enfoncer. C'est au milieu de ces deux charges convergentes et protégée sur ses flancs que l'infanterie s'avancera en colonnes. L'artillerie aura préludé à cette attaque par des feux convergents, et pendant la marche, elle aura suivi la colonne d'infanterie. La bravoure des troupes, les circonstances et le hasard feront le reste. Si, dès le début de la manœuvre, on avait placé la cavalerie en tête de la division, elle s'éloignerait trop de l'infanterie au moment de la charge, et cette dernière risquerait de ne pas profiter de la trouée faite par la charge même.

Dans l'attaque et la défense des localités et des postes, tels que bois, défilés, villages, etc., on se servira surtout de l'artillerie. Pour défendre ces postes ou ces passages, on place les pièces sur les flancs extérieurs, de manière à croiser leurs feux sur le front de la position. S'il s'agit de l'attaque de ces mêmes postes, on cherche à placer des batteries de façon à pouvoir enfiler et battre en rouage les batteries défensives. Cependant comme les pièces doivent être pointées avec précision pour diminuer la force morale de l'ennemi et augmenter la confiance des colonnes d'attaque, il faudra avoir soin de les employer à de grandes distances, mais au fur et à mesure qu'on approche de la position en profitant de toutes les circonstances favorarables pour se servir de la mitraille et produire un grand effet. Si l'artillerie joue dans la défense sur le point où se dirigeront les colonnes de l'infanterie, l'action de cette arme devient alors presque toujours décisive; cependant la cavalerie peut aussi quelquefois obtenir de grands résultats : ainsi en 1814, le 4e régiment de gardes d'honneur chargea sur la porte de Reims et délivra la ville. En défensive, il devient facile en plaçant la cavalerie en arrière des flancs extérieurs de lui ménager des occasions favorables pour charger sur les flancs des colonnes et de paralyser leur élan.

Pour analyser avec ordre l'emploi des trois armes dans la défense des défilés, nous les partagerons en deux classes, 1° ceux dont les côtés sont accessibles, les vallées dont les flancs sont formés par des pentes plus ou moins roides; 2° les défilés accessibles seulement par leurs avenues, comme les ponts, les digues tracées au milieu des marais. Dans le premier cas, c'est par la formation d'un ordre concave qu'on dirige le feu

du plus grand nombre possible de bouches à feu sur l'entrée du défilé, si l'ennemi y a préparé des moyens de résistance; la cavalerie se place alors sur les ailes, afin de pouvoir attaquer en flanc celle de l'ennemi, au cas qu'elle reprenne l'offensive, pour éloigner l'assaillant de l'entrée du défilé. L'infanterie s'avance vers le défilé, formée par échelons en avant sur son centre; les tirailleurs gravissent les pentes pour arriver sur les flancs des avenues du défilé, afin de prendre de revers les défenseurs, et protéger les flancs de la colonne placée en tête de l'attaque. Si l'on obtient un premier succès, les troupes s'engageront avec circonspection dans l'intérieur du défilé, marcheront sur les traces des longues colonnes de l'ennemi forcées de le traverser en retraite, et les poursuivront avec assez de vigueur pour ne pas lui laisser le temps de se reconnaître, et les empêcheront de reprendre l'offensive.

Après avoir traversé un défilé de la première espèce, on doit en déboucher de vive force, quels que soient les efforts du corps établi presque toujours en face de l'issue, et c'est à l'infanterie de marcher en tête de cette nouvelle attaque. On facilite son action par quelques pièces mises en batterie sur les hauteurs latérales et près du débouché, afin de ralentir les feux de l'artillerie que l'ennemi aurait réunie sur ce point pour arrêter les premières troupes qui débouchent. Dans ce cas, la colonne unique, car les localités ne permettraient point d'en avoir plusieurs, aurait la précaution de se former successivement par petites masses et à distances, comme nous l'avons dit ailleurs, tant pour diminuer les effets de l'artillerie du corps défensif, que pour éviter l'encombrement toujours si funeste dans ces circonstances. Les tirailleurs contribueront beaucoup

au succès en gagnant les sommités latérales; ainsi au passage du défilé de *Somo-Sierra*, des tirailleurs français gravirent des pentes très rapides, et purent protéger la charge brillante exécutée par les lanciers polonais. Je dois remarquer ici que le commandant Rocquancourt considère ce succès comme une exception, et qu'il l'attribue à la mollesse de l'infanterie espagnole; mais nous ne partageons pas son opinion: ce succès, s'il n'est l'œuvre des tirailleurs, ne saurait être disputé à cette excellente cavalerie.

L'infanterie seule peut attaquer les troupes placées sur la défensive dans des gorges; mais il convient de s'abstenir de l'engager dans de longs défilés, si le canon ennemi peut les battre dans toute leur longueur et que leurs berges inaccessibles ne permettent pas l'emploi des tirailleurs. Quand le défilé à forcer est un pont, on ne se décide à l'attaquer de vive force que dans le cas où il est impossible d'obliger l'ennemi à l'abandonner par des manœuvres en menaçant sa ligne de retraite. Une attaque de cette espèce coûta trois jours de combat au général Bonaparte devant le pont d'*Arcole*, comme nous avons déjà eu occasion de le remarquer ailleurs. Cependant si l'attaque de vive force est indispensable, on cherche à faire passer des tirailleurs sur la rive ennemie ou sur des îles, afin d'inquiéter l'ennemi pour rendre sa défense incertaine. L'artillerie se met en batterie à droite et à gauche du pont, croise ses feux devant son débouché, et si, à la suite de ces dipositions on remarque de l'hésitation dans les rangs de l'adversaire, l'infanterie, comme les grenadiers français à Lodi, se forme en colonne et passe le pont au pas de course. Cette colonne, nous ne saurions trop insister sur ce point, sera formée par pelotons, à distance,

d'après les principes exposés plus haut. Le pont lancé, l'infanterie le traverse et s'établit sur la rive extérieure aussitôt après ; si le pont est en maçonnerie, la cavalerie le passe à son tour, afin de pouvoir se mettre à la poursuite de l'adversaire aussitôt qu'il aura prononcé son mouvement rétrograde.

Un corps composé de trois armes, et chargé de défendre l'entrée d'un défilé, commencera par faire filer une partie de l'artillerie et les bagages. Les troupes destinées à former l'arrière-garde prendront une disposition convexe devant l'avenue du défilé, pour en fermer l'entrée, et appuieront les flancs de cet ordre aux obstacles du terrain. L'entrée, d'ailleurs, sera défendue par les feux croisés des batteries établies sur des positions latérales. De nombreux tirailleurs couronneront les hauteurs circonvoisines, et des escadrons seront retenus sur les ailes jusqu'à la dernière période de la défense, afin de menacer les flancs des échelons de l'assaillant. Sous la protection des dernières pièces établies en batterie près des flancs de la disposition défensive, les dernières troupes s'écouleront les unes après les autres, et arriveront avec ordre à la sortie du défilé. Cette extrême arrière-garde, toute composée d'infanterie, tiendra devant le défilé le plus long-temps possible, afin de donner aux troupes engagées dans les gorges le temps nécessaire pour regagner la colonne sans précipitation; viendront ensuite les dernières pièces couvertes par les tirailleurs pendant leur marche rétrograde et alternative, car elles s'arrêteront de temps en temps pour tirer sur la tête de la première colonne, afin de ralentir la poursuite. Si le défilé est sinueux, ou qu'il se trouve aux coudes de la chaussée une bonne position pour l'artillerie, il faut alors s'empresser d'y

établir les pièces, et dans le cas où l'assaillant mettrait trop de précipitation dans son mouvement, ou commettrait la faute de s'avancer en une colonne compacte et allongée, il ne serait pas impossible de l'arrêter, du moins pendant un temps assez long pour rendre la retraite facile.

Après ce mouvement, les troupes placées sur la défensive s'établissent de l'autre côté, faisant face à l'issue du défilé pour en fermer la sortie aux troupes de l'ennemi. A cet effet, elles prennent à leur tour un ordre de combat concave, pour faire converger leur feux sur les têtes des premières colonnes qui débouchent, placent la cavalerie sur les ailes, afin de lui donner la faculté de prendre en flanc les troupes qui sortiront du défilé. Il est d'usage de couvrir cette disposition d'une chaîne de tirailleurs, afin d'inquiéter l'ennemi s'il veut se déployer.

L'artillerie comme l'infanterie concentrera ses feux; mais elle cherchera aussi à lancer des obus dans l'intérieur du défilé, afin de porter la confusion dans les colonnes et de rendre leur marche indécise.

Quant à l'infanterie formée en petites colonnes, liées par des troupes déployées et couvertes par des tirailleurs, ou elle résistera à l'ennemi, ou bien, dans des circonstances favorables, elle reprendra l'offensive pour le refouler dans l'intérieur du défilé. En agissant d'après cette méthode, les soldats de la république française parvinrent à fermer aux Autrichiens la sortie du défilé d'Incanale, où ils furent culbutés en désordre et avec une grande perte.

Pour compléter ce chapitre, donnons un résumé de l'emploi simultané des trois armes sur un champ de bataille.

Supposons deux armées en présence; l'une sur la

défensive, l'autre se préparant à l'attaque. Le général en chef de celle-ci, après avoir préludé à l'action par une de ces grandes reconnaissances que l'empereur Napoléon exécutait la veille d'une bataille, afin de connaître les forces et les dispositions de l'ennemi, fait connaître par un ordre du jour le but de la bataille, la tâche confiée à chaque corps, les chances de succès et de revers, de poursuite et de retraite; car il doit dans cet ordre prévoir toutes les circonstances générales. Les colonnes de marche sont formées et dirigées d'après des principes exposés dans un chapitre spécial. Au fur et à mesure que le terrain s'ouvre, le front des colonnes s'élargit, les distances entre elles se resserrent et la profondeur des colonnes de route diminue. En approchant de la position, l'armée se subdivise en colonnes moins profondes, par divisions d'abord, et ensuite par brigades, ou même par bataillons, selon les cas, espacées à distance de déploiement. Arrivés à 1000ᵐ environ de l'ennemi, de nombreux tirailleurs prennent les devants avec une partie de l'artillerie divisionnaire. Les colonnes s'arrêtent et se déploient par bataillons en masse sous la protection des batteries et des tirailleurs. Couverte par le feu des tirailleurs, l'armée se forme sur deux lignes simultanément ou successivement, suivant le terrain et les circonstances, et s'avance à portée de fusil. La cavalerie légère suit le mouvement des lignes, répartie sur les ailes de l'ordre de bataille, et la réserve suit les lignes à une distance de 1000 à 1200ᵐ. Arrivées à une petite distance de l'ennemi, les lignes s'arrêtent, rectifient leur alignement, la réserve serre sur la seconde ligne, de manière à n'en être éloignée que de 250 à 300ᵐ. Ces préparatifs terminés, les tirailleurs démasquent les troupes et les

batteries. Tous les bataillons en position de faire feu et ceux qui se trouveraient exposés aux projectiles des batteries ennemies se forment en bataille. Les feux de deux rangs et celui de l'artillerie commencent alors sur toute la première ligne, et quand les troupes sont fatiguées du maniement des armes ou ébranlées par le feu de l'ennemi, elles sont remplacées par les troupes de la seconde ligne. Pour protéger ce mouvement, l'artillerie tient l'ennemi en respect, et le passage des lignes s'effectue à proximité et sous le feu de l'ennemi. Si l'action se prolonge et que les combinaisons arrêtées par le plan général tardent à se développer, cette manœuvre se répète jusqu'à l'instant favorable pour frapper le coup décisif. Pendant cette première partie de l'action, la cavalerie légère se tient derrière des plis de terrain sur les flancs extérieurs de l'ordre de bataille, et prête à en déboucher, soit pour les protéger, soit pour marcher à l'attaque de l'ennemi ou pour exécuter des manœuvres tournantes. Elle épie toutes les circonstances favorables pour enlever des batteries, pour attaquer l'infanterie et la surprendre pendant l'exécution d'une manœuvre, pour donner des inquiétudes à l'ennemi sur ses flancs et les derrières de sa position. Le moment décisif se prononce-t-il? des feux lointains avertissent-ils que le corps tournant a atteint son but? aussitôt l'ordre de marcher la baïonnette croisée sur le point appelé la clef de la position adverse est donné, et la réserve s'avance; son artillerie est divisée par grandes batteries qui doivent intervenir pour préparer les attaques sur le point décisif. Les cuirassiers, protégés par toute l'artillerie, déploient alors leurs escadrons dans la plaine, et renversent tous les secours dirigés par l'ennemi sur le

point menacé, pendant que l'infanterie formée en colonnes réunies par des chaînes de tirailleurs, attaque les lignes ennemies. Si ce mouvement offensif était arrêté par des escadrons ennemis, elle se formerait en carrés et repousserait leurs charges. Dès que, par le feu des batteries latérales et les charges de la cavalerie de réserve, l'infanterie est de nouveau dégagée, elle recommence son attaque, si faire se peut, elle culbute l'ennemi et s'empare de la position. Là, de nouvelles pièces sont mises en batterie, pour empêcher l'adversaire vaincu de prendre l'offensive pour reconquérir la position perdue. Aussitôt l'affaire décidée, la cavalerie poursuit les fuyards, et l'infanterie reforme ses lignes sur la position conquise, afin d'ôter tout espoir à l'ennemi et le dissuader de nouvelles tentatives.

Disons maintenant un mot sur l'emploi simultané des trois armes dans la défensive. L'armée a déployé tout d'abord ses forces pour couronner la position en général protégée par des ouvrages exécutés à l'avance. Elle aura disposé sa réserve en un lieu favorable pour la porter en peu de temps au secours des parties menacées. Ce sera derrière le centre des lignes, ou à proximité de l'aile la plus faible. On placera la cavalerie sur les points d'où elle pourra avec avantage opérer des charges contre les flancs des colonnes assaillantes. Quant aux batteries défensives, elles chercheront à croiser leurs feux sur les points par où devront déboucher les colonnes d'attaque. Une ligne de tirailleurs, appuyée aux obstacles du terrain, retardera les progrès des grandes bandes de tirailleurs ennemis, et des détachements de chevau-légers suivront les siens, afin de se précipiter sur les batteries de l'avant-garde ennemie, dès qu'elles chercheront à se

mettre en position. Aussitôt les lignes de l'assaillant parvenues à portée, l'artillerie commencera à jouer sur tout le front, et les tirailleurs doubleront l'intensité de leur feu, en se repliant sur la crête des hauteurs couronnées par l'armée défensive. Au fur et à mesure que les colonnes d'attaque fatiguées par les marches atteignent la *crête militaire* (1), l'infanterie qui défend la position, démasquée par ses tirailleurs, tire obliquement sur les colonnes, et déploie ainsi toute sa puissance défensive. Le général, au moment où l'ennemi prononce ses mouvements d'attaque sur le point décisif, fait avancer sa réserve et sa cavalerie, déployée sur une position latérale, charge en flanc les colonnes d'attaque pendant que l'artillerie redouble d'efforts et tire à boulets et à mitraille. Si l'assaillant, étonné par les effets du feu et paralysé par l'action de la réserve, se décide à effectuer sa retraite, on le poursuit avec circonspection. Dans le cas, au contraire, où, bravant tant d'obstacles, il parviendrait à s'emparer de la position, l'armée défensive chercherait à se rallier en arrière de la cavalerie, déployée sur les pas des fuyards, tandis que l'infanterie de réserve, dans le but de couvrir la retraite, adopterait un dispositif échelonné portant son centre en avant, et employant l'artillerie pour soutenir les flancs ou protéger les points faibles. L'effet collectif des feux convergents résultant de cette combinaison peut paralyser l'effort de la cavalerie victorieuse, ou tout au moins permettre de rallier la cavalerie près des ailes. C'est de là qu'elle pourra protéger le mouvement

(1) Dans la deuxième partie de cet ouvrage, en traitant de la tactique de l'infanterie, nous avons donné la définition de la crête militaire.

rétrograde de l'infanterie, tandis que les équipages, les prisonniers et les blessés, profiteront de son appui, pour se retirer avec sécurité. En même temps, l'artillerie gagnera une position en arrière, d'où elle pourra arrêter la poursuite de l'ennemi et assurer la retraite de l'armée entière. Lorsqu'elle y parvient, les colonnes de route se forment alors, et la retraite continue sous la protection de l'arrière-garde, laquelle bientôt après se retire à la distance d'une demi-journée de marche du corps principal. Cependant la réserve de cavalerie, si la retraite s'exécute en pays uni, se tient toujours à portée de la soutenir.

D'après la nature des localités, le général prescrit les revirements de troupes nécessaires à exécuter dans les colonnes pour garantir la sûreté de l'armée et l'exécution facile de la retraite.

Cette rapide esquisse, bien qu'imparfaite, pourra, nous l'espérons, donner au lecteur l'idée de l'action réciproque des trois armes sur un champ de bataille. Au surplus, nous nous résumerons en rappelant que le but principal du tacticien doit être de disposer de toutes armes avec assez d'habileté pour employer chacune d'elles sur un terrain favorable à son action, tout en les faisant concourir au même but, et leur ménageant l'appui mutuel qu'elles se doivent; qu'elles seront invincibles si elles agissent de concert, de même que trois forces appliquées au même point constituent la puissance d'un levier unique.

Consacrons maintenant un chapitre aux passages des rivières, afin d'examiner les combinaisons variées produites par l'emploi des trois armes dans ces opérations importantes de la guerre.

CHAPITRE III.

EMPLOI DES TROIS ARMES COMBINÉES DANS LES PASSAGES DES RIVIÈRES.

—

Lorsqu'un commandant d'un corps d'armée doit effectuer le passage d'une rivière, il prélude à l'opération en ordonnant une reconnaissance exacte du cours d'eau. Les détails de cette reconnaissance porteront sur la largeur et la profondeur de la rivière, sur la direction du thalweg, la nature et la tenue du lit; la vitesse du courant, la nature des rives, les sinuosités, les îles, les affluents, les effets des crues et de la marée; sur le nombre et l'espèce des bateaux dont on peut disposer; enfin il faut décrire les gués et les ponts existants et faire connaître si les premiers sont praticables aux charrois, à la cavalerie ou à l'infanterie seulement; si les ponts sont en maçonnerie, en bois, ou en fer, à supports fixes, flottants ou suspendus; leur longueur et leur largeur. Quand la rivière est gelée il faut dire si la glace peut supporter des chevaux, des voitures ou seulement des hommes, et quelles sont les précautions à prendre, les gués existants, la description et la nature de la vallée où coule la rivière, et les routes qui aboutissent aux gués et aux ponts. Enfin on analysera les avantages et les inconvénients que présenterait la rivière, tant pour l'offensive que pour la défensive.

La plus grande profondeur d'un gué pour l'infanterie est de 1^m, et pour la cavalerie de $1^m,30$. S'il satisfait à

cette condition, un corps de troupes, au moment d'y passer, dispose de la cavalerie, de bons nageurs et des nacelles s'il en rencontre à portée, en amont et en aval du point de passage, afin de rompre le courant, et arrêter les soldats entraînés par les eaux. L'infanterie traverse en passant entre des jalons placés d'avance pour indiquer la direction et la largeur du gué. Les hommes doivent au besoin, pour résister au courant, se tenir par la main, élever assez leur fusil pour éviter que les canons et surtout les crosses ne se mouillent.

Lorsque la rivière est sinueuse, on découvre souvent des gués dont la direction est oblique à celle du courant et va d'un coude à l'autre; alors il est de toute nécessité de les faire jalonner pour éviter des accidents fâcheux.

Un corps d'armée suivi de son matériel ne peut effectuer le passage des rivières que sur des ponts, ou sur la glace en hiver. On passe une rivière sur la glace, après l'avoir recouverte de plusieurs couches de paille superposées dont on a placé la tige alternativement dans le sens du courant et dans une direction perpendiculaire. Le nombre de couches de paille est d'autant plus grand que la croûte de glace est moins épaisse. On fera bien dans ce cas, si on en avait le temps, d'arroser la paille si l'on prévoit qu'elle puisse geler avant l'instant du passage. Ensuite on pose des planches sur cette paille durcie par la glace, et on passe dessus. Un semblable pont peut soutenir l'artillerie. Les Russes, sous les ordres du général *Lewis*, exécutèrent sur la *Dwina*, au-dessus de *Linden*, un semblable passage devant *Macdonald*, dans la nuit du 17 au 18 septembre 1812. Au reste, dans les pays du Nord, la glace

facilite singulièrement les opérations des armées; ainsi, lors de l'expédition de Hollande, la cavalerie de *Pichegru* chargea sur la glace et s'empara même des bâtiments de guerre. En 1809, 30 bataillons russes, avec leur artillerie, traversèrent en cinq colonnes le golfe de *Bothnie* sur la glace, pour conquérir les îles d'*Aland* et menacer *Stockholm*. Néanmoins, dans les pays moins rigoureux, c'est principalement à gué que les petits détachements envoyés en mission sur les flancs et les derrières d'une armée franchissent journellement les rivières. Les cavaliers, dans ces circonstances comme en traversant un cours d'eau à la nage, doivent avoir la précaution, surtout si le courant est rapide, de jeter les yeux sur un point de direction de la rive ennemie, et de le fixer sans regarder l'eau.

Les ponts militaires fixes sont construits de plusieurs manières, à supports flottants avec des pontons, des bateaux, des radeaux, des tonneaux ou des cordages; à supports fixes, avec des chevalets, des chariots. Comme il n'entre pas dans le plan d'un ouvrage de tactique de donner des détails relatifs à la construction des ponts, je me bornerai à dire que les ponts de bateaux, transportés sur des haquets, sont le plus en usage dans les armées actuelles. L'équipage de pont de l'armée piémontaise est un des mieux combinés, par suite des perfectionnements apportés dans le matériel par M. le capitaine d'artillerie *Cavalli*. Cet équipage de pont a pour supports des demi-pontons qui peuvent servir aussi de nacelles, et s'assemblent de la même manière que l'équipage de pont des pionniers autrichiens. Ils ont environ 3^{m} de longueur sur 1^{m},72 de largeur et 0^{m},83 de hauteur. Ils sont portés

avec les poutrelles et les madriers par un haquet attelé de six chevaux. Le principal avantage de cet équipage est de faciliter la construction des ponts de six manières différentes, selon les besoins de la circonstance, savoir: par demi-ponton pour de l'infanterie défilant par le flanc et du canon léger, par portière de demi-ponton, par ponton et par portière de pontons avec une seule voie pour de l'infanterie défilant par le flanc et du canon de siége, enfin par ponton et par portière avec double voie pour de l'infanterie défilant par section de douze files et de l'artillerie également par section.

La rive intérieure doit présenter au point de passage un arc dont la concavité est tournée du côté de l'ennemi, car ainsi on peut se ménager les moyens de prendre d'écharpe les batteries établies dans le but d'empêcher l'établissement des ponts, tout en obligeant l'ennemi par des feux convergents à s'éloigner du point de passage. Remarquons toutefois que les parties rentrantes, avantageuses sous le rapport de la tactique, ne sont pas toujours les meilleures pour l'établissement des ponts, attendu que l'irrégularité du courant, dans les endroits sinueux, rend l'établissement et la consolidation du pont plus difficile. C'est pour ces motifs que le général *Howard Douglas*, dans son excellent essai sur la construction des ponts militaires et les passages des rivières, conseille de construire les ponts destinés aux communications sur les parties droites du cours d'eau, s'ils ne doivent pas avoir un rapport immédiat avec des opérations offensives ou défensives. En général, le point de passage sera choisi sur la ligne d'opération, ou du moins à sa proximité. Nous pensons, comme *Rocquancourt*, qu'il est très avantageux pour une armée, après

un passage de rivière ou de fleuve, d'avoir à s'avancer, comme les Français à Wagram, sur un pont perpendiculaire aux rives, car dans ce cas, elle n'est point exposée à livrer bataille, comme les Russes près de Friedland et Napoléon à Essling, avec un défilé pour ligne de retraite (1).

Plusieurs conditions sont nécessaires à remplir pour que l'artillerie, chargée de protéger la construction des ponts et le passage des troupes, puisse obtenir de bons résultats. Nous les résumerons ainsi : il faut, 1° que la rive intérieure domine celle de l'adversaire; 2° que les abords et les issues du pont et la réunion du matériel soient commodes pour l'embarquement et le débarquement des troupes; 3° que la largeur de la rivière n'excède pas une demi-portée de canon, afin que les projectiles puissent éloigner assez l'ennemi pour permettre aux pontonniers de travailler en même temps sur les deux rives.

Un général qui veut opérer un passage de rivière en face de l'ennemi cherche à l'exécuter par surprise, en donnant le change à l'ennemi sur le choix du point de passage par des démonstrations. Mais comme cette sorte d'opération est très longue à effectuer, l'adversaire finit toujours par être averti, et si ses forces sont bien réparties, elles peuvent toujours, sinon au commencement, du moins vers la fin de l'opération, opposer une résistance assez vive pour contraindre à effectuer le passage de vive force. Dans tous les cas, les troupes s'approchent des rives après s'être formées par échelons sur le centre, refusant les ailes; leur mouvement est appuyé par la cavalerie, et l'artillerie va s'établir

(1) Voyez Jomini, *Précis sur l'art de la guerre.*

vers les parties rentrantes de la rivière, pour couvrir de ses feux le secteur saillant de la rive opposée. Les parcs et les bagages se dirigent sur les points de passage à la suite des troupes. Si le passage doit s'exécuter de vive force, les batteries commencent à tirer sur le point d'atterrage, et aussitôt après avoir rassemblé les matériaux nécessaires pour la construction du pont, des détachements passent sur la rive ennemie, soit dans des bateaux ou à la nage, pendant toute la durée de l'opération, et même au moment de commencer la construction des ponts, afin qu'à l'instant du passage des troupes une avant-garde d'infanterie se trouve établie aux débouchés des ponts, et protégée par les batteries de la rive intérieure.

Il faudra éviter, à moins de nécessité absolue, de mettre une trop grande quantité de troupes dans les bateaux. On leur interdira de faire feu avant d'être débarquées, et par mesure d'ordre, on prescrira un silence absolu.

Tout passage de rivière opéré par surprise s'effectue, si on le peut, en faisant préparer d'avance, à l'embouchure d'un affluent ou dans un bras secondaire de la rivière, des bateaux, des ponts volants et des portières (1). A l'heure indiquée pour le passage, toutes ces embarcations sont dirigées sur le point désigné, et servent à transporter les premières troupes sur la rive extérieure, tandis qu'en rassemblant les portières préparées, on s'occupe d'établir le pont. Quelquefois on le construit en entier sur la rive opposée, et ensuite, par un quart de conversion, il vient se placer en travers

(1) La portière est une travée qui se compose de deux ou trois bateaux pontés.

du courant. Comme la force de celui-ci pourrait opposer un obstacle à cette manœuvre, il faudra faire remonter le pont de toute sa longueur, en amont du point fixé pour le passage. En lui donnant alors une légère inclinaison sur la rive, le courant contribuera à lui imprimer le mouvement de conversion dont il s'agit. Alors il faudra avoir garde, en construisant le pont le long de la rive, de tourner l'avant des bateaux contre le bord. Au reste, ces quarts de conversion ne s'opèrent pas sans de grandes difficultés sur les rivières larges et rapides ; car la vitesse du pont tendant toujours à augmenter, il faut le retenir par une puissance de plus en plus grande, qui soit capable de résister à la force du courant qui l'entraîne. Cette même manœuvre, au contraire, est très favorable pour replier les ponts après un passage en retraite ; car, dans ce cas, le courant agit comme une force accélératrice décroissante : dès lors il est facile de modérer la vitesse du mouvement au moyen de câbles manœuvrés par les pontonniers. Ainsi, dans le premier cas, il est préférable de construire et de replier le pont sur la rive, et dans le second, il est plus avantageux de le former et de le rompre par portières. Cette dernière méthode a d'ailleurs l'avantage de ne pas interrompre la navigation, et laisse un libre passage aux corps flottants lancés par l'ennemi. Revenons maintenant aux détails de l'opération sous le point de vue de la tactique, dont l'exposé a été interrompu par cette discussion.

La nature du terrain de la rive où doivent déboucher les troupes servira de base pour régler le passage d'après les principes d'exécution des marches-manœuvres exposés dans un autre chapitre. En thèse

générale, si on jette deux ou trois ponts sur une même rivière, on en assigne un à chaque arme. Une avant-garde d'infanterie, suivie de quelques batteries, passera d'abord, puis viendra la cavalerie. Mais si toute l'armée doit passer sur un seul pont de bateaux, l'infanterie défile d'abord, et la majeure partie de la cavalerie attendra pour commencer son mouvement, car les cavaliers, obligés de mettre pied à terre et de conduire les chevaux en main, exécutent ces passages avec beaucoup de lenteur. Cependant, si les circonstances l'exigent, les cavaliers restent montés; mais ils font alors conduire leurs chevaux par un homme à pied. Dès que l'avant-garde est affermie, la plus grande partie de l'infanterie opère son passage. Les fantassins n'oublient pas de rompre le pas à volonté, car la cadence uniforme imprimerait au pont des oscillations de plus en plus grandes, et par suite capables de le rompre. L'armée, les parcs et les bagages passent lorsque l'ennemi, repoussé par l'avant-garde, ne donne plus d'inquiétude sur le résultat de l'opération.

Le passage de vive force, contre un adversaire habile et préparé à toutes les éventualités, n'offrira de chance de succès qu'autant qu'il sera favorisé par de fortes diversions tentées sur d'autres points : aussi, d'après ce principe, justifié par de nombreux faits historiques, un général fera-t-il bien de baser toutes ses combinaisons.

Un corps d'armée chargé de disputer à l'ennemi le passage d'une rivière ne saurait s'acquitter de sa mission s'il n'est en forces très supérieures, à moins que les troupes ne puissent, par une marche forcée et en un jour, se porter de l'embouchure aux sources de la ri-

vière, car alors le corps défensif se réunira au premier signal sur le point menacé avant la fin de l'opération. On doit, comme pour la défense, procéder d'abord à une reconnaissance du cours d'eau, afin de pouvoir gâter les gués existants, gués dont l'ennemi profiterait, soit en creusant une cunette ou en jetant des chausse-trapes, ou bien encore en fixant au fond de son lit des herses retournées et fixées par des piquets ou retenues par des pierres. Enfin on peut aussi, dans le même but, jeter dans le cours d'eau des arbres dont les têtes soient tournées vers la rive ennemie, ou dans une direction oblique si le courant est rapide, afin de lui offrir moins de prise.

Tous les points de passage seront occupés par des détachements composés d'infanterie, d'artillerie et quelquefois de cavalerie, qui s'y retranchent. Ensuite le corps est partagé en deux ou trois grandes parties, et chacune d'elles est échelonnée près du cours d'eau; et sur une direction à peu près parallèle aux rives, on place la réserve près du point de passage le plus favorable pour l'ennemi. Quant à la cavalerie, elle est de peu d'utilité pour effectuer les passages offensifs, mais rendra de grands services pour la défense des rivières; car par la rapidité de ses mouvements elle signalera d'abord l'approche de l'ennemi, puis fera connaître ses dispositions et le point menacé. Cette arme de concert avec l'artillerie à cheval pourra toujours arriver assez à temps, et, sinon repousser, du moins retarder les opérations d'un ennemi assez habile ou assez heureux pour avoir réussi à donner le change sur le point de passage.

C'est en chargeant avec impétuosité sur les premières colonnes ébranlées par le feu de l'artillerie, et au

moment où elles n'ont pas encore pris des dispositions de défense, que la cavalerie peut rendre de grands et brillants services en culbutant l'ennemi et le forçant à suspendre son opération. Après ce premier succès, l'infanterie arrivant sur la position prendra des dispositions capables d'imposer à l'ennemi et de lui enlever toute espérance de réussite, s'il avait la pensée de tenter un retour offensif.

Ainsi, par une sage répartition des troupes et l'activité de la cavalerie, on pourra réussir dans cette mission difficile, si le général a su apprécier les véritables intentions de l'ennemi et réunir à temps des forces suffisantes sur le point menacé.

Les passages des défilés et des rivières en retraite ont beaucoup d'analogie : aussi on peut appliquer à ceux-ci tous les principes exposés dans le chapitre précédent. Nous ajouterons cependant que les troupes de l'extrême arrière-garde, chargées de couvrir un pont, doivent autant que possible se garantir avec un abatis auquel elles mettront le feu en se retirant, avec des fagots secs, goudronnés et préparés à l'avance; c'est alors le moment de replier le pont par conversion, ou bien de le diviser par portières.

Nous croyons devoir nous borner ici aux données générales exposées ci-dessus, en renvoyant pour tous les détails de l'opération au traité de Douglas. Sous le point de vue purement militaire, nous espérons que le rôle de chacune des trois armes est assez développé pour faire apprécier leur emploi collectif considéré sous le rapport théorique; mais par l'étude de l'histoire on approfondira les détails et les combinaisons infinies présentées par un sujet si compliqué. En consultant ses pages si fécondes en enseignements, on apprendra

comment la cavalerie de Louis XIV traversa le Rhin à la nage à Dolhuis; comment, dans les campagnes de la révolution et de l'empire sur le Rhin, le Danube et l'Elbe; le Pô, l'Adige et le Tagliamento; l'Ebre, le Duero et le Tage; la Vistule, le Niémen et la Bérésina (1), on reconnaîtra comment les généraux de ces époques glorieuses ont su profiter de toutes les circonstances pour traverser sans grand danger des obstacles regardés par leurs devanciers comme infranchissables. C'est donc en fouillant dans ces archives de gloire que les jeunes militaires jaloux de s'instruire parviendront à se procurer cette foule de connaissances indispensables à celui qui aspire en secret à se faire un nom dans l'avenir.

CHAPITRE IV.

DES MARCHES.

On doit considérer les marches de deux manières; d'abord sous le rapport stratégique, parce qu'elles se lient aux grandes combinaisons de la guerre, puis sous le rapport de la tactique et de l'administration, Sous le premier point de vue, elles doivent être étu-

(1) Au passage de la Bérésina l'Empereur, par des manœuvres habiles, parvint, en trompant l'amiral Tchitchakoff, à sauver les débris de sa belle armée, et on peut dire que les pontonniers par leur dévouement exemplaire ont bien mérité de leur patrie.

diées particulièrement par les officiers-généraux; envisagées sous le second rapport, elles forment une des branches des connaissances indispensables aux officiers des états-majors-généraux des armées. Il ne sera donc pas sans intérêt de trouver ici un aperçu des principales opérations relatives à cet important sujet, dont la connaissance est d'ailleurs nécessaire aux officiers de toutes les armes.

Les marches sont de plusieurs espèces : 1° *Marches de paix*. On les emploie pour changer de garnison ou dans le but d'opérer des réunions de troupes dans des camps d'instruction.

2° *Marches de concentration*. Elles servent à réunir les armées pour les organiser conformément au tableau de l'ordre primitif de bataille, établi avant de les faire entrer en campagne. C'est par des mouvements de concentration qu'on réunit les forces offensives et défensives sur la base d'opération ou la ligne de défense, lesquelles ne sont autre chose que l'ensemble des points de départ des différentes colonnes appelées à exécuter des marches de guerre.

3° *Marches de guerre*. On les exécute en pays ennemi, ou sur son propre territoire s'il est occupé par l'étranger.

4° *Marches-manœuvres* ou *de combat*. Elles servent près de l'ennemi pour l'attendre ou l'attaquer sur un champ de bataille.

Les marches de paix n'exigent aucun développement particulier, car ce ne sont pas des opérations de guerre. Bornons-nous donc à dire que pour les déplacements de troupes à l'intérieur, on doit toujours employer les moyens économiques pour le trésor, tout en évitant de fatiguer la troupe ou d'imposer de trop

grandes charges aux populations des pays traversés. Si des conditions de tactique sont observées dans les marches de paix, c'est pour l'instruction des troupes, afin de les habituer aux opérations nécessaires en temps de guerre.

Les marches de concentration ayant lieu au début d'une campagne pour réunir l'armée sur la base d'opération ou la ligne de défense, elles doivent s'exécuter d'après les mêmes principes, pour préparer les troupes à entreprendre des opérations offensives ou à soutenir une guerre défensive. On doit, d'après les circonstances, employer des moyens plus ou moins prompts, afin de concentrer les troupes; mais il sera toujours bon, pour les y habituer, de leur prescrire de prendre les mesures de sûreté nécessaires à observer près de l'ennemi, pourvu néanmoins qu'elles ne diminuent pas la célérité de la marche, car il est toujours utile, au début d'une campagne, de prendre l'initiative des mouvements ou de s'opposer en force à l'exécution de tous les projets de l'adversaire; aussi, pour s'assurer de cet avantage, on fait quelquefois transporter des troupes sur des charettes traînées par des chevaux de poste ou de réquisition, rassemblés sur des points de la route pour se relayer de distance en distance. Ces marches, toujours fatigantes pour les troupes et onéreuses pour les États, ne s'emploient que dans des cas exceptionnels; on leur a donné le nom de marche en poste.

Si les chemins de fer étaient construits sur les principales directions, on pourrait renoncer à l'emploi des marches en poste et leur substituer un mode de transport beaucoup plus rapide et moins dispendieux.

Les marches qu'une armée exécute près de l'ennemi

et pour atteindre le point indiqué par le plan de campagne, peuvent se partager en deux classes: elles sont perpendiculaires, si l'ordre de bataille se rompt sur une ou plusieurs colonnes qui doivent suivre une ou plusieurs directions perpendiculaires à la première disposition, c'est la *marche de front;* ou bien l'ordre de bataille se rompt vers l'un de ses flancs pour suivre la direction du front, c'est la *marche de flanc*. En combinant ces deux espèces de mouvement, on en forme deux autres; ainsi une armée peut, selon les circonstances, exécuter une marche *alternative de front et de flanc*, ou une partie de l'armée s'avancera de front, tandis que l'autre marchera par le flanc.

Toutes les fois qu'un corps d'armée doit exécuter une marche, on dresse à l'état-major général, d'après les ordres et les instructions du commandant en chef, le tableau de la marche qui résume cette opération; il fait connaître les gîtes et la composition des colonnes. Chacune d'elles est formée, dans les cas ordinaires, de deux à quatre divisions de troupes de même arme, auxquelles on joint la cavalerie et l'artillerie divisionnaires, destinées à appuyer leurs mouvements. Ce tableau est divisé en un certain nombre de colonnes verticales; sur la première on indique les dates, dans la seconde les étapes du quartier-général, et chacune des autres sert à inscrire les étapes d'une division.

Développons maintenant les principes qui doivent présider au nombre et à l'arrangement des colonnes dans l'ordre de marche d'une armée ou d'un corps d'armée.

Selon Rocquancourt, l'ordre le plus favorable pour une marche est celui qui favorise la célérité des mouvements et la promptitude des déploiements. Afin de

mieux analyser ces conditions différentes, nous les étudierons l'une après l'autre.

Les déploiements s'exécutent presque toujours en avant ou en arrière et d'après les mêmes principes : seulement, dans le dernier cas, il faut d'abord opérer une contre-marche ; quelquefois aussi on se déploie sur le flanc ; enfin on peut avoir à se former en même temps sur le front et le flanc.

L'ordre de marche doit être établi d'après l'ordre de bataille primitif, et permettre de conserver à chaque corps la place que lui assigne son numéro.

Une armée nombreuse ne saurait marcher sur une seule colonne. Le fractionnement des armées en corps d'armée favorise les combinaisons des marches, en donnant les moyens de répartir l'armée en autant de colonnes de route qu'il y a de corps d'armée, pourvu que dans l'espace de quelques heures ces corps séparés puissent se réunir pour s'opposer ensemble aux entreprises de l'ennemi.

Il est toujours avantageux de faire marcher un corps d'armée sur plusieurs routes et à distance de déploiement ; mais comme les colonnes doivent en général suivre les routes, on ne peut espérer d'en trouver assez pour en assigner une à chacune pendant toute la durée d'une marche ; dès lors il faudra qu'à proximité de l'ennemi l'on puisse former des colonnes secondaires, composées au moins d'une brigade et au plus d'une division, qui marcheront toutes à distance de déploiement sur des débouchés reconnus à l'avance par les officiers de l'état-major pour se porter sur les points désignés ; cependant, si les divisions étaient faibles, on pourrait en réunir deux pour former une colonne. Cette disposition rendrait la surveillance du général

plus facile, et il lui serait possible d'observer par lui-même l'exécution de ses ordres à l'arrivée des troupes près du champ de bataille. Là, chaque colonne secondaire se fractionnera encore par régiment ou bataillon pour se déployer. Cette manœuvre ne réussira qu'autant qu'elle sera exécutée en temps utile et avec ordre. Il faut faire couvrir les têtes de colonnes et les déploiements par l'avant-garde, dont la mission est alors de contenir l'ennemi. L'ouverture des débouchés, qui était une opération si compliquée et si difficile dans le siècle dernier, se trouve aujourd'hui beaucoup simplifiée, puisqu'il suffit de les tracer sur de petites distances. On doit déterminer le front de la marche de chaque colonne d'après la largeur des défilés les plus étroits de la route, afin d'éviter la perte de temps qui résulte des manœuvres superflues et pour ne pas fatiguer les soldats par des mouvements inutiles. On aura soin cependant, en approchant de l'ennemi, d'augmenter le plus possible le front de chaque colonne.

Toute colonne de marche doit être précédée d'une avant-garde et protégée par des flanqueurs. Pendant une marche de front en avant, l'avant-garde remplit le rôle principal; dans les marches de front rétrogrades, au contraire, l'arrière-garde couvre le mouvement de l'armée; dans l'un comme dans l'autre cas, les flanqueurs sont indispensables.

L'avant-garde principale ou celle du corps d'armée doit rester sur le flanc extérieur pendant les marches de flanc. Outre les avant-gardes particulières attachées à chaque corps et à chaque colonne, il est aussi des cas où des avant-gardes générales précèdent l'armée de quelques jours; elle est alors assez forte et se compose principalement de cavalerie légère, destinée

à éclairer le pays et à s'opposer aux mouvements de concentration exécutés par les détachements de l'ennemi en les surprenant dans leurs cantonnements; elle peut aussi engager ou contraindre les habitants à transporter des subsistances sur les routes que suivent les différentes parties de l'armée.

Le but de l'avant-garde particulière d'un corps d'armée étant de résister à l'ennemi au moins le temps nécessaire pour permettre aux troupes d'effectuer leur déploiement, sa distance au corps, aussi bien que sa force et sa composition, dépendent de celles du corps qui l'a fournie, de la force présumée de l'ennemi, de la nature du théâtre de la guerre, du nombre des colonnes, ainsi que des projets ultérieurs du général en chef. Afin de fixer les idées, je dirai que l'avant-garde précéderait à deux, trois ou quatre milles piémontais un corps d'armée s'il s'avançait sur une seule colonne de route, et même cette distance pourrait s'étendre jusqu'à cinq ou six milles.

Nous avons déjà démontré l'utilité de faire marcher autant que possible les troupes des trois armes sur des routes différentes; mais s'il arrive qu'on n'ait qu'une seule communication, il faut alors laisser entre les différentes armes des distances de 150 à 200 mètres, et faire marcher la cavalerie à la queue de la colonne, pour ne pas l'obliger à régler ses allures et ses haltes sur le pas des fantassins et les temps d'arrêt de leur marche.

Passons maintenant à l'examen des diverses circonstances qui commandent des marches, et analysons leurs détails d'exécution.

Faire marcher une armée entière sur une colonne est un système que le souvenir de la première période de la campagne de Russie, et surtout de la retraite de

l'armée française de ce pays, suffirait pour proscrire. On a vu dans cette célèbre retraite toute l'armée, engagée sur une seule route, ayant ses corps échelonnés à des distances d'une journée ou d'une demi-journée entre eux, s'embarrassant et s'affamant réciproquement. Il est reconnu que si les Russes avaient agi avec vigueur à *Wiazma*, à *Krasnoï*, à la *Bérésina*, cette longue colonne aurait été coupée sur plusieurs points, et que pas un seul soldat ne serait arrivé sur les bords de l'Elbe (1).

On a quelquefois fait marcher un corps d'armée sur une seule colonne; néanmoins cette disposition présente aussi de graves inconvénients, car alors la queue vient à peine de quitter l'ancien gîte, lorsque la tête atteint la nouvelle étape. Ainsi, un corps d'armée de 30,000 hommes environ, suivi de son parc, engagé sur une seule route, occuperait la profondeur de huit milles piémontais, à peu près, sans tenir compte même des accidents capables d'allonger de beaucoup les colonnes profondes. Une semblable marche, devant l'ennemi, pourrait devenir funeste: en effet, si la tête de la colonne était attaquée, elle serait obligée de résister au moins quatre heures avant d'être soutenue par les troupes de la queue.

Mais ce n'est pas encore le seul inconvénient de cette disposition: après une étape, il faudra au moins quatre ou cinq heures de temps pour réunir le corps avant de l'établir dans ses *quartiers de marche*, et si la tête de la colonne arrivait au gîte deux heures avant la

(1) Il faut cependant remarquer que des circonstances extraordinaires et indépendantes de l'ordre de la marche ont puissamment contribué à la destruction de l'armée française. Voyez Chambray, *Histoire de l'expédition de Russie*.

nuit, la moitié des troupes aurait encore à marcher pendant trois bonnes heures dans l'obscurité.

Enfin remarquons que le déploiement d'un corps d'armée engagé sur une seule route demande à être préparé : or, pour cela, on fait rompre la colonne unique pour en former plusieurs moins profondes, sans être certain d'avoir assez de temps pour effectuer cette manœuvre.

Ces colonnes marchent à travers champs, dirigées par des officiers d'état-major, et précédées par des travailleurs qui doivent ouvrir de nouveaux débouchés en avant des troupes, pour leur permettre de se porter sur les positions où elles doivent se déployer. Pendant cette marche, chaque colonne se fait éclairer par une avant-garde particulière, et on a le soin, dans l'exécution de cette manœuvre, de ne pas laisser d'intervalles trop grands entre les colonnes, afin d'éviter d'affaiblir les diverses parties du corps.

Comme le déploiement est long à effectuer, il faut que l'avant-garde marche à une distance de la colonne principale proportionnée à sa longueur, à 4 ou 5'000 mètres. Elle arrêtera toujours assez long-temps l'ennemi pour faire prévenir de son approche le commandant général, qui pourra se mettre en mesure d'effectuer en temps utile le déploiement des troupes.

Il est donc toujours avantageux à un corps d'armée de marcher sur plusieurs colonnes, si les localités le permettent, à proximité ou loin de l'ennemi, en paix comme en guerre, et de prendre, en outre, les mesures de précaution dont nous avons parlé. En campagne, toutes les considérations particulières disparaissent devant les exigences de la tactique, tandis qu'en temps de paix, ou loin de l'ennemi, il faut surtout mé-

nager les troupes et s'occuper de leur bien-être.

Devant l'ennemi, le nombre des colonnes et leurs distances doivent être déterminés d'après la position de l'adversaire, le nombre des débouchés existants ou que l'on peut ouvrir, et les circonstances locales. Si les distances étaient plus grandes que l'étendue de la ligne de bataille, chaque point donnerait prise à l'ennemi, et l'on ne pourrait profiter d'un premier succès; au contraire, des colonnes trop rapprochées occuperaient un front trop resserré, alors peu de troupes prendraient part au combat, et il serait facile à l'ennemi d'exécuter des manœuvres tournantes pour menacer les lignes de retraite. D'ailleurs les colonnes donneraient trop de prise aux projectiles de l'artillerie.

On réservera les meilleures routes pour l'artillerie et la cavalerie, laissant les plus mauvaises à l'infanterie.

Quoique nous ayons recommandé l'observation de cette règle, nous croyons, vu son importance, devoir répéter qu'il ne faut pas former des colonnes avec les trois armes, afin d'éviter dans la marche des irrégularités d'allures, des haltes trop fréquentes, qui sont toujours pénibles pour les hommes et les chevaux.

Cependant on s'écartera de ce principe pour les marches-manœuvres, car alors les différentes armes se doivent un mutuel appui, et ne peuvent se fatiguer beaucoup en parcourant une partie de l'étendue d'un champ de bataille.

Dans toutes les marches, la moitié au moins de l'artillerie divisionnaire accompagne toujours l'infanterie, à moins que celle-ci ne doive suivre des chemins ou s'engager sur des terrains difficiles; l'autre moitié de l'artillerie prend la queue de la colonne pour se joindre aux parcs.

Ainsi, dans une colonne, l'infanterie marche en tête, lorsque des circonstances particulières ne s'opposent pas à cette disposition; ensuite vient la plus grande partie de l'artillerie, qui s'est mise en route une heure ou deux après le dernier bataillon, si l'ennemi n'est pas à proximité; mais si l'on juge que la marche pourra être inquiétée, l'artillerie suivra l'infanterie à la distance de 100 à 150 mètres, et dans tous les cas, la cavalerie marchera à la suite des autres troupes.

Quant à la cavalerie divisionnaire, elle peut suivre une division isolée; mais souvent on réunit tous les escadrons pour en former une seule colonne, et ils se serrent ensuite pour reprendre leurs places, dès que le corps d'armée est parvenu au but de sa marche ou quand il se trouve en position d'agir.

On forme presque toujours une colonne spéciale de la réserve de cavalerie et d'artillerie, et on lui réserve le meilleur chemin, celui qui est couvert par les autres colonnes et détermine la direction principale de la marche.

Dans l'exécution des marches-manœuvres, ou des mouvements qui précèdent l'action, on place la cavalerie en tête de colonne sur les terrains découverts et unis; au contraire, l'infanterie précède les autres armes quand le pays est couvert, boisé et accidenté.

Il est passé en principe de faire suivre le bataillon formant tête de colonne d'une batterie, qui prend position pour contenir l'ennemi et protéger le déploiement de la colonne de marche, tout en lui donnant le temps de se redresser et de gagner les distances perdues pendant la route. On attache pour le même objet une

batterie à cheval au régiment de cavalerie placé en tête d'une colonne de marche.

On ne peut préciser le nombre des colonnes à former par un corps d'armée, car les circonstances topographiques et militaires sont trop multipliées pour énumérer tous les cas possibles; c'est au coup d'œil et à la prévoyance du chef de choisir les meilleures dispositions.

Assez souvent un corps d'armée s'avance sur trois colonnes, alors le chemin principal est suivi par :

1° L'avant-garde principale;

2° La réserve de cavalerie à deux milles piémontais environ de l'avant-garde pour la soutenir;

3° Le gros du corps à deux, trois et même jusqu'à huit milles, avec son artillerie;

4° La réserve d'infanterie, à un mille de la queue de la colonne, et après celle-ci la réserve d'artillerie;

5° Les parcs, les bagages et les ambulances ferment la marche, à des distances variables, d'après leur nombre;

6° Enfin le quartier-général, qui suit presque toujours la même direction.

On choisit, pour les colonnes latérales, des chemins à peu près parallèles à la route du centre et qui aboutissent au même objectif de marche.

Sur les différentes routes, les têtes de colonnes marchent autant que possible à la même hauteur, afin qu'elles soient toutes éclairées par l'avant-garde générale, dont la mission est de favoriser le déploiement.

Des troupes sont chargées de maintenir la liaison entre les différentes colonnes quand il y a une avant-garde générale; il n'y en a pas de particulières; et l'on

fait en outre éclairer les flancs extérieurs des colonnes extrêmes.

Tout ce qui a été dit pour une division en marche s'applique aux mouvements des colonnes peu nombreuses d'un corps d'armée avançant dans une direction perpendiculaire à son front. D'après ce qui a été exposé ci-dessus, une batterie doit toujours suivre le bataillon placé en tête de la colonne. Quant à la cavalerie divisionnaire, si elle suit le même chemin que l'infanterie, elle prendra la tête de la colonne pour former l'avant-garde, et détachera en outre des flanqueurs si la nature du pays n'oppose pas d'obstacle à cette arme, ou est favorable à son action.

Comme il est à peu près impossible de trouver trois routes parallèles, et dont les distances soient en rapport avec la force des colonnes d'un corps d'armée, et que d'ailleurs il faut profiter des debouchés existants, les troupes pourront quelquefois occuper un front trop étendu ou trop resserré; mais alors on reprendra des distances exactes en débouchant sur une position en face de l'ennemi.

Loin de l'ennemi, on pourra laisser des obstacles insurmontables entre les diverses colonnes; mais, à sa proximité, il faut éviter avec le plus grand soin toutes les circonstances qui empêcheraient de réunir les troupes pour les opposer avec des chances de succès en cas d'attaque. Dès lors, si, entre la colonne du centre et celle de l'une des ailes, il se rencontrait des obstacles infranchissables, on aurait soin de faire marcher momentanément la colonne latérale à la suite de celle du centre et de reprendre la première disposition aussitôt après avoir dépassé les obstacles.

Ces principes sont applicables, quel que soit le nom-

bre des colonnes ; mais des circonstances de guerre autorisent néanmoins à dévier de ce principe. Ainsi que, par la nature des localités, l'armée trouve sur sa route des appuis assez forts pour permettre même aux colonnes isolées de continuer à marcher, il n'y aura pas d'inconvénient à les séparer. Si l'armée doit traverser des marais en suivant des chaussées qui se réunissent en un point déjà occupé, on pourra alors, sans inconvénient, isoler les colonnes et les engager sur des routes différentes, bien qu'il n'y ait pas de communications transversales.

Ce sera donc au général à apprécier, d'après les circonstances locales et la position de l'ennemi, s'il peut s'écarter d'un principe à peu près toujours applicable.

Dans la répartition des différentes armes dans chaque colonne, ne perdez pas de vue qu'il faut placer toujours en tête l'arme la plus favorable à la nature du terrain. D'après cela il est indispensable de pouvoir opérer, de la tête à la queue, les revirements de troupes voulus par la nature du terrain. Voilà pourquoi les marches deviennent plus lentes sur les terrains accidentés ou de nature variable, attendu qu'il faut placer la cavalerie ou l'infanterie en tête, selon que le pays devient découvert ou montueux. Des batteries ou des sections d'artillerie marcheront toujours en tête des colonnes pour protéger leur déploiement en arrêtant les premiers mouvements offensifs de l'ennemi ; mais la majeure partie de cette arme, dont les colonnes sont longues, lourdes et embarrassantes, se tiendra à la queue des colonnes.

Quant à la cavalerie, elle prendra la droite ou la gauche, suivant la nature du pays, afin d'éclairer la marche des troupes, ou d'être protégée par les autres

armes, si les circonstances locales s'opposent à son action.

La cavalerie ne doit pas, avons-nous dit, former le centre d'une ligne de bataille; par les mêmes motifs, il ne faut pas mettre cette arme au centre d'une colonne de marche. D'ailleurs, ainsi placée, la cavalerie serait astreinte à marcher avec la même vitesse que l'infanterie et à observer ses haltes; les chevaux seraient promptement ruinés ou au moins hors d'état de rendre de bons services.

Sans doute on pourrait, afin d'éviter de fatiguer les chevaux, laisser de grandes distances entre la cavalerie et l'infanterie placée devant et derrière elle; mais alors on allongerait beaucoup les colonnes, et nous avons déjà exposé les graves inconvénients d'une semblable disposition.

Après chaque avant-garde, on place des détachements de troupes du génie ou de pionniers pour leur faire réparer les chemins et détruire les obstacles qui s'opposeraient à la marche régulière des différentes armes.

Si le corps d'armée marche sur trois directions, l'avant-garde générale précède toujours la plus forte colonne engagée sur la route principale, ou elle se partagera en deux, dans le cas où il y aurait deux routes sur la zone de marche. Si le corps d'armée est formé de deux colonnes, chacune d'elles pourra être précédée par une partie de l'avant-garde, ou bien celle-ci se tiendra tout entière en avant de la colonne principale, laissant au corps de bataille le soin de se faire éclairer par une avant-garde spéciale. Si enfin tout le corps d'armée se trouvait engagé sur un seul chemin, l'avant-garde serait plus forte et marcherait à une plus grande

distance, car elle devrait contenir assez de temps l'ennemi pour donner le temps au corps d'armée de se déployer et de se former.

Les combinaisons des ordres de marche reposent toujours à peu près sur les mêmes bases, soit que le mouvement ait pour but de se porter en avant ou d'effectuer une retraite. Dans ce dernier cas, la plus grande difficulté sera de maintenir l'ordre, car il n'y a que des troupes aguerries et disciplinées qui puissent résister aux attaques de l'ennemi, surtout quand le mouvement rétrograde a été amené par la perte d'une grande bataille. Il est même des marches et des mouvements impossibles à exécuter si l'on n'a pas de troupes dont le moral soit soutenu par le point d'honneur ou le patriotisme.

Bonaparte, à la tête de ses soldats aguerris, put effectuer une marche à travers les glaciers des Alpes pendant la plus rigoureuse saison; mais de nos jours un chef oserait-il entreprendre un semblable mouvement, après cette belle leçon de l'histoire moderne? Les livres et les préceptes peuvent être écrits ou donnés par des hommes de talent; on peut les consulter avec fruit dans le silence et le calme du cabinet; mais le général de génie, en présence de l'ennemi, dévie des principes établis par ses devanciers; il ne s'astreint pas à calquer fidèlement ses dispositions sur les leurs, il obéit à ses propres inspirations, et dès lors il n'est point un froid imitateur.

Un corps d'armée opère une marche en retraite en suivant une direction perpendiculaire à son front, d'après les mêmes principes qu'un corps sur l'offensive se porte en avant de son front. Il convient cependant de faire ici, avec le marquis de *Ternay* et *Jomini*, une

distinction importante entre les retraites proprement dites et les marches rétrogrades. Les marches rétrogrades sont souvent opérées par une armée victorieuse, dans le but de donner le change à l'ennemi et de l'engager à faire de faux mouvements. Cette manœuvre fut exécutée la veille de la bataille d'Austerlitz par l'armée française, qui fit un mouvement rétrograde, sans cependant se préparer à battre en retraite. Ainsi une retraite n'est qu'une série plus ou moins longue de mouvements rétrogrades.

Lorsqu'une colonne passe d'une marche offensive à une marche en retraite, le détachement qui formait l'avant-garde devient arrière-garde, et doit surtout s'attacher à couvrir la colonne principale. Dans ce cas, il faut surtout, au début de la retraite, multiplier le nombre des colonnes, afin de rendre le mouvement plus rapide et de tromper l'ennemi sur la véritable direction qu'on veut suivre; mais il faut assigner un rendez-vous général aux différentes colonnes, afin qu'elles puissent opérer avec ensemble sur la principale ligne de retraite choisie par le général. Si l'on n'observait pas cette règle, on tomberait dans une erreur grave ; on exécuterait une retraite excentrique qui priverait de l'avantage des retours offensifs, et des moyens de tenir la campagne, même en restant sur la défensive absolue.

Sous la protection de l'arrière-garde, qui se cramponne successivement dans de bonnes positions choisies par un homme de guerre, les colonnes en retraite peuvent parvenir à gagner du terrain sur l'ennemi, à se retirer sans engager d'affaire générale.

La première chance de réussite est dans l'énergie des chefs et la confiance qu'ils savent inspirer à leurs

troupes. On peut à cet égard consulter la retraite des armées russes depuis le Niémen jusqu'à Moscou, car elle est faite pour servir de modèle.

Deux cas peuvent se présenter quand une armée effectue une marche rétrograde : on choisit pour ligne de retraite celle qui a précédemment servi de ligne d'opération ou toute autre route ; dans la première hypothèse, les mouvements seront faciles : il faudra commencer par faire filer les parcs et les bagages ; dans la seconde au contraire, ils seront compliqués, attendu qu'il faudra faire changer de direction à toutes les colonnes de matériel, retirer les détachements qui avaient été placés en avant pour éclairer la marche, puis s'engager dans un pays nouveau où rien n'aura été préparé pour le passage des troupes ; et cependant ce mouvement, bien que difficile, sera peut-être nécessaire, afin de ne pas engager l'armée sur des routes où toutes les ressources auront été épuisées par suite des opérations antérieures. Pour exécuter une semblable manœuvre lors de la mémorable retraite de Russie, Napoléon fit un mouvement sur Kaluga. Il importe enfin de remarquer ici, au sujet des retraites, qu'au commencement de leur exécution, les revirements de troupes du centre aux ailes et de la tête à la queue, exécutés dans le but de placer chaque arme d'après les exigences locales, produisent une confusion inévitable, et sont souvent cause de grands revers, surtout si le chef n'a pas une haute capacité, et que les soldats n'aient pas la force morale nécessaire pour résister à un ennemi fort de l'ascendant que donne un premier succès.

Dans toutes les marches perpendiculaires, soit en avant, soit en arrière, sur deux ou trois colonnes, etc., on aura soin, si on craint pour l'un ou l'autre des flancs

extérieurs de la marche, de les faire protéger par des troupes organisées et conduites d'après les principes exposés pour des cas semblables dans les marches de flanc, attendu que si la colonne extérieure, dans une marche perpendiculaire au front, peut craindre pour son flanc, elle se trouve dans les mêmes circonstances que si elle exécutait une marche de flanc.

Cherchons donc maintenant à donner les détails d'exécution des marches de flanc; car bien que nous ayons déjà été conduit à en parler dans le cours de cet ouvrage, il convient de traiter le sujet d'une manière spéciale.

De nos jours, comme du temps de Frédéric, un corps d'armée marche de flanc par lignes. Cependant, au lieu de marcher en colonne ouverte et processionnelle, chaque ligne marche par bataillons, ou par régiments en masse, tout en laissant des distances entre les bataillons ou les régiments. Les avantages de cette disposition ont été exposés au chapitre des grandes manœuvres d'infanterie dans la seconde partie de cet ouvrage.

Les marches de flanc, auxquelles Turenne et Frédéric sont redevables d'une partie de leurs succès, sont devenues d'une application très rare depuis les guerres de la révolution. En effet, elles ne sauraient convenir aujourd'hui qu'à de petites armées, car elles sont toujours dangereuses en face d'un ennemi entreprenant, puisque les colonnes processionnelles risquent d'être entamées par une brusque attaque de flanc pendant la marche; d'ailleurs les difficultés qu'elles présentent pour se former en avant en bataille, lorsque l'ennemi se montre sur la tête des colonnes, doivent faire renoncer à cette disposition, bien qu'elle ait pu être avanta-

geuse pour de petites armées opposées à un ennemi peu manœuvrier. Ces marches ont en outre l'inconvénient de laisser presque toujours à découvert la ligne d'opérations, et elles ne sauraient, par la lenteur inhérente à leur nature, être employées avec avantage par les armées modernes, dont les succès dépendent de la rapidité de leurs mouvements : aussi maintenant ces marches ne sont employées que par des corps peu considérables et dans le but d'exécuter des manœuvres tournantes.

Des troupes exécutent presque toujours une marche de flanc après s'être formées sur quatre colonnes qui suivent des directions parallèles, dont les distances varient suivant la nature du terrain. Les deux premières colonnes sont formées des troupes des deux premières lignes de l'ordre de bataille ; la troisième colonne comprend la réserve et les bagages. Sous le nom de corps de flanc, on désigne une quatrième colonne composée de toutes les armes qui suit une direction parallèle aux autres sur le flanc extérieur de la marche, afin de la couvrir : aussi sa distance varie comme celle de toute avant-garde, et elle se détermine d'après les conditions déjà énoncées.

Le général Dufour, dans son Cours de tactique, propose de donner aux marches de flanc un dispositif échelonné, de manière que la colonne la plus éloignée de l'ennemi forme la tête des échelons (*Fig.* 19). Bien que le général Dufour cite à l'appui de son système la marche exécutée en 1809 par le corps du maréchal Davoust, qui devait se diriger de Ratisbonne sur *Passau*, nous ne pensons pas que cette disposition puisse être en général adoptée, car 1° les têtes de colonne ne marchant pas à la même hauteur, les troupes occupent une étendue de terrain triple, in-

convénient grave, en ce qu'il force d'augmenter dans la même proportion la chaîne des flanqueurs, et donne des chances favorables aux contre-attaques de l'ennemi.

2° Si celui-ci prononce un mouvement contre la tête de la marche, il faudra beaucoup de temps aux troupes des autres échelons pour se porter sur le point menacé.

3° Dans le cas où l'ennemi réussirait à attaquer l'échelon le plus rapproché (A), il est probable que les troupes des autres échelons n'arriveront pas à temps pour s'opposer au mouvement de l'ennemi, et se feront battre en détail.

Du temps du roi de Prusse, les colonnes ouvertes et processionnelles reformaient la ligne de bataille par un *à droite* ou un *à gauche* en bataille. Cette méthode paraît expéditive à ne consulter qu'une figure; mais il n'en est plus ainsi quand on l'applique sur le terrain, surtout s'il est accidenté, car les colonnes ouvertes s'allongeant dans le cours d'une marche longue et saccadée, l'on ne peut par conséquent les redresser et faire reprendre les distances sans perdre beaucoup de temps. Or, comme cette opération préalable doit être exécutée pour se former en bataille par des quarts de conversions, quoique la formation en bataille soit plus prompte à exécuter lorsque les sections ont repris leurs distances, il est juste de tenir compte du temps nécessaire pour rectifier les distances et de tous les inconvénients résultant de l'exécution de cette manœuvre sur un terrain difficile, ce qui amène à rejeter cet ordre de marche, bien qu'il ait pu produire de bons résultats dans la circonstance particulière citée par le général Dufour.

Pour couvrir un ordre de marche de flanc, on a aussi des avant-gardes et des arrière-gardes partielles plus ou moins fortes, selon les cas, et on les tient assez rapprochées des colonnes pour qu'elles ne puissent être coupées par les coureurs dont l'ennemi entoure l'armée en mouvement; mais lorsque les débouchés sont très rapprochés entre eux, on se contente d'avoir une seule avant-garde sur la tête de la marche.

Lorsque la marche de flanc qu'on doit exécuter n'est pas une marche-manœuvre, on peut former une seule colonne de route en se conformant aux exigences des localités; néanmoins on n'omet pas de détacher sur le flanc extérieur de la marche un corps assez fort pour contenir l'ennemi en cas d'attaque imprévue, et de former une avant-garde et une arrière-garde dans le même but.

Dans une marche de flanc, l'artillerie divisionnaire est à hauteur du centre des colonnes, afin de protéger leur déploiement, si l'on doit se former sur le flanc extérieur de la marche; de même, on fait précéder et suivre les colonnes de quelques batteries, afin de permettre aux troupes de se former sur la tête ou la queue de la marche. Enfin, dans la répartition de l'artillerie, on met en avant des pièces de fort calibre, attendu que le déploiement des troupes doit s'effectuer sous la protection d'un feu formidable. Si le terrain est ouvert, on place de faibles détachements de cavalerie en tête et en queue de chaque colonne, car, en général, cette arme, dans les marches de flanc, doit être réunie et se tenir du côté opposé à l'ennemi, pour reconnaître le pays et occuper une place convenable dans l'ordre de bataille éventuel à former pour s'opposer aux entreprises de l'ennemi, en débouchant par les ailes ou par

les intervalles de l'ordre de marche. Plus le pays est ouvert, plus le corps de flanc lance au loin des partis pour épier les mouvements de l'ennemi.

Toutes les fois que, pendant les marches de flanc, on rencontre sur les flancs extérieurs de l'armée des obstacles où l'ennemi pourrait se cacher avec avantage, tels que bois, villages, etc., on a le soin de tracer les débouchés de la marche en dehors de ces localités, afin de les rejeter sur le côté intérieur. Par cette précaution, le flanc extérieur de la marche sera garanti des entreprises de l'ennemi; dès lors, il ne lui sera plus possible de placer des troupes en embuscade à la faveur de ces obstacles, ou de s'en servir pour masquer ses mouvements.

Quand bien même des obstacles se trouveraient sur le côté intérieur de la marche, il faudrait aussi les faire reconnaître, les fouiller avec soin, puis ensuite y ouvrir des débouchés transversaux qui deviendraient utiles en cas de retraite. Mais si des obstacles impraticables, tels que ravins profonds, étangs ou marais, se trouvaient dans la zone de la marche, on ferait bien de les laisser sur le flanc extérieur, afin de la couvrir, et de mettre l'ennemi dans l'impossibilité d'y préparer de ces démonstrations sérieuses dont le résultat infaillible est de fatiguer les troupes ou au moins de retarder leur mouvement.

Si l'on avait adopté des dispositions contraires, à la suite d'une attaque imprévue, l'armée se trouverait acculée à l'obstacle, et obligée de recevoir bataille dans des conditions désavantageuses, et par suite d'un échec serait culbutée sur l'obstacle, comme cela arriva aux Autrichiens, qui à la bataille d'Austerlitz périrent dans le lac de Telnitz.

Par des motifs semblables, toutes les fois que l'on exécutera une marche de flanc sur les bords d'une rivière ou d'un fleuve, il faudra suivre une direction parallèle à leur cours, soit pour prévenir l'ennemi sur un point de passage, ou le tromper sur ses propres intentions. Dans ce cas, il faudra aussi laisser toujours la rivière sur le côté extérieur de la marche, car des dispositions contraires pourraient exposer une armée à recevoir une bataille avec une rivière à dos, et à y être culbutée en cas d'échec, comme les Russes l'ont été dans l'All à Friedland.

Si la nature des localités empêchait d'ouvrir les débouchés de la marche en dehors d'un obstacle praticable, on pourrait les tracer en dedans; mais il vaudrait mieux faire occuper au préalable par le corps de flanc le bois ou le village formant l'obstacle. Jamais, nous le répétons, sauf le cas où l'on n'aurait rien à craindre de l'ennemi, il ne faudrait laisser d'obstacle impraticable sur le côté intérieur de la marche de flanc.

Le calcul du temps nécessaire pour exécuter une marche est un des éléments les plus essentiels de toutes les opérations de guerre. Mille circonstances peuvent altérer les résultats de ce calcul, et il est impossible d'apprécier leur influence avec exactitude. Ainsi l'état des chemins, la température, la saison, les obstacles imprévus retarderont peut être les mouvements des colonnes; c'est pour cela qu'il ne faut pas les multiplier ni augmenter leurs intervalles; car dans les mouvements larges, des troupes peuvent être arrêtées sans que l'on en connaisse la cause; il suit de là qu'elles n'arrivent pas en temps utile sur le point désigné par le général, et que leur retard peut faire manquer l'objet de ses combinaisons. Il convient donc, avant tout, de baser le calcul

de temps sur des données positives ; et pour cela, une des premières règles sera de tenir, autant que les circonstances le permettront, les colonnes sur les grandes routes, ou du moins sur les chemins vicinaux. On calcule alors la durée de la marche d'après l'état de ces mêmes chemins reconnus à l'avance. Comme dans les marches-manœuvres, il arrive souvent de diriger des colonnes à travers champs sur des terres labourées, il faut leur donner un temps plus long ou une forte avance sur les autres troupes, afin qu'elles arrivent au moment opportun malgré toutes les éventualités. A la tête de chaque colonne, des détachements de sapeurs ou pionniers aplaniront les obstacles susceptibles d'entraver la marche, et l'on en tiendra compte dans le calcul du temps nécessaire pour l'effectuer.

Autrefois, lorsque les armées faisaient une guerre méthodique, on n'abordait point l'ennemi avant d'avoir procédé à ce qu'on appelait l'*ouverture de la marche;* alors il était facile de prévoir le moment exact où une colonne devait arriver sur le point déterminé. Afin de pouvoir régler l'ordre de marche d'après des distances exactes, en suivant des directions parallèles, on faisait ouvrir sinon des chemins, du moins des débouchés partout où il n'y en avait pas, et cela coûtait quelquefois un temps très précieux. De nos jours on ne pourrait suivre un tel système que devant un ennemi inactif, timide ou incapable ; car une armée arrive le soir sur une position à peine reconnue, s'y établit, et tout aussitôt elle se prépare à attaquer l'ennemi le lendemain.

C'est sur sa carte, et d'après les rapports des officiers envoyés en reconnaissance, que le général établit ses projets. Il n'est donc pas possible d'ouvrir des débou-

chés; force est de se servir des chemins existants, et c'est tout au plus si le chef de chaque colonne a quelques heures pour envoyer des détachements de pionniers aplanir les obstacles les plus difficiles à franchir, ceux qui seraient de nature, non seulement à retarder, mais à suspendre la marche des troupes. C'est dans cette circonstance que, pour se porter avec ensemble sur l'ennemi, il faut apprécier les routes et baser ses combinaisons, en donnant aux troupes chargées d'exécuter de larges mouvements plus que l'avance jugée indispensable.

Les défilés, surtout, doivent être étudiés avec soin, afin d'apprécier le temps qui sera nécessaire pour les traverser. L'étendue du front de la colonne de route se modifiera d'après la largeur des chemins; là où ils permettent aux troupes de se former sur un grand front, la profondeur des colonnes pourra être augmentée sans inconvénient. S'ils étaient étroits, il y aurait nécessité de diminuer leur force. Les plus grands chemins permettent de marcher par sections; lorsqu'ils se rétrécissent, on met des files en arrière. Dans les chemins vicinaux ou de traverse, il faut de toute nécessité marcher par le flanc, la cavalerie par deux, et l'infanterie sur deux ou trois rangs. Sur les routes royales, au contraire, l'infanterie peut marcher quelquefois par pelotons, mais le plus souvent par sections; la cavalerie se forme par quatre, et l'artillerie par section, ou par pièce.

Pour calculer une marche, il est donc indispensable de connaître la profondeur de la colonne de route; or chaque puissance a des données particulières qui dépendent de l'amplitude et de la vitesse du pas, des

intervalles entre les bataillons et les escadrons, de la force de ceux-ci, etc. Nous rapporterons celles qui seraient applicables à l'armée piémontaise.

La profondeur du bataillon formé en colonne ouverte par sections, et sur trois rangs, est à peu près de 212 pas de 16 pouces ou 135m, en comptant 11 pouces (0m,76) par homme. Presque toujours, pour faire route, le bataillon marche par le flanc; alors comme l'écartement des files devient 18 pouces (1m) environ, la profondeur totale, en tenant compte des distances des bataillons, sera de 350 pas ou 213m.

Un escadron en colonne, par pelotons de 12 files chacun, occupe une profondeur de 56 pas (39m); en y ajoutant encore 14 pas pour l'intervalle qui doit séparer les escadrons, on portera à 70 pas (48m) la profondeur d'un escadron en colonne par pelotons. L'escadron en colonne de route par quatre a une profondeur de 56 pas (37m) environ, en y comprenant l'intervalle de deux escadrons, et s'il marche en colonne de route, sa profondeur sera alors, intervalle compris, de 108 pas (74m).

Quant à l'artillerie, l'étendue de la batterie en colonne dépend du nombre de caissons et de chariots qui lui sont attachés. Comme données générales, on peut consulter le tableau suivant :

Une batterie avec ses caissons et 4 chariots, formée en colonne de route par section, occupe 200 pas ou 138m; une batterie avec ses caissons et 4 chariots occupe le double, 400 pas ou 276m; 30 chariots de munitions occupent 800 pas ou 500m. Ainsi que je l'ai dit, ces données sont générales; elles ne peuvent servir pour déterminer le temps rigoureusement nécessaire pour

effectuer une marche, mais on les emploiera pour calculer la longueur des colonnes d'après l'effectif des bataillons, des escadrons et des batteries.

Supposons maintenant la profondeur de la colonne déterminée, et voyons par un exemple particulier comment on connaîtra le temps nécessaire pour effectuer une marche. Soit de 500 pas ou 344^{m} la longueur d'une colonne qui doit parcourir une distance de dix milles piémontais ou 43,200 pas (30,000^{m}); chaque homme faisant 100 pas par minute, il faudra d'abord $\frac{43200}{100}$ ou 432′ de temps pour que la tête des troupes arrive à destination; puis on doit ajouter à ce nombre, 1° le temps de halte déterminé par les règlements en usage chez les diverses puissances; 2° celui qui est nécessaire pour franchir les passages difficiles, en tenant compte de tous les accidents de terrain capables de retarder la marche, et ici on ne peut préciser de nombres, attendu qu'ils varient d'après trop de causes pour qu'il soit possible de les examiner tous; 3° le temps qui s'écoulera jusqu'à ce que la gauche de la colonne arrive à destination. Dans l'hypothèse ci-dessus, il faudrait ajouter au temps déterminé $\frac{500}{100}' = 5'$, ce qui donnerait 437′ ou 7^{h} 37′. Plus 5′ par heure pour les petites haltes, et 1^{h} pour la grande. On obtiendrait définitivement 9 7′ pour somme totale.

Parmi les circonstances susceptibles d'augmenter la durée du mouvement, cherchons comment on pourra tenir compte du passage des défilés. La colonne s'allonge en les traversant, et aussitôt après les avoir dépassés, les troupes reprennent leur première disposition de marche.

Dans le premier changement de la disposition de l'ordre de marche, la tête de la colonne conserve la

même vitesse; mais dans le second, elle s'arrête le temps nécessaire pour que les troupes de la gauche se rapprochent de celles de la tête ou parcourent une distance égale à la différence des longueurs de la colonne dans le défilé et après en être sortie. Si la colonne, dans le défilé, occupe une longueur de 4,000^{m}, et seulement 2,500, après l'avoir franchi, il faudra augmenter le temps de la marche de celui qui serait nécessaire pour parcourir 1,500^{m}. Sans doute, on doit connaître les moyens de déterminer la durée d'une marche, mais on doit toujours regarder ce calcul comme approximatif et pouvant seulement servir comme point de départ pour une détermination plus exacte, en cherchant à apprécier les circonstances qui peuvent suspendre ou retarder le mouvement.

Cependant on tient compte de l'état de fatigue des hommes et des chevaux; ainsi, comme on sait que dans les montagnes les colonnes s'allongent beaucoup, et qu'en général toutes les difficultés de terrain produisent le même effet, malgré la détermination assez exacte des données, malgré l'expérience du chef, il devra toujours forcer la durée d'une marche après l'avoir appréciée.

Afin que le passage d'un grand défilé augmente moins la durée d'une marche, on la combine de telle sorte que les troupes fassent la grande halte, les unes à l'entrée, les autres à la sortie du défilé; ainsi, comme l'avant-garde doit le traverser et le reconnaître avant que la division s'y engage, elle pourra s'établir à sa sortie et y faire une grande halte pendant que les troupes de la première division se seront arrêtées au commencement de l'obstacle; puis ensuite elles

le traverseront, et seront remplacées par celles de la seconde division.

Les colonnes d'équipages de l'administration et celles de bagages suivent les troupes dont elles dépendent; mais on assigne aux grands parcs les principales directions, celles aussi dont le parcours est le plus facile.

Dans une marche offensive, on laisse toujours les gros bagages à deux ou trois marches en arrière de l'armée pour ne pas entraver ses mouvements, surtout lorsqu'elle doit, par suite de combinaisons ou de revers, exécuter une marche rétrograde.

Pendant un mouvement de flanc, on tient les colonnes d'équipages sur le côté intérieur de la marche, et s'il se peut, à une assez grande distance de l'armée, pour qu'elles n'entravent pas les mouvements des troupes ou ne soient pas exposées à être rejetées sur elles.

Une colonne de bagages ou un grand convoi, marchant isolément sous la protection de son escorte, peut faire des haltes sans suspendre son mouvement; car les voitures étant réparties en plusieurs divisions, celles de la première, par des mouvements successifs, formeront le parc sur un côté de la route pendant que le reste du convoi continuera sa marche; la seconde division pourra s'arrêter après avoir dépassé la première de plusieurs centaines de pas, et les autres divisions iront les unes après les autres occuper des positions de plus en plus avancées, pour se former sur le côté de la route en ordre inverse. Dès que la dernière division aura dépassé la première, celle-ci reprendra sa marche, et les autres la suivront : elles reprendront leur premier ordre de marche. Par cette manœuvre, qui n'offre aucun inconvénient à une certaine distance de l'ennemi, on pourra

faire reposer les hommes et les chevaux sans suspendre le mouvement de la colonne.

Pour éviter que les colonnes d'artillerie et de bagages s'allongent trop ou que les voitures se refoulent par de petits mouvements rétrogrades et successifs, difficiles à prévoir sur des routes montueuses, offrant des pentes de 16 à 22 degrés, on fera arrêter la section de la tête à l'endroit où l'inclinaison change, et toutes les voitures serreront sur celles de la tête, afin de former le parc sur le côté de la route où l'on trouvera un espace favorable et assez spacieux. Aussitôt après l'arrivée de la dernière voiture, la première se remet en marche, et va de nouveau s'arrêter après avoir franchi un nouvel obstacle. L'emploi de cette méthode demande beaucoup de temps, mais il permet de faire reposer les chevaux et de ménager leurs forces, condition essentielle pour ne pas les ruiner en pays étranger surtout, où il peut être impossible de les remplacer.

Dans toute marche bien combinée, on doit éviter de faire croiser les différentes colonnes, de leur permettre de se mêler entre elles, surtout si les unes sont formées de troupes et les autres de voitures : aussi les règlements des diverses puissances prescrivent-ils des dispositions à cet égard.

On aura le soin de joindre au tableau de la marche dont nous avons parlé au commencement de ce chapitre, l'ordre de la marche, rédigé avec concision et clarté, indiquant :

1° Le but de la marche, et, si l'on avait intérêt à ne pas le faire connaître, on donnerait un motif apparent ou secondaire ; 2° la composition de l'avant-garde, de l'arrière-garde et des flanqueurs ; 3° des renseignements

particuliers pour chaque colonne; 4° les positions qu'elles doivent occuper le soir de chaque marche; 5° une instruction sur les cantonnements ou les bivouacs; 6° la conduite de l'avant-garde et de ses soutiens en cas d'attaque; 7° l'emplacement du quartier-général; 8° la conduite à tenir dans la prévision d'un mouvement rétrograde.

Passons maintenant à l'examen des différentes espèces de marches en usage dans l'armée piémontaise. On distingue les suivantes : 1° par étapes régulières; 2° sans division d'étapes; 3° les marches forcées.

Les premières sont celles qu'on exécute dans les cas ordinaires, soit en temps de paix, soit pendant une campagne; chaque journée est de huit, dix et même quinze milles piémontais. Les troupes marchent pendant le jour, et se reposent la nuit dans des gîtes, qui peuvent être éloignés en temps de paix, autant pour ménager le pays que les soldats, mais qui seront toujours très reserrés à proximité de l'ennemi, car alors il faut avant tout garantir leur sécurité : aussi l'avant-garde doit-elle bivouaquer. S'il existe un service de subsistances organisé par étapes, la troupe reçoit ses vivres, par les soins de l'administration, des magasins alimentés par des achats, des réquisitions ordinaires ou forcées; mais si l'on n'a pas réuni les approvisionnements nécessaires ou qu'on veuille les ménager, il faut faire nourrir la troupe par les habitants du pays; alors on répartira souvent les différents corps sur une plus grande étendue de pays, vu qu'on ne peut espérer alimenter un fort détachement avec les ressources d'un petit village. Cependant, si l'ennemi était très rapproché, il faudrait faire bivouacquer la troupe pour conserver la liaison de ses divers éléments,

et s'il existait des magasins près de la ligne d'opération, en tirer les vivres qui leur seraient nécessaires. Alors les distributions se feraient avec régularité par les soins de l'administration; dans le cas contraire, on pourvoirait au besoin des troupes par des réquisitions forcées, que des détachements de l'armée iraient lever dans les communes environnantes, ou bien par un fourrage. Ce mode a éte souvent employé dans les dernières guerres; il se rapproche assez de la maraude, à moins qu'il ne règne parmi les troupes la discipline la plus sévère.

La marche sans division d'étapes est une marche forcée dont on peut faire l'application pour parcourir une distance de quarante à cinquante milles piémontais; encore faut-il que les troupes se reposent huit heures sur vingt-quatre, si l'on ne veut pas épuiser les hommes par une fatigue excessive. Par exemple, après une marche de six heures, on fait une halte de deux, puis on se remet en route pour quatre heures, après lesquelles on s'arrête deux autres pour marcher ensuite pendant six, et se reposer quatre. C'est ainsi que l'on partage le temps des journées depuis le moment du départ jusqu'à celui de l'arrivée. Dans cette sorte de marche, les soldats doivent bivouaquer, et porter leurs rations de vivres composées de riz et de biscuit, car on perdrait beaucoup tropde temps s'il fallait les loger chez l'habitant.

On conçoit combien ces marches doivent fatiguer les hommes et ruiner promptement les chevaux: aussi la cavalerie ne les exécute-t-elle que dans le cas où elles sont d'une nécessité absolue. Une division d'infanterie de 10,000 hommes habitués à supporter la fatigue, n'employant pas moins de seize heures pour

faire vingt-quatre milles sur de bons chemins, n'aurait que huit heures de repos dans un jour. Comme ce temps ne suffit pas pour réparer les forces des hommes, on leur accorde en outre un repos de vingt-quatre heures après trois marches forcées.

Les marches de nuit fatiguent beaucoup ; on peut cependant les employer pendant les grandes chaleurs ; mais comme elles sont toujours très pénibles pour les hommes, et que d'ailleurs elles ruinent les chevaux, qui ne peuvent prendre de jour un repos profitable, il faut éviter de les répéter trop fréquemment, et ne les employer que si on y est contraint par des raisons majeures, comme, par exemple, la veille d'un jour de bataille pour prendre des dispositions convenables à l'insu de l'ennemi.

En temps de guerre, les troupes bivouaquent lorsqu'elles sont à peu de distance de l'ennemi, surtout s'il est actif, et qu'on craigne des attaques brusques de sa part.

On ne peut se dispenser encore de bivouaquer lorsque l'on veut s'engager avec l'ennemi, car alors l'armée doit rester réunie pour agir en masse ; il faut aussi bivouaquer dans les poursuites, dans les retraites, et toutes les fois qu'on ne trouve pas pendant la marche assez d'habitations à portée de la station. Mais si ce système a de grands avantages, il n'est pas sans inconvénients ; il engendre des maladies et ruine les hommes, les chevaux et le matériel, beaucoup plus que le boulet. Ainsi, lorsque des habitations se trouveront dans le rayon de la station, et que des considérations militaires ne s'y opposeront pas, on logera de préférence chez l'habitant la totalité ou une partie des troupes ; c'est ce que l'on appelle prendre des quartiers de marche.

Examinons maintenant les considérations qui doivent guider dans le choix de l'emplacement d'un bivouac. Elles sont de deux espèces; les unes se rapportent aux opérations de l'armée, et les autres sont relatives à la commodité des troupes et aux moyens d'assurer leurs subsistances. D'abord le camp doit être situé à peu de distance de la ligne d'opération pour la protéger, et ne pas obliger l'armée à faire des marches inutiles ou pénibles ; ensuite il faut que les troupes soient établies à proximité de l'eau, du bois, sur des terrains secs, à l'abri du vent s'il est possible, et jamais sous le vent. Les localités les plus propres à établir des camps salubres et commodes se trouvent sur les pentes des montagnes ou dans des plaines hautes, à proximité des lieux habités, où l'on se procure sans peine les objets de première nécessité, tels que vivres, bois, paille, fourrages et eau. Quelquefois on sépare les bivouacs d'une brigade, d'une division, pour que la troupe puisse profiter des ressources de plusieurs villages.

La disposition des troupes au bivouac dépend des circonstances et des localités. En général, d'après la forme du terrain, on forme une ligne brisée dont la plus petite étendue n'est pas moindre du front d'un régiment. Afin de faciliter les prises d'armes, les troupes sont établies dans leur ordre de bataille ; l'artillerie et la réserve en troisième ligne.

Quand on doit s'arrêter le soir à l'extrémité d'un défilé, il faut toujours le traverser si l'ennemi n'en a pas préparé la défense. Le lendemain on pourrait être contraint d'en forcer le passage. Dans une retraite au contraire, il serait très avantageux de laisser un défilé entre l'armée et l'ennemi, vu qu'il ne pourrait chercher à le traverser le jour suivant.

Enfin, quant aux détails de l'établissement des camps, on pourra les trouver dans les règlements sur le service des troupes en campagne.

Je ne puis terminer ce chapitre sans faire remarquer la haute influence que pourront avoir dans les guerres prochaines les chemins de fer, qui réuniront incessamment les points principaux de l'Europe. Sans doute, le souverain maître d'un pays pourra toujours couper ces communications nouvelles et ne les livrera point inconsidérement à l'ennemi par une retraite trop précipitée; il les utilisera au contraire jusqu'au dernier moment, pour la concentration des troupes sur le point qui lui paraîtra le plus favorable pour prévenir ou arrêter l'invasion, ou bien encore pour prendre l'initiative de l'offensive. Par suite de l'existence de ces chemins, de nouvelles combinaisons stratégiques rendront la science de la guerre plus difficile. Aussitôt qu'une campagne sera résolue, on concentrera les armées, si l'on a su échelonner, dans la prévision d'une guerre, les troupes sur les principales directions; mais alors toutes les chances favorables tourneront en faveur de l'armée sur la défensive; tout peuple fort de sa nationalité trouvera le moyen de la défendre : une guerre d'invasion sera plus difficile à conduire devant un ennemi libre d'exécuter des mouvements rapides sur toutes les directions sérieusement menacées.

Les armées actuelles des différents Etats, étant obligées de traîner après elles, par suite de leur organisation, un grand attirail, ne peuvent exécuter des marches longues et rapides dans un pays pauvre et ruiné : aussi les expéditions lointaines sont-elles très difficiles à conduire. Masséna, l'enfant chéri de la Victoire, échoua dans l'expédition de Portugal faute de

vivres. Le génie de Napoléon a pu seul imprimer à son armée la mobilité des légions de César, des phalanges d'Alexandre, en Allemagne, en Italie, en Espagne, en France, pays riches et fertiles où la maraude organisée réparait la négligence ou les bévues de l'administration. Là des corps nombreux pouvaient exécuter des marches forcées sans bagages ni magasins; il n'en fut point ainsi dans les plaines stériles et dépeuplées de la Russie. Obligée de traîner avec elle ses subsistances, ses équipages, sous peine de périr de faim, l'armée française n'eut plus la possibilité de manœuvrer comme elle l'avait fait dans les gorges de la Brenta, sur les bords du Pô, dans les plaines de la Moravie, et sur les coteaux riants de la Champagne. Les lignes d'opération, déterminées plus par la direction des routes que par la configuration du pays, étaient obligées, et les combinaisons de la stratégie furent rétrécies et peu variées.

CHAPITRE V.

DES POSITIONS.

Dans les chapitres précédents, on a expliqué les principes et le mécanisme des marches. On a vu que leur but était toujours d'arriver à un engagement ou de le préparer. Or un engagement peut être amené par le hasard ou par des combinaisons. Dans ce dernier cas, le terrain qui lui sert de théâtre a été étudié et choisi d'avance; il se nomme position militaire. Chaque arme ayant une tactique particulière

adaptée à la manière de combattre qui lui est propre, et au rôle qu'elle joue dans une action, il suit de là que la nature du terrain contrarie ou favorise ses mouvements et son action.

Il est donc de la plus haute importance de savoir choisir une position qui soit en rapport avec les vues du général et les éléments de guerre dont il dispose. Or, les vues qui déterminent le choix d'une position sont de se défendre, ou d'attaquer, ou bien encore d'attaquer sur certains points et de se défendre sur quelques autres. De là trois sortes de positions, savoir : les positions défensives, les positions offensives, les positions mixtes.

Hâtons-nous d'ajouter que cette classification toute théorique n'a d'autre but que de faciliter l'étude des propriétés du terrain, et de montrer comment à l'aide de diverses hypothèses on peut les caractériser. En effet, la défensive absolue n'a pas moins de danger que l'offensive générale. Se renfermer dans la défensive absolue, c'est se résoudre à un échec plus ou moins prochain, mais inévitable. Supposez, par exemple, qu'on s'y détermine dans une place forte, c'est là assurément une position défensive par excellence; eh bien! le chef des troupes qui adopterait ce système de défense et qui se bornerait à repousser les attaques de l'ennemi, succomberait inévitablement au bout d'un temps donné, s'il ne cherchait à l'écarter d'abord par des sorties, qui sont ses retours offensifs, et ensuite à détruire les travaux de l'assiégeant, ou du moins à contrarier leur exécution. Ainsi, dans les circonstances les moins favorables, avec l'infériorité numérique la plus marquée, on ne peut jamais adopter sans danger la défensive absolue, et renoncer à profiter des

fautes de l'ennemi pour prendre l'offensive avec avantage sur un ou plusieurs points. D'un autre côté, prendre l'offensive en même temps sur tous les points, serait rétrograder vers l'enfance de l'art, se priver, comme on l'a vu, des ressources qu'offre la tactique pour obtenir de grands avantages, et compromettre le salut d'une armée en cas de revers dans sa retraite. Deux exemples mémorables viennent à l'appui de ces maximes. A Wagram, les Autrichiens, qui étaient sur la défensive, attendirent pour manœuvrer que Napoléon eût prononcé ses attaques pour régler leur conduite en conséquence. Dans cette vue, l'archiduc Charles, qui les commandait, couvrit sa gauche par le Russbach, protégea son centre en faisant occuper plusieurs villages situés dans la plaine du Marschfeld, et porta sa droite au Bisamberg, qui s'élève sur la gauche du Danube, pour menacer les ponts du Danube et manœuvrer suivant les circonstances. Les Français, de leur côté, vont attaquer; mais le centre et la droite prononcent seuls des mouvements offensifs; la gauche se refuse et s'éloigne du point d'attaque; elle a pour mission de protéger les ponts, l'île de Lobau, les communications avec la rive droite et Vienne, dont les ponts ont été détruits. Napoléon, que sa faiblesse oblige à se tenir sur la défensive entre l'Aube et la Haute-Voire, voyant qu'une partie de l'armée du prince de Schwarzenberg avait renforcé celle de Silésie sur son front, et que celle du comte de Wrède menaçait sérieusement le flanc gauche de l'armée française, résolut de couvrir son mouvement rétrograde à la faveur d'une charge vigoureuse, qui, bien que repoussée, lui permit d'effectuer la retraite en bon ordre. Ainsi, en thèse générale, l'on n'occupe une position

militaire que dans l'intention d'attaquer l'ennemi sur un ou plusieurs points et de lui résister sur d'autres.

Nous avons dit qu'une position militaire est un terrain choisi pour être le théâtre d'un engagement. L'étendue de la position doit donc être telle que les manœuvres de ligne s'y puissent exécuter sans obstacle pour porter les troupes sur différents points, soit pour renforcer des parties faibles, soit pour retirer des forces mal engagées Une position doit être proportionnée au nombre d'hommes qui l'occupent. Est-elle trop étendue, la défense devient incertaine et les manœuvres sont décousues. Trop resserrée, elles y sont difficiles, et une partie des troupes exposées en pure perte aux ravages de l'artillerie. Elle doit être dans le sens parallèle à son front assez étendue pour qu'on puisse y déployer les troupes de la première ligne, qui forment ordinairement les 3/5 de l'armée. Dans le sens perpendiculaire, elle ne saurait avoir moins de 12 à 1500^{m} de profondeur. Cet espace ne doit point être traversé par des cours d'eau, des vallons, des ravins ou d'autres obstacles difficiles à franchir, à moins qu'on n'y ait pratiqué des ponts ou des rampes en assez grand nombre pour rendre toutes les manœuvres promptes et sûres. Au reste, si des obstacles tels que des bois, des villages, des marais impraticables se présentent sur le front, on allonge la ligne de bataille sans inconvénient, pourvu que les troupes destinées à former la seconde ligne et les réserves soient à portée de soutenir en temps utile les parties de la première ainsi morcelée. En d'autres circonstances, les intentions du général, le désir de donner le change à l'ennemi, autorisent à raccourcir la ligne de bataille : aussi les données numériques à ce sujet sont extrêmement

variés; par exemple, à Marengo, l'armée autrichienne, forte de 31,000 hommes, couvre une ligne de 9,000^{m}; à Austerlitz, le front de l'armée française, qui compte 60,000 combattants, occupe, depuis le Santon jusqu'au lac de *Menitz*, 6,000 mètres; l'armée austro-russe, dont la force s'élève à 80,000 hommes, s'étend sur un front d'environ 7,500 mètres; enfin, à la Moskowa, l'armée russe, forte de 120,000 combattants, s'étend de *Maslowo* à *Oustiteza* par *Schwardino* sur une longueur d'environ 20,000 mètres.

D'après ce que nous venons de dire, l'étendue d'une position est à peu près un rectangle allongé, ou une suite de rectangles rangés en ligne brisée.

L'espace compris entre les côtés du rectangle est l'intérieur de la position; le côté du rectangle parallèle au front des troupes, et faisant face à l'ennemi, est *le front de la position* qui se divise en centre, aile droite et aile gauche.

Les petits côtés du rectangle sont les *flancs de la position;* la longueur de ceux-ci constitue ordinairement sa profondeur. On appelle *abords de la position* tout le terrain compris en avant du front et des flancs, à la portée du canon. On nomme *derrières de la position* le terrain qui s'étend depuis le grand côté du rectangle le plus éloigé de l'ennemi jusqu'à 6 ou 8 kilomètres en arrière.

Quel que soit le but que l'on se propose en occupant une position, elle doit, dans son ensemble et dans ses détails, satisfaire autant que possible aux conditions suivantes : 1° l'intérieur en sera d'un parcours facile, afin que toutes les manœuvres préparatoires et de combat s'y exécutent sans peine, soit pour attaquer l'ennemi, soit pour le repousser.

En outre, l'intérieur sera dérobé aux vues de l'ennemi, et surtout à son feu. S'il voyait ce qui s'y passe, vos dispositions ne seraient plus secrètes; s'il pouvait vous atteindre avec ses armes, aucun de vos mouvements ne serait libre, et l'exécution d'aucun projet assurée. Ce principe se résume en ceci : L'intérieur ne doit être ni vu ni dominé. Il est bien entendu cependant qu'il ne faudrait pas craindre d'occuper une position commandée, si un bois ou des mouvements de terrain en dérobaient les troupes chargées de la défendre.

2° Le front de la position doit être en rapport avec la force du corps de troupes qui l'occupe ; il sera garanti par des obstacles naturels, ou des ouvrages d'art, en raison du genre d'action que l'on se propose d'engager; il aura des débouchés suffisants pour aller à l'ennemi, et autant que possible des points saillants destinés à provoquer pour ainsi dire les attaques. Cette circonstance permet de prévoir quelle sera la conduite de l'ennemi.

3° Les flancs auront au moins, ainsi que nous l'avons déjà dit, 1,200 à 1,500 mètres. Comme ce sont les parties faibles de toute troupe en bataille, il faudra les couvrir, soit par des obstacles naturels, soit par des ouvrages d'art, soit, comme nous le verrons plus tard, par le dispositif même des troupes. Les obstacles naturels seront des marais, des cours d'eau, comme à Arques, où la Béthune couvrait la gauche de Henri IV et la droite de ses ennemis; une ville forte, comme à la bataille de Zurich, en 1799, où cette place forte contribuait, avec la Limath et l'étang où elle va se perdre, à couvrir la gauche des Autrichiens; des bois, comme à Friedland, ceux qui assuraient le flanc de

l'aile droite refusée par les Français. Employer ainsi les obstacles, c'est y appuyer ses flancs.

4° Les abords seront découverts pour qu'on puisse observer les dispositions de l'ennemi, suivre la marche de ses colonnes, l'atteindre sans qu'il puisse s'abriter à la faveur d'obstacles naturels.

5° Les derrières seront libres, et offriront autant que possible plusieurs directions de retraite et plusieurs débouchés sur chacune d'elles. Ainsi, à Wagram, le prince Charles s'était assuré les moyens de se retirer en cas d'échec par les deux routes de *Bohême* ou par celle de *Moravie*, et de laisser ainsi le vainqueur dans l'incertitude de ses projets ultérieurs en jetant quelques troupes sur les routes qu'il ne suivrait pas. Un engagement pouvant être suivi d'un revers, si, dans cette prévision, un général ne se ménageait pas les moyens d'exécuter son mouvement rétrograde, il lui deviendrait difficile, sinon impossible, dans un instant où une partie plus ou moins grande de ses troupes est détruite ou désorganisée, de prendre les dispositions de tactique capables de leur rendre la confiance, et de les déterminer à opposer une résistance efficace à l'ennemi. L'étude des lignes de retraite est donc d'une nécessité indispensable. La prudence conseille de n'accepter jamais de bataille lorsqu'on n'a pour voie de retraite qu'un défilé peu éloigné; à plus forte raison lorsqu'on a une rivière à dos, à moins que l'armée n'ait en son pouvoir de nombreux moyens de passage pour s'écouler rapidement et sans confusion. Les Russes à Friedland, les Français à Leipzig, ont éprouvé les funestes effets d'une semblable situation, et en Espagne en 1823 sans la belle charge exécutée par le

général Lassalle à Medelin, le corps entier du duc de Bellune aurait été acculé et détruit près du pont construit sur un petit affluent de la Guadiana.

6° Enfin, quand une position n'est occupée que pour vingt-quatre heures, il suffit qu'il y ait à proximité de l'eau, du bois et de la paille en quantité suffisante pour les troupes; mais si l'on doit y rester plus long-temps, il faut en outre qu'elle soit à portée des magasins, dont on tirera les subsistances et les fourrages qui leur sont nécessaires.

Ces considérations générales, applicables à toutes les positions, subissent quelques modifications suivant les cas. Est-on sur la défensive, on profite de tous les obstacles naturels, rivières, bois, marais, ravins, qui se trouvent sur le front et les flancs de la position; on les renforce par des obstacles artificiels que l'on crée au moyen d'ouvrages de fortification passagère. Sur le front, ils suppléent à l'insuffisance des troupes pour occuper un espace égal au front ennemi; ils obligent l'adversaire à de grands efforts pour chasser les défenseurs des avant-postes de la position, et le forcent de se présenter devant celle-ci tout essoufflé. Sur les flancs, ils permettent de diminuer le nombre des troupes pour les porter sur d'autres points.

Ainsi, en 1814, à Toulouse, une partie du front des Français était couvert par *l'Ers* et les marais qui bordent cette rivière; en arrière, les hauteurs du Calvinet étaient défendues par des redoutes, et la ville offrait un appui à l'aile droite. Avec de pareilles dipositions, le maréchal Soult aurait sans doute arrêté l'armée anglaise, s'il y avait eu moins d'hésitation dans les contre-manœuvres, et plus d'ensemble dans les charges qui

furent tentées sur l'extrême droite contre la colonne du général Beresford.

Il est important de ne pas oublier que les obstacles placés en avant du front perdraient leur importance et presque toute leur valeur, si l'ennemi pouvait les tourner sans se compromettre.

Le caractère particulier d'une position défensive, c'est qu'elle doit couvrir un point éminemment stratégique, la clef d'une province, le nœud de plusieurs routes de terre et d'eau conduisant à des places ou villes importantes. Elle est d'autant plus sûre qu'elle présente moins de points d'attaque, et qu'elle possède un arrière-front sur la ligne présumée de retraite, ou des postes qui permettent aux troupes battues de tenir encore, soit pour arrêter l'ennemi, soit pour couvrir le mouvement général de retraite. Ajoutons, enfin, que l'histoire ne présente guère de batailles tout-à-fait défensives que pour disputer le passage d'une rivière. L'Italie a souvent été le théâtre de ces sortes de bataille; mais aussitôt que le cours d'eau a été franchi par l'ennemi, ce qui arrive presque toujours, l'armée défensive reprenait immédiatement après l'offensive sur un ou plusieurs points.

Si on admettait l'hypothèse d'une offensive absolue, il faudrait que la position eût un front découvert et des flancs assurés par des obstacles et des troupes, outre quelques points d'appui pour assurer la retraite en cas d'échec. Nous n'en citons pas d'exemple, parce qu'à forces égales, cette conduite serait très chanceuse, et qu'à forces assez disproportionnées pour la justifier, le plus faible s'est toujours retiré pour éviter le combat.

Enfin, dans les positions mixtes, on applique à l'en-

semble les principes généraux d'abord, et ensuite à chaque portion les principes spéciaux suivant la destination que le général lui assigne.

La partie de l'armée qui doit attaquer sera prête à déboucher entre les obstacles naturels que le terrain peut présenter, et qui l'appuieront en cas d'échec. La portion destinée à se défendre garnira au contraire les bois, les villages, et fermera les intervalles avec des troupes.

CHAPITRE VI.

DES ORDRES DE BATAILLE OFFENSIFS ET DÉFENSIFS, DE LEURS RELATIONS AVEC LE TERRAIN. — PRINCIPALES COMBINAISONS DANS LES BATAILLES.

Nous avons parlé plus haut de l'ordre de bataille primitif d'un corps d'armée; il ne faut pas le confondre avec le dispositif qu'il prend sur un champ de bataille dans un but offensif ou défensif, d'après les intentions du général ou les exigences de la tactique : aussi je pense qu'il serait préférable et plus exact de donner à cette dernière formation le nom de *disposition pour le combat* ou *d'ordre de combat*. Au reste, cette observation sur des mots ne tend qu'à mettre plus de rectitude dans le langage militaire et à éviter la confusion dans les idées. Je n'ai pas la prétention d'en donner de nouvelles.

Les *ordres* de *bataille*, ou de *combat*, peuvent être *séparés* ou *continus*. Dans ceux de la première classe, la ligne des troupes est séparée par de grands intervalles; on les applique dans les terrains boisés ou tourmentés, où il serait presque toujours impossible d'avoir des lignes continues.

On emploie aussi cet ordre quand les différentes parties de la position sont assez fortes pour donner aux troupes les moyens de contenir l'ennemi assez de temps pour permettre l'arrivée des renforts. Quelquefois aussi cette disposition sert à tromper l'adversaire et l'entraîner dans de faux mouvements, dont on a l'intention de profiter.

Un ordre de bataille séparé doit satisfaire à plusieurs conditions; il faut que les grands intervalles soient couverts par des obstacles pour empêcher l'ennemi de pénétrer sur la position et de diviser l'armée en plusieurs parties qu'il combattrait avec avantage. Les différentes parties des troupes doivent pouvoir communiquer entre elles, afin de s'entr'aider et agir d'un commun accord dans l'esprit du plan général. Afin de satisfaire à cette condition, des troupes légères sont destinées à entretenir la liaison, à la rendre plus immédiate et même à renforcer les points attaqués.

L'ordre séparé est surtout employé pour un corps placé sur la défensive.

Sans doute, dans l'offensive, les parties de l'ordre de bataille chargées d'exécuter une attaque partielle peuvent, à certains égards, paraître séparés des autres troupes, mais il ne faut pas oublier que nous avons prescrit de lier le corps chargé d'attaquer le

front, l'aile ou le flanc de l'ennemi avec le reste de l'armée, tout en donnant les moyens d'obtenir ce résultat.

Ce serait donc seulement dans le cas où il s'agirait d'exécuter une seule attaque de revers que l'on pourrait considérer le corps défensif comme formé en ordre séparé; il en serait encore de même si l'on voulait combiner des attaques de front et de revers. Mais il suffit d'étudier l'histoire pour reconnaître combien sont rares des combinaisons susceptibles de n'être applicables qu'à des corps peu nombreux destinés à opérer une diversion, sous la condition de tenir toutes les parties en communication avec des troupes légères.

L'inconvénient le plus grave de l'application de l'ordre séparé à une armée sur la défensive est de l'exposer à subir le sort des troupes affectées à la défense de la clef d'une position, car un échec sur ce point entraîne la perte de la bataille, la défaite de l'armée, qui ne peut plus tenir devant un ennemi maître du point le plus important.

Dans l'offensive, l'assaillant, en confiant à un corps détaché l'attaque de la clef de la position de l'ordre séparé, ne s'exposerait en cas de non-succès qu'à un échec partiel; mais il renoncerait à profiter d'un premier avantage.

Ainsi, l'ordre de bataille contigu est toujours préférable, et il est aussi d'un emploi beaucoup plus fréquent, parce que cette formation permet au chef de disposer de toutes les forces de son armée, de réparer aussitôt des échecs partiels, de faire agir tous les éléments dans un but commun, et d'éviter enfin toutes

désunions entre les parties d'une même ligne. Cet ordre fut employé à *Austerlitz*, à *Wagram*, et dans presque toutes les batailles dont les résultats ont été décisifs.

Un ordre de combat contigu ou séparé se représente toujours sous la forme d'une ligne; on lui donne le nom de ligne de bataille. Elle peut être droite ou courbe, continue ou avec intervalles, parallèle ou oblique. L'ordre de bataille ou de combat n'est en définitive que l'expression du tracé de ces mêmes lignes, et elles prennent encore, selon les circonstances, la dénomination d'ordre d'attaque ou d'ordre de défense.

Examinons donc les diverses configurations de lignes de bataille ou de combat qu'une armée peut adopter en face de l'ennemi. Nous aurons ainsi une idée des différents ordres de combat, dont le nombre, selon le général *Jomini*, s'élève à dix.

Avant d'aborder ce sujet, remarquons que le tracé des lignes de bataille dessiné avec exactitude sur le papier est une représentation imparfaite de la direction de la ligne véritable tracée par le front d'un corps d'armée sur un champ de bataille; et en effet comment figurer par des lignes et par un nombre restreint de dessins, ces dispositions variables avec les divers accidents de terrain, et les différentes phases du combat?

Ainsi il est bien entendu que nous ne prétendons pas représenter des lignes de bataille immuables, ni donner des règles applicables à tous les cas, mais seulement en analyser plusieurs, afin d'indiquer la marche à suivre pour étudier avec fruit les annales de l'histoire militaire.

Une ligne se compose de trois parties, le centre, la

droite et la gauche, et tout ordre offensif peut avoir pour objet de préparer à l'attaque ou d'attaquer chacune de ces parties ou deux ensemble. Nous écartons la combinaison des trois attaques simultanées, car elles conduisent à des ordres parallèles, dont l'emploi, avons-nous dit, prive de toute combinaison.

Tout ordre défensif, maintenant, doit être combiné de manière à protéger surtout les points les plus importants : aussi faut-il que les réserves en soient à portée.

Des trois combinaisons dont on vient de parler, le général *Jomini* fait dériver les dix ordres de bataille déjà mentionnés. Mais *Rocquancourt*, pour débarrasser la question de toutes formes systématiques, réduit toutes les combinaisons d'attaque aux trois suivantes : 1° attaquer deux points du front de l'ennemi, comme Napoléon le fit à *Austerlitz* et à *Waterloo*; 2° assaillir et tourner en même temps les deux ailes ennemies, comme les alliés à *Leipzig*; 3° enfoncer le centre et tourner une aile: ce fut la disposition adoptée par Napoléon à *Wagram* et à *Bautzen*. Or, ces doubles attaques peuvent être contiguës ou séparées, successives ou simultanées : elles seront *contiguës* si, liées au reste de la ligne, celle-ci manœuvre pour appuyer tous les mouvements ; *séparées*, lorsqu'il s'agira d'un corps isolé, ayant mission de manœuvrer sur les flancs, ou bien sur les derrières de l'ennemi, et alors il importera d'assurer les communications entre les corps séparés, par de nombreux partis. On appelle *attaques simultanées* celles qui sont exécutées en même temps par plusieurs corps à un signal convenu; elles deviennent *successives*, si l'on attend les résultats obtenus par les premiers corps engagés, pour en diriger d'autres sur

des points différents. A la rigueur, ces données sont assez précises pour résumer en elles-mêmes les combinaisons de tous les ordres d'attaque possibles; mais nous pensons cependant utile de donner encore la classification des ordres de bataille d'après *Jomini*.

L'*ordre parallèle*, ne présentant aucune combinaison pour menacer de préférence une aile ou le centre ennemi avec des forces supérieures, est le plus mauvais, et on ne saurait l'appliquer sans renforcer l'une des ailes, le centre ou deux de ces points à la fois. Dans ce cas, la supériorité de forces sur les points décisifs de l'attaque peut à certains égards tenir lieu de l'ordre oblique.

L'ordre parallèle avec crochet ou potence en arrière est très défectueux, car un ennemi habile aurait beaucoup de chance favorable pour attaquer l'angle formé par la potence. Pour appliquer cet ordre à l'offensive, il faut porter la potence en avant. On peut, il est vrai, par cette disposition menacer à la fois le front et le flanc d'un ennemi qui se tient sur la défensive; mais en pareil cas, l'ordre oblique est préférable sous tous les rapports.

L'*ordre oblique* permet l'emploi des combinaisons les plus variées; il offre d'ailleurs aux troupes qui l'adoptent de nombreuses chances de succès. Ainsi en offensive, elles pourront manœuvrer à la fois sur le front et le flanc d'une aile, et dans la défensive il leur permettra de refuser l'aile menacée. Par cette disposition, on parvient avec des forces inférieures à s'assurer une supériorité relative sur le point décisif: aussi est-ce dans cette vue qu'on renforce l'extrémité de la ligne oblique la plus rapprochée de l'ennemi. C'est l'ordre

le plus avantageux à toute armée inférieure en nombre, soit pour obtenir une supériorité relative sur le point décisif, ainsi qu'on vient de le dire, soit pour ménager au général les moyens d'engager successivement ses troupes, tout en tenant enrespect celles de l'ennemi. *Voy. fig.* 15.

Cet ordre n'est pas une invention des modernes; on a cru mal à propos pouvoir en faire honneur au roi de Prusse; *Epaminondas*, dans l'antiquité, l'avait déjà appliqué avec succès aux armées grecques qui combattirent à *Leuctres* et dans les champs de *Mantinée*. Ce général célèbre renforça l'aile marchante de sa ligne, et présenta ainsi à l'ennemi une espèce de coin; par là il obtint la supériorité relative sur le point d'attaque: telle fut la cause de ses victoires. *Turenne*, plus de deux mille ans après, réhabilita l'ordre oblique chez les modernes; mais c'est *Frédéric* qui en fit les plus heureuses applications. Ce grand capitaine lui fut redevable de la plus grande partie de ses succès, et, entre autres, de la victoire de *Leuthen*.

L'*ordre perpendiculaire* sur une aile de l'ennemi n'est guère possible en thèse générale; en effet, pour peu qu'un général ait de coup d'œil et d'énergie, aussitôt que son adversaire menacera sérieusement un de ses flancs, il n'hésitera pas un seul instant à faire des dispositions pour refuser l'aile menacée, et de changer ainsi la disposition primitive en ordre oblique. Si une armée, dans l'intention de tourner l'aile de l'ennemi, détachait un corps peu nombreux, il lui serait tout au plus possible de s'établir sur une direction perpendicufaire à l'ordre de bataille de l'adversaire, avant que celui-ci ait eu le temps de le modifier; mais jamais un

général tant soit peu habile ne laissera former une semblable disposition sans opposer des contre-manœuvres.

L'ordre concave (*fig.* 16) est applicable dans une circonstance exceptionnelle : ce sera si le centre est couvert par des obstacles insurmontables ; alors on dirigera des attaques sur les ailes afin de laisser ignorer à l'ennemi le point menacé par des forces supérieures. Tel fut le but que se proposa Napoléon à la bataille de *Dresde*, en employant cette disposition.

Veut-on se servir de cet ordre en offensive, il faut former les troupes en échelons, afin de leur permettre d'avancer. Mais, dans le cas de la défensive passive, il ne serait pas nécessaire de former des échelons. L'appliquer comme ordre préparatoire de combat, serait une faute grave, attendu que l'adversaire aurait beaucoup de chances favorables pour attaquer avec une supériorité de forces relative les ailes de l'ordre de bataille concave. Mais cette disposition peut devenir très avantageuse lorsqu'elle est formée durant l'action par suite du mouvement rétrograde du centre opéré devant les attaques de l'ennemi qui s'engagerait imprudemment entre les ailes avancées, et se laisserait ainsi envelopper en laissant déborder ses flancs.

L'ordre convexe (*fig.* 17) s'applique toujours dans l'offensive, l'armée étant formée sur le centre de la ligne et par échelons, dans le but d'attaquer le centre de l'ennemi. On fait alors soutenir les flancs par de fortes réserves formées en ligne pleine, afin d'en imposer aux contre-attaques dirigées contre les flancs du corps principal.

L'emploi de cet ordre rend promptes et faciles les

manœuvres des troupes placées sur la circonférence ; puisqu'elles parcourent les cordes, tout en restant couvertes pendant leurs mouvements, tandis que l'ennemi, au contraire, est obligé de parcourir l'arc. Cette disposition favorise en outre la transmission rapide des ordres du général en chef quand il est placé près du point A. Ces considérations seraient également applicables, si le corps devait rester sur la défensive ; mais alors il faudrait appuyer les ailes à des obstacles inaccessibles, et que le centre fût aussi très bien couvert ; car un échec partiel sur ce point pourrait amener les plus graves résultats.

Une armée, obligée d'accepter ou de livrer un combat, bien qu'ayant derrière elle un cours d'eau, fera bien d'adopter cette disposition, afin de couvrir ses ponts ou les points de passage.

Tous ces ordres présentent dans leurs applications des avantages divers, surtout si on les forme avec des lignes pleines ou avec des échelons qui offrent les doubles propriétés des ordres obliques et des ordres parallèles. Comme nous l'avons déjà dit, la disposition en échelons donne les moyens de faire agir successivement les forces dont on dispose, et favorise les combinaisons de toutes les manœuvres à exécuter pendant les retraites.

L'obliquité d'un ordre s'apprécie en comparant les directions des lignes adverses ; leurs rapports peuvent changer plusieurs fois pendant la durée d'une action.

On a représenté (*fig.* 18) la disposition oblique résultant de deux attaques, l'une préparée sur le centre, et l'autre recevant un commencement d'exécution sur l'une des ailes. Ainsi, un ordre parallèle d'abord, devient presque toujours oblique à la suite des

manœuvres exécutées par les deux partis, pour faire varier les chances de l'engagement ou en prolonger la durée.

Cet ordre est le plus approprié à l'offensive, car il permet de menacer à la fois le centre et une aile de l'adversaire; d'ailleurs il se plie à la *défensive avec retours offensifs*, en donnant au corps placé sur la défensive des moyens simples pour reprendre l'offensive, dès que l'ennemi, par des manœuvres à contre-temps, offre des occasions favorables.

Tel fut l'ordre adopté par Napoléon à *Wagram* et à *Borodino*, et s'il ne lui procura pas les résultats qu'il avait droit d'en attendre sur les bords de la Kalotcha, cela tint au peu d'ensemble des attaques, à la valeur inébranlable et au patriotisme des Russes, qui combattaient pour leurs foyers à quelques lieues de leur antique capitale; peut-être aussi à la situation physique du conquérant, affecté par des fatigues de corps et d'esprit, et qui n'avait déjà plus l'énergie qu'il avait déployée trois ans auparavant aux journées d'Eckmuhl, d'Essling et de Wagram.

Tout ordre de combat doit être approprié au terrain de la position qu'il s'agit d'attaquer ou de défendre.

Si la clef de la position se trouve au centre de la ligne de défense, il convient d'attaquer ce point. Pour y parvenir, on prendra un ordre de bataille échelonné sur le centre, et comme nous l'avons dit, on fera soutenir les flancs extérieurs de cette disposition par des troupes formées en ligne pleine. Pour défendre la même position, il faut refuser les ailes et présenter aux attaques de l'ennemi le centre, occupé par un corps particulier, de manière à pouvoir le soutenir par les troupes établies en arrière. En adoptant d'autres dispositions,

et mettant le centre dans les lignes mêmes, la perte de ce point entraînerait la désorganisation complète de l'armée, peut-être la perte d'une campagne entière, de tout un État. Dans la même hypothèse, quel que soit l'ordre de bataille adopté par les troupes défensives, on formera l'attaque centrale avec les troupes de l'avant-garde, qui agiront d'après les principes exposés plus haut.

Un corps offensif peut attaquer de trois manières ou sur trois points l'ennemi placé sur la défensive; car les diverses attaques, comme nous l'avons déjà exposé, seront dirigées sur l'*aile droite*, l'*aile gauche* ou le *centre*. Ordinairement, lorsque l'ennemi présente un ordre de bataille contigu, on attaque les ailes, et on cherche à rompre le centre, si l'ordre de bataille défensif est séparé ou morcelé, attendu que le centre d'un ordre de bataille contigu est le point le plus fort, puisque les ailes sont à portée de le soutenir par un effort simultané; dans un ordre séparé, au contraire, le centre, éloigné des ailes, se trouve presque toujours sans appui.

La nature du terrain et des considérations stratégiques peuvent aussi influer sur le choix des points d'attaque : aussi, pour résoudre ce problème de tactique et de stratégie tout ensemble, on établit en principe qu'il faut en général attaquer l'aile qui aboutit ou touche à la ligne d'opération de l'adversaire, afin de le couper de ses communications avec sa base d'opération, et s'assurer par là un succès complet.

Un général qui livre bataille peut avoir en vue d'obliger l'ennemi à lui céder le terrain; mais il doit en outre chercher à le mettre dans l'impossibilité de recommencer la lutte. Chasser l'ennemi d'une position,

ce n'est que préluder au dénouement de la guerre ; mais détruire son armée, lui enlever toutes ses ressources, l'acculer à la mer ou à la frontière d'un État neutre, voilà le résultat auquel doivent tendre tous ses efforts. Ainsi, les batailles gagnées par Napoléon à Ulm, à Eylau, à Ratisbonne, à Smolensk et à Borodino, à Lutzen et à Bautzen, n'empêchèrent pas l'ennemi de tenir la campagne; à Marengo, ce grand capitaine gagne des places fortes et une vaste étendue de territoire ; mais les victoires d'Austerlitz et de Friedland furent celles qui atteignirent complétement le but qu'il se proposait. Développons cette proposition.

La ligne d'opération de l'ennemi peut être perpendiculaire ou oblique à son ordre de bataille, et se rattacher, soit au centre, soit à l'une de ses ailes. Si la ligne d'opération est perpendiculaire à l'une des ailes, on dirigera une attaque sur le point de rencontre de ces deux directions, et dans ce but on combinera une attaque d'aile avec des attaques de flanc et de revers. Si la ligne d'opération, au lieu d'être perpendiculaire au front, est inclinée, on fera bien d'avoir égard à cette circonstance et de diriger les corps destinés à manœuvrer sur les communications de l'adversaire vers les points les plus rapprochés de sa ligne d'opération ; alors les efforts du corps attaquant seront dirigés sur l'aile qui se rattache à la ligne d'opération. Enfin, si l'ennemi avait su se ménager plusieurs lignes de retraite, les principes exposés ci-dessus trouveraient encore leur application lorsqu'on aurait apprécié l'importance de ces communications et reconnu la plus favorable pour l'exécution de son plan général d'opération.

Il ne suffit pas d'apprécier la position de l'ennemi et

de déterminer les manœuvres dont la réussite serait le plus nuisible à ses projets supposés; il faut encore calculer toutes les chances de revers, et se préparer les moyens de réparer un échec partiel.

D'après cela, c'est avec les troupes les plus rapprochées de la ligne d'opération qu'il convient de faire effort, en portant la masse de ses forces vers le point où l'ennemi aura accumulé des moyens de résistance Cet inconvénient est compensé par l'impossibilite où il est de reprendre l'offensive avec succès. D'ailleurs, en réunissant la masse des forces attaquantes sur le point où aboutit la ligne d'opération de l'armée, on a l'avantage de pouvoir en éloigner l'adversaire par des actions partielles, dans lesquelles il est facile de s'assurer la supériorité du nombre. Une autre conséquence de cette disposition, est qu'en cas d'échec, la réserve agira au point où elle pourra rendre le plus de services, en couvrant le mouvement rétrograde des troupes engagées et menaçant les flancs des colonnes d'attaque de l'ennemi.

En portant la réserve sur tout autre point, au contraire, la ligne d'opération serait à peu près découverte, et l'ennemi pourrait s'en emparer. Ainsi, un général habile doit savoir apprécier le point décisif d'une position, surtout s'il veut prendre l'initiative des mouvements. Mais hâtons-nous de faire remarquer qu'il ne faut pas confondre le *point décisif* avec le *point faible* d'un champ de bataille. Le dispositif des troupes et la nature du terrain suffisent souvent pour constituer ce dernier; mais sa conquête ne procure jamais qu'un succès partiel, dont le résultat oblige l'ennemi à battre en retraite, mais qui ne produit pas grand résultat sur l'ensemble des opéra-

tions. Le *point décisif*, au contraire, est celui dont la possession amène la séparation complète des forces ennemies, comme les hauteurs de *Pratzen* à *Austerlitz*, ou bien celui dont l'occupation oblige non seulement l'adversaire à battre en retraite, mais coupe encore son armée de sa base d'opération, comme la position du clocher de *Hochkirch* à la bataille de *Bautzen*. Ce clocher avait été indiqué comme point de direction au maréchal *Ney*, et s'il s'en était emparé, ce succès l'aurait amené sur les derrières des lignes ennemies, déjà poussées victorieusement de front par Napoléon; il n'en fut pas ainsi. On ne sait comment, par un déplorable mécompte, le maréchal ne parvint pas à exécuter cette manœuvre (1). Ajoutons enfin : le *point faible* se trouve toujours enclavé dans la position même; le point décisif peut être très souvent situé en arrière du champ de bataille, comme le clocher de Hochkirch sur la ligne de retraite des alliés, en arrière de Bautzen. Ainsi la chance la plus favorable, quand on a l'initiative des mouvements, est de combattre un ennemi assez maladroit pour présenter à la fois le *point faible* et le *point décisif*.

Voyons maintenant comment, en restant sur la défensive, on peut résister aux attaques de l'assaillant sur tous les points où il lui convient de les diriger.

Plusieurs fois déjà, dans le cours de cet ouvrage, nous avons établi le principe que pour obtenir une défense efficace, il faut savoir, dans l'occasion, la

(1) Le général *Jomini*, chef d'état-major de Ney à cette époque, affirme dans son *Histoire de Napoléon au tribunal de César*, etc., qu'il eut l'heureuse idée d'indiquer pour point de direction le *clocher de Hochkirch*. Si Ney eût manœuvré dans ce sens, nul doute que les résultats de la victoire de Bautzen auraient changé la face des affaires.

combiner avec des attaques. Or, la meilleure manière d'atteindre ce but est de se ménager les moyens d'exéter des contre-attaques en rapport avec les dispositions de l'adversaire. Si c'est contre une aile de la ligne défensive que celui-ci paraît diriger ses efforts, on lui opposera une contre-attaque simultanée de front et de flanc, ou l'on se portera contre l'aile refusée de son ordre de bataille afin d'arrêter par cette diversion les progrès de l'aile assaillante.

Si les efforts de l'ennemi sont dirigés en même temps sur les deux ailes, le corps placé sur la défensive refuse l'une d'elles, et agit avec l'autre, tout en arrêtant par des contre-attaques de flanc la marche des colonnes assaillantes. Le 12 novembre 1796, l'armée autrichienne, commandée par le maréchal *Alvinzi*, prit position près de *Vérone*, sur les hauteurs de *Caldiero*. Bonaparte dirigea le général Masséna sur la droite de la ligne ennemie, dans l'intention de la déborder, tandis qu'Augereau emportait le village de Caldiero, où s'appuyait la gauche des Autrichiens. Ces deux attaques contre les extrémités de la ligne défensive échouèrent par suite des contre-attaques opérées par les réserves d'*Alvinzi* sur les flancs extérieurs des colonnes républicaines.

Si l'ennemi prononce ses attaques sur le centre de l'ordre défensif, on renforce le point menacé en y portant des réserves, et on fait avancer ses ailes pour envelopper l'ennemi et le prendre en flanc. Cependant cette opération hasardeuse ne réussira pas si le centre renforcé ne reste pas immobile devant les efforts réunis des colonnes d'attaque ; car comme, en avançant les ailes pour envelopper l'adversaire, on allonge déjà l'ordre de bataille, s'il fallait encore l'étendre par suite d'un mouvement rétrograde du centre, ces parties

affaiblies ne pourraient plus s'opposer aux entreprises de l'ennemi.

Pour s'opposer à une attaque parallèle, on refuse l'une des ailes de l'ordre de bataille, tout en renforçant l'autre, afin d'exécuter une contre-attaque; on peut encore faire attaquer par le centre après avoir refusé les deux ailes.

Les mouvements des corps qui doivent exécuter des attaques successives se règlent sur ceux des troupes précédemment engagées, si on peut les apercevoir, par les mouvements de l'ennemi ou par ses feux, et ils s'opèrent à des signaux convenus; ce sont ordinairement des coups de canon ou des salves d'artillerie.

Toutes les combinaisons possibles des mouvements de troupes dans une bataille se rapportent, d'après le général Jomini, à trois systèmes: l'un est offensif, l'autre défensif, et le troisième résulte de la combinaison des deux premiers.

Rester invariablement sur la défensive, se résoudre à laisser l'ennemi libre d'exécuter toutes les attaques qu'il juge favorables à ses projets, c'est renoncer aux chances heureuses de l'initiative, laisser l'ennemi réparer de faux mouvements ou des échecs partiels, et se priver de tous les avantages résultant des retours offensifs; en un mot, c'est se résoudre à subir un échec. Daun à *Torgau*, et Marsin à *Turin*, ont donné des exemples bons à consulter, et qui prouvent combien est défectueuse toute disposition dont l'objet est de rester sur la défensive passive. Au contraire, prendre l'initiative de tous les mouvements d'attaque peut être souvent avantageux, comme le démontrent les victoires de Fréderic à *Leuthen*, de Napoléon à *Iéna* et à *Ratisbonne*, et des alliés aux environs de *Leipzig*.

Enfin le dernier système exige des généraux qui l'emploient un grand mérite militaire ; car ils doivent attendre les attaques de l'ennemi, savoir profiter de ses fautes et réparer des échecs partiels, tout en combinant les dispositions les plus avantageuses de l'offensive. C'est ainsi que Bonaparte, par les belles applications qu'il fit de ce système, demeura vainqueur à *Rivoli* et à *Austerlitz.*

Choisir entre ces trois sytèmes celui qui sera le plus favorable et le plus facile à suivre par une armée, quelle que soit son attitude, telle est en grande partie la tâche du général.

Cependant les armées peuvent encore livrer bataille dans une circonstance différente de celles qui ont été examinées ; ainsi à Iéna, à Ratisbonne et à Leipzig, on livra des batailles sans en avoir prévu les chances, sans avoir formé de plan préalable ; les armées opposées furent engagées accidentellement : aussi nomma-t-on ces actions batailles de rencontre. Il ne faut pas croire cependant que la rencontre de deux armées en marche soit toujours suivie d'une bataille : loin de là, ces circonstances imprévues amènent le plus souvent des engagements secondaires ou des affaires d'avant-garde. Le général dont les forces sont plus concentrées ne doit point hésiter à frapper un coup décisif si le terrain lui offre des chances favorables, et que d'ailleurs il ait confiance dans l'instruction et le moral de ses troupes. Ces conditions sont indispensables, attendu que les troupes doivent alors marcher avec ordre et célérité pour prendre aussitôt de bonnes positions offensives. Si elles étaient inaguerries, elles pourraient se laisser intimider par une bataille où manœuvres, succès et revers, tout est imprévu. D'ailleurs,

dans des circonstances semblables, les chefs des différentes parties de l'armée doivent se montrer à hauteur de leur position, et savoir prendre une détermination sans attendre les ordres du commandant en chef, qui ne connaît pas assez le terrain. De telles conditions sont très difficiles à remplir, et font comprendre pourquoi de semblables batailles n'ont été livrées avec succès que par de grands capitaines ou des armées dont la force numérique était hors de toute proportition avec celle de l'ennemi.

Admettons cependant qu'un général rencontrant l'ennemi forme le projet de l'attaquer; alors il fait part de ses idées aux chefs des différentes colonnes, afin de réunir promptement les troupes. Des reconnaissances sont poussées dans plusieurs directions, et l'avant-garde est de suite engagée sans déranger quelquefois la disposition des colonnes de route, afin de couvrir le déploiement des troupes, de surprendre l'ennemi, et de l'empêcher de prendre un ordre de combat avantageux, ou bien encore afin de lui dérober ses dispositions, et de lui donner des inquiétudes de plusieurs côtés. En même temps il envoie des détachements de cavalerie légère pour tourner ses lignes d'opération, faire des prisonniers ou jeter de la confusion dans les colonnes de route.

Un général qui croit devoir, dans l'intérêt de son armée, refuser la bataille, tient une conduite opposée; il cherche à réunir ses forces pour effectuer sa retraite avec ordre et ensemble. A cet effet, il fait renforcer et appuyer l'avant-garde, destinée à couvrir son mouvement rétrograde; et si la journée est avancée, il feint de prendre position pour induire en erreur l'ennemi sur ses projets, et l'engager à différer l'attaque.

Sans doute, les données générales que j'ai cherché à exposer dans ce chapitre sont loin de résumer toutes les manœuvres qui s'exécutait d'ordinaire dans les batailles ; mais, quoique la série d'opérations que nous venons d'exposer soit incomplète sous beaucoup de rapports, aucun des traits principaux n'y manque, et je m'estimerai heureux si cette ébauche peut être utile aux militaires de toutes les armes et les engager à réfléchir sur les combinaisons de la grande Tactique dont la juste application a tant d'influence sur les résultats des batailles.

CONCLUSION.

Nous pouvons conclure, d'après les principes développés dans cet ouvrage, que l'art de la guerre est soumis à peu de règles absolues et que leur application dépend de beaucoup de circonstances difficiles à prévoir, et dont il est souvent impossible d'apprécier l'influence. Les masses agissantes pouvant seules procurer la victoire, l'esprit dont elles sont animées est le signe le moins infaillible auquel on pourra prévoir une victoire ou une défaite ; comme elles sont susceptibles d'être conduites par l'honneur ou le patriotisme, c'est dans les passions qui enflamment le cœur du soldat qu'il faut chercher les véritables éléments de succès.

L'art de la guerre analyse, commente et développe les fautes que l'on doit éviter, mais il trace peu de règles sur la conduite à tenir. Et cela doit être, car

il ne suffit pas que le plan d'une opération soit combiné avec talent, il faut encore qu'il soit exécuté à propos. Cette pensée peut, comme le remarque Jomini, fournir matière à bien des réflexions à l'historien philosophe. Que serait-il advenu au vainqueur de Marengo si les troupes de Desaix étaient arrivées une heure plus tard sur le champ de bataille? Et cependant un orage, moins encore, de faibles obstacles de terrain auraient pu retarder leur marche décisive. Bonaparte avait droit de compter sans doute sur la défense opiniâtre de Rampon dans la redoute de Montenotte, lorsqu'il manœuvrait pour se frayer un passage à travers l'Apennin; mais si le dévouement de la poignée de braves que ce colonel commandait, avait subi le sort des compagnons de Léonidas aux Thermopyles, l'habile manœuvre conçue par le jeune général aurait avorté, et le drapeau tricolore n'aurait pas flotté trois jours après dans les plaines du Piémont. Ainsi l'appréciation des chances matérielles et du moral des troupes entrera toujours pour beaucoup dans la conception d'un plan de campagne; il n'appartient qu'à l'homme de génie de concevoir et de mettre à exécution ses vastes projets. Nul ne saurait aujourd'hui, fort seulement des leçons du passé, prétendre marcher de pair avec le capitaine qui conquit deux fois l'Italie.

Ainsi, trois conditions donnent des garanties de succès à la guerre : le moral des troupes, l'habileté du chef et le bonheur. Ils eurent du cœur, ces Russes qui à Friedland se laissèrent culbuter dans l'*Alle* plutôt que de tourner le dos à l'ennemi, et l'on doit regretter que, par de meilleures dispositions, on n'ait pas préparé un autre sort à leur courage. Les Français furent heureux de n'avoir qu'à se montrer pour

hâter la reddition de Magdebourg, défendu par 25,000 hommes de troupes braves et disciplinées. Elles furent bien malheureuses, ces aigles françaises, qui, après avoir parcouru toujours victorieuses les bords du Danube et de l'Elbe, de perdre leur renommée sur les rives du Guadalquivir devant des troupes qui n'osaient les aborder. Répétons donc qu'il faut à la guerre, de l'habileté, du cœur et du bonheur, et que l'art militaire ne saurait fournir de préceptes pour toutes les hypothèses.

Cependant, si l'on ne peut tracer des règles invariables pour tous les cas, l'étude de l'art militaire, appuyée de celle de l'histoire, donnera au chef l'avantage de données générales qui l'aideront à apprécier sa position et celle de l'ennemi; son coup d'œil militaire lui indiquera ensuite les dispositions les plus avantageuses à prendre, la meilleure conduite à tenir dans les circonstances les plus compliquées ou les plus critiques.

Lorsque l'armée piémontaise sera appelée à se mesurer sur un champ de bataille, le bonheur pourra lui manquer, mais les souvenirs de Saint-Quentin, de Luzzara, de Turin et de l'Assiette lui serviront de règle de conduite, et elle ne déméritera pas de ses ancêtres moissonnés dans des combats glorieux pour la défense de la patrie. Elle n'oubliera pas que ses pères méritèrent du plus grand capitaine du siècle un juste tribut d'admiration pour leur sang-froid et leur valeur.

FIN.

TABLE DES MATIERES.

—

PREMIÈRE PARTIE.

DEUXIÈME PARTIE.

Tactique de l'infanterie.

TROISIÈME PARTIE.

QUATRIÈME PARTIE.

Tactique de l'artillerie.

CINQUIÈME PARTIE.

Tactique des trois armes combinées.

ERRATA.

Pages.	Lignes.		
10	13	*Au lieu de :*	Bien que ces corps ayant, lisez : Bien que ces corps aient.
12	6	—	mais la cavalerie, lisez : et la cavalerie.
15	9	—	par fraction souvent trop faible, lisez : par fractions souvent faibles.
15	13	—	de son personnel, lisez : du personnel de l'artillerie.
17	20	—	une brigade de garde, lisez : une brigade de gardes.
17	28		Parenthèse inutile.
17	30	—	est divers, lisez : varie.
17	dern. ligne.	—	sont fixes, lisez : restent.
18	14	—	164 chevaux, lisez : 161 chevaux.
18	15	—	89 hommes et 47 chevaux, lisez : 77 hommes et 44 chevaux.
43	15	—	le choix du moment, lisez : le moment.
64	28	—	car s'il est vrai, lisez : et s'il est vrai.
67	19	—	Medellin, lisez : Medelin.
68	2	—	possède pas, lisez : qui ne possède pas.
68	33	—	à division Newzoskoi, lisez : la division.
71	31	—	laissant ainsi, lisez : laissent ainsi.
77	4	—	pour que la marche, lisez : pour peu que la marche.
78	14	—	et que l'atteste, lisez : et que l'atteste aussi.
80	20	—	Il faudra, lisez : il faudrait.

Pages.	Lignes.		
81	3	*Au lieu de :*	elles sont toujours, lisez : elles ne sont pas toujours.
83	7	—	ou tomber, lisez : pour tomber.
111	13	—	(fig. II), lisez : (fig. 1).
112	21	—	(fig. II), lisez : (fig. 2).
117	31	—	se sera mieux, lisez : sera mieux.
121	25	—	Il faillait, lisez : il faudra.
152	29	—	89 hommes et 47 chevaux, lisez : 77 hommes et 44 chevaux.
157	1	—	mais, lisez : tandis.
213	31	—	sur des points, lisez : sur des ponts.
216	1	—	Troisiéme partie, lisez : Quatrième partie.
219	21	—	et l'on conçoit que ce, lisez : ce nouveau mode de destruction n'a été employé.
220	31	—	alors la cavalerie, lisez : lorsque la cavalerie.
222	2	—	Autrich, lisez : Autriche.
226	13	—	rapieds, lisez : rapides.
231	12	—	remarque, lisez : compte.
232	5	—	des corps, lisez : des projectiles.
232	16	—	frappe terres, lisez : frappe sur des terres.
240	dern. ligne.	—	en offensive, lisez : sur l'offensive.
241	5	—	laisse trop, lisez : s'en laisse.
251	23	—	Il offre, lisez : offre.
259	23	—	dé'enseur à, lisez : défenseur au.
262	9	—	intérieur cette, lisez : intérieur de cette.
279	23	—	déplacement, lisez : déploiement.
281	17	—	; des obstacles naturels, lisez : si des obstacles naturels.
281	22	—	et en combinant, lisez : en combinant.
290	28	—	que le centre jouit, lisez : que le centre jouisse.
296	12	—	il faudra avoir soin de les employer, lisez : on pourra les employer.
310	2	—	un pont, lisez : une direction.
311	29	—	rive opposée, lisez : rive intérieure.
314	5	—	gâter, lisez : détruire.
317	26	—	pour l'attendre, lisez : pour l'atteindre.
324	15	—	entre les colonnes, lisez : entre ses diverses parties.
324	16	—	parties, lisez : portions.
325	5	—	ou que, lisez : ou ceux que.

Pages.	Lignes.		
326	30	*Au lieu de :*	l'ennemi et rotéger, lisez : l'ennemi et protéger.
327	33	—	il n'y en a pas de, lisez : il y en a aussi de.
341	13	—	trois rangs, lisez : trois files.
343	19	—	examiner tous, lisez : examiner toutes.
351	8	—	souverain maître, lisez : souverain, maître.
354	23	—	Napoléon, lisez : à la Rothière Napoléon.
358	dern. ligne.	—	1823, lisez : 1809.
368	21	—	du mouvement, lisez : d'un mouvement.

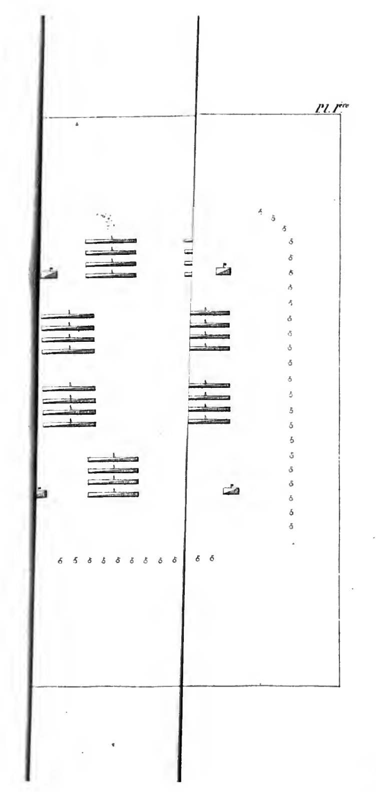

Pl. Ire

Fig. 1.

X
B'
B
R
R
R
X
A
A'

Corps offensif.

En

Corps de bataille en ligne
pour menacer le front d

Fig. 4.

ivision de cavalerie de réserve

1er Régt de Hussards

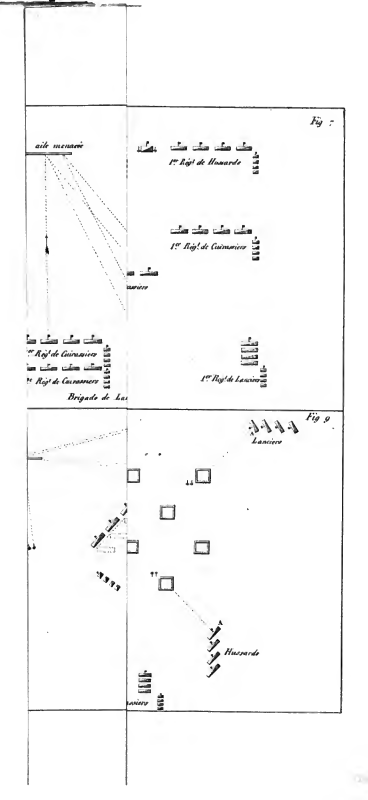
1er Régt de Cuirassiers

1er Régt de Lanciers

enni.

pleine,
l'ennem

Hus


Fig 7
aile menacée
1er Régt de Hussards
1er Régt de Cuirassiers
1er Régt de Cuirassiers
Brigade de La
1er Régt de Lanciers
Fig 9
Lanciers
A
A
Hussards

batailld et de 4000 chevaux

Fig 10

batterie montée

10

batterie m

20

31

rie montée

batterie à ch

Batterie de position

id montée

id id

id d'obusiers

Demi batterie à cheval

Fig. 11

Fig. 12

Div

Fig. 13

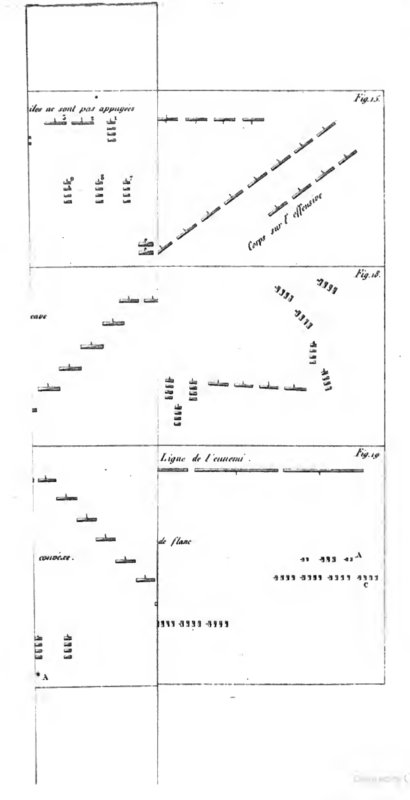


Fig.17.
iles ne sont pas appuyées
Corps sur l'offensive
Fig.18.
cave
Fig.19.
Ligne de l'ennemi.
de flanc
convexe.
A
C
A

LA RUSSIE DANS L'ASIE-MINEURE.

Nous connaissions depuis deux ans la relation des campagnes du maréchal Paskewitsch en Turquie par la traduction allemande de M. Laemmlein, lorsque l'annonce saisissante d'un nouvel ouvrage sur ce sujet, répétée dans presque tous nos journaux quotidiens, nous a donné envie de le lire. A les entendre, c'était un chef-d'œuvre. Mais quel a été notre étonnement, de voir que l'histoire tant prônée n'était qu'une traduction infidèle de l'original russe !

Il faut le dire pourtant, le traducteur n'est pas complice de cette mystification faite au public. M. Fonton, dans son avant-propos, a soin de prévenir que son ouvrage est calqué sur la relation du colonel Uschakof dont il a cru pouvoir supprimer des détails trop techniques pour s'étendre sur des sujets plus généralement connus, changer les points de vue de l'auteur pour y substituer les siens, enfin donner à la relation russe un vernis français. Il résulte de ce travail, qu'il faut considérer l'ouvrage en lui-même et par rapport à l'original. C'est ce que nous allons faire aussi brièvement que possible.

L'ouvrage de M. Fonton se compose de deux parties distinctes. La première est une esquisse du Caucase envisagé sous le triple rapport géographique, historique et politique ; la seconde est la relation militaire des campagnes des Russes dans l'Asie-Mineure en 1828 et en 1829.

La première présente des notions géographiques et statistiques intéressantes sur les deux versants du Caucase, ainsi que sur le plateau d'Arzerum. Ce résumé des recherches et des observations faites par les savants de toutes les nations et par les officiers russes dans leurs diverses expéditions, offre, dans un ordre méthodique, quantité de renseignements qui étaient épars dans une douzaine d'ouvrages généralement peu connus en France.

L'espace qui sépare la mer Noire de la mer Caspienne est occupé, comme on sait, par deux hautes chaînes de montagnes qui forment une double barrière au nord contre la Russie, au midi contre la Turquie et la Perse. Ces deux chaînes se rattachent, à l'ouest près de la mer Noire, par un nœud, lequel projette dans leur intervalle une troisième chaîne moins élevée que les deux précédentes, auxquelles elle se lie par des rameaux. L'Elburuz, haut d'environ 5130 mètres, est le point culminant de la chaîne septentrionale; l'Ararat, qui s'élève à 4938 mètres au-dessus du niveau de la mer, domine la chaîne méridionale; et l'Alegheze, dont le sommet ne dépasse pas 333 mètres, est la montagne la plus élevée de la chaîne intermédiaire.

La quantité de volcans boueux et de sources de naphte qu'on trouve entre Baku et Salian, ainsi que dans la presqu'île de Kertch, les traces récentes de lave qu'on voit sur l'île de Bula près du cap d'Apchéron, font penser avec fondement à M. Fonton que ces trois chaînes de montagnes sont d'origine volcanique. Les deux mers qui les resserrent, les contre-forts escarpés qu'elles projettent dans tous les sens et qui en font un véritable labyrinthe, s'opposent à ce qu'elles donnent naissance à aucun fleuve comparable pour le vo-

lume de ses eaux, au Rhin, au Rhône ou au Pô. De la plus haute chaîne, il ne sort que le Kuban et le Terek qui versent, le premier dans la mer Noire, le second dans la mer Caspienne. De la chaîne de l'Ararat s'échappent l'Araxe qui verse ses caux dans la Kura, et l'Euphrate, tributaire de la mer Rouge. L'Alaghèze n'alimente que la Kura, laquelle s'embouche dans la mer Caspienne, après s'être grossie de l'Araxe. Aucune rivière du Caucase n'est navigable, à l'exception de la Kura, du Rion et de l'Araxe, dans la partie inférieure de leur cours; les autres cours d'eau ne sont que des torrents, qui, à l'époque de la fonte des neiges et dans la saison des pluies, inondent le fond des vallées et interceptent tous les chemins.

Le climat des pays du Caucase est très varié, ce qui tient à leur position particulière; cependant on peut dire qu'il est d'autant plus rude et plus salubre qu'ils se rapprochent des sommités des chaînes. A mesure qu'elles s'abaissent, il devient plus doux, mais aussi plus malsain. Cependant la hauteur seule des lieux n'influe pas sur leur salubrité : l'existence et le manque de bois exercent aussi dans les vallées inférieures une action également nuisible. Des forêts de l'Iméritie et d'une partie du Guhriel, sur le littoral de la mer Noire, s'échappent, pendant les chaleurs, des exhalaisons pestilenticlles; la forêt de hêtres des environs de Poti répand, à l'époque de la floraison, une odeur infecte qui engendre des fièvres putrides; au contraire, en Arménie, dans les provinces de Chirvan et d'Elisabethpol, le soleil dardant sur un fond calcaire, sablonneux et nu, embrase l'atmosphère, énerve l'habitant par les sueurs continuelles qu'il provoque, et l'expose aux fièvres malignes. Les contrées du Caucase les plus fa-

vorisées de la nature, sont l'Abkasie, la Kartalinie, et plusieurs vallées du Daghestan.

Ce climat, si nuisible à l'homme, est très favorable à la végétation. On peut cultiver avec succès, dans les pays sur lesquels il règne, les plantes des deux hémisphères : le mûrier, le cotonnier, la canne à sucre; mais ces riches cultures languissent faute de bras. La partie supérieure des bassins du Kuban et du Terek abonde en forêts et en pâturages. Les Kozaks cultivent dans leur partie inférieure la garance, la vigne, le chanvre, le lin et même le mûrier. Les bassins enclavés entre les deux principales chaînes ne sont pas doués de moins de fertilité; la partie haute du bassin de la Kura est couverte de forêts où l'essence de chênes, de hêtres, de bouleaux et de marronniers, se confond avec le lezghe, l'urtkli et plusieurs autres espèces précieuses par leur dureté et leur hauteur. On y voit aussi de riches pâturages, des vignobles riants et des champs superbes de céréales. Les coteaux du Daghestan sont boisés d'arbres fruitiers; toutefois, le littoral de la mer Noire est le plus favorisé de ces pays. Entre Gagri et Batum, les montagnes s'éloignent de la mer, les vallées s'élargissent, et sont fertilisées par les cours d'eau qui les arrosent : le rhododendron, l'ilex, le figuier, et quantité d'autres arbres précieux s'y rencontrent à côté de marronniers et de noisetiers. On cultive le maïs et la vigne en Imérithie et en Mingrélie.

Les pays situés au-delà de la chaîne de l'Ararat, sous la domination turque, plus heureux que ceux du Caucase sous le rapport de la salubrité, ne leur cèdent en rien pour la fertilité; mais ici comme là, ce sont les bras qui manquent pour mettre les terres en valeur.

Nous ne suivrons pas l'auteur dans la dissertation critique qu'il entame au sujet des Aborigènes du versant septentrional du Caucase; cette question est trop savante pour nous; d'ailleurs ce qui importe aux militaires, c'est de savoir comment la Russie est parvenue à établir sa domination sur ces pays, si éloignés de son centre de puissance. Cela remonte déjà haut; et ce qu'il y a de curieux, s'il faut en croire M. Fonton, ce ne sont pas les czars qui ont recherché l'alliance des princes géorgiens, mais bien ceux-ci qui ont enlacé les souverains russes dans un réseau de traités qui a rendu plus d'une fois leur attachement onéreux à ces derniers. Au surplus, Pierre-le-Grand, qui dès 1717 avait dirigé une expédition sur Khiva, et soumis en 1723 tout le littoral de la mer Caspienne jusqu'au confluent de l'Araxe dans la Kura, tira moins l'épée pour intervenir dans la querelle des Turcs et des peuples chrétiens du Caucase, que pour montrer à ses successeurs la facilité qu'aurait la Russie à consolider son influence de ce côté. Toutefois, pendant près d'un siècle, les armées russes ne franchissaient qu'à de rares intervalles la première chaîne du Caucase, et revenaient bientôt sur son revers septentrional. Ce n'est qu'à partir de 1801 qu'elles se fixèrent au-delà. L'histoire de leur établissement peut se diviser en trois périodes : de 1801 à 1813, la Russie lutte avec la Perse et la Turquie pour la fixation des limites de la Géorgie, dont elle prend définitivement possession. Dans la période de 16 ans qui s'écoule de 1813 à 1829, malgré les guerres qu'elle eut à soutenir tantôt contre les Persans, tantôt contre les Turcs, elle consolide son établissement, soit à l'aide de l'ouverture de grandes communications, soit par l'érection de fortifications sur leurs points les plus im-

portants. Pendant la 3e période, qui embrasse un intervalle de 10 ans, de 1829 à 1839, elle a rendu les Djares tributaires, poursuivi avec succès le plan de pacification des Tcherkesses du Kuban et de l'Abkhasie, soumis les Tchetchens et les Kistes; en sorte que maintenant la Russie dominera sans conteste sur tous les peuples du Caucase, aussitôt qu'elle aura réduit les Lezghes, les Adighes et les Abkhases qui seuls, de tant de peuplades diverses, ont encore les armes à la main contre elle. On espère y parvenir sans employer de grandes armées, d'un côté, en rattachant le Daghestan à la Géorgie par de bonnes routes militaires, et de l'autre, en s'emparant peu à peu du littoral de la mer Noire, afin d'isoler les peuplades indépendantes, et de leur interdire l'accès du rivage, par lequel elles reçoivent des armes et des munitions de l'étranger.

Un aperçu de la population de cette vaste contrée et des forteresses qu'on y trouve, ne saurait être indifférent aux militaires. Voici le résumé du dénombrement qu'en a donné M. Fonton. Nous commençons par le versant septentrional.

La population du bassin du Kuban se compose de quatre peuplades et de sept tribus soumises, de trois peuplades et de huit tribus indépendantes, dont la force totale s'élève à environ 120,000 hommes, parmi lesquels 20,000 seulement sont soumis.

Le centre de la chaîne, entre le Kuban et le Terek, est habité par 36,000 Ossettes; et dans l'angle formé par le confluent de la Malka dans le Terek, on trouve encore 15,000 Kabardiens

Le bassin du Terek renferme plusieurs peuplades de race kiste, dont le total ne s'élève pas à 200,000 âmes. Les Khumiks qui vivent entre le Terek, l'Akh-saï et le Koï-su, sont au nombre de 38,800 habitants.

Pour tenir en bride ces peuplades dont une partie est encore indépendante, la Russie a colonisé peu à peu 10 régiments de Kozaks sur les bords du Terek, de la Sundja et du Kuban. Ces 10 régiments ont une population de 48,512 âmes, répartie dans 2 bourgs, 35 villages possédant 26,099 chevaux, 96,096 bêtes à cornes, et 188,000 bêtes à laine. Ces 10 régiments fournissent 6,093 lances, non compris une réserve de pareille force.

Le revers méridional du Caucase est divisé en 8 arrondissements habités par diverses races. Le gouvernement de Géorgie comprend une population mâle de 225,395 individus dans 2 villes, 7 bourgs et 1,682 villages. Il a deux forteresses, sa capitale sur la rive droite de la Kura, et Elisabethpol sur la rive gauche du Gauja, affluent de droite du fleuve.

L'arrondissement militaire du littoral de la mer Noire contient dans 5 districts, 270,000 âmes de race kartwel, svanète et chrétienne. On y trouve Redut-Kalé qui communique avec la route militaire de Géorgie, et sert à la fois d'arsenal et d'entrepôt; Sukum-Kalé, entrepôt commercial; Poti et le fort Saint-Nicolas, ports de mer mal famés à cause de leur insalubrité.

La province d'Akhaltsikh renferme dans ses 5 sandjakats une population mâle de 23,327 individus, répartie dans 3 bourgs et 103 villages. Son chef-lieu sur le Poskhow, affluent de droite de la Kura, et sur la route de Gori à Kars, est une forteresse très importante. On trouve en outre Alskhur sur la rive droite du fleuve, fort qui maîtrise les défilés de Bordjom; Akhalkalsaki qui commande ceux de Tsalki, et Ardagan sur la haute Kura.

La province de Djarobelokan, habitée par des natu-

rels de race lezghe et tatare, renferme dans une principauté et plusieurs confédérations une population d'environ 100,000 âmes. Le fort de Zacatali, seul poste fortifié qu'on y rencontre, a garnison russe.

L'arrondissement militaire des provinces musulmanes de Cheki, Chirvan, Karabagh et Talich, contient dans les villes de Nukha, Chemakha, Chucha et dans 1,131 villages, une population mâle d'environ 200,000 individus tatares ou arméniens. La seule forteresse de cet arrondissement est Lenkoran sur la mer Caspienne.

L'Arménie n'a qu'une population mâle de 93,330 individus d'origine arménienne et tatare, répartie dans 2 villes et 701 villages. Son chef-lieu, Erivan, sur la rive gauche du Zanga, affluent de gauche de l'Araxe, est fortifié. Il a en outre les forts de Abas-Abad sur la rive gauche de la Kura, non loin de la ville de Nakhitchevan et Ordubad, à kilomètres plus bas.

L'arrondissement du Daghestan compte dans les provinces de Baku et Kuba, dont plusieurs fédérations lezghes dépendent, une population mâle de 75,014 individus qui habitent 3 villes et 554 villages. Baku et Derbent, places maritimes sur la mer Caspienne, sont de cet arrondissement.

Le Lezghistan, formé des anciens Khanats de Kharakh et Kazikumik, du Tabasseran, du Kharakuitakh, de la confédération d'Akucha, du Khanat de Avares et de celui de Mekhtulin, des États de Chamkhal, de Tarkow avec plusieurs peuplades indépendantes, n'a qu'une population mâle d'environ 180,000 individus.

On peut conclure de cet aperçu que les cinq races qui se partagent le versant méridional du Caucase, n'atteignent pas 1,026,000 d'individus; que la race tatare en forme environ le tiers, la race kartwel plus

et la race lezghe moins du quart, les Arméniens plus du huitième et les Abkhases moins d'un dixième.

Cette population, non compris celle du Lezghistan, habite 18 villes, 5 bourgs et 4,967 villages, ou tribus nomades, ce qui donne une population moyenne d'environ 6 individus mâles par kilomètre carré.

Ces cinq races sont encore barbares; celle qui a le plus de culture est la race arménienne; mais elle s'impose dans les pays du Caucase, à peu près comme les Israélites en Pologne; vient ensuite la race kartwel, représentée maintenant par les Svanètes, les Mingréliens, les Ghuriélois, les Iméritiens et les Géorgiens qui, suivant M. Fonton, sont redevables des germes de civilisation qu'on trouve chez eux, au christianisme qu'ils ont défendu avec autant de fermeté et de constance que leur ndépendance. La race turcomane, appelée improprement tatare, est grossière; l'habitude de l'esclavage l'a pour ainsi dire abrutie. Les Tatares ont des mœurs dissolues, et sont enclins à la superstition. Ils croient à l'astrologie et aux talismans, et ne font aucun cas des lettres. Ils n'ont de passion que pour les chevaux et les armes; aussi la guerre est-elle pour ainsi dire leur unique occupation. Toutefois, les Tatares ne sont pas les plus incultes de ces peuples : les Lezghes, que l'auteur croit aborigènes, se rapprochent encore plus qu'eux de l'état de nature. Les peuplades de cette race, malgré la différence de leurs idiomes, semblent avoir été jetées dans le même moule; elles allient l'amour du pillage et de l'indépendance aux vertus hospitalières.

Tel est en raccourci le tableau des naturels du Caucase. Si nous jetons un coup d'œil sur les provinces turques limitrophes, nous voyons d'abord que 11 pa-

chaliks bordent les possessions russes; mais l'auteur ne fournit de renseignements que sur les 6 compris dans le théâtre de la dernière guerre. Nous en avons extrait ce qui suit.

Le pachalik d'Akhaltsikh renfermait, avant sa division par la conquête, une population mâle d'environ 140,000 Turcs, Kurdes, Arméniens, Juifs et Bohémiens. Sa capitale et ses trois forts sont au pouvoir des Russes.

Le pachalik de Kars n'avait, en 1828, qu'une population mâle de 22,945 individus. Son chef-lieu, bâti sur la rive droite du Kars-tchaï sur la route de Tiflis à Arzerum, est fortifié; on trouve en outre les forts de Magazberth sur l'Arpa-tchaï, affluent de gauche de l'Araxe, et Ghetschévan sur le Baïam-su.

Le pachalik de Baiazeth, malgré sa salubrité et sa fertilité, ravagé fréquemment par la peste et les invasions des Persans, n'avait plus que 550 familles musulmanes et 3,190 arméniennes. Sa capitale, défendue par des ouvrages détachés assez bien entendus, est dominée par une hauteur, d'où elle peut être foudroyée; il possède en outre 3 autres forts, savoir : Diâdinn près des sources de l'Euphrate, Toprakh-Kalé qui commande la route d'Arzerum par le Delli-Baba, et Khamur au pied du versant méridional de l'Agri-dagh.

Le pachalik de Much, situé entre le Tigre et l'Euphrate, aux lieux où la tradition place le paradis terrestre, contient dans trois villes et quelques villages une population de 110,000 âmes des deux sexes, kurdes et turcomanes. Sa capitale a une enceinte flanquée de tours et entourée d'un fossé. On y voit Melezghird, petit fort ceint d'un bon mur flanqué de tours près du Murad-tschaï.

Le pachalik d'Arzerum renferme dans environ

1,800 villages turcs, arméniens, lazes, grecs et kurdes, une population assez active. Il possède une mine de cuivre à Miss-Maydan. Son chef-lieu est fortifié et à une bonne citadelle. On y trouve Hassan-Kalé, forteresse sur le Hassan-Su, qui domine le débouché vers la plaine d'Ova, près du Saganlugh et celle de Baïburth aux sources du Tschorokh qui maîtrise la route d'Arzerum à Trébizonde.

Le pachalik de Trébizonde, mieux cultivé que le précédent, abonde en fruits des contrées méridionales de l'Europe, et renferme une population de Lazes et de Grecs. Son chef-lieu, quoique bâti sur le penchant d'une montagne dont la mer baigne le pied, n'a pas de port. Les petits bâtiments jettent l'ancre dans une baie à 200 mètres de la côte. On trouve dans ce pachalik, Batum, place maritime près de l'embouchure du Tschorokh avec un port peu sûr.

L'administration de cette partie de l'empire ottoman est confiée au seraskier d'Arzerum, qui a le titre de gouverneur de l'Arménie et de l'Anatolie, avec un pouvoir presque illimité. Il a le droit de vie et de mort sur ses administrés, lève des impôts, nomme et révoque les fonctionnaires et rassemble les troupes. Chaque pachalik est confié à un pacha qui ne réfère au séraskier que les affaires capitales.

Les pachaliks sont divisés en un certain nombre de sandjakats à la tête desquels sont des begs héréditaires ou nommés par les pachas. Dans le premier cas, les begs sont en quelque sorte indépendants, et pourvu qu'ils acquittent le tribut et fournissent le nombre de milices qu'on leur demande, ils administrent suivant leur bon plaisir. Dans le second cas, les begs, pour être un peu plus dépendants, n'en administrent pas

moins d'une manière arbitraire et pour ainsi dire sans contrôle. Les impôts sont fixés chaque année d'après le besoin, répartis entre les différents sandjakats et versés au fur et à mesure de la perception dans la caisse du banquier du séraskier. En général, on peut dire que l'administration financière est affermée à ce banquier.

Malgré les désordres de l'administration, la levée des troupes est très facile. Les Lazes, les Kurdes, les Adjares, les Karapapakhs accourent toujours au premier appel. Les milices turques, proprement dites, ne sont pas moins empressées d'obéir.

Ces milices réunissent de précieuses qualités : leur sobriété obvie à l'insuffisance des approvisionnements, leur intrépidité au défaut d'ensemble dans les mouvements; leur adresse dans le maniement des armes les rend terribles dans les mêlées ; leur résignation et leur opiniâtreté, très propres à la guerre de siége.

Un pays hérissé de hautes montagnes, déchiré en tous sens par des torrents, n'est guères praticable aux armées européennes que par les routes qui y ont été pratiquées; car ce sont elles qui tracent les lignes d'opérations et dessinent l'échiquier. Quoique les Russes aient déjà beaucoup fait, il leur reste beaucoup à faire pour enlacer d'un réseau de communications faciles, la vaste étendue de pays sur laquelle ils exercent leur domination. On peut la diviser naturellement en trois parties distinctes : au centre la Géorgie et la Somkhétie sont séparées par des contre-forts de l'Elburuz, à droite de la Mingrélie, de l'Iméritie et du Ghuriel qui s'étendent le long de la mer Noire, et à gauche de l'Arménie par ceux de l'Alaghèse.

Pour obvier à cet inconvénient, on a d'abord rattaché Tiflis à la mer Noire par une route militaire qui

remonte la vallée de la Kura par Gori jusqu'à Suram, traverse ensuite les montagnes et va aboutir à Redut-Kalé sur la mer. Puis on a lié Tiflis à Erivan par une autre route militaire, passant par Kodi, Chulaveri et Djebal-Oglu. Ces routes sont néanmoins trop longues et trop difficiles pour mettre en communication les trois théâtres de guerre dessinés par la nature; force est que la Russie adopte pour chacun d'eux une base et une ligne d'opération différentes.

Ici l'auteur entre dans des détails intéressants sur l'état des communications du Ghuriel avec les possessions turques, de Tiflis à Arzerum, de l'Arménie russe avec cette ville et les pachaliks de Baïazeth et de Much, enfin d'Arzerum avec les autres provinces turques. En résumant ces renseignements, on voit que les communications du littoral de la mer Noire n'ont aucune importance sous le rapport militaire et qu'elles ne dépassent pas Batum dans le pachalik de Trébizonde. Celles de l'Arménie russe avec le pachalik de Baïazeth, quoique plus étendues, ne peuvent servir sans risque à une armée d'invasion parce qu'elle aurait une base trop étroite et qu'elle laisserait sans défense les provinces russes du centre.

Cette direction des routes engage donc naturellement les Turcs à porter la guerre en Somkhétie et en Géorgie vers le centre des possessions russes. Les Russes, au contraire, doivent viser à établir le théâtre de la guerre dans les pachaliks d'Akhaltsikh et de Kars, pour l'étendre ensuite dans celui d'Arzerum après avoir passé le Saganlugh. Il suit de là que pour les deux partis, le passage des défilés assure en quelque sorte le succès de la campagne.

Dans cette courte analyse, j'essaie de rendre les

traits caractéristiques du tableau de M. Fonton. Il n'en faut pas davantage pour montrer qu'il est intéressant. Certes, pour qui ne connaît pas la traduction allemande de l'original russe, c'est un travail digne d'éloges; mais si on le rapproche de celle-ci, on voit que M. Fonton a enrichi son canevas de quantité de faits et d'observations historiques, scientifiques et critiques que le colonel Uschakof avait négligés comme inutiles aux militaires, et que par une sorte de compensation, il a omis plusieurs données instructives qu'ils n'auraient pas été fâchés d'y rencontrer.

Passons à la seconde partie de l'ouvrage.

L'auteur, dans une introduction en style de manifeste, explique les motifs de la guerre sous le point de vue russe. A l'entendre, le fait qui domine la lutte de la Russie et de la Porte, c'est la modération et l'équité de la première, l'arrogance et l'opiniâtreté de la seconde. Il eût été de meilleur goût, ce nous semble, d'exposer sans préambule, comme l'a fait le colonel Uschakof, les préparatifs des deux partis. Les événements sont trop récents pour qu'on puisse dissimuler la vérité. On se rappelle qu'après la bataille de Navarin, la Porte se voyant menacée par trois puissances, le Grand Seigneur adressa un hatti-schérif à tous les pachas, pour les engager à faire des armements destinés à défendre l'empire menacé de tous côtés; mais à peine eut-il conçu l'espoir de conjurer l'orage, qu'il se hâta de s'expliquer sur ce que cette circulaire pouvait avoir d'offensant en particulier pour la Russie, et de témoigner le désir de rester en bonne intelligence avec cette puissance. Pour qui n'aurait pas nourri des projets d'envahissement, ces explications eussent été satisfaisantes, mais le cabinet de Pétersbourg, charmé de trouver un

prétexte, ne s'en contenta pas et crut pouvoir justifier son injuste agression en reprochant à la Porte d'avoir retard épar ses intrigues la paix de la Russie avec la Perse. Le fait est que peu d'années auparavant, le ministère russe avait tout mis en œuvre pour décider les Persans à déclarer la guerre aux Turcs. Quoi qu'il en soit, la guerre étant rallumée entre la Russie et la Turquie, le général Paskewitsch qui venait de terminer heureusement la guerre de Perse, fut chargé du commandement de l'a rm ée qui devait opérer dans l'Asie-Mineure une diversion en faveur de l'armée principale qui allait agir dans la Turquie d'Europe.

Le choix de l'empereur ne pouvait être plus heureux; le comte d'Érivan avait fait preuve de capacité dans la guerre qui s'était terminée par le traité de Turkmanchaï. Sans connaître positivement le théâtre de la guerre, il avait au moins des notions assez exactes sur sa configuration et ses ressources ainsi que sur le caractère et la manière de combattre des Turcs. L'effectif de l'armée au-delà du Caucase s'élevait à près de 46,000 hommes; mais comme il y aurait eu de l'imprudence à dégarnir les frontières de la Perse, et même les possessions russes dont la population musulmane est toujours prête à se soulever au premier bruit de guerre contre ses dominateurs, il ne lui resta, défalcation faite des troupes nécessaires pour ses garnisons, qu'environ 21,000 hommes. Ces forces furent divisées en trois corps. Le principal, au centre, de 11,800 combattants dont 3,300 à cheval avec 70 bouches à feu, fut concentré aux environs de Gumhri sur l'Alaghèze. Le corps de droite destiné à agir sur le littoral de la mer Noire, consistait en 4,500 hommes d'infanterie, 500 de cavalerie, et 14 bouches à feu. Le corps

de gauche concentré en Arménie, n'avait sous les armes que 2,300 hommes dont 300 à cheval avec 8 pièces de canon. Outre cela, 1,200 hommes d'infanteric et 600 de cavalerie avec 4 pièces d'artillerie occupèrent les défilés de Bordjom et de Tsalki pour assurer le flanc droit du corps principal. En plaçant ainsi ses troupes, le général russe recommanda à ses lieutenants de ne pas éveiller l'attention des Turcs par des attaques prématurées; il voulait avoir le temps de former ses approvisionnements, opération difficile dans un pays presque dénué de ressources, et surtout se ménager l'avantage de l'initiative. Cette conduite lui réussit à souhait : le séraskier ne croyant pas l'invasion imminente, se borna à restaurer les forteresses, à les approvisionner et à former un camp de 15,000 hommes sous Kars. Le pacha de Kars facilita lui-même, sans le savoir, les achats de grains destinés à ses ennemis.

Les mois de mars, d'avril et de mai furent employés à cette opération. Convaincu par expérience que les ressources locales ne sauraient en Asie subvenir à l'entretien des armées, le général en chef donna des soins tout particuliers à l'organisation des services administratifs. Il avait de grandes difficultés à vaincre tant à cause de l'éloignement des dépôts situés sur la mer Caspienne, que par l'insuffisance des moyens de transport. Néanmoins il parvint à former des magasins de biscuit, de gruau, d'orge, de bétail et d'eau-de-vie; à établir des hôpitaux temporaires à Gumhri et Tsalki; à former des ambulances et une quarantaine mobile pour les pestiférés; enfin à tirer des arsenaux de Tiflis, Redut-Kalé, Baku et Derbent le matériel d'artillerie et du génie nécessaire non seulement pour un parc de réserve, mais aussi pour un parc de siége.

Les instructions envoyées de Pétersbourg au comte Paskewitsch lui prescrivaient de conquérir les pachaliks de Kars et d'Akhalsikh et de réduire Poti, afin d'assurer à la Russie, lors de la conclusion de la paix, une ligne de démarcation propre à faciliter la sécurité de ses possessions au-delà du Caucase. Mais l'accomplissement de ces vues était d'ailleurs abandonné à sa sagacité. Les dispositions que nous venons de rapporter justifiaient dès le début la confiance que l'empereur avait en lui ; elles mettaient les provinces russes à l'abri de l'invasion et avaient réuni la majeure partie de l'armée sur le point le plus faible de la frontière turque, prête à tenter, lorsqu'il en serait temps, un mouvement décisif.

Le 14 juin, le signal est donné : 12,000 hommes de toutes armes avec 70 bouches à feu, dont 12 d'artillerie à cheval, 4 de montagne et 12 de siége, passent la frontière et marchent sur Kars. Cette petite armée obligée de transporter avec elle pour 40 jours de vivres et 20,000 coups d'artillerie, n'ayant pas moins de 1848 chariots et de 2,250 chevaux de bât, semblait ne former que l'escorte d'un long convoi. Les voitures formaient deux divisions marchant sur 6 à 8 files, escortées chacune par une brigade d'infanterie; une troisième brigade, la cavalerie et l'artillerie cheminaient sur les flancs des parcs; les Kozaks formaient l'avant-garde, l'arrière-garde et les flanqueurs; on avait attaché à la première une batterie d'artillerie légère et un bataillon de pionniers pour réparer les chemins; l'arrière-garde avait été renforcée de 2 compagnies d'infanterie et de 2 pièces légères.

Nous rapportons cet ordre de marche parce qu'il fut constamment le même pendant toute cette guerre

et que le comte d'Érivan n'eut qu'à s'en louer; la marche de l'armée était un peu lourde, à la vérité, mais cet inconvénient était bien compensé par la sécurité résultant de ces dispositions. L'avant-garde et l'arrière-garde se tenant à portée du gros de l'armée, ne furent point accablées dans des engagements avec des forces disproportionnées, et le corps de bataille, à l'approche de l'ennemi, faisait face par un à droite ou un à gauche.

L'espace de Gumhri à Kars fut franchi sans obstacles. Le séraskier croyant son adversaire malade, réunissait, sans se presser, une armée à Arzerum, et le pacha Kiossa-Mehemed, son lieutenant, n'ayant encore que 15,000 hommes dont 3,000 de cavalerie endeçà du Saganlugh, hésitant à franchir le défilé avant d'avoir reçu les renforts qui lui étaient promis, fut coupé de cette forteresse dès l'ouverture de la campagne.

Kars, comme nous l'avons déjà dit, est une forteresse plus importante par sa position géographique et son assiette que par les ouvrages qui l'entourent, et a peu de ressemblance avec les places d'Europe. La description qu'en donne M. Fonton est confuse, et je ne l'ai comprise qu'à l'aide de la traduction allemande de l'original. Emin-Pacha y commandait une garnison de 11,000 hommes dont environ moitié occupait un mauvais camp retranché.

Le général russe eût pu dès lors en commencer le siége, mais informé que Kiossa-Mehemed s'était déterminé à franchir les gorges du Saganlugh pour la secourir, il crut devoir d'abord le mettre hors d'état d'inquiéter cette opération. Il retrancha donc ses positions devant Kars et se porta avec une partie de ses forces



vers Akhaltsikh où Kiossa-Mehemed se trouvait. L'affaire ne fut pas indécise : les Turcs furent refoulés dans les défilés, et Kiossa-Mehemed mis dans l'obligation de repasser les montagnes par la route d'Ardagan à Akhaltsikh, au risque de se voir acculé à ces murs de rochers ou coupé d'Arzerum.

A peine l'armée fut-elle de retour devant Kars qu'elle enleva le camp retranché, les faubourgs de la rive gauche du Kars-tschaï et qu'elle prit d'assaut la ville. Emin, frappé de terreur, livre la citadelle et se rend prisonnier. On trouva dans la place 150 pièces de canon et quantité de munitions de toute espèce.

Le vainqueur se disposait à marcher sur Akhaltsikh quand la peste le força de suspendre ses opérations. Les mesures qu'il prit pour étouffer ce fléau dans sa naissance méritent d'être connues. Tous les effets susceptibles d'infection pris pendant l'assaut sont jetés au feu et les autres plongés à plusieurs reprises dans l'eau courante. Les soldats se baignent tous les jours, et portent constamment des gants; soldats et officiers, jusqu'aux généraux, sont soumis à une inspection journalière des officiers de santé, et envoyés en quarantaine au moindre indice de maladie. Les camps placés sur les hauteurs sont isolés par régiment, sans communication entre eux, ni avec la ville; un cordon entoure le quartier des vivandiers, et tous les objets qui leur sont achetés sont passés à l'eau. La quarantaine est partagée en deux divisions : l'une des douteux, mis en observation pendant huit jours; l'autre des malades.

L'efficacité de ces mesures étouffa le fléau dans son germe; au bout de 20 jours, l'armée put continuer ses opérations. De 530 individus qui en furent attaqués,

on n'en sauva que moitié, les plus fortement constitués.

Pressé de rallier ses réserves pour renforcer son armée affaiblie, et de continuer ses opérations, le général russe se porte alors par une marche de flanc parallèle à la frontière sur Akhaltsikh, sa droite donnant la main à ses réserves par la ligne secondaire de Tsalki; la prise de vive force d'Akhalaki et de Hertwiz que les Turcs n'osent défendre, met Kiossa-Mehemed alors dans les environs d'Ardagan, dans l'alternative de perdre ses communications avec Akhaltsikh, ou de se jeter sous les murs de cette place. Ayant pris ce dernier parti, le comte Paskewitsh se porta sur la Kura. Cette marche fut très pénible : le plus léger fourgon fut tiré et retenu à force de bras; le soldat, pendant 60 heures, n'eut aucun repos; enfin, le 3 août, l'armée atteignit la rive droite de la Kura, sur laquelle elle se retrancha.

Cependant Kiossa-Mehemed s'étant rabattu sur Alkhaltsikh, le général russe résolut de passer la Kura avant l'arrivée de ses réserves, qui se trouvaient encore dans les défilés de Bordjom, afin de ne pas laisser le temps à ses adversaires de se reconnaître.

La Kura, au point où l'on devait la franchir, n'a guère que 86 mètres de largeur sur 1 mètre 50 centimètres de profondeur; elle fut passée à gué par l'armée, formée sur quatre lignes; les deux premières composées d'infanterie en colonnes d'attaque, la troisième de la cavalerie régulière, la dernière des Kozaks et de la milice tatare. On laissa les parcs sur la rive droite, après les avoir barricadés, sous la garde d'un régiment de chasseurs et de 4 pièces.

L'ennemi n'inquiéta d'abord que le flanc gauche

de l'armée sur les deux rives de l'Akhaltsikh-tschaï; mais ensuite les Russes eurent à soutenir dans la plaine un combat vigoureux de cavalerie avant de pouvoir s'établir sous les murs d'Akhaltsikh.

Cette ville, resserrée par les montagnes qui bordent la rive gauche du torrent de ce nom, renferme, dans un espace très circonscrit et coupé par un ravin qui se bifurque, environ 4,500 maisons à deux étages, solidement bâties, avec fenêtres et balcons découverts, et dont les dépendances sont liées au corps du logis principal. Elle a une enceinte formée par une palanque en sapin de 4 mètres de hauteur sur un d'épaisseur, flanquée principalement par une grosse tour en maçonnerie, quatre bastions revêtus en briques crues et quantité de petites tours crénelées pour la mousqueterie. Devant et derrière la palanque est un double fossé. La ville a une citadelle avec réduit, adossée à la rivière. Ces fortifications n'étaient ni défilées, ni flanquées; néanmoins elles avaient quelques avantages. La palanque était à l'épreuve du canon de 24 à 245 mètres de distance, et l'escalade en était impossible.

La place était armée de 22 bouches à feu, et défendue par Achmed-Pacha, avec environ 10,000 hommes qui y avaient la plupart leur domicile. Elle était en outre couverte par 10,000 hommes d'infanterie et 12 à 15,000 de cavalerie, aux ordres des pachas Kiossa-Mehemed et Mustapha, lesquels occupaient quatre camps retranchés sur les deux rives du torrent qui arrose la ville.

La reconnaissance des positions de l'ennemi convainquit le comte d'Erivan qu'avant de commencer le siége d'Akahltsikh, il fallait attaquer les corps auxiliaires qui défendaient les camps, les battre et les

repousser sur Ardagan. Ses mesures furent prises en conséquence, et couronnées d'un succès complet. Cette victoire, remportée le 9 août, l'ayant rendu maître du point d'attaque le plus favorable, après 4 jours de travaux la brèche fut praticable, et on livra l'assaut. Il fut très meurtrier : les assiégés défendirent le terrain pied à pied, en se faisant un réduit de chaque maison ; mais la nuit étant survenue, et l'incendie se propageant d'une manière effrayante, la garnison, à laquelle il ne restait plus que la citadelle et les maisons voisines, capitula et obtint la faculté de sortir avec armes et bagages.

La chute d'Akhaltsikh et de Kars procurait aux Russes une base solide en Turquie, mais Atskhur et Ardagan étaient encore entre les mains des Ottomans. La première de ces forteresses interceptant les communications avec l'intérieur des provinces russes, la seconde se trouvant à la jonction des routes d'Arzerum et de Kars à Akhaltsikh, il fallait que le général russe s'en rendît maître pour assurer ses conquêtes. Il dirigea successivement deux colonnes sur ces forteresses pour les réduire ; elles tombèrent sans coup-férir, tant le découragement était grand chez l'ennemi ! Alors l'armée russe ayant sa droite à Akhaltsikh, sa gauche à Kars, et son centre à Ardagan, put passer sans crainte l'hiver au-delà des monts, dans une position demi-circulaire, favorable à l'emplacement des réserves et à la distribution des approvisionnements.

Pendant que ces événements se passaient sur le théâtre principal de la guerre, le corps de droite, renforcé de trois mille hommes de milices mingréliennes côtoyait le littoral de la mer Noire, et réduisait Poti en sept jours de siége. De son côté, le corps de gauche

avait soumis le pachalik de Baïazeth, et occupait Toprakh-Kalé, sur la rive gauche de l'Euphrate; mais le général en chef le voyant trop exposé aux attaques du pacha de Much, repoussé d'Ardagan, avait ordonné au général Bergmann de marcher sur le flanc du pacha, vers l'Araxe. Il était temps; il aurait probablement fait un mauvais parti à ce faible corps si sa propre arrière-garde, atteinte sur les bords de cette rivière par le général Bergmann, n'eût été battue, ce qui décida le pacha à se replier dans les montagnes.

Là se termine la campagne de 1828. Sa durée ne fut que de cinq mois pendant lesquels l'armée russe fit tomber trois places et trois châteaux-forts, conquit un matériel de 313 bouches à feu et fit 10,000 prisonniers. L'armée qui obtint ces beaux résultats ne perdit pas plus de 3,200 hommes, dont moitié fut enlevée par les maladies qu'engendre l'insalubrité du climat. Elle ne coûta au trésor russe que vingt millions de francs, dont seize furent consacrés aux achats de subsistances.

Les succès que les Russes s'étaient flattés d'obtenir sur le Danube en 1828 n'ayant pas rempli leurs espérances, les avantages remportés par l'armée du Caucase furent d'un faible poids dans la balance, et le général Paskewitsch reçut ordre de se préparer à ouvrir une nouvelle campagne. L'objet de celle-ci était de s'emparer de la capitale de l'Anatolie pour se diriger ensuite, suivant l'occurrence des cas, sur Trébizonde ou Samsum, afin d'avoir un débouché sur la mer Noire, ou bien sur Kara-Hissar dans la vue de couper les communications de Constantinople avec Bagdad et Diarbékir. L'exécution de ce plan de

campagne exigeait des forces plus considérables que celles dont le général en chef disposait; car, bien qu'il eût fait rejoindre le corps qui avait été laissé en Perse, son armée n'atteignait pas 13,000 hommes. Il est vrai que 20,000 recrues étaient en marche de l'intérieur de la Russie pour renforcer l'armée du Caucase; mais s'il avait fallu les attendre, la campagne n'eût pu s'ouvrir avant le mois de juillet, si nuisible dans ces climats par ses chaleurs aux opérations militaires. Dans cette position, le comte Paskewitsch concentre ses troupes aux environs de Kars, pour être prêt à franchir le Sanganlugh et se porter sur Arzerum. En même temps, il profite avec habileté de la réputation que les armes russes s'étaient acquise pour organiser des corps mahométans dans les provinces déjà soumises, et neutraliser les tribus nomades des pachaliks de Much, de Kars et de Baïazeth, et priver ainsi les Ottomans de leur meilleure cavalerie auxiliaire. Il se présenta assez de volontaires, non seulement pour compléter les corps réguliers, mais encore pour former 5 régiments d'indigènes.

De son côté, le Grand-Seigneur, mécontent de la série de revers essuyés par Halib-Pacha et Kiossa-Mehemed, les avait révoqués l'un et l'autre, et leur avait donné pour successeurs Hadji-Saleb, pacha de Maydan, renommé pour sa capacité administrative, et Hagki, pacha de Sivaz, qui avait fait la campagne d'Égypte contre les Français. Une levée en masse avait été ordonnée. Des débris des armées battues, les pachas avaient rallié environ 10,000 hommes, qui, joints à un pareil nombre de recrues déjà réunies, devaient former l'infanterie régulière, autour de laquelle al-

laient se grouper les milices locales. De grands approvisionnements de vivres et de munitions de toute espèce se faisaient à Arzerum, Hassan-Kalé et plusieurs autres points de la frontière; on restaurait toutes les forteresses, et l'on améliorait celles d'Arzerum en couvrant ses faubourgs de nouveaux ouvrages et en ajoutant à son enceinte un large fossé.

L'activité mise à ces préparatifs indiquait assez que les Turcs voulaient prendre leur revanche. En effet, on ne tarda pas à être informé que Hadji-Saleb méditait la prise d'Akhaltsikh pendant l'hiver. Il avait décidé le beg d'Adjar, maître de Dighur, à inonder de ses bandes les Sandjackats voisins, à en soulever la population contre les Russes, et à bloquer Akhaltsikh, tandis qu'Avdi-Beg son frère pénétrait, de concert avec Mamisch-Aga, Kiaia du Séraskier, dans les gorges de Bordjom, et que des démonstrations se faisaient contre le Saganlugh et Batum.

Dans cette position délicate, le général Paskewitsch démêla le point vulnérable de sa position; et, sans prendre le change sur l'objet de ces différentes attaques, il pourvut à la sûreté de tous les points importants. Un bataillon fut jeté dans Akhaltsikh menacé. Un gros détachement prévint l'ennemi dans les gorges de Bordjom, avec la mission de manœuvrer sur les derrières du corps qui bloquerait Akhaltsikh; des renforts furent envoyés au corps principal stationné sur les frontières; enfin, le général Hesse reçut l'ordre de pénétrer du littoral de la mer Noire dans les possessions du beg d'Adjar.

Mais les Turcs avaient l'initiative : le 20 février 1829, une armée de 20,000 hommes, dont 5,000 d'infanterie régulière avec 15 pièces de canon, se présenta devant

Akhaltsikh. La garnison, trop faible, avait évacué la ville pour se retirer dans la citadelle. Les Turcs s'emparèrent des faubourgs, et, aidés des habitants musulmans, inondèrent la ville et voulurent enlever la citadelle de vive force; mais toutes leurs attaques ayant été repoussées, Achmed-Beg se vit forcé d'en commencer le siége. Bien qu'il suivît la marche adoptée par les Russes pour s'en rendre maître, l'inexpérience de ses troupes dans cette sorte de travaux ne lui permit de démasquer ses batteries qu'au bout de quatre jours, et leur jeu ne fut pas assez puissant pour éteindre le feu des assiégés; toutefois, des pans de murailles avaient été entièrement abattus, la mine allait rendre les brèches praticables, et la citadelle était resserrée de si près que sa garnison ne pouvait faire de l'eau dans le Poskhow, qui en baigne le front méridional, que de nuit, avec des peines et des dangers infinis. Encore quelques jours, et les assiégés succombaient; mais Avdi-Beg, qui avait dû s'emparer des défilés de Bordjom, forcé de céder le premier passage de la Kura au général Burtsof, tourné ensuite près d'Atskhur, découvrit l'armée de siége, qui fut honteusement mise en fuite par le corps de secours et une sortie de la garnison. Elle perdit 3 à 4,000 hommes et une partie de son matériel. La garnison n'eut à regretter qu'une centaine d'hommes pendant les 12 jours d'épreuve qu'elle eut à subir par la neige et la pluie.

Les Turcs ne furent pas plus heureux sur le littoral de la mer Noire. Si les neiges et le mauvais temps s'opposèrent à ce que le général Hesse pénétrât dans le pays des Adjares, ils ne purent l'empêcher de joindre le pacha de Trébizonde, qui occupait une position retranchée près de Limani avec 8,000 hommes, de



l'attaquer, de le défaire et d'occuper Kiutrichi et Kobuletti.

Pendant que ces événements se passaient dans l'Asie-Mineure, le général Paskewitsch surveillait d'un œil vigilant l'attitude de la Perse. Informé que cette puissance faisait de grands efforts pour réorganiser les 13 bataillons de Sarbazes qui avaient été dispersés dans la dernière guerre, et rassembler des forces considérables à Tabriz et Khoï, il dépêcha un de ses aides-de-camp à Abas-Mirza, auquel le dernier traité avec la Russie assurait la couronne, pour l'engager à donner à la cour de Pétersbourg satisfaction de l'assassinat de l'agent russe, et pour l'exciter à tourner ses armes contre le pachalik de Van. Cette négociation ne réussit pas complètement d'abord; néanmoins elle arriva bientôt à un terme qui permit au général russe de porter toute son attention sur les Turcs, qui, concentrés au nombre de 50,000 hommes à Hassan-Kalé, sous les ordres de Haghki, annonçaient l'intention de laver l'affront d'Akhaltsikh en réduisant Kars. Il n'eut pas plus tôt avis que les Musulmans avaient quitté le camp d'Arzerum pour se rapprocher des défilés du Saganlugh, qu'il concentra par des mouvements habiles, le 9 juin, 18,000 hommes, dont près de 5,800 à cheval, avec 70 pièces de canon, à 17 kilomètres en avant de Kars, sur la route d'Arzerum. Ainsi postée, l'armée russe se trouvait au pied de Saganlugh, entre les routes de Medjingherte et de Zévinn, qui franchissent cette chaîne de montagnes à une distance moyenne de 7 à 8 kilomèt., et vont se réunir sur la rive droite de l'Araxe, au pied du versant méridional. Saleg-Pacha jeta alors son lieutenant Haghki sur la première de ces routes, avec 21,000 hommes, et s'avança lui-même

avec 30,000 sur celle de Zevinn, qui est la plus difficile; mais le général Paskewitsch déjoua son projet en atteignant par stratagème le sommet du Saganlugh mal gardé, et s'établit sur le flanc de Haghki, qui avait pris position à Milli-Duz. Cette position ne pouvant être attaquée par l'artillerie qu'à revers, le comte d'Erivan manœuvra en attendant son matériel, et battit sur la route de Zèvinn l'avant-garde de Saleg-Pacha. Cet avantage n'empêcha pourtant pas celui-ci de gagner ce point et de se lier par Zaghinn avec son lieutenant. Dès lors il paraissait impossible que l'armée russe pût aller plus avant. Un général ordinaire eût été fort embarrassé; mais le comte d'Erivan, mesurant la distance qui séparait les deux corps turcs, résolut de se jeter entre eux, de s'emparer du château de Zaghinn, et, maître de ce point, de les accabler successivement avec la totalité de ses forces. Cette manœuvre, si simple en théorie, n'était pas d'une exécution facile. Il s'agissait de traverser un pays montueux, boisé et déchiré par des ravins marécageux avec un train de 3,000 chariots chargés de vivres et de munitions. Ce mouvement s'exécuta pourtant avec le plus grand bonheur, et l'armée descendit les dernières pentes qui mènent dans la vallée de Kaïnly, qui s'ouvre en éventail vers le château de Zaghinn. Les Turcs ayant commis la faute de dégarnir leur centre qu'ils croyaient inexpugnable, pour renforcer leurs ailes, et surtout celle de droite, le comte Paskewitsch, après avoir dissipé ce qui s'opposait à son débouché dans la plaine, ne laissa pas au Séraskier le temps de se retrancher sur le bas Kaïnly-Thaï, où il devait être renforcé le lendemain par 19,000 hommes. Il l'attaqua pendant la nuit, la mit en déroute, poursuivit

les fuyards dans les gorges de Zaghinn, et pénétra pêle-mêle avec eux dans le camp de Zévinn où l'artillerie, les bagages, les munitions tombèrent en son pouvoir. Assuré que le Séraskier n'avait pu rallier à Hassan-Kalé moitié de sa cavalerie, que ses milices débandées retournaient dans leurs foyers, et qu'il se trouvait hors d'état de l'inquiéter, il se tourna alors contre son lieutenant à Milli-Duz, dont il n'était éloigné que de 14 kilomètres, enleva ce fameux camp retranché, et y fit Haghki prisonnier. Ainsi, en moins de deux jours, deux armées florissantes furent battues et dispersées presque sur le même champ de bataille, laissant aux vainqueurs un fort bien armé, 28 bouches à feu, 3,000 prisonniers, toutes leurs tentes et leurs bagages.

De si beaux succès n'étaient que le prélude de ceux qui étaient réservés à l'activité du général victorieux. Ayant été informé que les troupes campées à Hassan-Kalé, démoralisées par les fuyards de Zévinn, se mutinaient, il dirigea un corps volant sur cette forteresse, qui fut évacuée à son approche, et dont il prit possession. Dès lors, maître de la clef de la vallée d'Arzerum et des communications de cette place avec Kars et Baïazeth, il conçut l'espoir de s'en faire ouvrir les portes sans combat. Le retour du pacha après sa défaite, la nouvelle de celle de Haghki et de sa captivité, la chute de Zévinn et de Hassan-Kalé y avaient jeté le trouble et la division. Les principaux habitants ne croyaient pas pouvoir se défendre, et redoutaient, autant pour leur fortune que pour leurs personnes, les conséquences d'une résistance inutile; le menu peuple, au contraire, comme partout ailleurs, animé de haine et de patriotisme, était prêt à subir toutes les épreuves, à faire tous les sacrifices pour sauver Arze-

rum de l'occupation étrangère. Le général russe profita habilement de cette disposition des esprits; il gagna deux agas prisonniers, et les renvoya dans cette place avec une invitation aux autorités de rendre la ville pour s'épargner les malheurs inévitables d'une attaque de vive force. Ces deux officiers, par leurs discours et leurs démarches, décidèrent les mollahs et les notables à prêter l'oreille aux propositions du comte d'Érivan, nonobstant l'opposition du pacha et de la populace. Il n'en fallut pas davantage pour décider le général russe à tenter la conquête de ce boulevard de l'empire ottoman; il mit son armée en marche, et vint camper à environ 4 kilomètres de ses murs. De là il adressa une sommation en forme à Salegh-Pacha. L'arrivée du parlementaire fit éclater un soulèvement populaire. La maison où il se trouvait fut assaillie par une populace furieuse, et il n'échappa à la mort que par miracle. En même temps, une partie de la population courut derrière l'enceinte pour la défendre. Le comte d'Erivan ne voyant pas revenir son parlementaire, ni ouvrir les portes de la place, forma des colonnes d'attaque et les dirigea contre Arzerum. Elles furent saluées à leur approche par une vive canonnade; mais l'effroi succédant bientôt à la fureur, les Turcs fuient dans toutes les directions sans attendre le choc. Les colonnes russes pénètrent en ordre dans la place, cernent la citadelle, où sont quelques centaines d'Arnautes, s'emparent de tous les établissements publics et font le séraskier prisonnier dans son hôtel. Ainsi tomba, pour ainsi dire sans coup férir, un des principaux boulevards de l'Asie-Mineure. Les Russes y trouvèrent 150 pièces de canon, un grand arsenal et d'immenses magasins de vivres et de munitions.

Comme l'armée était trop faible pour laisser une garnison suffisante dans Arzerum, et marcher sur Sivaz ou Trébizonde, le général en chef pressa l'arrivée des 4,000 hommes de renfort qu'il attendait de la Grusie, et déploya pendant ce séjour forcé autant d'activité que de prudence dans l'organisation politique et administrative du pays conquis. Il déjoua les menées que le séraskier prisonnier avait ourdies pour s'évader et soulever le peuple contre les Russes, et prit possession des forteresses de Kniss et de Baiburth, où se trouvaient de beaux magasins.

Peu de jours après la reddition de cette dernière, les Lazes voisins ayant fait éprouver un échec à un détachement de sa garnison, le général en chef marcha contre eux avec la majeure partie de ses forces, et les défit à Khart, village qu'ils avaient fortement retranché. Cette victoire amena la soumission des begs d'Of et d'Ispir, et permit aux Russes de pousser jusqu'au Chen-Su. Sivaz n'était couvert que par un corps trop faible pour s'opposer à eux avec succès; mais de graves considérations firent renoncer le comte d'Erivan à cette conquête presque assurée. Il sentait surtout l'urgence d'entrer en communication avec l'armée qui opérait entre le Balkan et la mer Noire, aux environs de Varna. Or la possession de Sivaz, loin de lui assurer cet avantage, l'entraînait au loin au cœur de la Turquie d'Asie, et l'exposait à être coupé de sa base. Déjà même, l'ennemi, profitant de son éloignement, se remuait sur ses derrières. Le pacha de Van menaçait Baïazeth; on avait été obligé d'évacuer Khniss pour mieux faire tête aux Kurdes; la garnison de Baiburth, décimée par la peste, était inquiétée par les Lazes; et, pour comble d'embarras, une nouvelle conspiration

se tramait contre les Russes à Arzerum ; mais, en adoptant le conseil de la prudence et se retirant sur Tchifflik, le général en chef dirigea un détachement sur Gumisch-Kané, forteresse située sur le chemin de Baïburth à Trébizonde, à égale distance de ces deux villes, afin de pouvoir se porter plus aisément sur cette dernière s'il en trouvait le temps et les moyens. Le gros de l'armée vint prendre une position intermédiaire à Temlach, où elle campa du 13 au 17 août. Les informations prises dans cet intervalle n'étaient pas rassurantes, et le neveu du séraskier étant parvenu à soulever le sandjakat de Surmala, le général Paskewitsch fit évacuer Gumisch-Kané, et, après avoir rallié sa garnison à Khart, puis formé à Balakhor un parc de sa grosse artillerie et de tous les bagages, il se mit lui-même à la recherche, avec le reste de ses troupes, d'un passage à travers le chaînon de Kohoglan qui sépare le pachalik de Trébizonde de celui d'Arzerum, entre le Tchorokh et le Bunk-Titohan ; il espérait trouver un chemin autre que celui qui conduit de Gumisch-Kané à Trébizonde par Karakaban, lequel était gardé par un camp turc ; mais, deux jours entiers s'étant écoulés en vaines reconnaissances, tous les sentiers découverts aboutissant au chemin de Karakaban, force fut d'ajourner indéfiniment le projet conçu contre cette place maritime, et de se retirer par Seyker à Baïburth. Comme les neiges interceptent les communications de cette forteresse avec Arzerum en hiver, le général en chef en retira la garnison, et, après en avoir détruit les fortifications, en confia le gouvernement au beg d'Of pour le récompenser de sa fidélité. L'armée se mit en marche sur deux colonnes à un jour d'intervalle. Elle fut rendue à Arzerum le 28.

Pendant que l'armée principale opérait son mouvement rétrograde, sans être sérieusement inquiétée, une colonne aux ordres du général Pancratief battit et dispersa un corps kurde, et soumit les tribus les plus importantes de cette race des environs d'Arzerum. Ce coup de vigueur et l'habile répartition des cantonnements résignèrent les habitants à l'occupation russe.

Sur le littoral de la mer Noire, le général Hesse, après avoir battu un corps turc de 8,000 hommes, retranchés sur l'Ostokhu-Mur, et vis-à-vis le fort Saint-Nicolas, occupa Kintrichi, chef-lieu du Sandjakat; mais une expédition dirigée d'Akhaltsikh contre le beg d'Adjar ayant échoué, les chefs turcs se réunirent sur le littoral de la mer Noire, et opposérent au général russe une résistance si opiniâtre qu'ils le forcèrent à lever le siége de Tsikhedjiri, et conservèrent cette clef de l'Adjarie si nécessaire aux Russes pour le succès des opérations ultérieures.

Le mauvais temps et la pénurie des fourrages semblèrent devoir abréger la durée de la campagne en mettant le comte d'Erivan dans la nécessité d'assigner, dans les premiers jours de septembre, des quartiers d'hiver en Géorgie aux troupes qui n'étaient pas indispensables à la garde du pays conquis. Déjà même une première colonne avait repassé le Saganlugh, lorsqu'Osman-Pacha, successeur du séraskier prisonnier, voulut profiter de cette circonstance pour le lui arracher. Il souleva sans peine les Kurdes et les Lazes, et se vit en peu de jours à la tête d'une armée considérable, brûlant du désir de venger tant de défaites. Il concentra 10,000 hommes à Baiburth, et les lia à Gumisch-Kané par un corps intermédiaire à 6,000 hommes, campés à Tschifflik. De son côté, le pacha de Much avait

réuni, dans le sandjakat de Terdjern, 4,000 spahis Kurdes et Arnautes. Le départ de la seconde colonne russe devait être le signal de la reprise des hostilités. Cette attitude manaçante n'imposa point au général en chef, et il prit de suite son parti. Voyant que l'aile gauche de son nouvel adversaire était la plus près, il résolut de l'attaquer avant qu'elle pût être renforcée, de la rejeter dans les montagnes d'Ipsir, et de se tourner ensuite contre l'aile droite pour lui faire éprouver le même sort dans les gorges des monts Kokh-Oglan. Ses dispositions furent arrêtées en conséquence. Après avoir laissé bonne garnison dans Arzerum, il posta un petit corps d'observation à proximité de cette forteresse, prêt à se porter partout où la population ferait mine de se soulever ; puis il réunit, le 26 septembre, aux environs de Miss-Maydan, 8 bataillons et 10 régiments de cavalerie, dont 8 de Kozaks ou de Tatares avec 24 bouches à feu, et s'avança vers Baïburth par un chemin détestable dont les Turcs avaient encore augmenté les difficultés par des coupures. Arrivée dans le vallon où roule le Tschorokh, la tête de la colonne s'arrêta pour attendre la queue, qui se mettait seulement alors en mouvement. Lorsqu'elle eut rejoint, la marche continua sur les deux rives du torrent. On rencontra bientôt les avant-postes turcs. C'était un millier de cavaliers qui occupaient, à 4 kilomètres en avant de Baïburth, le fond de la vallée, tandis que 5 à 600 fantassins couronnaient ses berges escarpées. Le comte d'Erivan s'étant aperçu qu'ils avaient négligé de se saisir d'une montagne à gauche qui dominait toute leur position, la fit gravir par un circuit à ses troupes, et par sa possession força bientôt les Turcs à se replier dans leur camp retranché. Du haut de ce mame-

lon, qui en était séparé par un profond ravin, l'œil embrassa toutes les dispositions de l'ennemi. On découvrit, au fond d'une gorge formée par neuf mamelons de forme, de hauteur et de direction différentes, la ville de Baiburth, bâtie sur les deux rives du Tschorokh, qui la traverse. Elle n'avait plus d'enceinte, mais ses abords étaient hérissés sur les points accessibles de retranchements et d'abattis. A l'ouest, deux redoutes semblaient protéger une espèce de camp retranché, et au nord un cimetière servait de terre-plein à une batterie qui maîtrisait plusieurs chemins; 5 à 6,000 hommes campaient derrière ces ouvrages. Du reste, aucun mouvement n'annonçait que leur chef crût à l'imminence du péril, bien que la retraite forcée de ses avant-postes lui eût signalé l'approche des Russes.

L'attaque eut lieu sur trois colonnes : la première, destinée à aborder le centre de l'ennemi, devait avoir la seconde pour réserve; la tâche de la troisième était de couper la retraite aux fuyards sur Balakhor, Trébizonde et Khart. La première colonne marcha résolument à 5 heures du matin sur les retranchements qui se trouvaient devant elle, mais fut repoussée par les Turcs, qui commirent la faute de les quitter et de s'abandonner à la poursuite jusqu'au bord du ravin; mais ici les Russes ayant été soutenus par la seconde colonne, reprirent bientôt l'offensive, et, quoique les Turcs eussent été renforcés à leur tour par 2,000 hommes sortis de la ville, ils furent ramenés en désordre au-delà des retranchements sur les mamelons qui commandent immédiatement Baiburth. Une charge de cavalerie les rejeta dans la ville, qu'un certain nombre essaya de défendre; mais la

majeure partie s'enfuit dans la direction d'Ispir, d'autres cherchèrent inutilement à gagner les chemins de Balakhor et de Khart. A 5 heures du soir, le champ de bataille et la ville étaient au pouvoir des Russes avec 6 pièces de canon et plus de 1,200 prisonniers. Le séraskier Osman, qui avait couché à Balakhor avec le gros de ses forces, dans l'intention de secourir son lieutenant, revint sur ses pas en toute diligence. Cette défaite lui fut d'autant plus sensible qu'il eût pu l'éviter en informant le comte Paskewitsch de la conclusion de la paix; mais l'aveuglement de la haine ou de la présomption l'emporta sur la crainte de la responsabilité, et ce ne fut que le lendemain de sa défaite qu'il lui en donna avis en réclamant le bénéfice d'un armistice. Le général victorieux ayant reçu confirmation de cette nouvelle par un aide-de-camp du général Diebitsch, donna les ordres pour cesser les hostilités. Ils n'arrivèrent pas assez tôt pour empêcher la conquête du pachalik de Much, entreprise par le général Reut avec une partie de la garnison de Baïazeth et quelques autres détachements, pour éviter le soulèvement des habitants de cette ville contre Emin-Pacha, qui les accablait d'exactions. Le général Hesse fut le seul sur toute la ligne que la paix tira d'embarras. Ce général ayant échoué dans l'assaut qu'il avait livré au fort de Zich-Djiri sur le bord escarpé de la mer, avait été obligé de se replier à Kintrichi, où les begs de Limani et des Adjares, qui avaient sur lui la supériorité du nombre et l'ascendant de la victoire, menaçaient de l'accabler.

La durée de la campagne de 1829 ne fut que de 4 mois comme celle de 1828. Elle n'atteignit pas son but, puisque les Russes ne purent faire la conquête de

Sivaz ni de Trébizonde; cependant elle leur valut 3 forteresses, 265 bouches à feu, 65 drapeaux et 3,000 prisonniers; elle ne leur coûta que 4,000 hommes, dont le quart fut enlevé par la peste. Bien que l'administration eût mis à profit les magasins de subsistances trouvés dans les pays conquis, et une contribution de 2,800,000 fr. levée sur eux, cette seconde campagne occasionna une dépense de 24,000,000 de francs au trésor impérial.

Le comte d'Erivan, après avoir rendu les prisonniers faits à Baïburth, arrêta toutes les dispositions nécessaires pour interner ses troupes en Géorgie. Elles subirent avant d'y rentrer une quarantaine de 15 jours, et le 9 octobre il quitta lui-même Arzerum, ne laissant qu'une division dans les 3 pachaliks jusqu'à l'accomplissement des conditions de la paix. 14,000 familles musulmanes, grecques et arméniennes, formant environ 90,000 âmes, sollicitèrent et obtinrent la permission de se rendre dans les possessions russes. Les Arméniens se fixèrent près du couvent d'Esmiadjin, qui leur était cher par ses souvenirs. Un secours de 100,000 ducats subvint en partie aux frais d'émigration de ces victimes de la guerre.

C'est ici le lieu d'emprunter à M. Fonton les traits dont il caractérise le comte d'Erivan. Ce général joint, d'après lui, au tact du stratège le coup d'œil du tacticien, la prévoyance et l'économie de l'administrateur, la prudence et la finesse de l'homme d'État, et par dessus tout cela, l'audace et la fermeté de caractère, sans lesquelles il n'est pas de capitaine accompli. Insalubrité du climat, âpreté du terrain, rareté et difficulté des communications, pénurie de subsistances et de moyens de transports, intelligence et ténacité des Turcs derrière les défilés et les remparts, tous ces ob

stacles qui auraient fait reculer tant d'autres généraux, ont été surmontés par lui dans le cours de ces deux campagnes avec un rare bonheur. A la vérité aucun de ses adversaires ne lui opposa une résistance intelligente; leurs attaques furent mal combinées et décousues; les places qu'il a réduites sont loin de valoir celles d'Europe; les armées qu'il a eu à combattre, réunies à la hâte et dépourvues en quelque sorte d'artillerie, n'avaient pas cette force d'organisation qu'augmente encore la discipline; ajoutons même qu'il eût été forcé à d'autres combinaisons devant des généraux plus capables. Toutefois, nous conviendrons qu'il n'a transigé avec les principes que suivant les circonstances et les hommes, et que ses opérations ne manquent d'ailleurs ni de précision, ni de hardiesse. Ce qui, dans notre opinion, distingue surtout le comte Paskewitsch, c'est la sollicitude paternelle qu'il a pour ses troupes. Malgré l'épuisement du pays, elles ont toujours eu le nécessaire; aucune distribution de vivres n'a été supprimée, et les hôpitaux, constamment approvisionnés, ont renvoyé guéris à leurs corps les 4/5 des malades qu'ils avaient reçus. Enfin la discipline sévère qu'il maintint dans son armée, le respect qu'il sut inspirer pour les propriétés, la religion, les formes judiciaires et les usages des musulmans; l'attention qu'il mit à prévenir les réactions des Arméniens et des Grecs contre les Turcs vaincus; l'équité avec laquelle il répartit les contributions pour en rendre la charge moins lourde, suffiraient seules pour assurer la réputation de tout autre général. Quand bien même le comte d'Erivan n'aurait commandé qu'en Asie-Mineure, il aurait, sous ces divers rapports, assez de titres à la célébrité; mais il n'a pas terminé avec moins de gloire les guerres de Perse et de Pologne. C'est

seul général digne de ce nom qui ait paru depuis la fin des guerres de l'empire. La Russie, fière de le posséder, compte sans doute sur son épée dans les événements qui se préparent en Orient. Par sa conduite adroite dans les deux dernières campagnes en Asie-Mineure, il a singulièrement amorti la haine des Turcs contre les Russes; il a laissé des partisans dans Arzerum; il a des renseignements précis sur les routes de Diarbekir, de Sivaz et de Trébizonde. Personne mieux que lui n'est capable d'opérer une diversion puissante en Syrie ou en Anatolie pendant que la flotte russe s'emparerait de Constantinople.

Ces dernières lignes du portrait du comte d'Erivan n'ont point été tracées par M. Fonton; mais on peut, on doit les conclure naturellement des traits qui précèdent et du soin avec lequel il a initié ses lecteurs dans la connaissance des affaires des Russes en Asie.

Pour terminer notre tâche, ajoutons à cette analyse quelques observations. L'ouvrage de M. Fonton est essentiellement militaire. Les faits rapportés dans la seconde partie y sont présentés suivant l'ordre de date, avec entente, et de manière à faire ressortir ceux du théâtre de guerre principal. On y expose, peut-être avec minutie, l'objet de chaque opération, et on en rend compte avec des détails surabondants pour faire voir s'il a été atteint. L'auteur relève beaucoup trop aussi les moindres mouvements du comte Paskewitsch; il est des opérations si simples qu'elles n'ont pas besoin de commentaires, et qui gagnent à être abandonnées à l'appréciation du lecteur. Une relation n'est ni un éloge, ni un bulletin; elle n'inspire plus de confiance dès qu'on y remarque l'intention de grossir ou d'étendre les objets. Mais le reproche le plus grave qu'on fera à l'ouvrage, et dont pourtant M. Fonton ne sau-

rait être tout-à-fait responsable, c'est de manquer de renseignements sur les dispositions des Turcs. Il pourra dire, je le sais, pour justifier son silence, que les généraux turcs ne tiennent pas de journaux historiques, n'adressent pas à leur gouvernement de rapports circonstanciés ou raisonnés des combats qu'ils livrent ou soutiennent, et qu'ils n'ont à aucune époque l'état de situation exact et détaillé des troupes composant leurs armées; par conséquent qu'on ne saurait exiger de l'historien franc l'exposé exact de leurs forces, de leurs plans et de leurs opérations. Tout cela est vrai; mais, par cette raison même, on est naturellement porté à regarder une histoire rédigée sur les documents d'une seule des parties belligérantes comme une version à l'avantage de celle qui a fourni les matériaux, et dont on peut à plus d'un titre suspecter l'impartialité. Du reste, le style de l'ouvrage est en général clair et rapide; il n'a d'embarras que dans les descriptions techniques qui demandent une grande exactitude d'expression pour être intelligibles. C'est, en définitive, un livre instructif qui mérite d'être accueilli par tous les militaires studieux.

Si l'on compare l'ouvrage de M. Fonton à celui du colonel Uschakof, dont je n'ai connaissance que d'après la traduction allemande, nul doute que les gens du monde, les savants et les géographes ne donnent la préférence au premier. Il est en effet d'une lecture moins pénible et plus attrayante que son modèle, parce qu'il est dégagé d'une infinité de renseignements et de détails qui n'intéressent que des militaires; il a même un avantage sur ce dernier en ce qu'il entre plus avant dans la pensée du général en chef. Mais les officiers qui lisent pour s'instruire, qui ne trouvent jamais trop de détails, ni de renseignements

sur un pays et des armées si peu connus, après avoir étudié l'ouvrage de M. Fonton, consulteront encore avec intérêt la traduction allemande de l'original sur lequel il a été calqué, et complèteront ainsi les idées qu'ils se seront formées sur l'état des choses de la Russie en Asie-Mineure.

L'Atlas de cet ouvrage se compose du portrait du comte d'Erivan, d'une carte de la triple chaîne du Caucase et des pays environnants, et de 8 plans de siéges ou batailles. Il est supérieur, pour l'exécution, à celui qui accompagne la traduction allemande de la relation du colonel Uschakof, tiré sur du papier pelure d'oignon, sans consistance. La carte parfaitement gravée sur pierre, d'après des reconnaissances toutes nouvelles, donne tout le Caucase et les possessions russes au-delà de cette chaîne de montagne; elle indique les frontières actuelles de la Russie, de la Turquie et de la Perse; elle a cinq échelles en myriamètres, en werstes, en lieues de 25 au degré, en milles d'Allemagne, en milles anglais. Les plans de siéges et de batailles, à une grande échelle, sont remarqua bles pour leur belle exécution.

Le texte forme un volume grand in-8°, orné d'un beau frontispice gravé.

ARTILLERIE DU COMITÉ. Collection de dessins représentant les nouveaux systèmes d'artillerie, 15 planches coloriées. 30 fr.

ESQUISSES HISTORIQUES SUR L'ARMÉE, par le capitaine Joachim Ambert, 2 vol. in-8°, 13 lithographies. 15 fr.

COURS D'ART ET D'HISTOIRE MILITAIRES, par Jacquinot de Presle. 1 gros vol. in-8°. 8 fr.

TRAITÉ DE LA GUERRE CONTRE LES TURCS, DE 1809 à 1829, 1 vol. in-8° avec planches. 12 fr.

COURS SPÉCIAL DES S.-OFFICIERS DE L'ARTILLERIE, adopté par le ministre de la guerre, 1 vol. in-12 avec 8 planches, 1840. 2 fr. 50 c.

MÉMOIRE SUR LE MOUVEMENT DES PROJECTILES DANS L'AIR, en ayant égard à la rotation de la terre, 1 vol. in-4°, 1839. 15 fr.

FORMULES RELATIVES AUX EFFETS DU TIR D'UN CANON SUR LES DIFFÉRENTES PARTIES DE SON AFFUT, et règles pour calculer la grandeur et la durée du recul, 2e éd., 1838, 3 pl. 3 fr.

HISTOIRE POLITIQUE, administrative, civile et militaire de la Prusse, depuis Frédéric II jusqu'en 1815, 3 vol. in-8°. 15 fr.

PRÉCIS HISTORIQUE DES ARMES DÉFENSIVES ET OFFENSIVES, depuis leur invention jusqu'à nos jours, 1 vol. in-18, pl. 2 fr.

LES SEPT SIÉGES DE LILLE, contenant les relations de ces siéges, appuyées de chartes, capitulations et de tous les documents historiques qui s'y rapportent, avec trois plans aux époques de 1667, 1708 et 1792, par Brun-Lavaine, 1 vol. in-8°. 10 fr.

STATISTIQUE DE LA FRANCE, publiée par les ministres, 5 vol. in-folio. 100 fr.

Ce grand ouvrage formera 19 vol. in-folio imprimés avec luxe sur beau papier; il doit trouver place dans toutes les bibliothèques, et peut accompagner la belle carte de France publiée par l'état-major.

COMPTE-RENDU DES INGÉNIEURS DES MINES, in-4°

Il paraît chaque année un volume.

INSTRUCTION SUR LE CANONNAGE A BORD DES VAISSEAUX ET DES BATEAUX A VAPEUR, avec planches représentant les affûts et les bouches à feu du nouveau système d'artillerie navale, par le colonel Préaux, commandant le régiment d'artillerie de la marine, 1 vol. in-8° avec tableaux, 1840, 3e édition.

Le *Spectateur militaire*, recueil de science, d'art et d'histoire militaires. Il paraît chaque mois un cahier de 7 à 8 feuilles d'impression, avec cartes et plans. Prix : 30 fr. par an pour Paris et les départements; 36 francs pour l'étranger. — M. le ministre de la guerre écrivait le 6 novembre 1839 :« *L'utilité du* Spectateur *me paraît incontestable; je suis tout disposé à contribuer à ce qu'il prenne plus de publicité, et c'est dans cette pensée que je me propose de lui communiquer des documents dont l'impression augmentera, je l'espère, l'intérêt que ce journal inspire à tous ceux qui s'occupent de matières militaires..... Je viens de décider que chaque régiment de l'armée, infanterie, cavalerie, artillerie et génie, devra prendre un abonnement au* Spectateur militaire. »

Aperçu de l'état militaire de la France en 1840, présentant l'organisation des bureaux du Ministère de la guerre et celle des divers comités d'armes; les cadres de l'état-major général et des corps de l'armée; l'emplacement de tous les corps de troupes; les divisions territoriales et actives; les directions de l'artillerie et du génie, avec les noms des officiers-généraux et supérieurs qui les commandent; les places fortes, les écoles et tous les établissements militaires. Prix : 1 fr. 50 c.

Sur l'expédition et le siége de Constantine en 1837, par le général Robault de Fleury; marches, travaux, détails de l'assaut, avec 2 plans et une vue; in-8. Prix : 3 fr.

Journal des opérations de l'artillerie pendant l'expédition de Constantine en 1837, par le général de Tournemine, chef d'état-major de l'artillerie de l'armée; in-8, avec un plan et une vue. 3 fr.

Relation du siége de la citadelle d'Anvers en 1832, par le général du génie Laffaille; in-8, avec un plan. Prix : 2 fr.

La colonne Napoléone et le camp de Boulogne, par Joachim Ambert; in-8. Prix : 1 fr. 25 c.

Mémoire sur l'organisation régimentaire de la cavalerie, par Joachim Ambert; in-8. 2 fr.

SOUS PRESSE :

Le livre des armées, ou recherches sur la statistique militaire, l'organisation, les institutions et les forces des armées des puissances étrangères. Un fort volume in-8.

La statistique militaire de chacune des grandes puissances formera un cahier de 5 à 6 feuilles d'impression, prix : 3 fr. ; celle de chacune des petites puissances formera un cahier de 2 à 3 feuilles : prix 1 fr. 50 c. — Le prix de l'ouvrage complet sera fixé après sa publication.

La souscription est ouverte à ma librairie.

MAGASIN DE LIVRES

SUR L'ART MILITAIRE, LA MARINE, LES MATHÉMATIQUES, LA PHYSIQUE, LA CHIMIE, LA MINÉRALOGIE, LES MINES ET LES PONTS-ET-CHAUSSÉES.

LIBRAIRIE D'AUGUSTE LENEVEU,

Rue des Grands-Augustins, 18, *à Paris*.

Il existe dans mes magasins 100,000 volumes d'ouvrages sur les sciences et sur les arts, et je me charge de procurer aux conditions les plus avantageuses tous ceux que l'on voudra bien me demander.

Prospectus des ouvrages nouveaux (1840).

***Introduction à la mécanique industrielle physique ou expérimentale*, par J.-V. Poncelet, chef de bataillon du génie, membre de l'Institut de France, Académie des sciences, professeur de mécanique physique et expérimentale à la Faculté des sciences de Paris, ancien professeur du cours de mécanique appliquée aux machines à l'Ecole d'application de l'artillerie et du génie, etc, *2e édition entièrement corrigée et contenant un grand nombre de considérations nouvelles*. 1 vol. in-8 de plus de 500 pages, fig. 7 fr.**

***Description des divers procédés de fabrication de la poudre à canon*, de ses effets dans les bouches à feu et des divers moyens d'épreuve, par C. Timmerhans. Paris, 1839. 1 vol. in-8, avec 4 planches d'une grande dimension représentant toutes les machines employées dans les divers modes de la fabrication de la poudre. 12 fr.**

Il n'existait sur la fabrication de la poudre que des traités écrits en l'année 1812; la mécanique et la chimie ayant fait depuis cette époque d'immenses progrès tous étaient bien en arrière. Voici le compte-rendu de cet ouvrage dans le *journal des Sciences militaires* de septembre 1839; il fera bien juger de son importance.

Cet ouvrage, le plus complet et le plus instructif qui ait été publié jusqu'à ce jour sur cette matière, est divisé en quatre livres, dont le premier traite des matières premières qui entrent dans la composition de la poudre, le second de la fabrication de la poudre, le troisième de la combustion et de l'effet utile de la poudre, le quatrième de l'essai des poudres.

Dans chacune de ces divisions, l'auteur a mis son ouvrage au niveau de la science, en faisant connaître à ce sujet les travaux des savants tant en France qu'en Angleterre, et les divers procédés de fabrication et d'épreuves actuellement en usage dans les Etats de l'Europe. On ne trouve dans aucun autre ouvrage de ce genre une application plus complete et plus savante des principes de la chimie et de la mécanique à la composition et aux procédés de fabrication de la poudre, ainsi qu'aux essais des matières composantes et à l'analyse de la poudre.

Dans le premier livre, l'auteur fait connaître les principaux résultats des mémoires de Proust sur la composition et la combustion de la poudre, et sur les qualités de ses éléments; il fait connaître également les procédés les plus efficaces employés par les officiers et savants français et étrangers pour l'effet et le raffinage de ces éléments.

Dans le second livre, il fait connaître les divers procédés de fabrication actuellement en usage, et surtout les nouveaux procédés relatifs à la poudre des meules, employés en Angleterre, en Allemagne, en Belgique et en France, au moyen desquels on donne à la poudre une force si considérable.

Dans le troisième livre, l'auteur fait connaître les phénomènes de la combustion et de l'effet utile de la poudre; il trouve le moyen de jeter quelque lumière sur une partie de la science qui, jusqu'à ce jour, a été si obscure et si incertaine, en s'appuyant sur les épreuves intéressantes faites depuis quatre ans à Metz par le capitaine Piobert, et à Esquerdes par le commissaire Maguin. Il rapporte également les épreuves plus anciennes de Rumfort, d'Antony, de Darcy, de Hutton, de Muller et de Vesuguilliers. Il fait connaître les formules du colonel Duchemin relativement à la vitesse initiale des projectiles, d'après lesquelles il essaie d'évaluer le travail utile de la poudre dans les armes à feu. Il applique pour cela les formules de M. Duchemin à diverses épreuves de Hutton, de 1788 à 1791, du professeur Gregory en 1815 et 1818, des commissaires de l'institut en 1804, et du capitaine Callerstroem en 1831.

Dans le quatrième livre, l'auteur fait connaître les divers procédés employés pour l'essai des poudres.

la mesure de leur densité absolue et relative, et leur analyse, ainsi que les diverses éprouvettes employées dans les principaux États de l'Europe.

Après avoir fait connaître les défauts et l'insuffisance de ces divers instruments, l'auteur en conclut que le meilleur mode d'épreuve de la poudre est l'arme à laquelle elle est destinée, en mesurant la vitesse initiale du projectile; mais il pense que son évaluation au moyen du pendule étant douteuse et difficile, il conviendrait d'employer pour cet objet l'appareil proposé par le chef d'escadron de Boos, qui consiste à évaluer la vitesse par le temps du trajet évalué par le passage du projectile à travers deux cadres, dont l'un est fixe et l'autre mobile, sous la condition toutefois que l'on sera assuré par de nouvelles expériences si cette évaluation a toute la rigueur nécessaire pour faire connaître l'effet utile des différentes poudres.

L'ouvrage est terminé par des notes scientifiques, dont la première donne le calcul et la vitesse des roues hydrauliques; la seconde, celui de leur effet utile; la troisième, le calcul du moulin à pilon; la quatrième, le calcul des moulins à meules; le cinquième, le calcul du travail employé en Suisse pour arrondir les grains, la sixième, le calcul de M. Poumet relativement à la surface des grains de poudre; la septième, une démonstration plus simple des mêmes pratiques: la huitième enfin, les expériences faites en Danemark, en Angleterre et en France, sur l'influence des chambres des mortiers.

Cet ouvrage, considéré comme la première partie d'un traité d'artillerie, paraîtra peut-être trop étendu relativement aux autres parties plus essentielles. Néanmoins il peut être considéré comme un des plus utiles qui aient paru jusqu'à ce jour, et il figurera avec avantage dans toutes les bibliothèques des écoles militaires et des officiers d'artillerie, qu'il dispensera de consulter à ce sujet un grand nombre d'ouvrages et de recueils volumineux que l'on n'a pas toujours à sa disposition.

Exercices sur la justesse comparée du tir des balles sphériques, plates et longues, **par M. Didion, ancien élève de l'Ecole polytechnique, capitaine d'artillerie, professeur à l'Ecole d'application de l'artillerie et du génie. 1 vol. in-4, avec planches. 5 fr.**

Description de la fabrication des bouches à feu en fonte de fer **et des projectiles à la fonderie de Liége, par le général Huguenin, ex-directeur de la fonderie de Liége. Traduit du hollandais en français par un capitaine d'artillerie. 1 vol. in-8, avec 13 planches de grande dimension, représentant 155 figures. 15 fr.**

Table des matières. — Introduction. — Notice historique concernant les bouches à feu en fonte de fer. Causes qui ont fait douter autrefois de leur résistance à un long service. — Description des diverses espèces de minerais de fer, leur préparation mécanique. Hauts fourneaux servant à opérer la conversion des minerais en fonte de fer. — Mise au feu, premier chauffage et conduite d'un haut fourneau. — Fonte. — Argile et sable nécessaires au moulage. — Modèles et châssis pour moulage en sable des bouches à feu. — Moulage des grands corps de révolution. — Fourneaux à réverbère pour la fusion du bronze et celle de la fonte. — Briques réfractaires. — Houilles convenables pour fourneau à réverbère. — Chargement des fourneaux à réverbère et fusion. — Fosse aux moules. — Placement des moules. — Réunion des châssis partiels. — Coulage. — Dispositions mécaniques pour le forage des bouches à feu et exécution du forage. — Perçage des lumières. — Visite et épreuve des bouches à feu neuves en fonte. — Mise des grains aux canons en fonte. — Observations concernant le moulage et le coulage des bombes, des obus, des grenades et des boulets. — Le sable. — La fonte. — Les fourneaux. — Hauts fourneaux et coupelots. — Fourneaux à réverbère. — Globes et châssis pour le moulage des projectiles. — Moulage des projectiles. — Préparation des noyaux pour projectiles creux. — Coulage des projectiles. — Visite des projectiles. — Explication des planches.

Mémoires divers sur les obus à balles ou Schrapnells, **traduits des archives pour les officiers des corps royaux prussiens de l'artillerie et du génie, et accompagnés d'observations par le lieutenant-colonel d'artillerie Tortel. 1 vol. in-8. 3 fr**

Table des matières. — Quelques mots sur l'histoire des obus à balles en France. — Note de M. le capitaine Meyer, touchant l'histoire du schrapnells. Quelle est l'utilité des obus à balles, comparativement aux autres projectiles en usage? — Obus à balles des Anglais, d'après la description du capitaine Glender. — Obus à balles de Norwège. — Des nouveaux obus à balles des Anglais. — Obus schrapnells anglais, d'après un mémoire sur l'artillerie du capitaine Straith. Tir des schrapnells dans les bouches à feu de campagne. — Tir des schrapnells dans les pièces de siége et de marine. — Poids, charge intérieure des projectiles. — Expériences faites en Belgique avec des obus à balles, par le capitaine Boormann. — D'une fusée tictochrone pour les projectiles creux.

Nouveau manuel complet des alliages métalliques, **par A. Hervé. 1 vol. in-18. 3 fr. 50 c.**

Instruction théorique et pratique d'artillerie, **à l'usage des élèves de l'Ecole militaire de Saint-Cyr, par Thiroux, professeur du cours, capitaine d'artillerie. 1 vol. in-8, avec 18 planches. 6 fr.**

« Cet ouvrage élémentaire, rédigé d'après un programme arrêté par le comité d'artillerie, et publié sous l'approbation du ministre de la guerre, contient tout ce que peuvent désirer de connaître de l'arme de l'artillerie, les officiers d'infanterie et de cavalerie, même les plus studieux. Le capitaine Thiroux, après avoir traité des armes portatives et du matériel d'artillerie, fournit ensuite, dans le meilleur ordre, les renseignements les plus satisfaisants sur le service de campagne et de siége, sur les artifices de guerre et les ponts militaires. Chacune des 12 leçons de l'ouvrage est comme une sorte de traité particulier qui, bien que succinct, est néanmoins assez complet. L'auteur, quoique versé dans les sciences mathématiques et physiques, a eu le bon esprit d'en dégager son livre, pour le mettre à la portée de tout le monde. »

Ce cours est adopté par les écoles militaires de la Belgique, de la Hollande et des États-Unis d'Amérique.

Instruction sur le canonnage à bord, à l'usage des maîtres et seconds maîtres canonniers des écoles d'artillerie navale, par le lieutenant colonel *Préaux*. *Deuxième édition*. 1 vol in-8 avec 5 grandes planches. 3 fr. 50 c.

Les planches représentent toutes les pièces en fer en usage dans la marine, les perculeurs, les étoupilles, etc.

Rapport sur le matériel de la marine, par le baron de Tupinier. 1 gros vol. in-8. 7 fr.

Notice sur le camp d'instruction des troupes sardes établi à Cirié en 1838, suivie d'une notice sur le camp d'instruction de Montechiaro. 1 vol. in-8, avec deux plans. 3 fr.

Précis des campagnes et des siéges d'Espagne et de Portugal, de 1807 à 1814, d'après l'ouvrage de M. Belmas, chef de bataillon du génie, intitulé : *Journaux des siéges faits et soutenus par les Français dans la péninsule*, les dépêches du duc de Wellington et autres ouvrages, accompagné d'une carte militaire de la Péninsule, par Augoyat, lieutenant-colonel du génie. 1 vol. in-8, 1839. 12 fr.

Essai d'une instruction sur le passage des rivières et la construction des ponts militaires, à l'usage des troupes de toutes armes; rédigé par C. A. Haillot, capitaine-commandant au bataillon de pontonniers. 1 vol in-8, avec 11 planches d'une grande dimension. 12 fr.

Aide-mémoire de l'ingénieur militaire, ou recueil d'études et d'observations rassemblées et mises en ordre par Grivet, capitaine du génie, première partie.—Livre second.—Sciences auxiliaires 1 vol. in-8, avec 10 planches. 7 fr. 50 c.

Traité des batteries, dédié à M. le général de Liem, inspecteur-général de l'artillerie, par Ebayez, lieutenant d'artillerie. 1 vol. in-8, avec pl. 5 fr.

État actuel de l'artillerie de campagne en Europe, par G.-A. Jacobi, ouvrage traduit de l'allemand, revu, corrigé et augmenté, et accompagné d'observations par le capitaine d'artillerie Mazé, professeur à l'Ecole d'application d'état-major. Artillerie de campagne anglaise. 1 vol. in-8, avec 5 planches. 5 fr. 75 c.

Pyrotechnie raisonnée, ou application de la chimie aux artifices de guerre, par Moritz Meyer; traduit de l'allemand par Hippert, lieutenant d'artillerie. 1 vol. in-8. 6 fr.

Essai sur l'organisation de l'artillerie, et de son emploi dans la guerre de campagne, par Lebourg. 1 vol. in-8. 10 fr. 50 c.

Manuel historique de la technologie des armes à feu, par le docteur Moritz Meyer, capitaine prussien; traduit de l'allemand par Rieffel, professeur à l'école d'artillerie de Vincennes. Avec des annotations et des additions. 2 vol. in-8 15 fr.

Aide-mémoire à l'usage des officiers d'artillerie, publié par ordre du lieutenant général, président du comité de l'artillerie, comte d'Anthouard. 1 vol. in-8 6 fr.

Traité d'artillerie théorique et pratique, par Piobert, chef d'escadron d'artillerie, professeur du cours à l'école de Metz. 1 vol. in-8. 7 fr.

Mémoire sur la défense et l'armement des côtes, avec plans et instructions approuvés par Napoléon concernant les batteries de côtes, et suivi d'une notice sur les tours Maximiliennes, accompagné de dessins, in-8. 5 fr.

Procédés de fabrication dans les forges, appliqués particulièrement au service de la guerre. — Cours sur le service des officiers d'artillerie approuvé par le ministre de la guerre. 1 vol. in-8, avec 9 grandes pl. 12 fr.

Collection des uniformes de l'artillerie des différentes puissances, 25 feuilles coloriées avec soin à 2 francs la feuille.

Applications du fer aux constructions de l'artillerie, par le capitaine Thiery. 1 vol in-4. (La deuxième partie est sous presse.) 15 fr.

Considérations et expériences sur le tir des obus à balles, par M. Charles Bormann, capitaine d'artillerie. In-8, avec planches. 2 fr. 50 c.

Tableau de la situation des établissements français en Algérie jusqu'en 1838. 3 vol. in-folio, avec 14 cartes 45 fr.

Notices statistiques sur les colonies françaises, imprimées par ordre de M. le vice-amiral de Rosamel. 3 vol. in-8. 22 fr. 50 c.

Considérations sur l'emploi des troupes aux grands travaux d'utilité publique, par le général marquis Oudinot. 1 vol. in-8. 3 fr. 50 c.

Mémoire sur l'emploi des troupes aux travaux d'utilité publique, par le lieutenant-colonel du génie d'Artois. 1 vol. in-8. 3 fr. 50 c.

Des routes stratégiques de l'Ouest, emploi des troupes aux travaux d'utilité publique, par Jardot, capitaine d'état-major. in-8. 3 fr. 50 c.

Aperçu général sur les opérations du recrutement, la justice militaire et le mouvement des pensions militaires, par Jardot. in-8. 3 fr.

La colonne Napoléone et le camp de Boulogne, par Joachim Ambert. 1 vol. in-8, avec une grande planche. 3 fr. 50 c.

Examen critique des différences essentielles qui existent entre les armes à feu françaises et anglaises, et qui doivent être considérées comme la cause principale de l'infériorité des Français dans leurs derniers combats avec les Anglais, par Schlimmbach, ex-officier de l'armée prussienne. 1 vol. in-18. 3 fr. 50 c.

Traité des constructions en poterie et fer, à l'usage des bâtiments civils, industriels et militaires, suivi d'un recueil de machines approprié à l'art de bâtir, dédié à MM. les architectes, officiers du génie et entrepreneurs de maçonnerie et serrurerie, par Louis-Gustave Eck, architecte, inspecteur des travaux publics. 1 vol. in-folio, avec 66 planches gravées. 40 fr.

Collection de 350 dessins relatifs à l'art de l'ingénieur, lithographiés à l'école royale des ponts-et chaussées, sous la direction de M. de Bérigny. (Cette collection, lithographiée il y a quelques années, représente 1,550 fig.) 2 vol. in-folio. 350 fr.

Nouvelle collection de 530 dessins ou feuilles de texte relatifs à l'art de l'ingénieur lithographiés à l'école des ponts-et-chaussées, sous la direction de M. Brisson 2 vol. in folio (1,735 fig) 400 fr.

Cours sur le tracé et la construction des batteries de toute espèce, extrait du cours publié par le comité d'artillerie. 1 vol. in 12, 10 pl. 3 fr. 50 c.

Traité de l'art de la charpenterie, par Emy, colonel du génie, t. 1er 1 vol. in-4, et atlas de 59 planches. 36 fr.

Rapport sur les prisons de l'Angleterre, de l'Ecosse, de la Hollande, de la Belgique et de la Suisse, par L. Moreau Christophe, inspecteur-général des prisons de la France. 1 vol. in-4, avec planches. 10 fr.

Rapport sur les prisons du midi de l'Allemagne, par Remacle, et rapport sur les prisons, maisons de force, maisons de correction et bagnes de l'Italie, par A.-E. Cerfberr. 1 vol in-4. 7 fr. 50 c.

Bibliothèque historique et militaire publiée par Ch Liskenne et Sauvan, les 2 vol. in-8 parus avec les atlas. 30 fr.

Histoire sommaire de l'Egypte sous le gouvernement de Mohammed-Aly, ou récit des principaux événements qui ont eu lieu de 1823 à 1838, par M. Félix Mengin, précédée d'une introduction, et suivie d'études géographiques et historiques sur l'Arabie, par M. Jomard, membre de l'Institut de France; accompagnée de la relation du voyage de Mohammed-Aly au Fazool, d'une carte de l'Acyr et d'une carte générale d'Arabie, par le même; terminée par des considérations sur les affaires de l'Egypte. 1 vol. in-8, 1839. 9 fr.

Tableau des guerres de la Révolution de 1792 à 1815, par un ancien élève de l'Ecole polytechnique; ouvrage accompagné de 20 cartes, et orné de 30 portraits des généraux qui ont commandé en chef les armées françaises. 1 vol. in-8. 12 fr.

Mémoires sur la fortification ou examen raisonné des propriétés et des défauts des fortifications existentes, indiquant de nouveaux moyens très simples pour améliorer à peu de frais les places actuelles et augmenter considérablement la durée des siéges, par Choumara, capitaine du génie. 1 vol. in-8, avec atlas. *Deuxième édition*.

La première édition de cet ouvrage étant épuisée depuis long-temps, l'auteur en a préparé une NOUVELLE ÉDITION, revue avec le plus grand soin, et considérablement augmentée, qui paraîtra incessamment à ma librairie. Un prospectus spécial fera connaître les modifications et améliorations introduites dans cette nouvelle édition, tant à l'égard des planches qu'à l'égard du texte.

État militaire du corps royal d'état-major pour 1840, contenant toutes les lois, ordonnances et réglements sur ce corps, etc. 1 vol. in-8. 5 fr.

Aide Mémoire portatif à l'usage des officiers du génie, par Laisné. 2e édition, 1840. 1 vol. in-12. Sous presse.

Annuaire militaire, historique, topographique et statistique, par une société de militaires, sous la direction du capitaine Sicard. Deuxième année. 1840. 1 vol. in-8 6 fr.

Mesure d'un arc de parallèle moyen entre le pôle et l'équateur, par le colonel Brousseaud. 1 vol. in-4, avec planches. 18 fr.

Abonnements pour 1840 au		*Spectateur militaire*.	30 fr.
—	—	*Journal des sciences militaires*.	42
—	—	*Journal des armes spéciales*.	10
—	— à la	*Sentinelle de l'armée*.	15

IMPRIMERIE DE BOURGOGNE ET MARTINET.
Rue Jacob, 30.

MAGASIN DE LIVRES

SUR L'ART MILITAIRE,

LA MARINE, LES MATHÉMATIQUES, LA PHYSIQUE,

LA CHIMIE, LA MINÉRALOGIE,

LES MINES ET LES PONTS-ET-CHAUSSÉES.

LIBRAIRIE D'AUGUSTE LENEVEU,

Rue des Grands-Augustins, 18,

A PARIS.

Il existe dans mes magasins 100,000 vol. d'ouvrages sur les sciences et sur les arts, et je me charge de procurer aux conditions les plus avantageuses tous ceux que l'on voudra bien me demander.

RAPPORT SUR LE PROJET DE LOI relatif aux fortifications de Paris; par Thiers, député des Bouches-du-Rhône, avec les annexes et documents contenant : Extrait des Mémoires de Napoléon. — Extrait d'un Mémoire de Vauban.— Note sur l'approvisionnement de Paris.— Dépenses des fortifications. — Du temps et du nombre d'ouvriers nécessaires. — Projet de loi et amendements de la Commission. 1 vol. in-4 de 20 feuilles et tableaux. 7 fr.

LE RAPPORT SUR LES FORTIFICATIONS DE PARIS fait à la Chambre des Pairs, par le baron Mounier. In-8. 2 fr. 50 c.

Le maréchal comte Molitor, le comte de La Riboissière, le comte Molé, le vicomte Tirlet, le duc de Broglie.

LA DISCUSSION DE LA CHAMBRE DES DÉPUTÉS ET DE LA CHAMBRE DES PAIRS. 1 vol. in-4. 25 fr.

FORTIFICATIONS DE PARIS. Du système à suivre pour mettre cette capitale en état de défense; par le général Valazé. In-8, avec un plan. 3 fr.

FORTIFICATIONS DE PARIS. Examen d'un article publié par le général Valazé; par Villeneuve, chef de bataillon du génie. In-8. 3 fr.

LETTRES AU MINISTRE DE LA GUERRE sur les fortifications de Paris; par Th. Choumara, chef de bataillon du génie. 1 vol. in-8. 3 fr. 50 c.

Cet officier, connu par ses écrits sur l'art militaire et la fortification, donne dans ce mémoire détaillé le système de Vauban perfectionné par ce qu'il y a d'excellent dans Carnot, Montalembert et autres auteurs modernes; **il est de la première importance.**

PARIS FORTIFIÉ, seule et incontestable garantie de l'indépendance de la France ; par le général baron de RICHEMONT, député. In-4, lithog. 3 fr.

DE LA DÉFENSE DE PARIS, tant sous le rapport de la fortification que sous ceux de la stratégie et de la tactique ; par le général RÉMOND, ancien député. In-8, avec un plan. 3 fr.

FORTIFICATIONS DE PARIS. Campagne de France en 1814. — Bataille de Toulouse en 1814. — Défense de Varsovie en 1832. — Tours maximiliennes. — Conclusions. Par ALLARD, chef de bataillon du génie, député. In-8. 3 fr.

DU PROJET DE FORTIFIER PARIS, par le général ROGNIAT. 2 brochures in-8. 2 fr. 75 c.

MÉMOIRE concernant la canalisation des fossés de Paris ; par MARTIN, architecte. In-8. 1 fr. 50 c.

LETTRES sur les fortifications de Paris ; par le général N... In-8. 1 fr. 50 c.

PROJET DE LOI présenté à la Chambre des Pairs, relatif à l'ouverture du crédit de 140 millions pour les fortifications de la ville de Paris, avec l'exposé des motifs ; par le Ministre de la guerre, président du Conseil des ministres. In-8. 1 fr. 50 c.

VAUBAN expliqué en ce qui concerne les moyens de défense de Paris ; par le général TIRLET. In-8. 1 fr. 50 c.

OBSERVATIONS sur les fortifications de Paris ; par le général MATHIEU-DUMAS. In-8. 1 fr. 50 c.

CONSIDÉRATIONS sur la défense de Paris ; par le commandant ROCQUANCOURT. In-8. 1 fr. 50 c.

NOUVEL ASSAUT A L'ENCEINTE PROJETÉE DE PARIS, par le commandant ROCQUANCOURT. In-8. 1 fr. 50 c.

FORTIFICATIONS DE PARIS. Considérations sur la défense nationale et sur le rôle que Paris doit jouer dans cette défense. 1 vol. in-8, avec plan. 7 fr.

DE L'EMPLOI DES PETITES ARMES DANS LA DÉFENSE DES PLACES, par le général ROGNIAT. In-8. 12 fr.

DE L'ARMEMENT DES PLACES, par le général ROGNIAT. In-8. 12 fr.

MÉMOIRE sur la défense et l'armement des côtes, avec plans et instructions approuvées par Napoléon, concernant les batteries de côtes, et suivi d'une notice sur les tours maximiliennes, accompagnée de dessins. 1 vol. in-8. 5 fr.

RELATION DU SIÉGE ET DU BOMBARDEMENT DE VALENCIENNES EN 1793 ; par le général TEXIER DE LA POMMERAYE. 1 vol. in-8, avec planches. 5 fr.

JOURNAL HISTORIQUE DU SIÉGE ET DU BLOCUS DE GÊNES. 1 vol. in-4, planches, par le général THIEBAULT. 18 fr.

HISTOIRE DES SEPT SIÉGES DE LILLE, avec cartes. In-8. 10 fr.

RELATION HISTORIQUE DU SIÉGE DE LA CITADELLE ET DE LA VILLE DE TURIN, par le comte SOLAR DE LA MARGUERITE. 1 vol. in-4, avec plans. 20 fr.

RELATION DU SIÉGE DE GRAVE ET DE MAYENCE, avec le plan de ces deux villes. In-12. 3 fr.

RELATION DE LA DÉFENSE DE TORGAU PAR LES TROUPES FRANÇAISES EN 1813, sous les généraux de division comte de Narbonne et comte Du Taillis; par le lieutenant-colonel du génie AUGOYAT. 1 vol. in-8, avec un plan. 5 fr.

Cette relation retrace une défense de place où le dévonement, l'opiniâtreté et la fermeté morale ont été portés à leur comble. Le gouverneur pouvait dire, avec vérité, en annonçant à l'empereur la reddition de Torgau : Cette place tombe faute de vivres, elle aurait bientôt tombé faute de défenseurs; 19,269 hommes avaient péri.

TABLEAU STATISTIQUE, POLITIQUE ET MORAL DU SYSTÈME MILITAIRE DE LA RUSSIE, par TANSKI, officier polonais. In-8. 7 fr.

DE LA DÉFENSE DES PLACES FORTES, par CARNOT. 1 vol. in-8, avec atlas in-4. 18 fr.

EXAMEN RAISONNÉ de l'ouvrage intitulé: La Russie dans l'Asie-Mineure, ou Campagnes du maréchal Paskéwisch en 1828 et 1829 (cet ouvrage contient plusieurs relations de siéges avec des plans); par le colonel KOCK, chef de la section historique au Ministère de la guerre. In-8. 4 fr.

PRÉCIS DES CAMPAGNES ET DES SIÉGES D'ESPAGNE ET DE PORTUGAL, par le lieutenant-colonel AUGOYAT. 1 vol. in-8, avec carte. 12 fr.

COLLECTION de 17 brochures du général VALAZÉ, relatives au génie. 10 fr.

COURS THÉORIQUE ET PRATIQUE D'ARTILLERIE, par le chef d'escadron PIOBERT, membre de l'Institut. Tome Ier, prix: 7 fr.
— Le tome II paraîtra en mai 1841.

ESSAI sur la tactique des trois armes isolées et réunies; par GIUSTINIANI, officier, aide-de-camp dans l'armée piémontaise. 1 vol. in-8, avec planches, 10 fr.

PLAN DE PARIS, indiquant le système de fortifications adopté en 1840. 1 feuille coloriée (*plan officiel*). 8 fr.

DESCRIPTION ET USAGE D'UN INSTRUMENT PROPRE A DÉFILER LES TRANCHÉES, par le général du génie VAILLANT. In-folio lithographié. 5 fr.

MODIFICATIONS A FAIRE AU PROFIL DES REMPARTS pour les rendre propres à recevoir la nouvelle artillerie. 2 planches in-folio, avec texte. 10 fr.

MÉMORIAL DE L'OFFICIER DU GÉNIE. 13 vol. in-8. 200 fr.

MÉMORIAL DE L'OFFICIER D'ARTILLERIE. 4 vol. in-8, atlas. 100 fr.

LA FORTIFICATION PERPENDICULAIRE, ou l'Art défensif rendu supérieur à l'offensif; par le général MONTALEMBERT, 11 vol. in-4; 360 planches. 200 fr.

ÉCOLE DES SAPES en 16 leçons. In-4, planches. 20 fr.

TRAVERSE TOURNANTE DE SAPE PLEINE, par MM. DAUTVILLE et RADEPONT, chefs de bataillon du génie. In-folio, planches. 5 fr.

THÉORIE DU TIR AU RICOCHET, par le lieutenant-colonel d'artillerie BELLENCONTRE. **SUPPLÉMENT** au Traité du mouvement des projectiles de LOMBARD. In-8 oblong. 10 fr.

TABLEAU DES TRAVAUX A FAIRE EN 1841 ET 1842 AUX PLACES FORTES DE FRANCE ET DES NOUVELLES PLACES A BATIR. In-4.

Dans cet ouvrage, divisé en sections : Frontière du Nord ; — frontière entre Meuse et Moselle ; — frontière entre Rhin et Moselle ; — frontière du Rhin ; — frontière du Jura ; — frontière des Alpes ; — frontière des Pyrénées ; — frontière de l'Océan ; — frontière de la Manche ; — Intérieur ; — Corse, on donne, en outre du détail des travaux à faire à chaque place, une note bien complète de ses propriétés militaires. En voici un exemple : « Frontière du » Rhin : Thann, place neuve à créer, susceptible de contribuer à la défense, » non seulement des Vosges, mais aussi de la plaine d'Alsace ; une place au » débouché de la vallée de la Thur aurait l'avantage de lier Belfort et Neuf- » Brisach, en rendant moins dangereuse la trouée entre ces deux places ; » elle remplacerait en outre Huningue, sous le rapport de la défensive. La » position près de Thann, sous ces divers aspects, est importante et mérite » d'être solidement occupée. »

47 notes de cette importance se trouvent dans cet ouvrage, soit pour des places existantes, soit pour des places à bâtir.

SUR LA FORTIFICATION DE PARIS, par le général PELET, avec une carte militaire de la France, indiquant les rapports de Paris avec l'intérieur du Royaume et avec les divers points de la frontière. In-8. 7 fr. 50 c.

La carte d'une très grande dimension est coloriée.

Collection complète de 30 volumes du *Spectateur militaire*, formant 180 numéros, enrichis de plans et cartes, à 15 fr. le volume.

PARIS. — IMPRIMERIE DE BOURGOGNE ET MARTINET,
rue Jacob, 30.

LENEVEU, LIBRAIRE POUR L'ART MILITAIRE,
Rue des Grands-Augustins, N° 18.

BATAILLES ET PRINCIPAUX COMBATS

DE LA

GUERRE DE SEPT ANS,

CONSIDÉRÉS PRINCIPALEMENT

SOUS LE RAPPORT

De l'Emploi de l'Artillerie

AVEC LES AUTRES ARMES,

PAR C. D. DECKER,

Colonel commandant la 1re brigade d'artillerie prussienne.

TRADUIT DE L'ALLEMAND,

PAR MM. LE GÉNÉRAL BARON RAVICHIO DE PERETSDORF,

ET LE CAPITAINE SIMONIN,

AU MINISTÈRE DE LA GUERRE.

Revu, corrigé, augmenté et accompagné d'observations,

Par J. H. Le Bourg,

Chef d'escadron au 7e régiment d'artillerie.

(*Avec un atlas de* 19 *planches in*-4°.)

PROSPECTUS.

Depuis que l'artillerie a été rendue assez mobile pour pouvoir suivre les mouvemens des troupes, sans les ralentir, elle a pris part à toutes les batailles. Son rôle dans la guerre de campagne est devenu d'autant plus actif, que son organisation a été plus perfectionnée; que l'art de la guerre en général a pris plus de développement, et a été basé sur

des principes plus savans et plus méthodiques. Aussi, voit-on, sous les plus grands capitaines, tels que Gustave-Adolphe, Frédéric et Napoléon, ainsi que sous d'autres généraux célèbres dans l'histoire, l'artillerie sortir de sa position secondaire, jouer un rôle très important dans les batailles, et contribuer puissamment à leurs résultats; cette arme est devenue aujourd'hui un des élémens essentiels de notre ordre de bataille. Aucune action de guerre de quelque importance ne peut avoir lieu sans sa coopération. Son action énergique suffit seule quelquefois pour décider la victoire ; et quand elle ne fait que partager ce triomphe avec les troupes des autres armes, sa part est encore assez belle pour faire apprécier les immenses services qu'on peut attendre de son emploi, quand il est dirigé avec vigueur et intelligence. C'est ordinairement l'artillerie qui ouvre l'action en soutenant les tirailleurs: elle prépare et protége par son feu tous les déploiemens, et en général toutes les formations des troupes auxquelles elle est attachée; elle repousse toutes les attaques faites contre ces troupes, ou les appuie vigoureusement dans les mouvemens offensifs; elle rend surtout beaucoup plus efficaces les charges de la cavalerie, en portant d'avance l'hésitation et le désordre dans les colonnes ou dans les carrés que celle-ci doit enfoncer; en un mot, elle prépare la victoire et quelquefois la décide. Qu'on ouvre les annales militaires des principales nations de l'Europe, et l'on verra que dans toutes les guerres des temps modernes, notamment dans celles de la révolution française, l'artillerie a pris la part la plus active à toutes les batailles, et a exercé la plus puissante influence sur leurs résultats.

Cependant, malgré le rôle brillant qu'a joué l'artillerie dans tant de guerres mémorables, malgré les éminens services qu'elle a rendus, l'histoire a rarement enregistré ses faits d'armes, qui ne sont connus que par tradition et par une sorte de notoriété publique. La plupart des auteurs militaires parlent peu ou point des actions particulières à l'artillerie : ceux même qui s'en occupent donnent à peine une connaissance superficielle de sa force, de sa répartition sur les divers points de l'ordre de bataille, des positions successives qu'elle a prises, et enfin, des manœuvres qui ont produit les plus grands résultats. On conçoit combien il serait intéressant de voir remplir cette lacune; ce serait à la fois un acte de justice envers l'artillerie, un sujet de méditations et d'instruction très utile aux progrès de l'art.

C'est ce travail qu'a voulu entreprendre M. le colonel Decker, officier supérieur prussien très distingué; déjà connu en France, par plusieurs ouvrages recommandables sur l'arme de l'artillerie. Examinant avec le plus grand soin tous les documens relatifs à la guerre de sept

ans, il a trouvé le moyen de faire ressortir l'emploi que l'on a fait de l'artillerie dans les combats et dans les batailles les plus mémorables de cette époque: il ne s'est pas borné à relater les faits, il les a commentés en critique éclairé et consciencieux. Le colonel Decker montre au lecteur la part que l'artillerie a prise dans les principales actions de guerre; les importans résultats qu'elle a produits, et ceux qu'elle aurait pu obtenir sans des fautes qui sont jugées avec une impartialité remarquable. L'auteur a fait précéder son travail par un exposé rapide de l'état de l'artillerie chez les diverses puissances belligérantes: exposé qui fait d'avance pressentir au lecteur les chances de succès que promet à chacune d'elles leur organisation plus ou moins perfectionnée, et que le cours des événemens vient très souvent réaliser.

Cet ouvrage, fruit de beaucoup de recherches et d'une expérience consommée dans le service de l'artillerie, méritait d'être connu en France. Il vient d'être traduit avec élégance et avec une grande exactitude du traducteur, par M. le capitaine Simonin, ministère de la guerre, et par le général Ravichio de Peretsdorf. Les soins qu'ils ont consacrés à un travail aussi important et aussi utile, ne seront pas perdus pour la science militaire. C'est un premier pas dans une carrière toute nouvelle, qu'il importe de signaler, non seulement aux jeunes artilleurs, mais encore à tous les officiers qui veulent étendre leurs connaissances dans une partie importante de l'art de la guerre, que le silence des écrivains a laissé jusqu'à présent dans une inconcevable obscurité.

M. Le Bourg, chef d'escadron d'artillerie, auteur lui-même d'un excellent ouvrage sur l'organisation et l'emploi de l'artillerie en campagne, a bien voulu se charger de revoir le texte. Il a enrichi l'ouvrage d'un grand nombre de notes, pleines d'intérêt, qui donnent encore plus de prix au travail déjà si intéressant du colonel Decker.

CORRÉARD JEUNE, Éditeur.

L'ouvrage sera composé d'un vol. in-8°, avec un atlas de 19 planches in-4°.

Il paraîtra en trois livraisons. Prix de chaque livraison: 7 fr. 50 c.

TABLE DES MATIÈRES DE L'OUVRAGE,

Bataille de *Prague*, le 8 mai 1717 (avec plan III).
Bataille de *Kollin*, le 15 juin 1757 (avec plan IV).
Combat de *Hastenbeck*, le 26 juillet 1757 (avec plan V).
Combat de *Grossjagerndorf*, le 30 août 1757 (sans plan).
Bataille de *Rossbach*, le 5 octobre 1757 (avec plan VI).
Bataille de *Breslau*, le 22 novembre 1757 (avec plan VII).
Bataille de *Leuthen*, le 5 décembre 1757 (avec plan VII).
Bataille d'*Erefeld*, le 23 juin 1758 (avec plan IX).
Combat de *Sandershausen*, le 23 juillet 1758 (plan X).
Bataille de *Zorndorf* (plan XI).
Combat de *Luttenberg*, le 18 octobre 1758 (sans plan).
Surprise nocturne près de *Hochkirch*, le 14 octobre 1758 (sans plau).
Engagement près de *Bergen*, le 13 avril 1759 (avec plan XIII).
Bataille de *Kay*, le 23 juillet 1759 (sans plan).
Bataille de *Minden*, le 1er août 1759 (plan XIV).
Bataille de *Kunersdorf*, le 12 août 1759 (plan XV).
Engagement près de *Landshut*, le 23 juin 1760 (avec plan XVI).
Bataille de *Liegnitz*, le 15 août 1760 (plan XVII).
Bataille de *Torgau*, le 3 novembre 1760 (plan XVIII).
Engagement près de *Freiberg* lo 29 octobre 1762 (avec plan XIX).

ON SOUSCRIT A PARIS

CHEZ

CORRÉARD jeune, Éditeur d'ouvrages milit., rue de Tournon, 20;
LENEVEU, rue des Grands-Augustins, 18.

Imprimerie de Madame DE LACOMBE, rue d'Enghien, 12.

OUVRAGES

DE M. A. JARDOT,

Capitaine au corps royal d'État-Major,
Chevalier de la Légion-d'Honneur, commandeur de l'ordre d'Isabelle
la Catholique, membre de plusieurs Sociétés savantes,

QUI SE TROUVENT A PARIS

Chez **LENEVEU**, 18, rue des Grands-Augustins;
DONDEY-DUPRÉ, 8, rue des Pyramides;
BROCKHAUS ET AVENARIUS, 60, rue Richelieu.

PROSPECTUS.

RÉVOLUTIONS

DES PEUPLES DE L'ASIE MOYENNE,

INFLUENCE DE LEURS MIGRATIONS SUR L'ÉTAT SOCIAL DE L'EUROPE.

2 vol. in-8 avec carte et tableau synoptique. 16 fr.

Une lacune existait dans les annales écrites et l'histoire systématique du monde. Cette lacune portait sur les peuples qui, du fond de l'Asie, ce laboratoire de l'humanité, débordèrent comme des cataclysmes jusqu'aux extrémités orientales et occidentales du globe. Quelles furent les causes de ces invasions dites des *Barbares?* Comment s'accomplirent-elles? Quelle influence exercèrent-elles sur la destinée de notre Europe, et par conséquent sur la civilisation générale?

Tel est le sujet traité par M. Jardot, sujet le plus important que pût aborder, dans l'état présent de la science et du monde, le génie de l'histoire. Quelques mots suffiront pour faire comprendre l'intérêt qui s'attache à l'*Histoire des révolutions des peuples de l'Asie moyenne.* Dans l'absence de lumières suffisantes sur les annales obscures de ces vastes contrées, beaucoup d'événements d'une importance majeure dans l'histoire de notre Europe n'ont point été suffisamment éclaircis. C'est ainsi, par exemple, que nous voyons l'empire romain, menacé depuis long-temps, succomber à la fin sous les invasions répétées des

Barbares, sans que la cause de ces espèces de déluges de peuples nous soit bien clairement expliquée. Ces invasions remontent d'ailleurs bien plus haut, et il est curieux de suivre, dans M. Jardot, cette longue série de migrations qui commence, plus de deux mille ans avant notre ére, par les Finnois, qui se continue par les Gaëls, les Pélasges, les Germains, les Slaves, les Alains, les Huns, les Avares, les Turcs, pour finir, au XIII[e] siècle, par les Mongols.

Et quand on retrouve dans les révolutions de l'Asie intérieure la cause de ces effroyables débordements; quand on voit, par exemple, comment le passage du Rhin par les Francs et l'établissement de Clovis dans les Gaules se rattachent au développement des peuples de race sian-pi; comment ceux-ci, refoulant les Huns, les précipitent sur les Alains et sur les populations germaines, qui, pour échapper à l'oppression, se réfugient dans les Gaules; comment les Avares, à leur tour, pressés plus tard par des peuples de race turque, abandonnent leurs campements des vallées de l'Oural, et refoulent dans les Gaules un nouveau flot de Germains, qui devient une des causes de l'avénement au trône de la dynastie carlovingienne; comment les Croisades ont été provoquées par de nouvelles révolutions produites par l'expansion de la puissance mongole sur le continent asiatique; alors ces mouvements obscurs qui agitent le fond de l'Asie acquièrent pour nous, en se mêlant à notre histoire, un intérêt tout nouveau; alors, comme le dit très bien M. Jardot, « La scéne s'agrandit; les destinées du monde entier » apparaissent avec le caractère de l'unité...... Les révolutions » de l'Asie se présentent dès lors à l'observateur instruit » comme la clef de notre propre histoire, et c'est à ces luttes » lointaines qu'il faut demander le secret de la formation de nos empires, l'explication des modifications qui ont eu lieu » dans leur sein. »

Avant tout, M. Jardot étudie la configuration de l'Asie moyenne, l'aspect qu'elle présente, le climat sous lequel elle gémit; il décrit les hautes chaînes de montagnes qui la bordent ou la traversent. Cet aperçu géographique, déduit en partie de l'excellent ouvrage de M. de Humboldt, est une introduction qui facilite au lecteur l'intelligence du drame immense qu'on a entrepris de dérouler sous ses yeux. Un second chapitre est consacré à l'examen critique des diverses croyances qui se partagent les populations de l'Asie. L'influence des dogmes religieux a été trop manifeste et trop continue dans ces contrées, pour que ces éléments de l'histoire pussent être considérés comme de simples accessoires. En les réunissant dans un cadre spécial et restreint, l'auteur a su éviter un double écueil,

celui de sembler méconnaître leur valeur, et celui de charger le cours de son récit de digressions propres à fatiguer l'attention du lecteur, déjà suffisamment tendue.

De curieux détails sur les origines, le développement et les ressources de l'empire russe, donnent en outre à l'ouvrage de M. Jardot un mérite d'opportunité qui lui promet un grand nombre de clients dans le monde politique proprement dit. Les hommes d'État, non moins que les philosophes et les historiens, liront avec intérêt cette revue impartiale et ignorée de ce qui a contribué jusqu'à nos jours à l'accroissement d'un empire que les Waréghes, et les Mongols particulièrement, ont fondé et modifié. Le travail d'assimilation et de fusion des populations asiatiques opéré de nos jours par le gouvernement russe présente également un tableau fort utile à connaître : M. Jardot l'a esquissé avec tact et fidélité.

Le livre de M. Jardot, honoré dès son apparition des souscriptions les plus flatteuses de la part du roi et de plusieurs ministres, s'est vu enfin élevé au rang des ouvrages les plus sérieux et les plus importants de l'époque par la presse tout entière. *Le Journal des Débats* du 16 février 1841 est venu confirmer à son égard les éloges décernés précédemment par *le Moniteur*, *le Constitutionnel*, *le Messager*, *la Quotidienne*, etc., etc.

DES ROUTES STRATÉGIQUES DE L'OUEST,

EMPLOI DES TROUPES AUX TRAVAUX D'UTILITÉ PUBLIQUE.

Brochure in-8. 3 fr.

Cette question vivement controversée a plusieurs fois déjà excité l'opinion publique. M. le capitaine Jardot semble enfin l'avoir résolue, en présentant en détail les résultats recueillis récemment dans l'Ouest à l'occasion de l'ouverture des routes stratégiques. L'augmentation considérable de dépenses est de nature à faire impression sur l'esprit des économistes, lors même que les intérêts non moins sacrés de l'institution militaire en France, ceux de la discipline, de la dignité du commandement, ne commanderaient pas de réfléchir sur les dangers de cette innovation. L'auteur a parfaitement fait ressortir tous les obstacles qui, *dans l'époque actuelle surtout*, rendent difficile, sinon impossible, l'application de ces idées séduisantes.

STRTISTIQUE MILITIE

DU DÉPARTEMENT D'ILLE-ET-VILAINE.

Brochure in-4. 3 fr.

Profitant de son séjour dans ce département, M. le capitaine Jardot s'est appliqué, dans cet ouvrage, à analyser les différentes branches qui y constituent l'administration militaire. Passant successivement en revue, dans divers tableaux, tous les éléments de la vie militaire, il a fait ressortir l'influence du séjour des troupes dans nos cités, déduit le chiffre des sommes dépensées par elles ou pour elles, et exposé leur coopération dans les revenus de l'octroi ou des industries privées de la localité. Un tel travail, quoique borné à un seul département, a un degré d'utilité incontestable en ce qu'il tend à prémunir l'opinion publique contre l'idée fausse que l'armée est *improductive*, qu'elle est un pesant fardeau pour le pays. L'étude approfondie de cette question démontre au contraire combien d'industries reposent sur son existence.

APERÇUS GÉNÉRAUX.

Sur les opérations de recrutement, la Justice militaire et le mouvement des pensions militaires, d'après les comptes-rendus publiés en 1839 *par l'Administration de la guerre.*

Brochure in-8. 3 fr.

L'auteur a eu pour but dans cet écrit de vulgariser, en les simplifiant, tous ces documents si précieux qui sont le fruit d'une centralisation éclairée, et de dépouiller d'une partie de leur aridité des renseignements indispensables pour quiconque veut approfondir ces questions. M. le capitaine Jardot a de plus rendu ces détails piquants en les rapprochant d'autres résultats aussi officiels, quoique moins connus. C'est par de semblables travaux que des idées saines peuvent se répandre et contribuer à éclairer l'opinion publique.

Imprimerie de Bourgogne et Martinet, rue Jacob, 30.

J. CORRÉARD J^E, ÉDITEUR D'OUVRAGES MILITAIRES,
RUE DE TOURNON, N. 20.
A. LENEVEU, LIBRAIRE, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, N. 36.

JOURNAL
DES
SCIENCES MILITAIRES
DES ARMÉES DE TERRE ET DE MER.

PUBLIÉ PAR J. CORRÉARD J^E, ANCIEN INGÉNIEUR.

2e SÉRIE. — 12e ANNÉE. — PROSPECTUS. — JUIN, 1837.

COLLABORATEURS.

M. le général BARDIN; le général de cavalerie marquis de CARION-NISAS; CHATELAIN, chef d'escadron au corps royal d'état-major; COLLOMBEL, de la Meurthe, chef de bataillon d'artillerie de marine; le lieutenant général baron DESMICHELS; le baron DUPIN, officier supérieur au corps royal du génie militaire, conseiller d'état, membre de l'Institut et du conseil d'amirauté; le colonel DUVIVIER; ESTIENNE, ancien médecin principal des armées; FELLENS, membre de l'Athénée des sciences; FERRY, ancien professeur d'artillerie et du génie; GRIVET, capitaine du génie; A. GUY, chef de bataillon du génie; C.-A. HAILLOT, capitaine commandant la 2e compagnie du bataillon de pontonniers; A. de ILLENS, major du 64e de ligne; le chevalier de KIRCKHOFF, ancien médecin en chef des hôpitaux; LAISNÉ, capitaine du génie; LE BOURG, chef d'escadron d'artillerie; MADELAINE, capitaine d'artillerie; MAUSSION, lieutenant colonel d'état-major; MAZÉ, capitaine d'artillerie, professeur à l'école d'état-major; DE MONTGÉRY, capitaine de vaisseau; le lieutenant général vicomte de PRÉVAL; le général comte de la ROCHE-AYMON, pair de France; RIEFFEL, professeur aux écoles d'artillerie; ROGUET, lieutenant colonel au 18e léger; le général

comte de SEGUR ; DE TOURREAU, capitaine de cavalerie ; TUGNOT DE LANOYE, colonel d'artillerie ; TUGNOT DE LANOYE, chef d'escadron d'état-major ; le général d'artillerie GUILLAUME DE VAUDONCOURT, membre de l'Académie royale des sciences militaires de Suède ; P. VOGELI, de Lyon, etc.

Le *Journal des Sciences militaires*, dont la création date de 1825, est la première publication périodique qui ait eu pour objet spécial les progrès de l'art de la guerre, art si honorable et si vaste pour celui qui veut l'approfondir, si important et si difficile dans l'application. Depuis douze ans que ce recueil paraît, il n'a pas cessé de jouir de la faveur marquée des officiers les plus distingués. Outre les généraux expérimentés et les savants qui travaillent habituellement à sa rédaction, il s'est rendu l'organe de tous les officiers de l'armée qui avaient des vues nouvelles à proposer ou des découvertes utiles à faire connaître ; les mémoires précieux et l'immense variété des matières dont il se compose en font une encyclopédie militaire des plus intéressantes.

L'année 1833 nous avons commencé une deuxième série, et nous avons vu avec plaisir que nos soins pour améliorer notre recueil avaient été justement appréciés. Nous répondrons par de nouveaux sacrifices et par des efforts toujours croissants à la confiance des honorables généraux et officiers dont nous avons reçu tant de témoignages d'estime.

Les progrès rapides de la science militaire, les travaux nombreux qui s'exécutent, les découvertes qui surgissent journellement par suite de la dispotion des esprits et de ce goût si noble pour l'étude, qui se propage dans tous les rangs de l'armée, nous ont déterminé à publier le *Journal des Armes spéciales*. Ainsi que l'indique son titre, ce journal est destiné à former une espèce de centre auquel se rattacheront le corps royal d'état-major, l'artillerie de terre et de mer, le génie militaire et maritime ; la rédaction se compose de mémoires envoyés par les officiers de ces diverses armes. C'est aussi un moyen de communication et en quelque sorte de *correspondance* dont chaque militaire peut se servir pour exposer les fruits de ses recherches et de son expérience.

Mais la publication de ce recueil, loin de nuire à la marche du *Journal des Sciences militaires*, ne fait que la rendre plus rapide et plus sûre ; car les articles les plus intéressants du premier y sont toujours insérés.

Le *Journal des Sciences militaires*, conçu sur un plan beaucoup plus vaste, continue de recevoir toutes les communications qui pourront intéresser la science militaire, quels qu'en soient les développements et l'étendue. Le nombre plus grand de collaborateurs nous permet d'agrandir encore notre cadre, bien qu'il ait toujours été supérieur à celui des autres journaux militaires qui se publient en France. Désormais chaque livraison n'aura pas moins de neuf feuilles ; souvent elle en aura dix et même douze. Les planches, cartes, dessins, etc., gravés sur cuivre ou sur acier par les meilleurs artistes, seront numérotés, afin qu'il soit facile de les faire relier.

Les matières se diviseront, comme par le passé, de la manière suivante :

THÉORIE.

Principes généraux de la guerre de terre et de mer, formant, par leur réunion, un cours complet pour les militaires de toutes armes et de tous grades.

APPLICATIONS.

Mémoires sur les différentes brauches de cette science et sur les perfectionnements dont elles peuvent être susceptibles; sur la marine, la fortification, l'artillerie, la science de l'ingénieur; sur l'infanterie, la cavalerie, et les rapports des différentes armes; observations sur les ordonnances pour les manœuvres, le service intérieur de campagne et dans les places; sur l'habillement, l'équipement, l'armement, le casernement, l'administration, l'orgauisation et 'instruction des troupes.

HISTOIRE.

Examen des campagnes mémorables des temps anciens et modernes; anecdotes et faits militaires; fragments et mémoires inédits sur les dernières campagnes; journaux de siéges; observations sur les événements militaires du jour, avec plans, cartes et états, propres à donner une idée précise de la situation des forces belligérantes.

MÉLANGES.

Inventions et perfectionnements applicables à l'art de la guerre; mémoires statistiques, plans, reconnaissances et cartes militaires; extraits ou résumés des ouvrages les plus remarquables publiés jusqu'à ce jour sur l'art de la guerre; mémoires sur les colonies, les places, ports, positions et frontières des puissances étrangères; examen de leurs institutions militaires.

BULLETIN.

Analyse et mémoires, journaux et ouvrages quelconques, français ou étrangers, ayant rapport à l'art de la guerre.

BIOGRAPHIE.

Notices nécrologiques ou autres sur les militaires qui se sont illustrés dans tous les siècles et dans tous les pays.

ANNONCES.

Promotions et mutations des grades supérieurs dans les armées de terre et de mer des différents états; services récents et journaliers rendus par les mili-

taires de toutes armes; annonce sommaire des ouvrages militaires qui paraîtront en France et à l'étranger, et notamment de ceux dont il sera rendu compte ultérieurement.

CONDITIONS DE LA SOUSCRIPTION.

Le *Journal des Sciences militaires des armées de terre et de mer* paraît à la fin de chaque mois; chaque numéro se compose d'un cahier de neuf à douze feuilles in-8°, orné de cartes ou de planches représentant des plans de batailles, des machines de guerre de nouvelle invention, des manœuvres, etc. Trois livraisons de texte forment un volume.

PRIX :

	par an.	six mois.
Pour Paris,	42 fr.	22 fr.
Pour les départements,	48	25
Pour l'étranger,	54	28

Chaque numéro séparé se vend 5 francs.

Il reste quelques collections complètes de la première série; on pourra s'en procurer au prix ci-dessus fixé.

AVIS.

Les documents, mémoires, etc., relatifs aux différentes branches de la science militaire, les fragments historiques, les notions biographiques, etc., etc., pourront être adressés (franco), de tous les points de la France et des pays étrangers, à M. CORRÉARD jeune, directeur du journal; ce qu'on expédiera de l'étranger pourra être transmis par l'intermédiaire des ambassadeurs ou chargés d'affaires accrédités auprès du gouvernement français. Les articles qu'il ne sera pas possible d'insérer seront rendus.

Les auteurs ou éditeurs d'écrits concernant l'art militaire sont invités à en faire parvenir, au bureau, deux exemplaires (franc de port), avec l'indication du prix. L'ouvrage envoyé sera immédiatement annoncé, en attendant qu'il en soit rendu compte.

On s'abonne à Paris, au bureau du journal, rue de Tournon, n. 20;

A. LENEVEU, rue des Grands-Augustins, 18.

Et chez tous les libraires de la France et de l'étranger, et dans tous les bureaux de poste.

EXTRAIT DE LA TABLE SOMMAIRE

DES

PRINCIPAUX ARTICLES CONTENUS DANS LA PREMIÈRE SÉRIE,

COMPOSÉE DE 29 VOL. IN-8°, ORNÉS D'UN GRAND NOMBRE DE PLANCHES.

THÉORIE.

Six mémoires sur les principes généraux de la science de la guerre. — Système général de défense de la France. — Sur l'armement des places. — Essai sur la défense des états par les fortifications. — Du service des armées en campagne. — Mémoire sur la fortification. — Mémoire sur les siéges. — Mémoire sur un projet de phalange. — De l'influence de l'étude des sciences sur les hommes de guerre. — Mémoire sur les propriétés et les défauts des fortifications existantes. — Sur les vrais principes de la défense des places. — De la cavalerie, de son organisation et de son instruction. — De l'influence réciproque de l'instruction et de l'esprit de corps sur les officiers. — Des institutions militaires en rapport avec l'état de la société. — Discours du général Tirlet, sur la solde et l'entretien. — Mémoire sur les moyens de punir Alger et de détruire la piraterie. — Détermination du centre de gravité d'un canon. — Considérations générales sur la justice militaire. — Du pointage des mortiers à la mer. — Mémoire sur un nouveau système de canons de siége. — Mémoire sur les différentes parties du service de l'artillerie. — De la rectification du matériel de l'artillerie. — Mémoire sur la balistique. — Tactique, stratégie. — Du pointage et du tir de l'artillerie de terre. — Des lignes de circonvallation et de contrevallation, cinq chapitres. — Sur les reconnaissances militaires. — Précis de fortification de campagne.

APPLICATIONS.

De la construction des cartes géographiques. — Quatre mémoires sur les fusées de guerre. — Mémoire sur les Ashantics. — Des balles de mitraille. — Mémoires sur les reconnaissances militaires. — Sur l'emploi des petites armes dans la défense des places. — Mémoires sur les bâtiments militaires. — Mémoire sur les fourneaux des casernes. — De l'emplacement des magasins à poudre. — Mémorial des camps. — Fabrication des bouches à feu. — Des retraites militaires. — Des sous-officiers d'infanterie. — Notice sur les galiotes à bombes. — Mémoire sur le pointage de l'artillerie de marine. — Pointage

uniforme de l'artillerie. — Tablettes militaires. — Opinion du baron Charles Dupin sur la guerre d'Alger. — Vaisseaux à vapeur. — Réponse aux reproches adressés à la marine française. — Des reconnaissances militaires. — Des dragons-partisans. — Des partisans. — De l'avancement militaire. — Réflexions diverses sur l'organisation du personnel de l'artillerie. — Sur la sûreté intérieure du royaume. — Exercice complet sur le tracé, le relief, la construction, l'attaque et la défense des fortifications. — Sur l'organisation de l'armée. — Politique de la guerre. — Sur la nécessité d'améliorer le sort des troupes en temps de guerre, et de les utiliser en temps de paix. — De l'Égypte et de son organisation militaire. — Dissertation sur l'organisation actuelle du personnel de l'artillerie. — Sur les avantages d'un établissement dans Paris pour la construction d'une partie dn matériel de guerre. — Sur les améliorations à introduire dans les haras. — Sur le mode de formation des armées, et sur la dénomination des officiers généraux. — Plan général de débarquement — Des défauts et qualités de l'ordonnance sur l'exercice de l'infanterie, publiée le 4 mars 1830. — Sur le nouveau système d'artillerie française. — Sur les chemins de fer considérés sous le point de vue de la défense du territoire. — De l'emploi des troupes du génie dans les grands travaux militaires de l'intérieur.

HISTOIRE.

Guerre des Bataves contre les Romains. — Bataille de Bouvines. — Bataille de Leuthen. — Expédition de Charles VIII à Naples. — Guerre du Tyrol en 1807 et 1810. — Siéges de Smolensk en 1632 et 1634. — Empire des Birmans. — Campagne de 1805 en Italie. — Première campagne de César dans les Gaules. — Notice sur Taganrock. — Notice sur l'armée égyptienne. — Mémoire sur la conquête du Mexique. — Siége de Mézières en 1815. — Bataille de Loano et combat de Garessio. — Siége de Calais, 1774. — Mémoire sur la bataille d'Austerlitz. — Prise d'Ulm en 1805. — Mémoire sur la guerre de la succession d'Espagne. — Siéges d'Olivenza, Badajoz et Campo-Mayor, en 1811 et 1812. — Analyse des compagnes de Napoléon. — Siége de Metz en 1552. — Siége de Magdebourg en 1632. — Différentes relations de la bataille de Marengo. — Diverses lettres de Napoléon et de Louis XIV. — Charles XII et Napoléon en Russie. — Observations en Egypte et en Syrie. — Théâtre de la guerre en Turquie. — Mémoire sur les opérations de l'avant-garde du huitième corps de la grande armée. — Guerre des Russes contre les Turcs. — Coup d'œil topographique sur la guerre d'Orient. — Chronologie de la maison militaire du roi; cet article et les suivants sont accompagnés de gravures représentant les costumes militaires depuis la fondation de la monarchie, etc. — Mémoires sur les campagnes des armées du Rhin et Moselle. — Chronologie de la marine, des colonies, des découvertes, des institutions, siéges, batailles et combats maritimes depuis la fondation de la monarchie. — Campagnes des Français en Allemagne, année 1800. — Histoire des lé-

gions polonaises en Italie. — Essai sur la topographie de l'ancienne Étrurie. — Chronologie de l'infanterie française, de l'infanterie étrangère au service de France, et aux institutions qui y ont rapport. — Histoire de la guerre de l'indépendance des États-Unis. — Histoire de la Louisiane, et de la cession de cette colonie aux États-Unis. — Bataille de Paris en juillet 1830. — Histoire des institutions militaires des Français. — Histoire philosophique et politique de Russie. — Relations de la bataille d'Austerlitz, approuvées de la main de l'empereur. — Événements les plus importants des guerres de la révolution française, batailles, traités, etc. — Histoire des guerres pendant les années 1813 et 1814. — De l'expédition d'Annibal en Italie, et de la meilleure manière d'attaquer et de défendre la Péninsule. — Notice sur le sous-intendant militaire Sergent de Champigny. — Éloge de Napoléon par un Espagnol. — Relations de la guerre d'Afrique pendant les années 1830 et 1831.

MÉLANGES.

Projet d'invasion en Turquie par Corfou. — Administration de la Croatie militaire. — Organisation navale de la Suède. — Organisation militaire de la Sardaigne. — État militaire du grand-duché de Hesse. — Organisation militaire de la Suisse. — Lettre du général Hoche au directoire. — Armées russes et polonaises à la mort d'Alexandre. — Organisation militaire du Mexique. — Organisation militaire de la Prusse. — Comparaison des hôpitaux français, espagnols, russes et anglais. — Camp de plaisance de Varsovie. — Camp de manœuvre de Saint-Omer. — De l'organisation du personnel de l'artillerie. — Hygiène militaire. — Organisation militaire du royaume de Wurtemberg. — Importance des routes militaires des Alpes. — Moyens de combiner le remplacement avec le réengagement. — Souvenirs politiques et militaires du général Allix, vingt-neuf articles. — Sur la cavalerie russe. — Services de l'état-major autrichien. — Observation sur l'habillement et le sac du soldat. — Notes diverses sur le personnel de l'artillerie. — Sur la médecine des organes. — Statistique de la France. — Extrait d'un ouvrage inédit intitulé Dictionnaire de l'armée de terre. — De la chirurgie militaire. — Recueil d'observations relatives aux haras. — Hôpitaux militaires. — Observations critiques sur les Mémoires du duc de Rovigo. — Précis historique sur le corps royal des ingénieurs-géographes. — Réflexions sur l'ordonnance provisoire de la cavalerie. — Remarques sur un article du général Valazé. — Précis historique sur le dépôt de la guerre. — Observations sur les remontes. — Mémoires sur l'exercice de l'art de guérir — Satire sur l'état militaire. — Collection des vues des batailles, combats, etc., qui ont eu lieu en Italie pendant les campagnes de 1796, 1797 et 1800. — Philosophie de la guerre, suivie de mélanges. — Notice sur Alger. — Académie suédoise des sciences militaires. — Aperçu des forces militaires de la Russie — Aperçu des dernières conquêtes des Anglais dans l'Inde. — Origine de la marine

anglaise. — Statistique des Pays-Bas. — Réglement militaire en Turquie. — L'esprit de l'homme de guerre. — De la prééminence des militaires, considérée comme base de la force et de la sécurité des états. — Cours d'administration militaire. — Expédition d'Alger. — Conquêtes russes en Asie. — Force et faiblesse militaires de la France. — Tableau des forces navales des puissances maritimes de l'Europe. — Expédition d'Afrique. — Notice statistique sur l'Afrique. — Observations sur le projet de code militaire. — Sur les conseils de guerre. — Sur la politique militaire de la France. — Sur le ministère public des tribunaux militaires. — Statistique de la garde nationale mobile. — Tableau de l'effectif de l'armée d'Espagne. — Origine et progrès de l'art de construire les vaisseaux en Angleterre. — Chirurgie militaire. — De l'administration des corps. — Considérations sur l'équipement du fantassin. — Mémoire sur le recrutement de l'armée. — Nouvelle notice sur Alger. — Réflexions sur la colonisation d'Alger, cinq chapitres. — Examen critique du projet de loi relatif au recrutement de l'armée. — Aperçu historique et critique sur le ministère de la guerre en France. — Sur l'ordonnance relative au personnel de l'artillerie. — Cours élémentaire d'art et d'histoire militaire. — Projets écrits de la main de Pierre Ier, pour envahir le reste de l'Europe, commentaire de ce testament politique. — Développement moral sur le service intérieur des troupes. — Mémoire sur l'organisation de l'armée autrichienne. — Statistique médicale des armées. — De la combinaison politico-militaire des traités de 1814 et 1815. — De la situation militaire de l'Europe féodale, relativement à l'Europe libre ou aspirant à la liberté — Sur la fausse position des vétérinaires militaires, et moyens de l'améliorer. — Revue africaine. — Manifeste adressé au peuple espagnol, sur la nécessité de porter au trône l'infant don Carlos. — Sur la puissance militaire et sur l'influence politique de la Russie en Europe.

BIOGRAPHIE.

Vies de Latour d'Auvergne et de Bonchamps. — Vies de Tromp et de Larochejaquelin. — Vie du prince d'Ecmuhl. — Vie du général Grenier. — Notice sur le contre-amiral Collet. — Notice sur Mahmoud II, avec portrait. — Notice sur le comte Daru. — Notice sur le général Devaux. — Discours prononcé par le général Lamarque sur la tombe du maréchal Gouvion-Saint-Cyr. — Notice sur le lieutenant général Pacthod. — Deux notices sur le dey d'Alger. — Biographie du feld-maréchal, baron Joseph d'Alvinsy. — Discours prononcé par M. le baron Ch. Dupin sur la tombe du baron Sané. — Un mot sur le caractère de Wallenstein. — Article nécrologique sur M. Bisson de La Roque.

BULLETIN.

Manuel des officiers. — Relevés des annonces d'ouvrages et extraits d'analyses contenus dans la Gazette militaire de Berlin. — Journal d'un officier de l'armée d'Afrique. — Revue bibliographique de 1831. — Annonces de tous les ouvrages militaires modernes, français et étrangers, etc., etc.

SOMMAIRES DE LA DEUXIÈME SÉRIE,

COMPOSÉE DE 16 VOL. IN-8°, ORNÉS D'UN GRAND NOMBRE DE PLANCHES.

Une série de mémoires relatifs à la Vendée militaire. — Quelques questions touchant les bataillons de grenadiers. — Observations sur le réglement relatif à la formation des détachements d'artillerie de la marine, destinés pour les colonies. — De l'escadron compagnie. — Système de pointage, description de l'instrument proposé pour la mesure des distances. — Plusieurs mémoires sur la puissance militaire et l'influence politique de la Russie en Europe.—Nouvel affût anglais proposé par le commandant Pole. — Traité élémentaire d'art militaire et de fortification à l'usage des élèves de l'Ecole polytechnique et des élèves des écoles militaires. — Compte rendu au roi, relativement aux gardes nationales sédentaires et mobiles. — Observations sur l'histoire de la guerre d'Espagne et de Portugal. — Nouvelle relation du siége de Turin en 1706, et examen critique de cette relation. — Du canonnier dans l'artillerie de la marine — Une série de mémoires ayant pour titre : Aide-Mémoire de l'ingénieur militaire, ou Recueil d'études et observations. — Mémoires historiques sur le Monténégro et sur les peuplades adjacentes de l'Erzegovine et de la Haute-Albanie. — Sur le projet de fortifier Paris. — Des avantages de fortifier Paris. — Des inconvénients de fortifier Paris. — Comment Paris peut-il et doit-il être fortifié. — Garde nationale. — Observations sur le siége de la citadelle d'Anvers fait en décembre 1832. — Exposé des motifs du projet de loi sur l'état des officiers de terre et de mer. — Opinion de M. le lieutenant général Guilleminot, sur le projet de loi relatif à l'état de siége. — Supplément au dictionnaire de l'artillerie. — Notice biographique sur le lieutenant général comte Henri-François de Laborde. — Gardes nationales. — Examen critique de l'attaque et de la défense de la citadelle d'Anvers, en décembre 1832. — Description du macromètre, de sa construction et de son usage sur terre et sur mer. — Examen du projet de loi sur l'état des officiers. — Projet pour obtenir une armée nombreuse bien exercée et à très-peu de frais. — Composition de l'armée de réserve. — Service et devoirs des soldats. — Moyens de mobiliser en très-peu de temps 5 à 600 mille hommes de gardes nationaux, par un ancien soldat de l'armée d'Italie. — Sur l'ordre de Saint-Louis. — Mémorial de l'officier d'état-major en campagne. — Appel à l'attention de la France sur sa marine militaire. — Notice sur le tir du mortier Paixhans, de vingt-deux pouces, employé au siége d'Anvers. — Mémoire sur les fortifications de Paris. — Comparaison du projet de Vauban avec celui des généraux Haxo et Valazé.— Relation du siége de Dantzig en 1807. — Examen des considérations navales. — Souvenirs de la Morée. — Notes et réflexions sur la Prusse. — Mémoire sur Alger. — De l'état militaire. — Système de tirailleurs applicable à tous les régiments de cavalerie. — Coup d'œil sur l'origine et les causes de la position actuelle des vétérinaires militaires, et quelques idées formant le canevas d'un réglement pour le service sanitaire des chevaux de l'armée. — Percuteur de M. Jure. — Comment doit se conduire l'escorte d'une batterie de campagne. — Sur l'avancement militaire. — Observa-

tions sur Saint-Valery et le Crotoy. — Souvenirs de l'expédition de Madagascar. — Note sur le choix d'un emplacement pour l'obélisque de Luxor. — Réclamation en faveur de l'artillerie de la marine. — Du classement politique et militaire des Français. — Inspections annuelles et périodiques. — Notions topographiques et sanitaires, politiques et militaires, pour servir à la conservation, au bien-être et à la gloire des armées. — Routes stratégiques. — Traité des servitudes établies pour la défense des places de guerre et de la zone des frontières. — Recherches expérimentales sur la poudre fulminante de mercure. — Des vétérinaires militaires. — Quel est le but d'un règlement, et quelles doivent être ses limites ? — Mémoire sur les moyens d'assurer la sécurité du territoire de la colonie d'Alger. — Mémoire sur le jet des grenades. — Statuts de l'académie royale des sciences militaires en Suède. — Mémoire contenant un projet d'académies militaires pour les principales garnisons du royaume. — De l'emploi de l'armée dans les grands travaux civils. — Système d'application des hausses et fronteaux. — Cours théorique et pratique à l'usage des officiers des corps de troupes à cheval. — Une série de mémoires sur les passages des rivières et la construction des ponts militaires. — Résultats des expériences faites le 11 mars 1833 à la fonderie de Ruelle. — Epreuves faites en 1833, à l'école d'artillerie de Douai, sur le nouveau fusil de rempart. — Etoupille fulminante propre au service de toutes les bouches à feu. — Pétard fulminant pour mettre le feu aux mines. — Recherches historiques sur les armes à feu se chargeant par la culasse. — Armes à chambre mobile. — Emploi des fusées à la Congrève à la défense des places. — Recherches historiques sur les bibliothèques militaires. — De l'utilité de l'histoire de la guerre comme moyen d'instruction. — Précis analytique de l'art de la guerre. — Tableau approximatif des forces militaires de l'Europe. — L'infanterie doit-elle être exercée à la manœuvre du canon ? — Du pointage et du tir de l'artillerie navale. — Waterloo. — Cours élémentaire de fortification. — Examen comparatif des fusils Robert et Lefaucheux. — Fusils à silex se chargeant par la culasse. — Fusils à percussion. — Caractère nouveau que le perfectionnement du feu de l'artillerie ferait prendre à la guerre. — Des passages des fleuves et rivières exécutés par Alexandre le Grand. — Comparaison des avant-trains d'affûts de campagne anglais et anglais modifié. — Fortifications de Paris, considérations sur la défense nationale et sur le rôle que Paris doit jouer dans cette défense. — Notice sur l'organisation de l'armée autrichienne. — Confection de l'habillement et de l'équipement des troupes. — Administration des vivres militaires. — Des lits militaires. — Etablissements sanitaires ou lazarets. — Cordon militaire des frontières. — Compagnies d'infirmiers en temps de guerre et hôpitaux de campagne. — Maison d'éducation pour les filles d'officiers. — Cautionnement pour les mariages des militaires. — Des décorations militaires. — Organisation des corps d'armée, attributions de leurs chefs. — Artillerie. — Troupes du génie. — Notice sur la nouvelle organisation militaire de Sardaigne. — Expériences sur la fabrication et durée des bouches à feu en fer et en bronze. — Bouches à feu en fer coulé. — Manière de combattre des lansquenets et des reitres allemands. — Traité de géométrie descriptive. — Mémoire sur l'emploi de l'artillerie dans la défense des

places. — Instruction sur les routes et les chemins de fer. — Bouches à feu composées de cuivre, allié à d'autres métaux. — Réunion mécanique du bronze et du fer. — Une série de mémoires sur la défense des états par les positions fortifiées. — Organisation de l'armée russe. — Infanterie. — Cavalerie. — Artillerie. — Génie. — Troupes n'appartenant pas à la ligne. — Troupes irrégulières. — L'ami du soldat. — Etat actuel de l'art de fondre les bouches à feu. — Du coulage par le moyen du haut-fourneau. — Du coulage par le moyen du four à réverbère. — Observations sur les affûts de campagne, considérés sous le rapport du tirage, de la manœuvre et du tir. — Invitation aux baleiniers d'être attentifs aux travaux de l'expédition du brick *la Lilloise*. — Atlas des plus mémorables batailles, combats et siéges des temps anciens, du moyen âge et de l'âge moderne. — Recrutement. — Solde et accessoires. — Casernement. — Instruction des différentes armes. — Administration intérieure des corps. — Des retraites. — Notice sur le télégoniomètre, instrument susceptible d'être employé en campagne à la mesure des distances inaccessibles, et à celles des angles sur le terrain. — Notice sur l'emploi de l'artillerie dans l'attaque et la défense des retranchements. — Epreuves des bouches à feu en fer et en bronze. — Résumé des procès-verbaux des expériences faites par les officiers au corps royal de l'artillerie piémontaise. — Extraits des procès-verbaux des expériences faites sur des canons courts de 6 en fer, par le corps de l'artillerie de marine italienne. — Description et usage du triangle-équerre. — Applications du fer aux constructions de l'artillerie. — Rapport sur la poudre de chasse du Bouchet. — Des épreuves du pendule balistique pour mesurer les vitesses initiales des boulets, la force de la poudre et la résistance de l'air. — Mémoire sur les excavations et les charges des mines. — Notices biographiques sur les généraux étrangers. — Observations sur la grande route de Salsbourg à Kusten. — Sur les bateaux d'Ulm. — Sur le Mein. — Notes sur l'Oder. — Notice sur la Vistule — Rapport sur un affût et une plate-forme mobile, qui ont été soumis à des épreuves à Alexandrie en 1809. — De l'influence des institutions militaires sur la grandeur ou la décadence des nations.

Relation du passage de la Bérésina en novembre 1812. — Notice historique sur Vauban. — Sur l'organisation défensive militaire de la France, telle que la réclament l'économie, l'esprit des institutions politiques et la situation de l'Europe. — Précis des expériences faites à La Fère, sur les fusées de guerre anglaises en janvier 1834. — Notice sur l'organisation du personnel et du matériel de l'artillerie norwégienne. — Nouveau fusil à percussion se chargeant par la culasse, de l'invention de Lobnitz. — Considérations militaires sur les mémoires du maréchal Suchet. — Notice sur l'organisation du personnel et du matériel de l'artillerie suédoise. — Relation des opérations de l'artillerie française en 1823, au siége de Pampelune et devant Saint-Sébastien et Lérida. — Mémorial sur l'attaque des places. — Les deux derniers chapitres de ma philosophie de la guerre. — Rapport fait au conseil des travaux de la marine sur les poudres les plus convenables pour le service des armées navales. — Note sur les opérations de l'artillerie dans la vallée d'Urgel, en 1823. — Travaux de l'artillerie. — Essai sur l'artillerie de compagne pour servir à déterminer le

meilleur canon de bataille. — Eléments de législation militaire. — Réflexion sur l'oxidation des projectiles de l'artillerie. — De la cavalerie. — Quelques mots sur le cheval et par occasion sur l'équitation. — De la cavalerie chez les Hébreux et chez les Égyptiens.—De la cavalerie chez les Grecs et chez les Romains. — De la cavalerie au moyen âge. — Histoire des institutions militaires des Français. — Une série d'articles ayant pour titre : Manuel historique de la technologie des armes à feu. — Mémoire sur l'artillerie de montagne. — Expériences faites à Metz en 1834, par ordre du ministre de la guerre, sur les batteries de brèche, sur la pénétration des projectiles dans divers milieux résistants, et sur la rupture des corps par le choc, suivies du rapport fait sur ces expériences à l'académie des sciences de Paris, le 12 octobre 1835, au nom d'une commission composée de MM. Dupin, Navier et Poncelet, rapporteur. — Mémoire sur les casernes. — Des machines à vapeur. — Sur l'établissement d'un service de bâtiments à vapeur entre la France, la Grèce et la Turquie. — Forces navales de la Russie en 1825.—Retour du capitaine Back, d'un voyage au pôle arctique par terre. — Notice historique sur Guibert. — Opinion de M. de Breithaupt sur l'épreuve des bouches à feu neuves. — Précis des événements militaires survenus en Europe depuis 1815 jusqu'à 1835. — Occupation du Piémont et du royaume de Naples. — Expédition d'Espagne en 1823. — Expédition de Morée. — Guerre entre les Russes et les Turcs. — Expédition d'Alger en 1830. — Guerre de Pologne en 1831. — Revue des journaux militaires français et étrangers. — Du transport de l'artillerie de montagne. — Amorces à percussion. — Des chemins de fer considérés sous le point de vue militaire. — Sommaire des articles relatifs à l'artillerie et au génie, qui ont paru en 1834 et 1835, dans le Journal de science et d'histoire de la guerre, publié à Berlin par MM. Decker et Blesson. — Une série d'articles ayant pour titre : Rassemblement, campement et grandes manœuvres des troupes russes et prussiennes réunies à Kalisch. — Notice nécrologique sur le lieutenant général d'artillerie Allix. — Aide-mémoire à l'usage des officiers d'artillerie. — Une série d'articles ayant pour titre : Essai sur l'organisation de l'artillerie, et son emploi dans la guerre de campagne.—La force armée mise en harmonie avec l'état actuel de la société. — Des fusils à percussion dans le Wurtemberg et en Bavière. — Éloge de M. le baron de Férussac. — Expériences de tir de bombes de 40 avec des canons de 24, en Suède. — Sur la bouche à feu de fonte en fer. — Sur les affûts en fer. — Sur le poids des bouches à feu et de leurs affûts. — L'Italie militaire. — Quelques mots concernant les ordres donnés par le général en chef de l'armée polonaise, au corps du général Ramorino, après l'évacuation de Varsovie, pour servir à l'histoire de la campagne de 1831. — De l'éducation des enfants de troupes à l'armée.—Considérations et expériences sur le tir des obus à balles. — Notice sur un moyen imaginé en 1816 par le général Navarro, pour charger les canons sans écouvillon ni refouloir, objections faites contre ce mode de chargement, modifications proposées pour en faire disparaître les imperfections.—Expériences sur les poudres de guerre faites à Esquerdes dans les années 1832, 1833, 1834 et 1835, suivies de notices sur les pendules balistiques et les pendules-canons, etc, etc.

CATALOGUE

DES LIVRES PUBLIÉS PAR J. CORRÉARD JEUNE,

ÉDITEUR D'OUVRAGES MILITAIRES, RUE DE TOURNON, N. 20.

— 1837. —

Ces ouvrages se trouvent aussi à la librairie militaire d'AUGUSTE LENEVEU, rue des Grands-Augustins, n. 18.

Aide-Mémoire de l'Ingénieur militaire, ou Recueil d'études et observations rassemblées et mises en ordre, par Grivet, capitaine du génie. — Livre Ier : personnel et administration. In-8°. Prix : 5 francs.
L'ouvrage entier sera composé de six livres.
Livre II. Sciences auxiliaires. — Livre III. Éléments et description des travaux de paix. — Livre IV. Exécution des travaux de paix. — Livre V. Éléments et description des travaux de guerre. — Livre VI. Exécution des travaux de guerre. — *Nota*. Deux livres formeront un vol. de 25 à 30 feuilles, enrichi de planches et de nombreux tableaux. Prix de chaque livre : 5 fr.
Considérations et expériences sur le tir des obus à balles, par M. Charles Bormann, capitaine d'artillerie. In-8° avec planches. Prix : 2 fr. 50 c.
Considérations sur les avantages que le gouvernement trouverait à former, dans Paris, un établissement pour la construction d'une partie du matériel de guerre (affûts, voitures et attirails d'artillerie), par J. Madelaine, capitaine d'artillerie. In-8°. Prix : 1 fr. 50 c.
De la défense des Etats par les positions fortifiées, par M. le colonel marquis de Ternay, revu et corrigé sur les manuscrits de l'auteur par M. Mazé, professeur du cours d'artillerie, à l'école d'état-major. 1 vol. in-8°. Prix : 7 fr. 50 c.
De la Vendée militaire, avec cartes et plans; par M. Roguet, chef de bataillon au 14° léger. Livres 1 et 2 avec un appendice. 1 vol. in-8°. Prix : 8 fr.
De l'emploi de l'armée dans les grands travaux civils, par le même. In-8°. 2 fr.
Histoire résumée de la guerre d'Alger. In-8° avec le portrait du Dey. Prix : 1 fr. 50 c.
Dissertations sur l'organisation actuelle du personnel de l'artillerie, par un officier supérieur de l'arme; brochure in-8°. Prix : 2 fr.
Éléments de législation militaire.— Améliorations des retraites anciennes et nouvelles avec amortissement de leurs charges au profit de l'État et de l'armée. Par Sainte-Chapelle, secrétaire particulier du maréchal Gouvion Saint-Cyr à la guerre et à la marine, in-8°. Prix : 3 fr.
Histoire des Institutions militaires des Français, suivie d'un aperçu sur la marine militaire ; avec un atlas de 200 planches, représentant les uniformes anciens et modernes, les armures, les machines de guerre, etc, etc.; par M. Sicard, 4 vol. grand in-8°, de 5 à 600 pages chacun et d'un atlas. Chaque volume est enrichi d'un grand nombre de tableaux synoptiques. Prix de l'ouvrage entier, 50 fr. On peut se procurer l'Atlas séparément pour 10 fr.
Histoire philosophique et politique de Russie, par Esneaux et Chennechot. 5 vol. in-8°. Prix : 20 fr.
Essai d'une Instruction sur le passage des rivières et la construction des ponts militaires, à l'usage des troupes de toutes armes; par M. C. A. Haillot, capitaine commandant au bataillon de pontonniers. 3e livraison, in-8°, ornée de planches. Prix : 4 fr.

(Nota.) Le travail de M. le capitaine Haillot comprendra trois parties.

La première ayant pour titre : *Essai d'une instruction sur le passage des rivières et la construction des ponts militaires*, forme trois livraisons, qui viennent de paraître.

La deuxième partie sous le titre de : *Précis historique sur les passages de rivières les plus remarquables exécutés jusqu'à nos jours par les armées*, suivi *d'un examen critique des divers équipages de ponts menés à la suite des armées*, paraîtra en deux livraisons.

La troisième partie : *Hydrographie de l'Europe ou description, par bassins, des fleuves et rivières de cette partie du monde*, sera publiée en trois livraisons qui paraîtront presque en même temps que celles de la seconde partie; elles seront accompagnées d'un atlas indiquant le cours des principales rivières.

Rassemblement, campement et grandes manœuvres des troupes russes et prussiennes réunies à Kalisch pendant l'été de 1835, par M. C. de Decker, colonel commandant la 1re brigade de l'artillerie prussienne, suivi de deux notes supplémentaires sur le camp de Krasnoïé-Selo, et l'autre sur la nouvelle organisation de l'armée russe, traduit de l'allemand par M. C. A. Haillot, capitaine d'artillerie; in-8°, avec plans. Prix : 5 fr. 75 c.

Essai sur l'organisation de l'artillerie et son emploi dans la guerre de campagne, par J. H. Le Bourg, chef d'escadron au 7e régiment d'artillerie.

(Nota.) L'ouvrage est divisé en deux parties, ayant pour titres, savoir :

1° *Précis historique sur la composition de l'artillerie.*

2° *Emploi de l'artillerie dans la guerre de campagne.*

L'ouvrage a paru en 3 livraisons : la première se compose de toute la première partie de l'ouvrage; la deuxième comprend la seconde partie jusques et y compris les détachements pour les vivres et fourrages; la troisième comprend le service de l'artillerie dans les batailles jusqu'à la fin de l'ouvrage.

Les trois livraisons forment un volume in-8° de 350 à 400 pages, avec tableaux et planches.

Prix de chaque livraison : 3 fr 50 c.

Manuel historique de la technologie des armes à feu, par M. Moritz-Meyer, capitaine prussien; traduit de l'allemand par M. Rieffel, professeur à l'école d'artillerie de Vincennes, composé de deux parties. La première est en vente. Prix : 7 fr. 50 c. La deuxième est sous presse.

Essai sur l'organisation défensive militaire de la France, telle que la réclament l'économie, l'esprit des institutions politiques et la situation de l'Europe, par le général G. de Vaudoncourt. In-8°. Prix : 4 fr.

Essai théorique sur les guerres d'insurrection, ou suite à la Vendée militaire, par M. Roguet, chef de bataillon au 14e léger. Livre 4. 1 vol. in-8°. Prix : 7 fr. 50 c.

Expériences faites à Metz en 1834, par ordre du ministre de la guerre, sur les batteries de brèche, sur la pénétration des projectiles dans divers milieux résistants, et sur la rupture des corps par le choc, suivies du rapport fait, sur ces expériences, à l'Académie des sciences de Paris, le 12 octobre 1835, au nom d'une commission composée de MM. Dupin, Navier, et Poncelet rapporteur. Un vol. in-8°, avec 10 planches. Prix : 7 fr. 50 c.

Expériences sur la fabrication et la durée des bouches à feu en fer et en bronze, recueillies et mises en ordre par M. Moritz-Meyer, attaché au ministère de la guerre en Prusse. Traduit de l'allemand et augmenté de notes relatives à cet art en général, et terminé par un résumé d'expériences, de 1785 à 1813; par Ravichio de Peretsdorf. 1 volume in-8° orné de planches. Prix : 5 fr. 50 c.

Expériences sur les poudres de guerre faites à Esquerdes dans les années 1832, 1833, 1834 et 1835, suivies de notices sur les pendules balistiques et les pendules-canons. In-8° avec figures et un grand nombre de tableaux. Prix : 5 fr.

La force armée mise en harmonie avec l'état actuel de la société, par un officier étranger. In-8°. Prix : 2 fr. 50 c.

De la Défense des Etats par les positions fortifiées, par M. le colonel marquis de Ternay, ouvrage revu et corrigé sur les manuscrits de l'auteur, par M. Mazé, professeur du cours d'artillerie, à l'école d'état major, un vol. in-8°, prix : 7 fr. 50 cent.

Mémoire sur les fortifications de Paris, avec plans : premier mémoire, comparaison du projet de Vauban avec celui des généraux Haxo et Valazé ; par Th. Choumara, ancien capitaine du génie. In-8°. Prix : 3 fr.

Des lignes de circonvallation et de contrevallation, par le même. 1 vol. in-8°, orné de planches. Prix : 4 fr.

Esquisses, en vers, de l'Arc-de-Triomphe de l'Etoile, précédées d'une dédicace à l'armée, par M. Maurbrun, prix : 1 fr. 50 cent. Chez Maurice, éditeur, rue de Sorbonne, n 5.

Moyen de diminuer de quinze millions de francs par an les dépenses publiques, départementales et communales, ou observations sur les logements gratuits, accordés à certains fonctionnaires publics. In-8°. Prix : 2 fr.

Notes sur les reconnaissances militaires, par le capitaine Chatelain ; brochure in-8° avec une planche. Prix : 2 fr.

Notice historique sur Vauban, par le général marquis de Chambray, de l'Académie royale des sciences de Prusse. In-8°. Prix : 3 fr.

Notice sur l'organisation de l'armée autrichienne, par Ravichio de Peretsdorf, maréchal de camp d'artillerie ; brochure in-8°. Prix : 5 fr. 50 c.

Notice (Suite de la) sur l'organisation de l'armée autrichienne ; par le même. in-8°. Prix : 2 fr. 50 c.

Notice sur l'organisation militaire du royaume de Sardaigne. In-8°. Prix : 2 fr. 50 cent.

Notice historique sur Guibert, par M. le général Bardin, In-8°. Prix : 2 fr.

Observations sur le nouveau système d'artillerie française, par le lieutenant général Allix ; brochure in-8°. Prix : 2 fr.

Observations sur les applications du fer aux constructions de l'artillerie. In-8°, orné de planches. Prix : 3 fr.

Réflexions sur la colonisation du territoire d'Alger, par M. Préaux, lieutenant colonel d'artillerie. 1 vol. in-8°, avec cartes et plans, 5 fr.

Relation des opérations de l'artillerie française, en 1823, au siége de Pampelune, et devant Saint-Sébastien et Lérida, suivie d'une note sur les opérations de l'artillerie dans la vallée d'Urgel, en 1823. In-8°, avec plans. Prix : 4 fr.

JOURNAUX MILITAIRES.

Journal des Sciences Militaires des armées de terre et de mer. Ce recueil, qui paraît depuis douze ans, est répandu en France et à l'étranger; il renferme tout ce qui a rapport aux sciences militaires, histoire, tactique, etc., etc. La rédaction en est confiée aux officiers de l'ancienne et de la nouvelle armée. Prix de la souscription : pour Paris, 42 fr., pour les départements, 48 fr., pour l'étranger, 54 fr.

Journal des Armes spéciales, paraissant le 25 de chaque mois, in-8 de trois feuilles, avec cartes, planches, dessins, machines de guerre, etc. Prix : 10 fr. par an ; 2 fr. en sus pour les départements, 4 fr. pour l'étranger.

Journal de l'Infanterie et de la Cavalerie, 1834 et 1835, 2 vol. in-8 avec cartes, plans, dessins, portraits, costumes militaires. Prix : 10 fr.

Annuaire des armées de terre et de mer, pour l'année 1836. Un vol. in-8 de 550 pages, petit-texte, avec plan. Prix : 7 fr. 50 c.

Cet ouvrage diffère essentiellement des autres annuaires militaires : il embrasse complétement l'histoire des armées françaises et étrangères, et présente des notions étendues sur toutes les armées du monde.

OUVRAGES SOUS PRESSE.

État actuel de l'artillerie de campagne chez les diverses puissances de l'Europe, par M. Jacobi, lieutenant dans l'artillerie de la garde de Prusse. Traduit de l'allemand avec notes et additions, par M. le capitaine Mazé, professeur du cours d'artillerie à l'école d'application d'état-major.

NOTA. L'ouvrage entier sera composé de huit à dix livraisons environ, in-8, accompagnées de tableaux et de planches.

Chaque livraison contiendra *l'état actuel de l'artillerie* d'un même pays, et se vendra séparément, prix : 5 fr.

Expériences faites sur différentes espèces de projectiles creux, faites dans les ports en 1829, 1831 et 1833, in-8 avec un grand nombre de tableaux, prix : 5 fr.

Mémoire sur la défense et l'armement des côtes, suivi d'une instruction du ministre de la guerre sur les tours modeles approuvées par l'empereur, in-8, avec de belles planches, prix : 5 fr.

Aide-mémoire de l'ingénieur militaire, livre II. — Sciences auxiliaires, in-8 avec planches, prix : 5 fr.

Manuel historique de la technologie des armes à feu, deuxième partie, renfermant l'année 1764 jusqu'à ce jour, in-8. Prix : 7 fr. 50 c.

PARIS. — IMPRIMERIE ET FONDERIE DE FAIN, RUE RACINE, 4.

Ecole du Peloton à pied et à cheval. 30 c.
Ecole de l'Escadron à pied et à cheval. 30
Evolution de régiment. 30
Bases de l'instruction. 30

ORDONNANCE COMPLÈTE POUR 1 FR. 80 C.

Ces diverses Écoles, formant chacune un volume complet, avec titre, table et couverture, se vendent séparément ou réunis.

Depuis long-temps MM. les chefs de corps désiraient, pour leurs brigadiers et sous-officiers, cette division de l'Ordonnance par *Ecole*, qui offre, outre une économie de moitié dans le prix, l'avantage de pouvoir être remplacée par partie, sans qu'il soit besoin d'acheter l'Ordonnance entière.

En publiant une théorie spéciale pour chaque arme, c'est-à-dire en réduisant le texte de l'Ordonnance à ce qui est propre à chacune, l'éditeur croit avoir été utile aux sous-officiers de l'armée; il leur en a rendu l'étude plus facile, surtout pour les *Dragons* et les *Lanciers*, qui n'auront plus besoin d'avoir recours à des *instructions* et *modifications* séparées.

Ce travail a été fait avec soin par un Capitaine-Instructeur de l'Ecole de cavalerie.

LIVRETS D'INSPECTION POUR LA CAVALERIE.

LIVRET de l'officier de peloton, augmenté des *contrôles* de *l'habillement*, du *grand équipement* et de *l'armement*, *propre à chaque arme*, élégamment cartonnés, en percaline, avec peau d'âne et crayon. 90 c.

LIVRET du sous-officier, avec addition des mêmes contrôles, recouvert en percaline, avec crayon et peau d'âne. 80 c.

Ces livrets sont très bien imprimés sur excellent papier, bien collé.

COURS D'ÉQUITATION MILITAIRE, à l'usage des corps de troupes à cheval, approuvé par S. Exc. le Ministre de la Guerre, et rendu classique dans les corps par l'Ordonnance du 5 décembre 1829 sur l'exercice et les évolutions de la cavalerie. 2 volumes in-8 brochés, avec atlas, composé de 22 planches en taille-douce. 15 fr.

DIVISION DES CHAPITRES.

PREMIÈRE PARTIE.—Connaissance du cheval.—De l'intérieur.—De l'extérieur.

DEUXIÈME PARTIE. — Emploi du cheval.—Emploi à la selle.—Emploi au trait et au bât.

TROISIÈME PARTIE. — Conservation du cheval.—Du cheval en santé.—Du cheval malade.

QUATRIÈME PARTIE. — Haras et remontes. — Des haras. — Des remontes. — Des réformes.

SUJETS DES GRAVURES.

1. Squelette du cheval, muscles du cheval. — 2. Organes intérieurs. — 3 et 4. Membres antérieurs et postérieurs. — 5. Proportions du cheval. — 6. Des dents. — 7. Connaissance de l'âge du cheval. — 8. Théorie de la vision — 9. Anatomie du pied. — 10. Position du cavalier aux diverses époques. — 11. Squelette de l'homme. — 12. Muscles de l'homme. — 13. Position des mains. — 13 *bis*. Chevaux défectueux. — 14. Des différentes selles. — 15. Des

brides. — 16 et 16 *bis*. Figures du carrousel. — 17. Description des fers. — 18. Maniement de la lance. — 19. Courses de têtes et de bagues. — 20. Haras de l'École de cavalerie.

ABRÉGÉ DU COURS D'ÉQUITATION MILITAIRE, à l'usage des sous-officiers de l'École royale de Cavalerie. 1 vol. in-18, cartonné, 9 gravures en taille-douce. 2 fr.

SPÉCIMEN DES MATIÈRES CONTENUES DANS CE VOLUME.

Ire PARTIE. — CONNAISSANCE DU CHEVAL.

TITRE Ier. — *De l'intérieur.* — Structure du cheval; du squelette, des os, des muscles, de la peau; fonctions d'entretien, de relation, de génération; des autopsies; des âges, des tempéraments et des sexes.

TITRE II. — *De l'extérieur.* — Allures naturelles, défectueuses; des aplombs et des proportions; de la bouche, de l'œil, du pied, des robes.

IIe PARTIE. — EMPLOI DU CHEVAL.

TITRE Ier. — *Emploi à la selle.* — Description du harnachement, de l'embouchure; des aides; des châtiments; instruction pratique du manége.

TITRE II. — *Emploi au trait et au bât.*

IIIe PARTIE. — CONSERVATION DU CHEVAL.

TITRE Ier. — *Du cheval en santé.* — Causes de conservation; des aliments, de la ration des chevaux et de la manière de les nourrir; des soins de propreté et d'entretien, de la ferrure, du travail et du repos.

TITRE II. — *Du cheval malade.* — Affections et tares, défectuosités maladives, maladies essentiellement intérieures.

IVe PARTIE. — HARAS ET REMONTES.

Notions sur les haras; des races, des haras; manière de faire les remontes; des signalements; instruction des jeunes chevaux, des réformes.

GRAVURES. — Squelette du cheval, aplombs vus de profil et de face, proportions, âge du cheval, pieds, selles, mors, fers.

COURS D'ART ET D'HISTOIRE MILITAIRE, par C. JACQUINOT DE PRESLE, capitaine au corps d'état-major. Gros volume in-8. 7 fr.
— Relié. 9 fr.

MATIÈRES CONTENUES DANS CET OUVRAGE.

Première partie.

De l'organisation des troupes. — Du recrutement. — De l'avancement. — De la discipline. — De la tactique et de ses progrès. — Tactique de l'infanterie. — Tactique de l'artillerie. — Tactique de la cavalerie. — Des reconnaissances militaires. — Des cartes, des guides, des espions et des déserteurs — De l'organisation des armées en campagne, des marches et des batailles. — Carte des signes conventionnels employés dans la topographie.

Deuxième partie

Des détachements et des règles pour les conduire. — Services des avant-postes. — Des combats. — Des embuscades, des surprises et des partisans. — Des reconnaissances de l'ennemi. — Des cantonnements. — Des convois. — Des fourrages. — Des contributions.

PROGRESSION ET NOTES, à l'usage des instructeurs des troupes à cheval, pour la mise en pratique de l'Ordonnance du 6 décembre 1829 sur l'exercice et les évolutions de la cavalerie, par J. JACQUEMIN, capitaine-instructeur à ladite Ecole. 2 volumes in-18, brochés. 5 fr.

ORDONNANCE SUR LE SERVICE INTÉRIEUR des troupes à cheval, du 2 novembre 1833. 1 volume in-18 ou in-32, cartonné. 1 fr.

MANUEL DE LA MARÉCHALERIE, à l'usage des élèves-maréchaux de l'École royale de cavalerie. 1 volume in-12, cartonné. 75 c.

MATIÈRES TRAITÉES DANS CET OUVRAGE.

Première partie. CHAP. Ier. De la Maréchalerie en général. — CHAP. II. Du fer et du charbon. — CHAP. III. De la confection des fers. — *Deuxième partie.* CHAP. Ier. Anatomie du pied. — CHAP. II. De la manière d'appliquer le fer. — CHAP. III. Des différentes ferrures suivant la conformation des pieds. — *Troisième partie.* CHAP. Ier. Des opérations d'un usage journalier. — CHAP. II. De quelques maladies accidentelles, et des maladies particulières du pied. — CHAP. III. De quelques précautions à prendre dans l'administration des remèdes, et des plantes médicinales à employer. — *Quatrième partie.* Notions d'anatomie nécessaires au maréchal-ferrant. — Description du squelette.

ABRÉGÉ DES PRINCIPES ÉLÉMENTAIRES DE LA MUSIQUE, à l'usage des élèves-trompettes de l'Ecole royale de cavalerie, avec 16 pages d'exemples notés. In-8 oblong. 60 c.

GUIDE ADMINISTRATIF de MM. les commandants d'escadron, maréchaux-des-logis, ou *Cours élémentaire et pratique* de l'administration intérieure des escadrons, par GONVOT, maréchal-des-logis en chef retraité, employé de l'Intendance militaire, auteur de divers ouvrages sur l'administration des corps. 1 vol. in-12, 2e édition. 75 c.

ESQUISSES HISTORIQUES, psychologiques et critiques des différents corps qui composent l'armée française, par AMBERT, officier de dragons, membre de la Société de l'Histoire de France, collaborateur du Spectateur militaire, etc. 2 volumes grand in-8, ornés de lithographies et vignettes sur bois, dessinées par AUBRY, auteur de l'*Equitation pittoresque*.

Les deux volumes avec lithographies en noir.			12 fr.
Idem	Idem	en couleur.	22 fr.

ÉQUITATION PITTORESQUE, par M. CH. AUBRY, 24 sujets lithographiés sur demi-colombier. 36 fr.
Relié très proprement. 41 fr.

(Les exemplaires sont des premiers tirages.)

DICTIONNAIRE DES DICTIONNAIRES FRANÇAIS, extrait et complément de tous les Dictionnaires anciens et modernes les plus célèbres ; par NAPOLÉON LANDAIS. 5ᵉ édition, revue et corrigée. 2 gros vol. in-4. 1840. 26 fr.

GRAMMAIRE GÉNÉRALE DES GRAMMAIRES FRANÇAISES, présentant la solution analytique, raisonnée et logique de toutes les questions grammaticales anciennes et modernes. 1 vol. in-4, 2ᵉ édition, imprimée sur deux colonnes. 12 fr.

DICTIONNAIRE FRANÇAIS, contenant tous les mots du *Dictionnaire de l'Académie* et plus de 3,000 qui ne s'y trouvent pas; extrait du grand Dictionnaire de NAPOLÉON LANDAIS, avec l'*étymologie* et la *prononciation figurée*, etc. 1 vol. petit in-8 carré, de 600 pages. 1841. 4 fr.

PETIT DICTIONNAIRE FRANÇAIS, contenant tous les mots du *Dictionnaire de l'Académie* et plus de 3,000 qui ne s'y trouvent pas, extrait du grand Dictionnaire de NAPOLÉON LANDAIS. 3ᵉ Édition, 1 joli vol. grand in-32, de 600 pages, orné de 25 vignettes. 1841. 2 fr.

— *Jolie demi-reliure, dos en veau*, prix de la reliure 60 c.

— *id. dos en chagrin, id.* 70

PETIT VOCABULAIRE FRANÇAIS DES ÉCOLES PRIMAIRES, par NAPOLÉON LANDAIS, contenant tous les mots les plus usités. 1 vol. in-12 de 120 pages, imprimé sur trois colonnes et orné de 25 vignettes. 1 fr.

Bibliothèque de 74 vol. pour 7 fr. 40 c.

COURS COMPLET D'ÉTUDES ÉLÉMENTAIRES.

Ouvrages écrits avec simplicité et clarté.

Grammaire de Lhomond	1 vol.	Art poétique.	1 vol.
Traité des participes.	1	Leçons de littérature.	1
Analyse grammaticale.	1	Modèles de littérature.	1
Analyse logique.		Ornements de la mémoire.	2
Traité d'orthographe.		Style épistolaire.	1
Art d'étudier.		Cours d'éloquence.	1
Histoire sainte.		Leçons de morale.	2
Catéchisme de Fleury.		Cours de morale.	1
Cinquante fables choisies.	1	Morale en action.	2

Histoire ancienne.	1 vol.	Histoire de Pologne.	1 vol.
— romaine.	1	— de Danemarck.	1
— des empereurs.	1	— de Russie.	1
— du Bas-Empire.	1	— des Arabes.	1
— des Gaules.	1	— des Indes.	1
— de France.	4	— d'Angleterre.	1
— d'Espagne.	1	— des États-Unis.	1
— d'Italie.	1	— des Provinces-Unies.	1
— d'Allemagne.	1	Découverte de l'Amérique.	1
— de Prusse.	1	Tableau de l'hist. de France.	1

Mythologie.	1 vol.	Merveilles de la nature.	1 vol.
Histoire de Paris.	1	Géologie.	1
— de Napoléon.	1	Météorologie.	1
Biographie des hommes célèb.	1	Révolutions du globe.	1
— des peuples.	1	Astronomie.	1
Géographie générale.	1	Arithmétique.	1
— de France.	1	Bonhomme Richard.	1
Petit Buffon.	1	Géométrie.	2
Histoire naturelle.	1	Physique amusante.	1
Extrait de Bernardin.	1	Chimie amusante.	1

Paris. — Imprimerie de [illegible], rue Jacob, 30.

